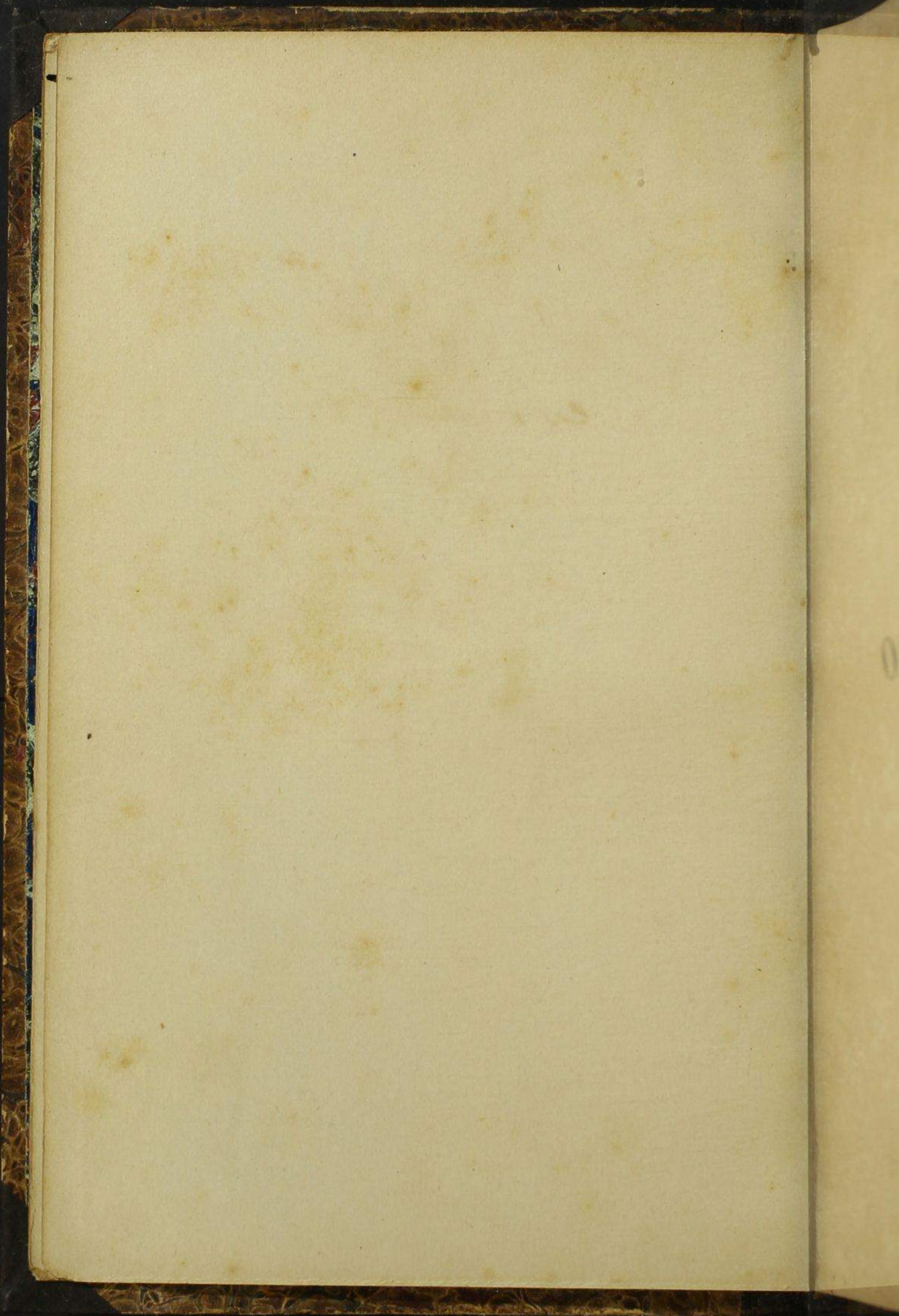


10000



O GUESA.

Handwritten signature or initials

O GUESA

O GUESA:

J. Sousa
DE

JOAQUIM DE SOUSANDRADE.



LONDON:

PRINTED BY COOKE & HALSTED,
THE MOORFIELDS PRESS, E.C.

[Faint, illegible handwriting]

[Faint, illegible handwriting]

ERRATA.

Pag.	Linha.	
4	33	(Ao que do oceano sobe, avista a curva
9	32	Do anthropophago Humáua se partindo
"	34	(Na selva os berros do jaguar fragueiros,
10	2	No espaço; o resomnar da pedra bruta;
12	2	Como de sombra e solidão me enlucto.
13	26	Qual um lume saudoso; d'esperança
14	17	Se desincantam no abhorrecimento,
15	23	Os reconheço, crede e tende certa,
"	44	Cuja antiga lembrança punge e corta.
17	3	E' com tacito horror que á noite madida
"	21	O' terra ! umbroso e unico conviva
"	44	A rotação sombria: as sombras mudas
22	22	Mânes, que para além das serras foram.
26	15 Templos meus, flor em flor,
45	43	Da selva a sombra, ondeando aguas sonoras.
47	28 As grutas dos incantos,
48	10 Vejo—doirado raio
53	9	Onde passa o relampago, qual essas
54	16	Nas margens alevantam grandes brados
56	9	E' o sol pôsto, e a lua abandonada
"	38	Tantas venturas, tantos mimos castos !
61	18	Na lucta dos villões co'os nudos bravos !
62	23	E' aqui, n'estes ermos incantados,
"	37	De verdes frondes, brandos aos galernos,
65	35	Turvo, trémulo acorda, esplende o rio.
67	11	E partiu. Ainda a vi,—meiga e luzente.
72	1	Ao formoso animal, cedendo ás redeas
74	13	Ao em tórno da luz as borboletas:
86	4	Que emmudece jamais, aos sons, aos brados
137	41	Sem verem que só quando se descroam
164	20	Transporta, a lhe luzir, do mundo ao meio?
175	7	Vê—quão puros que exilam-se nos ares !
"	17	Da noite, a lamentosa Voz dos mares.»
176	38	Vagueia um a outro bordo solitario
195	31	Ai ! dos paes falta o amor, do berço o incanto
199	8	Do nascimento, alegre-se elle e existe
200	27	E o d'illusão, melhores) se voltara
214	3	Que hi parou, que descansa e o errar não finda.»
259	17 (. Diocleciano, fogo bebeu !)
301	41	Assim depois não visse o incanto opposto:
315	17	Maiores as estrellas, se derrama
316	35	Ateam sacra luz dos seus altares,

REVUE

Les uns ont dit que c'est un livre
de la collection de la bibliothèque
de la ville de Paris. Les autres
ont dit que c'est un livre de la
collection de la bibliothèque de
la ville de Paris.

Les uns ont dit que c'est un livre
de la collection de la bibliothèque
de la ville de Paris. Les autres
ont dit que c'est un livre de la
collection de la bibliothèque de
la ville de Paris.

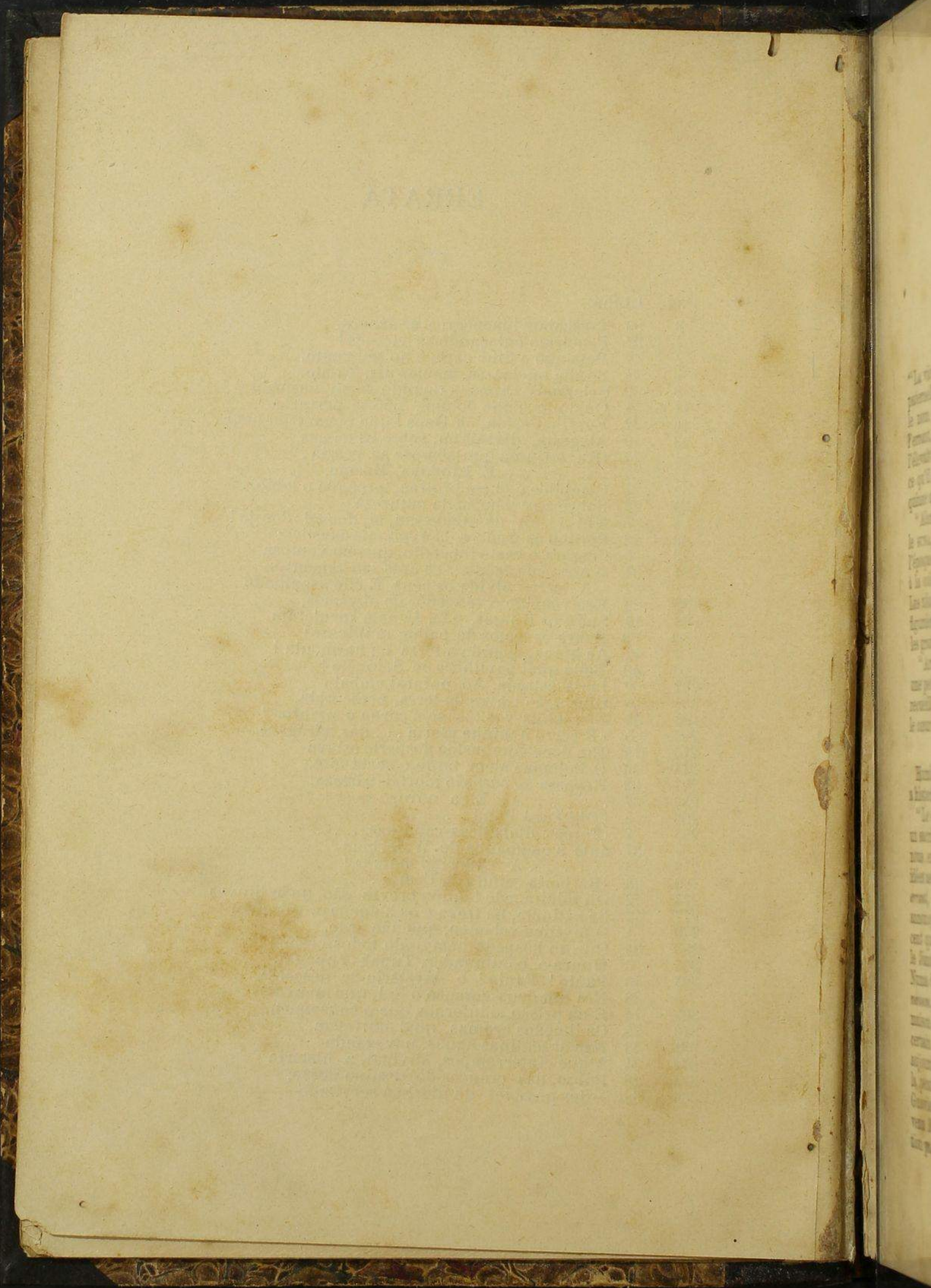
Les uns ont dit que c'est un livre
de la collection de la bibliothèque
de la ville de Paris. Les autres
ont dit que c'est un livre de la
collection de la bibliothèque de
la ville de Paris.

Les uns ont dit que c'est un livre
de la collection de la bibliothèque
de la ville de Paris. Les autres
ont dit que c'est un livre de la
collection de la bibliothèque de
la ville de Paris.

Les uns ont dit que c'est un livre
de la collection de la bibliothèque
de la ville de Paris. Les autres
ont dit que c'est un livre de la
collection de la bibliothèque de
la ville de Paris.

ERRATA.

Pag.	Linha.	
6	30	Trescalam luzenegros aromosos,
"	32	Penetram enlaçando-se viçosos!
7	42	Beijando o filho caro; e no seu canto,
"	44	Se ella queixa-se, apenas diz: existo.
8	22	Solemnes calmas—quando além desmaia
41	36	Qual um sonho do mal, não se perturba
16	22	Foi Chatterton, oh Deus! que encontrou negra
23	40	Alegram, divinizam, sobre os cumes
24	24	Ora, o Guesa que sempre se sentia
32	34 E' Lindoya, Moema,
42	14	Complice é quem protrae, torcendo o labio,
53	28	Sobre a revolução da natureza,
54	7	Viu-a! . . do estado seu, ai, doe-te! doe-te!
63	12	Portico os troncos da syphonia-elastica;
73	5	Cessara o vasto incendio, que em ventosa
81	31	—Aos ceus escuta? os ares são gementes;
"	32	—A' terra? olvida os ceus. E elle escutando
82	20	Era vencido o vencedor de abysmos,
88	10	Suas; os Guesas, não. Já nem memoram
93	39	Sobre os tectos de palha, multicores
"	42	As horas, quando a terra, na harmonia!
95	40	Bella qual pavilhões de Salomão!
102	9	Ia da estrada. Ao natural embalo
135	5	Gloria, ao través da terra, presentida,
199	32	Não sentis-vos tão só á carne o umbror?
207	5	«E corro á minha gloria . . . das miragens
213	14	Em doce combustão desperto estava
214	4	O Potomac além, tardo o occidente,
221	38	Repassa ao coração mortal tristeza;
239	37 E' a nova,
253	5	(<i>Old Pará Pond</i>)
255	4	(Forças diabeticas-caudinas
"	37	ante a campanha de Waterloo!)
256	8 A « <i>purring match</i> »!
259	28	(Barbaria saindo do Ceará;)
267	12	Oh minha mãe! quão breves são, quão breves
277	42	Se extincta, ha treva e os homens prostituem.
279	1	O mystico velamen, que não arde,
293	34	Que no hôtepe bemvindo todos creiam!
304	3	Honra-o, continuador, Tupak-Yupánki.
305	16	Paulo! Paulo! o mysterio se descerra.
"	28	Era um deus-coração o Sol, que amava-os
309	14	E na prisão, d'infernos que o consomem,
310	25	Os limeños aromas, qual abrissem
331	23	Nas argentinas aguas, navegando
332	34	A que interrompes, divinal, a historia
335	28	Pobre, das crenças do destino nosso,
336	38	—Ser possivel, dá gloria á servitude



O GUESA.

“La victime était un enfant enlevé de force à la maison paternelle, dans un village du pays connu aujourd’hui sous le nom de SAN JUAN DE LOS LLANOS. C’était le GUESA, ou l’errant, c’est-à-dire la créature sans asile; et cependant on l’élevait avec un grand soin dans le temple du soleil jusqu’à ce qu’il eût atteint l’âge de quinze ans. Cette période de quinze années forme l’indiction dite des Muyscas.

“Alors le GUESA était promené processionnellement par le SUNA, nom donné à la route que Bochica avait suivie à l’époque où il vivait parmi les hommes, et arrivait ainsi à la colonne qui servait à mesurer les ombres équinoxiales. LES XÈQUES ou prêtres, masqués à la manière des Egyptiens, figuraient, le soleil, la lune, les symboles du bien et du mal, les grands reptiles, les eaux et les montagnes.

“Arrivée à l’extrémité du SUNA, la victime était liée à une petite colonne, et tuée à coups de flèches. LES XÈQUES recueillaient son sang dans des vases sacrés et lui arrachaient le cœur pour l’offrir au soleil.”

—L’Univers, *Colombie.*

Humboldt (*Vue des Cordillères*) mais scientifiquement escrive a historia assim :

“Le commencement de chaque *indiction* étoit marqué par un sacrifice dont les cérémonies barbares, d’après le peu que nous en savons, paroissent toutes avoir eu rapport à des idées astrologiques. La victime humaine étoit appelée *guesa*, errant, sans maison, et *quihica*, porte, parceque sa mort annonçoit pour ainsi dire l’ouverture d’un nouveau cycle de cent quatre-vingt-cinq lunes. Cette dénomination rappelle le Janus des Romains placé aux portes du ciel, et auquel Numa dédia le premier mois de l’année, *tanquam bicipitis dei mensem*. Le *guesa* étoit un enfant que l’on arrachoit à la maison paternelle. Il devoit nécessairement être pris d’un certain village situé dans les plaines que nous appellons aujourd’hui les *Llanos de San Juan*, et qui s’étendent depuis la pente orientale de la Cordillère jusque vers les rives du Guaviare. C’est de cette même contrée de l’Orient qu’étoit venu *Bochica*, symbole du soleil, lors de sa première apparition parmi les Muyscas. Le *guesa* étoit élevé avec beaucoup

de soin dans le temple du soleil à Sogamozo jusqu'à l'âge de dix ans : alors on le faisoit sortir pour le promener par les chemins que Bochica avoit suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avoit rendus célèbres par ses miracles. A l'âge de quinze ans, lorsque la victime avoit atteint un nombre de *sunas* égal à celui que renferme l'indiction du cycle muysca, elle étoit immolée dans une de ces places circulaires dont le centre étoit occupé par une colonne élevée.

“ Lors de la célébration du sacrifice qui marquoit l'ouverture d'une nouvelle indiction, ou d'un cycle de quinze années, la victime, *guesa*, étoit menée en procession par le *suná*, qui donnoit son nom au mois lunaire. On la conduisoit vers la colonne qui paroît avoir servi pour mesurer les ombres solsticiales ou équinoxiales, et les passages du soleil par le zénith. Les prêtres, *xèques*, suivoient la victime : ils étoient masqués comme les prêtres Egyptiens. Les uns représentoient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithras de Bogota, et auquel on attribuoit trois têtes, parceque, semblable au *Trimurti* des Hindoux, il renfermoit trois personnes qui ne formoient qu'une seule divinité : d'autres portoient les emblèmes de *Chia*, la femme de Bochica, Isis, ou la lune ; d'autres étoient couverts de masques semblables à des grenouilles, pour faire allusion au premier signe de l'année, *ata* : d'autres enfin représentoient le monstre *Fomagata*, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue. Ce *Fomagata* dont le nom, en langue *chibcha*, signifie feu ou masse fondu qui bouillonne, étoit regardé comme un mauvais esprit. Il voyageoit par l'air, entre Tunja et Sogamozo, et transformoit les hommes en serpens, en lézards et en tigres. Selon d'autres traditions, *Fomagata* étoit originairement un prince cruel. Pour la succession à son frère, *Tusatua*, Bochica l'avoit fait traiter, la nuit de ses noces, comme Uranus l'avoit été par Saturne.

“ Nous ignorons quelle constellation portoit le nom de ce fantôme ; mais M. Duquesne croit que les Indiens y attachoient le souvenir confus de l'apparition d'une comète. Lorsque la procession, qui rappelle les *processions astrologiques* des Chinois et celle de la fête d'Isis, étoit arrivée à l'extrémité du *suná*, on lioit la victime à la colonne dont nous avons fait mention plus haut : une nuée de flèches la couvroit, et on lui arrachoit le cœur pour en faire offrande au *Roi Soleil*, à Bochica. Le sang du *guesa* étoit recueilli dans des vases sacrés.”

CANTO PRIMEIRO.

1858.

Eia, imaginação divina!

Os Andes

Volcanicos elevam cumes calvos,
Circumdados de gelos, mudos, alvos,
Nuvens fluctuando—que espectac'los grandes!
Lá, onde o poncto do kondor negreja,
Scintillando no espaço como brilhos
D'olhos, e cae a prumo sobre os filhos
Do lhama descuidado; onde lampeja
Da tempestade o raio; onde deserto,
O azul sertão formoso e deslumbrante,
Arde do sol o incendio, delirante
Coração vivo em céu profundo aberto!

“Nos aureos tempos, nos jardins da America
Infante adoração dobrando a crença
Ante o bello signal, nuvem iberica
Em sua noite a envolveu ruidosa e densa.
“Candidos Incas! Quando já campeiam
Os heroes vencedores do innocente
Indio nú; quando os templos s'incendeiam,
Já sem virgens, sem oiro reluzente,
“Sem as sombras dos rês filhos de Manko,
Viu-se. . . (que tinham feito? e pouco havia
A fazer-se. . .) n'um leito puro e branco
A corrupção, que os braços estendia!
“E da existencia meiga, afortunada,
O roseo fio n'esse albor ameno
Foi destruido. Como ensanguentada
A terra fez sorrir ao céu sereno!
“Foi tal a maldicção dos que caídos
Morderam d'essa mãe querida o seio,
A contrahir-se aos beijos, denegridos,
O desespêro se imprimil-os veiu,—
“Que resentiu-se, verdejante e válido,
O floripondio em flor; e quando o vento
Mugindo estorce-o doloroso, pallido,
Gemidos se ouvem no amplo firmamento!

“ E o Sol, que resplandece na montanha
 As noivas não encontra, não se abraçam
 No puro amor ; e os fanfarrões d’Hespanha,
 Em sangue edeneo os pés lavando, passam.
 “ Caiu a noite da nação formosa ;
 Cervaes romperam por nevado armento,
 Quando com a ave a côrte deliciosa
 Festejava o purpureo nascimento.”
 Assim volvia a olhar o Guesa Errante
 Ás meneiadas cimas qual altares
 Do genio patrio, que a ficar distante
 S’eleva a alma beijando-o além dos ares.
 E enfraquecido o coração, perdoa
 Pungentes males que lhe estão dos seus—
 Talvez feridas settas abençoa
 Na hora saudosa, murmurando adeus.

Porém, não s’interrompa esta paisagem
 Do sol no espaço ! mysteriosa calma
 No horizonte ; na luz, bella miragem
 Errando, sonhos de doirada palma !
 Eia, imaginação divina ! Sobre
 As ondas do Pacifico azulado
 O phantasma da Serra projectado
 Aspero cincto de nevoeiros cobre :
 D’onde as torrentes espumando saltam
 E o lago anila seus lenções d’espelho,
 E as columnas dos picos d’um vermelho
 Clarão ao longe as solidões esmaltam.
 A fôrma os Andes tomam solitaria
 Da eternidade em roto vendaval
 E os mares compellindo procellaria,
 Condensa, altiva, indomita, infernal !
 (Ao que do oceano sobe, avista a curva
 Perdendo-se lá do ether no infinito,
 Treme-lhe o coração ; a mente turva
 S’inclina e beija a terra—Deus bemdicto !)
 Ou a da noite austral, co’a flor do prado
 Communicando o astro ; ou a do bronco
 E convulsivo se annellar d’um tronco
 De constrictor, o paramo abrazado !
 E o deus no espaço, em fulgorosas vagas
 Repercutida a luz no céu profundo,

Dos Andes a descer fugia as plagas
 Da morte o filho. O encontrareis no mundo :
 Ora sorrindo o riso dos amores,
 Que ao peregrino incantam corações ;
 Ora chorando as tão saudosas dores,
 No tum'lo debruçado das nações.

Elle entrega-se á grande natureza ;
 Ama as tribus ; rodeiam-n'o os selvagens ;
 Trémulo o Amazonas corre ; as margens
 Ruem ; os ecchos a distancia os pesa.
 Ama, accessa a planicie, em lentejoilas
 Luzindo as florezinhas verticaes ;
 Dorme á sombra de mysticas papoilas,
 Huivo o vento volvendo os florestaes.
 Escuta hymnos d'além ; voa á corrente
 Dos pongos, que retumbam no deserto ;
 Do calix pende ao rir d'enlêvo aberto
 Da flor, que se desata enrubecente—

“ Flor solar ! Susurrantes ao meio dia
 As abelhas na selva, na espessura
 Reina o viver—Oh ! bella creatura !
 A luz dos olhos teus é tão sombria ! . . .
 “ Se comprimem-se os membros palpitantes
 A passal-os em si, ou são delirios
 Dos incantos, ou candidos martyrios
 Dos desejos instando co'os instantes,
 “ Não sei. Mas, tincto de coral o rosto,
 Em doce incarnaçãõ, qual se se abrissem
 No coração jardins e que florissem
 Do matiz vivo, puro e não composto,
 “ Desce o vago dos céus, desce no enlêvo
 Crepuscular e á doce transparencia
 Das rosas namoradas da innocencia . . .
 —Ser e não ser.”—Adeuses eu descrevo :
 Adeuses, co'a gentil philosophia,
 Com toda a metaphysica inspirada
 De Platão o divino ; que em poesia
 Possa caber n'esta soidão sagrada.
 Descrevo a embriaguez d'elyseos sonhos
 E as tão formosas coisas, de tal sorte
 Das mãos dos céus seraphicos rissonhos,
 Caindo meigas entre a origem e a morte.

Nossa alma eterna pelas rayas erra
 Dos desterrros da vida s'extinguindo ;
 Depois, qual o estou vendo estar luzindo,
 Vem ver-se o sol ; depois, ao diabo, á terra . . .
 Oh ! de amor quantas c'roas delirantes !
 Florchammeja das mattas o docel,
 Doiram-se fructos, fendem-se, brilhantes
 Gottas vertendo d'ambrosiado mel !
 Concertam passarinhos na ramagem
 Co'os rumores, que ouviram no paraizo
 Os primeiros amantes—mansa aragem,
 Ondas frescas, a sombra, o amor, o riso,
 Saudosa sesta, no iris da corrente
 Visagens, a que perde-se e desalma
 Bella fórma compondo a adolescente,
 Sons na ribeira, no deserto a calma—
 Quando acorda-se á voz da natureza,
 Do beija-flor nas azas que a solteira
 Co'o mavioso langor d'esta palmeira
 Derrama em torno á magica belleza !
 Os assombrados olhos lhe branqueiam
 Qual o voar da borboleta, errantes
 Entre cilios umbrosos, que os diamantes
 Em al scentelha ignivoma incendeiam ;
 E param, meigos da fatal meiguice
 De Vesper em seu centro de vapores.
 Ella entrega-se e exhala qual as flores
 E, de a colhêrem na sóidão, bem diz-se.
 Ella é qual a baunilha, seus cabellos
 Trescalam luze-negros aromosos,
 Rosam-lhe os risos flor, e os braços bellos
 Penetram em laçando-se viçosos !
 Aqui não são as nuvens, que desmaiam
 Nas auroras de amor vãs outomnaes ;
 Aqui dardeando os raios, onde cáiam
 Levam a morte ou gózos perennaes :
 Que olhos tão puros não, nunca entornaram
 Do fogo interno tantas claridades,
 Iris de tanta luz, que se geraram
 No amor do sol co'as bellas tempestades :
 Móveis noites d'estrellas que fagulham
 Toda existencia, o reino dos sentidos
 Passando ao coração, e nos ouvidos
 O fracasso dos pongos que marulham !

Seguide-a : lucta brava, mimos — hoje
Se ella voa veloz e peregrina,
Corça esbelta espantada na campina,
Persegui—que amanha já menos foge :
Volta o agil pescoço, n'um pé lindo
Balanceia confusa, e sorridente
Ireis vel-a ; mas, quando obediente,
Aconselho-vos, dai tudo por findo. . .
Ou morrereis ! que são divinas faces
Onde alvorecem as mais puras rosas :
Não ha na varzea acacias tão cheirosas,
Nem frechas tão brilhantes, tão fugaces !
Oh ! precisa-se ver como, rendida
Ao grande amor, a Brazileira esquiva
Tem extremos ! e como enternecida
Estende a pomba o collo compassiva !
Bella qual este sol dos grandes climas
Do seu paiz, ella é fiel e nobre :
Mas irradia e luz—coriscos sobre
Nossa ilha verde de florentes cimas,
Se mal suspeita uma rival ! em zelos
As vaporosas roupas desampara,
E com lividas faces olha e encara
Ao tyranno ! s'embrulham seus cabellos,
Abandona-se á dor. Accesa quanto
Inflammavel, simelha de vingança
Furiazinha ferida, na esperança
Do coração, na fonte do seu pranto.
Irada sem ser fera, qual a bella
Garça offensiva pelas azas, rudas
Na doce alvura, as horas suas mudas
Começam de ir. Então, não ha mais vel-a ;
Porque nas sombras pela noite, occulta
Qual o foi para amor, ella sozinha
Comprime a fronte d'anjo, se amesquinha
E na rede embalada se sepulta :
Que bem julga-se envilecer chorando
Ante quem a roubou d'uma existencia
Feliz, lançando-a na fatal demencia
Em que ella está, perdida. Então cantando
A vereis, se passardes sem ser visto,
Beijando o filho charo ; e no seu canto,
N'essas notas finaes, longas do pranto,
Se ella se queixa, apenas diz : existo.

Casa onde caiu raio, onde a scintella
 Deixa o formoso olhar, Mima! Calou-se
 A mãe-preta que assenta-se aos pés d'ella,
 E boas novas ninguem mais lhe trouxe.
 Oh, ella tem razão! Mas, vingativa
 Nos serpentinos impetos ainda
 E nunca se deshonra. A noiva finda,
 Começa a viuvez meditativa.
 A viuvez do amor desesperado
 Da que cedeu, que fez dos braços leito
 De sonhos, e que vê sobre seu peito
 Altar de um deus por *outra* derribado:
 Da que sôlta correu, virgem, menina
 Do paramo e do vall', qual o perfume
 Sobre os raios do sol, na adamantina
 Fonte mirou-se . . . e como se resume!
 A viuvez da que desperta e cerra
 Os olhos de vergonha—na fraqueza
 Em que os seios s'inflamam da belleza
 E o desincanto que encontrou na terra.
 Tal bonina quereis, pura, cheirosa?
 Solemnes calmas—quando se desmaia
 O areial vasto de deserta praia,
 Vede-a banhar-se, esplendida, donosa,
 Nas ondas de oiro e luz Uyara bella!
 Rosea a tarde—da porta no batente,
 O dia pelos montes decrescente
 Trazendo mil saudades á donzella!
 Quem a não ama! se ella é tão suave
 Na indolencia d'essa hora! a luz que emana
 Dos céus n'ella reflecte, o trino da ave
 E o brando olor da terra americana.
 E no silencio esvaem-se-lhe infermos
 Lentos olhares seus, meiga violeta
 Inspirações da vária borboleta
 Do bosque a anoitecer nos fundos ermos.
 Ou inda, ainda mais bella, se enlanguece
 Rindo-se ás nuvens-sonhos lhe adejando
 Do cachinbo doirado, e s'embalando
 Em lascivos quebrantos adormece!
 Realça mais o quadro a sombra escura;
 Aproximai-vos, pois, que nos ardores
 Da sesta é doce a inclinação das flores

Do aroma ao pêsso e á somnolenta alvura.
 N'um abandono voluptuoso dorme
 A bella natural do clima ardente,
 Uma alva perna a lhe pender luzente
 Da varanda de plumas multiforme :
 Tonteia a fronte além, raptos remontam
 Pensamentos aos céus . . . olhai, que seio
 Almo e tão branco entumecendo ao meio
 D'um corpo a viçar lirios, que desponctam
 Ao fogo eterno ! larvas d'outros mundos,
 De que n'este vos dão tremenda idéa
 Os danteos tratos com que amor se ateia
 Na alma, vedando os pomos rubicundos !

Se fructa preferis de travo agreste,
 Ou peixe-electrico a lampear nas aguas,
 Ou d'ave andando ao sol que a punge e veste,
 Altivo collo e longe ouvidas mágoas :
 Dos festins funebres, ritual piedoso
 Á sombra circular dos arvoredos,
 Fogosa Indiana manitô saudoso,
 Suspira e escuta ao zephyro os segredos ;
 Á florea margem renovando as tranças,
 Luzindo o olhar de lago puro e morno,
 Das cruas provas, em ruidosas danças
 A *apresentada*, roda a amor em torno ;
 A flor colhei dos troncos, tão selvagem,
 Tão vagabunda, que nos galhos mora,
 Que assalta as brenhas, que anda em ciganagem,
 E co' o ramo espriguiça-se na aurora ;
 Vogai nas balsas co' a Purú boyante ;
 Co' a Miranha no monte ide fugindo
 Do anthropophago Humáua se partindo
 Espectro.—

Meia noite ! O Guesa Errante

(Na selva os berros do jaguar fragueiros,
 Nas plumbeas praias da deserta Ronda
 Colhendo o lanço os ledos marinheiros),
 Do seu banho nocturno agora da onda
 Se separava. Assobiando os ventos
 Nas encostas sonoras, lhe enxugavam
 Os seus negros cabellos, que agitavam
 Qual ondulam sombrios movimentos
 Sobre o Solimões pallido. Elle escuta :

Auras surdas ; diaphanas alfombras
 No espaço ; o resomnar da pedra bruta ;
 E entristeceu.

Contemplação nas sombras :

“ Não foste ainda o Lethes. . . Aqui, d’onde
 Veloz gavião-real, prendendo a cobra
 Que esfusia e debate-se, desdobra
 No ar as azas serenas e responde
 “ Com grita ovante ao s’escorjar violento
 Do reptil, sobre o espaço ora o soltando
 Em convulsão brilhante, ora sedento
 E livido o seguindo e o retomando—
 “ Á dor sua abraçado, no martyrio
 Do que dobra ao bater do pensamento
 E não pre-sente vir-lhe o esquecimento
 Nem dos céus, nem da morte ou do delirio,
 “ O homem descansa. Uma ave se desata
 E desdenha ao rochedo ; e elle ahí, preso
 Pelas cadeias do seu proprio pêso
 Une-se á terra . . . condição ingrata !
 “ Oh, ironia ! o fazem miseravel
 E abrem-lhe os olhos ! para que ?—

Estrellas,

Scintillai ! scintillai !—Vermelhas velas
 Passando pela sombra permeavel,
 “ O pescador, ficando mudo, as toma
 Pelo vulto phantastico descendo
 Da mãe do rio, flúida estendendo
 As fórmãs na onda movel. Puro aroma .
 “ Exhalam os seios naturaes ! se cria
 Um filho n’elles. A maior aurora
 Que precedeu ao sol, foi n’esta hora
 Que s’incarnou nos braços de Maria !
 “ Descei, raios da noite ! O dia é claro,
 E pode mesmo ser talvez mais bello !
 Porém a noite etherea traz o sêllo
 Do coração ao sentimento charo.
 “ Quanta Augusta mudez ! Oh ! é verdade,
 Não é uma illusão, que está-se ouvindo,
 Penoso deus, ao tempo dividindo
 Lento o horario fatal da eternidade !
 “ Apagam-se no mundo agora as luzes,
 Rompem-se as masc’ras e das vãs paixões

Os crimes s'erguem co'as exhalações
Do impuro estagno. Como tu seduzes,
“Deshonra! que os abysmos dos teus olhos
Da alma innocente as esperanças bebem!
Mudam as scenas dos jasmims a abrolhos,
E os amores resistem, porém cedem:
“*Doce degradação* do Bardo eterno—
Qual andorinha alegre que esvoaça
Por sobre o Paulo-Affonso, e passa e passa
Mirando-se gentil á flor do inferno:
“A onda estua, o turbilhão resoa
Pelo abysmo, o nevoeiro são bandeiras
D'iris de oiro brilhante, feiticeiras
Bellas azas de Lucifer; revoa,
“E passa, passa, e voa já mais rasa;
N'essa fascinação da quêda e as vozes
Já sente o palpitar d'aguas atrozes
A sorrir-lhe, a beijar-lhe as ponctas da aza—
“Ai adeus! e sumiu-se. N'um tormento
Vai das ondas levada. Mais uma hora,
Lá no fim da corrente eis que a devora,
Só, o abutre da dor.—N'este momento
“Os meus prazeres são co'a natureza,
É nas plagas inhospitas, co'a vaga
Que são as minhas festas, na tristeza
São as brisas da noite quem me afaga:
“Porque o destino e a dor do pensamento
Encontram aqui sempre alguma infinda
Consolação . . . mais dolorosa ainda—
Nossa alma é dupla sobre o isolamento!
“Os gózos seus aqui são solitarios,
Deus do passado! mas então as rosas
Não s'esfolham, tão murchas, tão penosas,
Da face púdica; os vestaes sacrarios
“Não penetram-se; o somno socegado,
Qual um sonho do mal, não se perturba
Sitibundo de amor e embriagado
Na rosea taça, que s'eleva á turba. . . .
“Mas, quanta dor no amor! e que afflictivos
Dos outros corações não se alevantam
Prantos d'em tórno ao meu! que o desincantam
Da luz, o apartam do bailar dos vivos.
“E fujo em vão: cá dentro, dentro escuto
Soluçar fundo . . . e não desagradeço;

Vê-se, como tão rápido anoiteço,
 Como de sombra e solidão me enlucto.
 “Entretanto horas ha, qual as que expiram
 N’este instante através da minha vida,
 Em que sinto correr grata e querida
 Lagryma, orvalho de saudade. . .

Gyram,

“Talvez, sentem-se os circulos divinos
 De azas no ar ineffaveis—Sancto Espirito!
 Sobre o raio diaphano e sopito
 Descei da noite de formosos hymnos! . . .
 “Do mundo despedi-me, está despido
 O manto social que me trajava:
 Eu direi a razão porque hei partido
 Para longe de quanto eu mais amava.
 “Esta alma acostumando-se ás estrellas,
 Ás soidões aniladas, a exilar-se
 Nas montanhas umbrosas, a embalar-se
 Qual as aves do céu nas vascas bellas
 “Do oceano a torcer os puros musculos
 De seus hombros profundos, — que se riam
 Os fatuos meteoros que desfiam
 Á face de noctambulos crepusculos,
 “Rompem-se as relações e (não odeio,
 Que não possam ouvir-me) discordante
 Só não fica esta Voz d’eterna amante,
 Que dá soffrer e amar co’o mesmo enleio.
 “Anda-se qual eu ando, sem confôrto,
 Vendo a verdade nas divinas dores,
 E n’estes astros, n’este abril de flores,
 Somente espinhos—como no Mar-Morto
 “Cingiam a onda e a desmaiada fronte,
 Coroa unica. . . . Eu que sou? quem era?
 Ramo estalado ao sol da primavera,
 Olhando os cumes do teu sacro monte,
 “Filha eterna dos céus! Oh! ninguem queira
 Saber o quanto pode ter passado
 Um mudo coração que chega ao estado
 Solitario, em que estou n’esta ribeira!
 “Eu não conheço as affeições queridas
 Da familia e do lar: as minhas mágoas,
 Qual os sons d’estes rios, d’estas fraguas
 N’este silencio morrem, vão perdidas,
 “Sem a tão doce inclinação que leva,

Qual a veia dos valles, aos ouvidos
O puro mel de labios conhecidos —
A noite eu sou, consumo a minha treva.
“ Mas, qual no exílio d'alma o vão suspiro
Parte-se, e as illusões abandonando
Do mundo sae, direito ao seu retiro
O jogador suicida, praguejando
“ Contra os deuses e os homens, não me queixo
Da Fortuna e do Amor . . . candida presa
Que um filho d'aguia no doidar despreza
Dos delirios ao sol—em que inda o deixo.
“ Porém, vós, que não tendes a serpente
Escamosa a morder-vos enrolada
No coração em sangue, quanto amada
Não será vossa vida d'innocente!
“ Tambem frui no engano d'estes sonhos
D'alvejantes visões—azas radiosas
Velando em meu abysmo, mariposas
Nortes do errado mar Dias risonhos,
“ Que não fazem senão que se resinta
Mais do negrume a sombra! Ainda eu amo:
Bem vês que ao meu inferno te não chamo;
Deixa-me só, na lagryma retincta
“ Banhar a bella tarde, que se apaga
Dos olhos meus.—Atrás ficava a França,
Qual um lume saudoso; d'esperança
Novo lume eu seguia sobre a vaga,
“ Onde eu era a tormenta! Eis o passado.
Quanto ao presente o gêlo, a morte existe
Fria entre mim e o mais, e mudo e triste
O céu, qual de minha alma repassado.
“ Porém, que importa tudo isso?—quando
A acção divina desce, e com o que erra
Sêr orgulhoso, vem se unir na terra,
Sempre é infeliz o mixto resultando.
“ Corro ao tumulto; as crenças namoradas
Venho esquecer aqui . . . nunca s'esquecem!
Surgem n'este horizonte interno aladas
As formosas saudades, apparecem
“ Qual ledas aves d'Óssian voltejando
Sobre o escudo sonoro do guerreiro
Que seguiam ao valle. O desespêro,
A alma livre immortal dilacerando,
“ A indiferença crea, irmã da morte,

Cega a esses lizes de que amores falam
 Com saudosa magia, em que s'exhalam
 Os seios das paixões da virgem forte,
 "E a tarde sideral . . . cinza deixei-os,
 Sem s'inflamarem, nem dos ventos serem;
 Da saciedade livida a s'erguerem
 N'um presente isolado, os bellos seios!
 "Tremulos eram, eram travesseiros
 Magos do sonho, e solidões formosas
 Dos bem-queridos crimes feiticeiros
 Do coração, que ás chammas enganosas
 "Endoidece. Dos céus que então se digam
 Os mil romances de virtude, clamam
 As voragens por estes seios que amam,
 Que eternizam desejos, que se ligam
 "Ao sacrificio, e dos anhelos ternos
 Se desincantam no abhorrecimento,
 Céus! de desgosto e frio tédio, infernos!
 Do que nos deram de melhor . . ."

O vento

Murmurou, qual satanica risada
 Que estalasse na treva.

"Então, se geram
 Subtil remorso e a saudade amada—
 Tal por divertimento nos fizeram . . ."

Ora o Guesa, talvez supersticioso
 Do deserto, das sombras, d'essas vozes
 Formidaveis da noite além nas fozes,
 Estremeceu e despertou medroso:
 Que é n'um lucido somno que as idéas
 Prolongam-se mais fundas em nossa alma.

"Quem s'está rindo?! . . eu devo com mais calma
 Pensar . . . não são tão sós mesmo as areias. . . .
 "E eu verguei ao péso dos meus males—
 Céus, quanto soffro! tenho consumido
 Gotta por gotta do meu negro calix
 O fel, de que acabei por ser nutrido . . ."

Fôrça da solidão, eterna imagem
 Contemplada nos céus, alma em acção,
 Oh! sê divina! e vós, musas da aragem,
 Vibrai as harpas da meditação!

“ Eu falava nas coisas em que nunca
Devera de eu falar : é resignado
Que devemos sentir ser-nos quebrado
O coração, qual onda amára, adunca.
“ Elemento de amor, dor, que devoras
Os que nutres, nos labios de um maldicto
O verbo teu será sempre bemdicto . . .
—Eis o risonho grupo das auroras !
“ Não ; foi rara neblina quando move
De seu vapor as alvas fraldas bellas ;
Ainda o grito das aves sentinellas
Das horas do deserto, ao longe se ouve.
“ Não esperei de viver tanto ! ha muito
Que está contado o número sombrio
Dos dias meus. Á beira d'este rio
Preso ás minhas ruinas se ainda nuto,
“ É porque tenho de pagar favores
De muitas mãos, que foram recebidos
Por um prazo, que julgam-se perdidos,
Talvez, e são as sempre-vivas dores.
“ Nunca os agradeçi, como ha costume
De em cortezia agradecer-se a offerta :
Os reconheço, crede e tende certa,
Além da gratidão, que é flor do cume,
“ A lettra—juros, capital.—Um dia,
Lembro-me agora, náufrago e perdido,
Porém só, na mudez minha e sombria
Fui á audiencia dos réis ; fui recebido.
“ Meu rosto juvenil tinha a belleza
Da morte prematura, uma lembrança
O silencio dos olhos e a tristeza,
Vago destino ou d'algum dia esp'rança.
“ Eram os paes dos povos, fui. Somente
N'essa divida d'honra, a salvação
Do suicida e dos Afros mui dolentes,
Quizera eu bem sagrada discrição.
“ Minha mãe virtuosa, ó liberdade,
Do coração amor ! voltei mais nobre !
Tal reservado offende á magestade,
Os réis não correspondem-se co'o pobre.
“ O que é de Cæsar, pela grande porta :
Na pequena e suspeita, o que é de Christo
Rev'lucionario eterno.—Um véu sobre isto,
Cuja antiga lembrança punge e corta.

“ Bençams aos réis, e maldicção aos réus,
 Qual bem podiam de oiro ser as rosas.
 —Não se apaguem da vida as tão formosas,
 Mais rescendentes, os incantos meus,
 “ Sempre que nos libertam !

Quanto amarga

Teu fructo, impuro, doce amor ! se a amante
 Com purpurino rir nos cinge adeante
 Dos deuses ; se na adolescencia a carga
 “ Do coração é leve,—oh ! quanto é leve !
 Se as volivolas horas desaparecem
 Na fuga esperançosa e nos parecem
 As coisas rindo-se, esperai : em breve
 “ A sonda ao fundo toca da existencia :
 A lia a tolda ; de incantados mares
 As fadas vão-se e veem os negros ares ;
 E vem de scorpio o dardo de violencia—
 “ Emmudecei ! perpétuas de virtude,
 Onde o astro caiu da mocidade,
 Por sobre a relva, mantos do attahude,
 Rôxas coroas teçam de saudade !
 “ Foi Chatterton, meu Deus, que encontrou negra
 A aurora do viver, na luz doirada !
 E então, sabeis o quanto é desgraçada
 A dor sem causa ! nunca mais se alegra ;
 “ Faz-se o deserto dentro aqui, profundo,
 Onde fluctua o coração sem norte ;
 Em tórno, outro deserto, em todo o mundo,
 Por onde qual um vivo com sua morte,
 “ Passa-se ; e qual a funebre corrente,
 D’eternidade humilde tributária
 Rólando ao mar a onda solitaria,
 Já da velhice o frio se pre-sente,
 “ E que tudo ha passado, e nada falta,
 Ou . . . é o mesmo . . . porque quando góza.
 Do repouso o mortal, se elle repousa,
 Logo a implacavel Voz o sobresalta !
 “ Mas, ao sem rumo delirar dos passos
 Em que, mau grado seu, lá vai descendo,
 Affeiçoa-se em fim, ama os espaços,
 Qual a nuvem d’outomno os percorrendo—
 “ Será pela leviana, quão formosa
 Do amor e da discordia estrella, entrando.

No céu, que se alvorota a harmoniosa
 Ordem dos astros, que me está turbando ? . . .
 “ É com tacito horror que á noite madida
 Contempla-se esta morta, pelos póros
 A vida transsudando em lindos, louros
 Vermes, em que se transfigura esqualida ;
 “ Sublimes Prometheus encadeiados
 Dos rochedos no throno, ao largo olhando,
 E o pensamento em voos desvairados
 Glorias vãs da existencia reclamando !
 “ E eu tambem nasci, e emquanto queres,
 Meu negro fio tece— ai ! desconcerta
 Teu manto vivo, que se andraja e esperta
 N’este mysterio eterno—*reverteris*.
 “ Lei dolorosa . . . terra ! terra ! fôra
 Tua esta divindade ! mas, te vejo
 Brinco das mãos de um sol, que em mudo beijo
 No teu berço de sombras te devora :
 “ E a mosca, o sabio, a virgem planta altiva
 Servindo nas delicias execradas,
 O’terra ! umbroso e unico conviva,
 Do banquete infinito ! degradadas
 “ São tuas creações ! quando as consumes,
 N’esse teu desespêro revolvida
 Triste e no proprio seio a fartar fomes,
 Dize, não sentes fundo a dor da vida ?
 “ Mas, esqueço ; me perco em vãos pensares,
 E eu não posso parar : a Voz me brada
 —Não é hi tua pallida poisada !—
 De toda parte, de através dos mares,
 “ De através dos desertos ! E que importa
 A Ashavero acenar, negro de poeira,
 Que suspirando passa e não aporta,
 A rama de pacífica oliveira,
 “ Correr a fonte limpida ? Entretanto,
 Quero ainda, Senhor, ver sobre a terra
 O sol que acompanhava-me na serra,
 Que eu já subi, que já *subimos* tanto !—
 “ E gottejam as lagrymas profundas ;
 Tambem a noite chora—

Que amanheça !

Perfez-se da diabolica cabeça
 A rotação sombria : as sombras mudas

“ Movem-se com o embalo fluctuoso
De seus mantos ethereos. Bellas brisas !
Assim s'expandem d'innocencia e gôzo
Os céus nascentes de umas faces lisas.”

CANTO SEGUNDO.

1858.

Ao meu companheiro de melhores dias

V. C. F. DE SABOIA.

Opalecem os céus—clarões de prata—
Beatífica luz pelo ar mimoso
Dos nimbos d'alva exhala-se, tão grata
Acariciando o coração gostoso!
Oh! doce enlêvo! oh! bemaventurança!
Paradiseas manhans! riso dos céus!
Innocencia do amor e da esperança
Da natureza estremecida em Deus!
Visão celeste! angelica incarnada
Co'a nitente humidez d'hombros de leite,
Onde encontra amor brando, almo deleite,
E da infancia do tempo a hora foi náda!
A claridade augmenta, a onda deslisa,
Scintilla co'o mais puro luzimento;
De purpura, de oiro, a c'roa se matiza
Do tropical formoso firmamento!
Qual um vaso de fina porcelana
Que de através o sol alumiasse,
Qual os relêvos da pintura indiana
È o oriente do dia quando nasce.
Uma por uma todas se apagaram
As estrellas, tamanhas e tão vivas,
Qual os olhos que languidas captivas,
Mal nutridas de amores, abaixaram.
Aclaram-se as encostas viridantes,
A espriguiçar-se a palma soberana;
Remonta a Deus a vida, á origem d'antes,
Amiga e matinal, d'onde dimana.
Acorda a terra; as flores da alegria
Abrem, fazem do leito de seus ramos
Sua gloria infantil; aleyon em clamor
Passa cantando sobre o cedro ao dia
Lindas loas boyantes; o selvagem
Cala-se, evoca d'outro tempo um sonho,
E curva a fronte. . . Deus, como é tristonho
Seu vulto sem porvir, em pé na margem!
Talvez a amante, a filha haja descido,

Qual esse tronco, para sempre o rio —
 Elle abana a cabeça co'o sombrio
 Riso do iris da noite entristecido.

“ Vagas eternas, se escondeis no seio
 Alguma coisa que, de mim, procuro
 N'este afan mudo, solitario, obscuro,
 Embalançai, adormecei, —já creio . . .
 “ Cante o nauta a partida na alvorada,
 Retina á amarra o cabrestante oppresso,
 Rujam chammas fornalhas abrazadas,
 Erga-se e trema o carro do progresso ! ”
 E qual o corvo taciturno voa
 Atravessando o rio sobre o vento,
 O vapor fumegando, n'um momento
 Rente á riba direita alveja a proa :
 Caminha ousado nas vermelhas rodas
 Que espanejam ao longe : aos sons ruidentes
 Saem da brenha ás alterosas bordas,
 Ficam olhando os Indios innocentes.
 Além, do rio s' encobriu na volta
 O balcão ideal, onde altas frontes
 Duas nações debruçam ! não são montes,
 É Tabatinga que ao Imperio escolta :
 Presidio imaginario ! taes aurora
 Miragens pinta n'estes céus albores —
 Já da terra, que afasta-se e descora,
 Ao movimento s'encobriu co'as flores.
 “ Desço a corrente mais profunda e larga
 Que se ha visto rasgar de pranto a face
 Da terra de miserias ! outra nasce
 Na dor dos homens, porém negra, amarga :
 “ Quando, voltando dos festins culpados
 A alma vã, prostituta arrependida,
 Só traços da fortuna que é partida
 São, dos olhos que choram, encontrados ;
 “ Ou quando a que nasceu para ser nossa
 Vemos em braços d'outrem delirando ;
 Ou meiga patria, esperançosa e môça,
 Do seu tumulo ás bordas soluçando. ”
 Gela na Cordilheira ; hartas costellas
 Descarnam ribas ; á corrente afoita
 Chamaloteiam ondas ledas, bellas,

Amplas de sombras largas. Sobre a moita
 N'estas noites alvissimas d'estio,
 Felizes nos desertos, encostada
 A montaria do Indio, abandonada,
 Na indolencia cantando desce o rio.
 O Eden alli vai n'aquella errante
 Ilhinha verde—portos venturosos
 Cantando á tona d'agua, os tão mimosos
 Simplices corações, o amado, o amante.
 Incantados lá vão, ás grandes zonas
 D'um outro mundo, a amar, a ouvir cantando :
 Oh, ninguem sabe o incanto do Amazonas
 Ao sol, ao luar, as aguas deslumbrando !
 Esta é a região das bellas aves,
 Da borboleta azul, dos reluzentes
 Tavões de oiro, e das cantilenas suaves
 Das tardes de verão mornas e olentes ;
 A região formosa dos amores
 Da arañaranea flor, por quem doudeia,
 Fulge ao sol o rubi dos beija-flores,
 E ao luar perfumado a ema vagueia.

 Ao longe as praias de crystal s'espaçam,
 Vibrando a luz, e os bosques s'emmaranham,
 Cabelleiras dos ventos, que as assanham ;
 —As feitorias os seus tectos traçam :
 São muitos arrayaes, nações diversas,
 São filhos do ocio, que ora despertaram
 Na ambição vária (as multidões dispersas
 Do arrau medroso ás aguas se arrojaram) ;
 Tumultuados volvem as areias,
 Esquadrinham, revolvem, amontoam,
 Com a sede dos que da terra as veias
 De suor não regam, vozes não entoam
 Na socegada lavra, esperançosas
 Tangendo o boi do arado. O povo infante
 O coração ao estupro abre ignorante
 Qual ás leis dos Christãos as mais formosas.
 Mas, o egoismo, a indiferença, estendem
 As éras do gentio ; e dos passados
 Perdendo a origem chara estes coitados,
 Restos de um mundo, os dias tristes rendem.
 Quanta degradação ! Razão tiveram
 Vendo, os filhos de Roma, todos barbaros

Os que na patria os olhos não ergueram,
 Nem marcharam á sombra dos seus labaros.
 O estrangeiro passa : que lhe importa
 A magnolia murchar, se elle carece
 Tão só d'algumas flores ? . . . Anoiéce
 N'um somno afflicto a natureza morta !
 Julgai do que dois sec'los embrutecem—
 E lá estão a dançar (que a mais não podem)
 Porque do sol que nasce ainda lhes sobem,
 No sangue os raios—amo-os . . me entristecem . .
 Que mentirosos genios predestinam,
 Deus clemente ! nos quadros do Amazonas,
 Tanta miseria ao filho d'estas zonas
 Onde em psalmos os dias matutinam !

Mas, que danças ! não são mais as da guerra,
 Sacras danças dos fortes, rodeiando
 A fogueira que estala e a, que inda aterra,
 Victoria os hymnos triumphaes cantando :
 Quando os olhos altivos lhe não choram
 Ao prisioneiro, enfurecido aos gritos
 Do vencedor que insulta seus avitos
 Mânes, que para além das Serras foram.
 Crepitante cauim gyrava ardente
 E os guerreiros na gloria deliravam,
 Solemne e vasto o círculo cadente
 Onde valor os chefes assopravam
 No sacro fumo, rebramando o espaço—
 Oh, como eram selvagens os seus gritos
 Lá no meio da noite dos recitos,
 Sombrio a balançar pendente o braço !

Selvagens—mas tão bellos, que se sente
 Um barbaro prazer n'essa memoria
 Dos grandes tempos, recordando a historia.
 Dos formosos guerreiros reluzentes :
 Em cruentos festins, na vária festa,
 Nas ledas caças ao romper da aurora ;
 E á voz profunda que a ribeira chora
 Enlanguecer, dormir saudosa sesta
 A voz das fontes celebrava amores !
 As aves em fagueira direcção
 Alevantando os voos, trovadores
 Cantavam a partir o coração !

Selvagens, sim ; porém tendo uma crença ;
 De erros ou bôa, acreditando n'ella :
 Hoje, se riem com fatal descrença
 E a luz apagam de Tupana-estrella.

Destino das nações ! um povo erguido
 Dos virgens seios d'esta natureza,
 Antes de haver coberto da nudeza
 O cincto e o coração, foi destruído :
 E nem pelos combates tão feridos,
 Tão sanguinarias, barbaras usanças ;
 Por esta religião falsa d'esp'ranças
 Nos apóstolos seus, falsos, mentidos.

Ai ! vinde ver a transição dolente
 Do passado ao porvir, n'este presente !
 Vinde ver do Amazonas o thesoiro,
 A onda vasta, os grandes valles de oiro !
 Immensa solidão vedada ao mundo,
 Nas chammas do equador, longe da luz !
 Donde fugiu o tabernac'lo immundo,
 Mas onde ainda não abre o braço a cruz !

“ Vejo, oppresso d'um mau presentimento,
 A lanterna, os quatro olhos á noitinha
 Fazendo esgares funebres, sozinha
 Da vêrga a olhar e a se mover co'o vento . . .
 “ Olá ! que apaguem ! temos bellos astros
 Que os caminhos alvejam sobre o rio,
 E vigilante o práctico gentio,
 E falam rodas pela luz dos mastros ! ”

Abalroam a noite sonora
 Longas vozes ondeando nas soidões ;
 Resoa a margem, taciturna, umbrosa,
 D'alvoradas cantadas nos serões.
 Amava o Guesa Errante esses cantares
 Longinquos a deshoras nas aldeias ;
 Se approximava, triste, dos logares
 Tão saudosos—

“ Saltemos nas areias.—

Porém, que é isto ? ! peste ! que descoras,
 Depravas d'alma o instincto, que os perfumes
 Alegam, divinizam, sobre os cumes
 Das trescalantes flores d'estas horas !
 “ E eu vi, longe d'aqui, a morte ao seio

Da familia feliz despedaçando,
 Rotos os laços do mais puro enleio,
 A virtude, a belleza soluçando!
 “O silencio caiu, fez-se a tapera
 Na Concordia dos cantos e os amores. . . .
 Magalhães, Magalhães, na primavera
 Partiste—e em teus jardins já murcham flores!

Na matta de mil annos o crescente,
 Qual errante caipora que divaga
 Pelas sombras dos troncos, docemente
 Seus infantes clarões recolhe e apaga.
 Ardem os fogos no areial de milhas
 Ondulando nos ares, espalhados
 Por entre acervos d'ovos e as vasilhas
 Em que aos raios do sol são depurados.
 Vão e veem os caboclos vagabundos,
 Bebados riem-se deante das fogueiras
 Ou balançam-se em lubricas maqueras,
 N'estes odores podres-nauseabundos.
 Penetremos aqui n'esta barraca—
 Da candeia d'argilla uma luz morta
 Través da nuvem de poeira opaca
 As claridades lobregas aborta.
 Ora, o Guesa que sempre se sentia
 Revestido do *signo*, e sem do insano
 Zeno ser filho, então lhe acontecia
 Deixar o manto ethereo e ser humano.
 Elle attendeu. Mas, breve, lobrigando
 Das armas e do altar a melhor gente,
 Foi levado da electrica corrente,
 Flor de lotus ante ella reluctando:
 Pois, tão grande é a fôrça dos exemplos
 Que dão homens aos candidos d'infancia:
 Seguir aos sabios crendo, na ignorancia
 Aos prostibulos vão, vindo dos templos.
 Tal o filho do Sol, peregrinando
 A sós, dos mundos á attracção risonha,
 No barracão pernoita; e acorda estando
 Qual quem da sociedade s'envergonha.
 —E lá perdeu-se no pegão-pampeiro,
 Quando os Indios mais vários doidejavam
 E este canto veridico e grosseiro
 Em toada monotona alternavam:

(MUXURANA *historica* :)

—Os primeiros fizeram
As escravas de nós ;
Nossas filhas roubavam,
Logravam
E vendiam após.

(TEGUNA *a s'embalar na rede e querendo sua
independencia* :)

—Carimbavam as faces
Bocetadas em flor,
Altos seios carnudos,
Ponctudos,
Onde ha sestas de amor.

(MURA *comprada escrava a onze tostões* :)

—Por gentil mocetona,
Bôa prata de lei.
Ou a saya de chita
Bonita,
Dava *pro-rata* el-rei.

(TUPINAMBÁ *anciando por um lustro nos maus
PORTUGUEZES* :)

—Currupiras os cansem
No caminho ao calor,
Parinthins orelhudos,
Trombudos,
Dos desertos horror !

(*Côro dos Indios* :)

—Mas os tempos mudaram,
Já não se anda mais nú :
Hoje o padre que folga,
Que empolga,
Vem comnosco ao *tatú*.

(TAGUAIBUNUSSŪ *conciliador ; côro em desordem* :)

—Eram dias do estanco,
Das conquistas da Fé
Por salvar tanto impío
Gentio

—Maranduba, abaré ! . .

Do agudo ao grave, *mêmichió* destoa,
Entrando frei Neptunus ventania :
Siu ! macaca veloz, Maccú-Sophia,
Medindo-lhe o capuz, de um salto voa !

E lá vão ! e lá vão ! pernas e braços
 A *revirar* Maccú, que solavancos
 Que o frade leva, aos trancos e barrancos,
 Entre applausos geraes, palmas, fracassos !
 Olha o vigario ! a face da Tecuna
 Com que mãos carinhosas afagando !
 Guai ! como a véstia sancta abre-se e enfuna
 Lasciva evolução, se desfraldando !
 Uma torceu o pé, juncto á candeia
 Sentada está, cantando ao seu propheta ;
 Outra ao Guesa arreбата, enlaça, enleia
 Em voltas scintillantes qual a setta !

(NEPTUNUS SANCTORUM *entrando pestilente* :)

— *Introibo*, senhoras,
 São-vos olhos quebrados,
 Damnados
 Nesta noite de horror !

(*Padre EXCELSIOR, respondendo* :)

— *Indorum libertate*
Salva, ferva cauim
 Que nas veias titilla
 Scintilla

No prazer do festim !
 (*Córo das Indias* :)

— A grinalda teçamos
 Ás cabeças de lua :

Oáca ! yací-tátá !
Tátá-yrá,

Glorias da carne crua !

(*Velho HUMÁUA prudente* :)

— Senhor padre coroado,
 Faça roda com todas

A catinga já fede !

De sede

Suçuaranas 'stão doudas !

(*ABREU-LIMA murmurando o vœ victis romano* :)

— São sagradas as fontes,

Lede as leis, dom Vital :

Vinte milhões de lebres

Com febres

Causa d'um pantanal.

(*Côro cynico dos vigarios:*)
 —Macachera! Oucha! Quaqua!
 Coracê! que perder
 N'estes tons tão nocturnos!
 Alburnos
 Do ôlho morto sem ver!

(*Perulera sacerdotisa matando reis de França:*)
 —Cum espirito tuo
 São Coatis sachristãos,
 Dea Eliza é vigária
 Yankária
 Das . . . magnetisações!

(*Vigarios, ebrios saindo do tatuturema, insultum
 sagrados tumulos; a VOZ:*)
 —Escarremos immundos
 N'estas trevas!
 —Jehovah

D'ahi, o'negro vampiro,
 Ao delirio
 Teu em luzes fará!

(*GONÇALVES-DIAS falando dos mares:*)
 —' Vão nas conchas involtos
 Volver campa os tatús;
 Vão derviches aos banjos;
 Só anjos
 • Vão com flor a Jesus.

*Falando dos sepulchros, GOMES-DE-SOUSA,
 DR. VILHENA e M. HOYER:*)
 —Deus é X no horizonte? . . .
 —Governistas dão leis? . . .
 —Tendo á rama a sciencia,
 A consciencia
 Da uva á quéda vereis? . . .

(*A que torceu o pé:*)
 —Geme em Venezuela
 Alexandre-Sumé;
 Voz dos ermos, andando,
 Ensinando,
 Com seu canto de fé.

(*Vate d'EGAS e NEPTUNUS, caretas e trocadilhos:*)
 —Repartia São Pedro
 Os thesoiros da Sé:

—*Deo date quem pode,*
Promode
Dilatação da Fé.

(*Regatões negociando á margem :*)

—Hade dar o compadre
Pelo espelho 'aruá
Trinta libras de gomma
Na somma . . .
—Não, *Cariua*, não dá.

(*DESALMADO negociante passando lavoiras para a
Praia grande ; JOÕES-sem-terra cantando á viola :*)

—' Supprimentos, madamas,
D'esta casa terão ;
Paguem desconhecidos
Maridos ! . . '

—Do, lan, dro, la, don, drão.

(*LAZARO DE MELLO da sobre-dicta eschola :*)

Moedas trinta ! e a cabeça
Quer de quem nos creou. . . .
Se dá mais capitão,
Bequimão
Risca, ó Governadô !

(*Desconsolados agiotas e commendadores :*)

—De uns arrotos do demo,
No *revira* se haver . . .

—Venha a nós papelorio
Do emporio,
E de Congo o saber.

(*Damas da nobreza :*)

—Não precisa prendê
Quem tem pretos p' herdá
E escrivão p' escrevê ;
Basta tê
Burra d'ouro e casá.

(*Escravos açoitando ás milagrosas imagens :*)

—Só já são senhõzinhos
Netos d'imperadô :
Tudo preto tá fôrro ;
Cachorro
Tudo branco ficou !

(GEORGE e PEDRO, *liberdade-libertinagem* :)

—Tendo nós cofres publicos,
Livre-se a escravidão !
Comam ratos aos gatos !
Pilatus

Disse, lavando a mão.

(*Principes declinando do thesoiro em favor da instrucção pública* :)

Tribus ha que não pagam
Ao seu legislador,
Patriotas honrados,
Amados,
Só da patria ao amor.

*Ministro portuguez vendendo titulos de honra a
brazileiros que não teem* :)

—Quem de coito damnado
Não dirá que vens tu ?
Moeda falsa és, esturro
Caturro,
D'excellencia tatú !

(TIMON D'ATHENAS *lendo CAMÕES e VIRGILIO* :)

—Morrer ' morte macaca '
Pelo ' engenho central ' ? . . .
Careceis . . . d'Hoyer-alma
Aurea palma
E de Sá-cannavial !

(*Moral educação práctica* :)

—A mulher, é Jovita ;
O homem, Bennettetão :
Oh ! faz Hudson-manbusiness,
Freeloves ;
Amazonas, poltrão !

(*Titulares protestando* :)

—Compra-tit'lo azeiteiro
Conde-accende tatú :
Todos 'stão com inveja
Da vieja
Luiza-C'reca-Fi-Fu !

(*Committentes dando graus em disparates* :)

Ora, Simão-Samarior
Compra apost'lo-poder

De curar, pondo a mão,
 Maranhão
 De sol, lua e mulher !

(*Alviçareiras no areial :*)

— Tanto quorum concorre,
 Que nem numbro já tem :
 Medalhões, embolados
 Doirados,
 Figas ! . . vejam quem vem !

(*Ecchos das nuvens :*)

— Ha trovões no Parnaso,
 São dos cumes a luz ;
 Quando vem Fomagáta,
 Em cascata
 Terra-inundam tatús !

(*Voz dogmatica de fóra :*)

— Luzo-hispano-brazilio
 Antro de Belzebubs !
 Lacio em fim ! . . . Réis, da raça
 Da graça ;
 Réis, dos antros . . . da luz !

(*KONIAN-BEBE rugindo :*)

— Missionario barbado,
 Que vens lá da missão,
 Tu não vais á taberna,
 Que interna
 Tens-n'a em teu coração !

(*RODRIGO, das naus de COLUMBUS passando-se para
 outros deuses :*)

— A Christovão os escudos ?
 Com Mafoma me puz !
 Era “ a que marinheiro
 Primeiro
 Visse terra, ” não luz !

(*VIOLA rindo :*)

— D'este mundo do diabo
 Dom Cabral se apossou,
 E esta noite d'Arabia
 Astrolabia
 Desde então se bailou.

(*Novo côro, enternecendo:*)

—Nos rochedos ululam
Na sasão dos cajús,
Amazonas: fagueiros
Guerreiros
Vão pintados e nús.

(*STAËL pelo amor; NAPOLEÃO esgarreirando réis
d' Iberia:*)

—Bigamo môr, qual pensas
Ser a maior mulher?
—Campo p'ra ser arado,
Ao Estado

A que bravos mais der!

(*D. JOÃO VI. escrevendo a seu filho:*)

Pedro (credo! que sustos!)
Se ha de ao reino empalmar
Algum aventureiro,
O primeiro

Sejas toca a coroar!
(*1.º Patriarcha:*)

—Quem que faz fraca gente,
Calabar-Camarão?
Ou santelmos delirios,
Ou sirios

Das gargantas do Cão?
(*2.º Patriarcha:*)

—Bronzeo está no cavallo
Pedro, que é fundador;

Ê! ê! ê! Tiradentes,
Sem dentes,

Não tem onde se pôr!
(*O GUESA, rodando:*)

—Eu nasci no deserto,
Sob o sol do equador:
As saudades do mundo,
Do mundo . . .

Diabos levem tal dor!

Das guardas nacionaes os commandantes,
O nobre esclavocrata, que é barão,
Os poetas do amor, mimos de amantes,
Alli rendiam preitos á funcção.
Abria aza o juiz do Sorimáua
Ás donzellinhas não apresentadas:

Como, pois, ao signal que deu Tucháua,
 A amor fugirem tão amedrontadas !
 Dá fóra um promotor republicano
 Vil *caçuma* aos mutuns e jacamins,
 Que s'elevam gritando n'um insano
 Desnorteadado saltar ; mas, nobres fins.
 E a multidão apinha-se ao em torno
 Amostrando as cabeças nos ubís,
 Range abalado o fumarento forno,
 A algazarra infernal toca os zeniths !

(*Côro das Indias :*)

—*Stsioei*, rei de flores,
 Lindo Temandaré,
 Ruge-ruge estas azas
 De brazas . . .
Cuidarú, *ceréré*.

(WAYANORICKENS, *fumando e assoprando nas
 caras :*)

—No cachimbo-conselho,
 Qual um porco a roncar,
 Enroscava olho e rabo
 O diabo
 Em cornudo sonhar.

(*Sabios olhando do vertice do solar parallaxe pelo
 telescópio do equador :*)

—Venus fica, passando
 Pelo disco do sol,
 Mosca ; o ângulo obtuso,
 Confuso
 Qual n'um olho um terçol.

(*Alviçareiras no areial :*)

—Aos céus sobem estrellas,
 Tupan-Caramurú !
 É Lindoya, Moema,
 Coema,
 É a Paraguassú ;
 —Sobem céus as estrellas,
 Do festim rosieler !
 Idalinas, Verbenas
 De Athenas,
 Corações de mulher ;
 —Moreninhas, Consuelos,

Olho-azul Marabás,
Pallidez, Juvenílias,
Marílias
Sem Gonzaga Thomaz !

(*Arraia-miuda, nas malhas ; AGASSIZ-UYARA :*)

—Que violentam-se ellipses,
Ora, na ode infernal !
=Venias . . . dias d'entrudo. . .
Mais crudo
Foi do Templo o mangoal.
—Nús, desformes, quebrados,
Neos, rijos, sem dó !
=Venias . . . gyra, Baníua,
A Cariua
Doce mócoróro.

(*Nautas pescando rhymas no rio :*)

—Contradicções do Eterno :
Luzes, do pantanal ;
Do lodo, o homem ; das ostras,
As perolas ;
De Stercucio, o rosal.
(*Velho HUMÁUA, profundo :*)
—Foge de Jurupá,
Caraibabé-tim,
Que malino faz festas
Qual estas
E *urari* fez assim !

(*Vate d'EGAS e MURUCUTUTÚ-GUASSÚ arredondando os olhos :*)

—Pae Humboldt o bebia
Com piedoso sorrir ;
=Mas, se hervada taquara
Dispara,
Cae tremendo o tapi...i...ir ! (*Risadas*).
(*Políticos fóra e dentro :*)
—Viva, povo, a república,
O'Cabralia feliz !
=Cadellinha querida,
Rendida,
Sou monarcho-jui...i...iz. (*Risadas*).
—Prole, subdito, herança
De senhor Alfonsim !

D'el-rei religião,
 Servidão
 E o rabicho do Chim !
 =Referenda o ministro,
 Moderando o poder :
 Toma, assigna a meu rogo,
 Diogo,
Por yo no saber leer.

(BRUTUS do último círculo do *Inferno* de DANTE :)

—Oh, será o mais sabio
 Cæsar, que inda hade vir,
 Quem, descendo do throno,
 A seu dono
 Diga, ao povo, subir !

(*Innocencia real ; maliciosa populaça :*)

—Faço-os condes, viscondes,
 Fazer mais eu nem sei ;
 Tenho muita piedade !
 =Saudade
 Temos só de ser rei.

(*Discussão entre os mestres de fôrmas e fôrmas :*)

—Redondilhas menores . . .
 =Per Guilherme e Nassáu !
Res, non verba, senhores
 Doctores,
 Quer d'estados a nau !

(*A india luz amortecendo ao sôpro dos bailadores :*)

—Com tatús quebrafrechas,
 Só a viviseccão :
 Ou tereis mundo tetrico ;
 Electrico
 Nunca no barracão !

(*Um URSO e um GALLO apagando a última braza e
 consolidando-se duo in uno tatús :*)

—São d'electricidade
 Tempos, mundo do fim ;
 =São as manchas solares,
 Dos ares
 A alumiar tudo *assim* !

(*Um delegado em scismas :*)

—Reina a paz em Varsovia ;
Mas, a guerra a chegar,
Recrutamos arraus,
Picapaus,
Quando a luz se apagar.

(*Vates summos :*)

—São as Negras-Agulhas,
São, *secundum Mattheum*,
(Tupungatos tres tombos)
Colombos,
Tamoyosque *que-meum*.

(NEPTUNUS :)

—Os poetas plagiam,
Desde rei Salomão :
Se Deus crea—procream,
Transcream—
Mafamed e Sultão,

(*Côro dos beatos pasmadores :*)

—Setecentas mulheres,
Mais trezentas, milhar !
Ao ar livre, nos montes,
Nas fontes,
Ou á beira do mar ! (*Risadas*).

(*Vates summos :*)

—Hade o mundo curvar-se
Ante a trina rasão :
Sol dos Incas p'r'as palmas,
P'r'as almas
Jesus-Christo e Platão.

(*Titulares aguentando o barracão :*)

—Roda, *ipy ! tyranna*
Do govêrno central,
Qual coroa ao em tórno
Do corno—
Apis-deus, carnaval !

(EXCELSIOR :)

—Lêm destinos dos povos ?
Dom Aguirre os conduz

Mephistôs justificados,

Tornados

Dos jesuitas lundús!

(Beatos pasmadores :)

—Branca estatua de Byron

Faz cegueira de luz?

—Breu e brocha á criada!

E borrada:

Ô, ô, ô, Ferraguz! *(Risadas)*.

(Pasmadores impios :)

—Lamartine é sagrado?

—Se não tem maracás,

Ô, ô, ô!—vibram arcos

Macacos,

Tatús-Tupinambás.

(Futricas invadindo alheios Edens :)

—Do Amazonas e o Prata

O divórcio se faz

N'estes campos Parizes

Felizes . . .

Cascavel, Satanaz.

*(AMZAONAS bellicosas melhorando a genesiaca
superstição :)*

—Terra humana, primeiro,

Deus fez Eva; e então,

Paraiso sendo ella

Tão bella,

Fez o homem Adão.

(Guerreiros brancos :)

—Sobre os montes d'incenso

Dois obuzes estão,

Meio do Eden os gomos

Dos pomos,

Fome d'Éva em Adão

*(HUMÁUA desprendendo o cincturão anthropophago
e com elle tocando para fóra curumis-guesas e cunhã-
tans :)*

—Indios corsos, *potyras!*

Fujam Juruparí!

Xcommungado Victorio,

Infusorio

Do senhor do *urarí*.

(XEQUES farejando ; cunhãmucús escondendo ao
GUESA :)

—Que á justiça não fuja ;
Aqui vai . . . acolá . . .
=Que em tatús vos transforme,
D'enorme
Rabo, Fomagatá !
—Com sentença lavrada
E o tal orpham lá está ! . . .
=Juises maus, o menino
Divino
D'entre vós surgirá !

(O GUESA desgostoso :)

—N'uma roda de araras
Metta-os Juruparí !
Emquanto eu circumciso,
Sem riso,
Vou chorando d'aqui.

(CURUPIRAS tangendo a vara de queixadas :)

—D'Ezequiel roda d'olhos,
'Niagáras de luz !'
Passa o Guesa alto o brado,
Amontado
Na legião dos tatús !
(Virtuosas sem esperança :)
—S'ergue um fumo d' enxofre,
Quando o demo se foi :
N'esta calma podrida
Da vida
Ser sem elle é que doe . . . oooe . . .

Major JONATHAS, philosophando do ventre da
baleia :)

Ora . . . acacias recendam,
Meia noite dormente !
Quiaú ! faz gallo da serra !
Hu ! berra
Sapo-boi na cor . . rrr . . ente ! (Susurro).

(Meiga MUNDRUCÚ, convidando á ordem :)

—Coitadinha Baníua,
Novo cactus de amor,

Chora aos brados da festa
Molesta
Seu noivado de dor.

(NEPTUNUS e EXCELSIOR *discutindo*!)

—Hieroglyphos-mosaicos
São, do papa-maná;
=Alta lucubração,
Barracão;
Guaraní, guaraná.

(POTIPHAR-CATÚ:)

—Tem José rôta capa,
Tonto cerebro o sol,
No mar brincam estrellas
Tão bellas
Qual o peixe no anzol.

(*Pagé mundrucú, instruindo e bailando* :)

—As escravas da lua,
Irmãzinhas do mar,
Callipygias Cytheras . . .
Devéras,
Anda o Olympto a bailar!

(*Sombra de rei THEODORO errando pelo tecto* :)

—Vede, cinco de oitubro,
Negro mar em furor,
Sobrenada, n'esta arca
Da Parca,
Do Abyssinio o amor!

(*Espirito de PATROCLO per BRISEIS sibilando por
baixo da terra* :)

—Dos amigos preserva
Teus mimosos tajás;
Ou o amor, fogo-ardido,
Perdido
Co'os amigos terás.

(*Admirado grupo de virtuosas á porta—côro* :)

—O' maridos, o' virgens,
Que honra tendes n'um triz,
Sois da carne e do osso
Do nosso
Rei o franco São Luiz !!

(*Cunhãmucús, respondendo ás virtuosas :*)

—Vibram bifidas linguas,
Caninãna e goaimém ;
 Fazem côro pistillos
 Sybillos,
 As commadres de bem.

(*Doutos pensativos :*)

—*Marãm nhan' desproposito*
 A correr : *tátá-oçú,*
Tacon' morepotára,
Iby-quara . . .
Berá berab, Maccú !
 =*Paraná defluindo*
 Fez a voz *maranhã . . .*
 Raia o sol qual commenda,
 Resplenda
 Sobr'o imperio da ran !
 —*Musa paradisiaca*
 Já no Eden floriu,
 Bananeira-sciencia,
 Sapiencia
 Que o Senhor prohibiu.

(*SPIX e MARTIUS :*)

—Dos seis dias genesicos
 Vem toda esta funcção.
 =Fez-se luz, mar e mundo
 Rotundo ;
 Creador, creação.

(*MACCÚ sonhando :*)

—Se o amor, vice-versa
 Logro do ar, me cansou,
 Tupan que mais não crea,
 Recreia
 Ver que em gózos ficou. (*Susurro.*)

(*Dóctor PURÚPURÚ, dóctor BORÓRÓ :*)

—Mais valera castrato,
 Nem haver candirú :
 =Oh ! tremei d'essa ondina
 Que ensina
 Ao *turyua-tatú !*

O' São Pedro de Roma! o Indio é manso,
 Que vai subindo os rios, forasteiro
 A fugir das sciencias, qual o ganso
 Dos regatões, por entre o cacauero.
 Moderno missionario o desinquieta
 E corrompe: de Amor é sachristão,
 Que em latim não escreve os d'Anchieta
 Cantos aos céus; mas, civilisação.

(*Titulares em grande gala:*)

—De ema o beijo, trombejo;

=No agro, o flagro, o barão!

—Toirarias no globo,

Do lobo,

Da onça, o cabro, o cabrão!

(TIMON D'ATHENAS *não vendo nos climas o enfra-*
quecimento dos povos:)

—Guai! senhores, Lucullus?

É de pato este arroz!

Procreais indigestos;

E honestos

Foram vossos avós!

(ORELLANA *á influencia de UYÁRA; Martinez*
vendados olhos chegando do ELDORADO:)

—Meu compadre, Manôa

E Manaus? Hi vereis,

Hi vereis do oiro o imperio!

O imperio

Dos escravos e os réis.

(EL GRAND-KAN *nomeiando um secretario; el vizir*
das copas explicando a graça:)

—'Que alvas azas não bata

O cysne d'entre nós.'

=Por nos ser do partido,

Querido,

Ha presente esta noz.

(SÃO JOÃO *não vendo a sanguinaria culpa nos*
carapanás:)

—Co' a Besta apocalyptica

Tu não fornicarás:

Antes coices e billes,

Achilles,

D'ella, nunca os crachás!

(BANÍUA *tristinha* :)

—Lá na foz do Madeira
Os velhinhos são réus,
Toda a taba cantando,
Dançando,
Alvejando trophéus.

(*Côro das cabeças* :)

—Escanchada nos galhos
Dorme agora Maccú,
Porque os sonhos de Flora
Na aurora
Floresencham-lhe o urú . ú . (*Risadas*).

(*Anthropophago HUMÁUA a grandes brados* :)

—Sonhos, flores e fructos,
Chammas do *urucari* !
Já se fez *cáe-á-ré*,
Jacaré !
Viva Juruparí ! (*Escuridão. Silencio*).

(*Egyptiaca ESPHINGE do deserto* :)

—(Pessoal, não *res publica*,
Titular . . . lar-*titú* :
Só em vós crendo o povo :
D'este ovo
Que fazeis ? . . Hu ! Hu ! Hu !)

Canicular delirio ! paroxysmos
Do amazoneo sarau ! pulavam, suavam,
Na cinctura phantastica brandiavam
Qual magnetisação ante os abysmos !
Baixa Tucháua satyro e alteia
Aos tangeres finaes na india avena
Carpindo a se finar, e dança e acena,
Tupan ! vampiro em volta da candeia !
Dissolução do inferno em movimento !
Qual as fozes, mugindo as aguas bellas,
Volvem-se em laivas negras e amarellas,
Despojos de onça. Foi um só momento !
—Viva Juruparí !—Tem-se apagado
A luz. Caiu a treva. Então s'escuta
Na densidão da sombra, em que se occulta,
Fungar, gemer o escandalo espojado.
Porque, se a voz a amor está sujeita,

É lei por uso do *tatuturama*
 Que, onde poz-se a mão, a presa feita,
 Ninguém se fuja ou se conheça ou tema.
 Então, então practicam-se do incesto
 Os mais leonilios, mais brutaes horrores!
 Qual a repercussão no imperio infesto,
 De Gomorrha novissima os amores.—
 E estale a chorda que feriu taes sons!
 —Deixo eu este assumpto depravado:
 Que desculpem-me o triste recitado
 Do que ás bordas se vê do Solimões.
 Chamem elles, embora, louco ao sabio
 Que os cancos sociaes descobre á luz;
 Complice é quem pórtrae, torcendo o labio,
 A aquelles para os quaes veiu Jesus;
 Quem deixa a corrupção lavar occulta;
 Quem por lei do interesse, ou cobardia,
 Não vê que a humanidade se sepulta
 E que a patria decae dia por dia.
 Vêde Azevedo o sacerdote honrado,
 Symb'lo da egreja e mas não sendo exemplo
 No clero inglorio, obscuro, detestado,
 Que ahi sombreia ao brasileiro templo:
 É que não vale de virtude o espelho
 Se não for a do Deus espada e lucta,
 Nem doutrinas s'encravam d'Evangelho
 Em frouxos ritos, mas verdade bruta.
 Os derradeiros fogos do occidente
 Jorram láminas de oiro sobre a massa
 Da viva treva, líquida, luzente—
 O Rio-Negro susurrando passa.
 Em luzeiros rebenta a espuma errante
 Qual moitas de rubis por sobre as cristas
 Negras da vaga trémula, oscillante,
 Vistoso kanitar de mil conquistas.
 É meigo e doce o olhar, meiga a saudade
 Que do throno de sombras vaporosas,
 Dos altos montes e as ethereas rosas
 Contemplativa nos despede a tarde.
 De collina em collina a Cachoeira,
 Qual a serpente de coral ruidosa,
 Desce ao valle, onde a tribu já repousa.
 Livre em seios de mãe hospitaleira.

As filhas de Manâra os membros leves
Na onda estão, convulsos, bronzeiados
Á luz violacea dos crepus'los breves,
Ondulando co'os peixes esmaltados :
Ledas lá vão batendo em roda a vaga
E cantando em seus jogos innocentes :
—Dançam á flor da abençoada plaga ;
Voltam ás choças da montanha ausentes.

Oh ! como as noites de Manaus são tristes
Ás scismas na soidão dos infelizes !
Quando tu, esperança, não existes
Com teu bello horizonte de matizes,
Saudade minha . . . —Estão, densa a ribeira,
Fogueiras longe os Indios accendendo ;
Ruge ao lado, dos gremios da palmeira,
A ran selvagem, maracá tremendo
Das mãos d'ignoto piága alli detido
Ante os destinos seus, da tribu extincta
Do egoismo ao contacto, co'o gemido
Que geme o Indio innocente, e a dor lhe pinta.

Não é a cobra, que descendo estronda,
Ou da agua o genio, que do Solimões
Ao Branco se dirija á noite, a onda
Percorrendo . . . pavor dos corações . . .
Falam do rio . . . qual a voz das chammas
De uns labios, que beijar a patria areia
Veem a deshoras—candida sereya,
Quão formosas memorias não reclamas !
Talvez de Ajuricaba a sombra amada
Que vem, deixando os tumulos do rio,
Nas endechas da vaga soluçada
Gemer ao vento dos desertos frio :
Onça exacta, erma planta do terreiro,
Que ainda acorda a bater os arredóres
Ao repouso da noite do guerreiro,
Noite d'onde não mais surgem albôres.
Talvez Lobo-d'Almada, o virtuoso
Cidadão, que esta patria tanto amara,
A chorar, das reliquias vergonhoso
Que a ingratição ás trevas dispersara :
Foi a quêda do cedro da floresta
Que faz nos céus o vácuo para as aves,
Que não encontram na folhagem mesta

Dos perfumes os ninhos ineffaveis—
Oíçamos . . . o fervor de extranha prece,
Que no silencio a natureza imita
De nossos corações . . . quem palpita . . .
Além suspira . . . além, no amor floresce . . .
Porque eu venho, do mundo fugitivo,
No deserto escutar a voz da terra :
—Eu sou qual este lirio, triste, esquivo,
Qual esta brisa que nos ares erra.



CANTO TERCEIRO.

1858.

Tributo de gratidão ao presidente do Amazonas
DR. F. J. FURTADO.

Tendes alto logar no Estado ; a sorte
Invejo, que amanha vos dá seguro :
Mas, não faleis do turbido futuro
Aos que o não teem, que filhos são da morte.
O futuro é só vosso ; nós . . . vivemos,
Qual as aves do céu, de sol formoso,
Perfume, ar puro, amor, canções e gôzo,
E a gloria—eis aspirações que temos.
E nem é do ocio, nem de uma fraqueza,
Que vem-nos esta calma indiferença,
Aos podêres e á fôrça : uns da descrença,
Outros de illusões falsas foram presa ;
Outros, emfim, d'este fatal orgulho
De uma pobreza nobre, ou da inconstancia
Com que jacula á flor pede fragrança,
Beijos a brisa ao mar vivo e marulho.
D'ahi as dôres-mães, que aos céus encaram
Pelo incanto do azul e não por Deus,
Que perguntam se um crime perpetraram—
Mas, pezam-se do riso dos atheus.

“ Passei a noite a vel-a ! alma adorada
De minha mãe, ha tantos annos morta . . . ”
—Se não dormieis, juncto á vossa porta
Tereis ringir ouvido á revoada
Da inspiração a penna vária e negra
Estalada alta noite, e visto a chamma . . .
Hebreu sem terra promettida, que ama,
E ao dom dos céus s'enturva e desalegra !
São horas do trabalho . . . e a taes horas
Contemplo os limos verdes, bella trança
D'Uyara, a incantadora, que embalança
Da selva a sombra, ondeando aguas sonoras.
Corre a estação do ardor—formoso clima !

Genios á sombra, o scentelhar das flores,
 Quente o perfume do ar, vagos rumores
 Nas calmas, no ermo—vozes no Parima!
 Nobre sois. Não lembrastes meus deveres,
 E estou lembrando tudo ao coração;
 Ao meu posto faltei, pelos lazeres
 Do errar virgiliano da soidão.

Sobre a relva odorosa das lagoas
 De onda esmeralda e florescidas bordas,
 Que formam, desaguando no deserto,
 O rio á pesca das selvagens hordas,
 Dormindo o Guesa está. Negrantes coroas
 De palmeiras orlando cada lago,
 Em cada leito azul luzente aberto
 Brilha o ethereo fulgor de um sonho mago.
 Oh! quem o visse alli ao desamparo,
 Tão só! tão só! na terra adormecido,
 Desarmado, sem medo, morto, ignaro,
 Pallido, bello, candido, perdido,
 Entre as victorias-régias, incantados
 Virgens abysmos de frescor e alvura—
 São-lhe da noite os sonhos namorados,
 Sendo da sesta o somno na espessura.
 Oh! quem o visse!—A lua, que esvoaça,
 O vê; turgido o seio d'esplendores
 Abrindo açucenaes, dos céus o abraça,
 N'elle alumia o sonho dos amores.

“Vejo—brincando ao longe
 Por cima das lagoas
 —Com a ardentia fúlgida
 Dos lumes da onda a arder,
 —Co'os raios, loiros, tremulos
 Da lua formosissima,
 —Co'os vívidos espiritos
 Dos ares a correr—
 “Dentro do umbroso bosque
 Os cervos ruminando,
 As flores debruçadas
 No lago incantador;
 A brisa nas insomnias
 Da noite branca e bella,
 O vago arfar das ilhas,

Os ecchos ao redór ;
“ E do palmar os ramos
Phantasticos no espaço,
E nos espelhos d’agua
A lua a esvoaçar ;
Da natureza á calma,
Pelo silencio harmonico,
—Enlêvo, amor—brincando
Vejo se approximar . . .
“ Genio risonho, candido,
De mim porque tremeste ? . . .
Tens da mulher formosa
O magico poder !
Luz e mudez nos olhos,
Nos óndulos cabellos
Chammas, que verdes voam
Nos lagos a correr !
“ Não falas . . . e é tão doce
A noite voz divina !
Tão doce de alva fronte
Fascinador clarão ! . . .
Sonhando, eras a imagem
Do sonho meu ó bella !
Porque t’encontro, sinto
Perdido o coração.
“ Vem, sobe ás flóreas margens . .
Vou, desço, ás fundas aguas,
Ás grutas dos incantos,
Ao sempre-vivo amor !
Tu, do que a onda flúida
Mais crystallina e movel,
Dá que a teu lado eu possa
N’alma esquecer a dor . . .
“ Nas ilhas fluctuantes,
Nas patrias incantadas
Dos sons e dos verdores,
Do róseo nenuphar ;
Nas embaladas conchas
Das perolas luzentes,
Comtigo eu passe a vida
Nos lagos ao luar !
“ —Do meigo cincto aereo,
Oh, *Chaska* ! oh, astro ! aragens,
Antemanhans diaphanas

Rólam-te em fogo aos pés !
 —Bella visão das luzes . . .
 —Hymno dos horizontes . . .
 —Um coração procuro . . .
 —Quem és ? mulher ! quem és ? . . .

Noite d'alvôres !—incantadas aguas
 Nuvem dos céus uma hora escureceu ;
 Foram luares tenebrantes mágoas ;
 Na relva o moço Guesa estremeceu.

“ Vejo—doirado raio
 Da lua, além, brincando—
 Sinto a paixão tomar-me,
 N'alma a loucura a rir. . .
 Não és tu, bello astro,
 Que dos argenteos cumes
 Levas amor, saudoso
 A flor do valle a abrir ;
 “ Nem tu, onda luzente,
 Que vais, pela alta noite
 Das verdes verdes aguas,
 Ao rorido chorar ;
 Que ficas esquecida
 Na encosta negrejante,
 Anjo, por quem suspiram,
 Descem estrellas do ar ;
 “ Nem vós, lindos espiritos
 Dos zephyros ligeiros,
 Aos beijos, aos susurros
 Co'os risos da ardentia ;
 Nem vós, brandos halentos,
 Mimos da flor balsamica,
 Exhalação suavissima
 Dos hombros da harmonia.
 “ Sitios de tanto enlêvo !
 De tanta alvura eterna !
 Que pavorosa calma
 No mármore luar !
 Somente a flor velando
 E os troncos solitarios,
 E qual penadas sombras
 Que o lago vão passar !
 “ E os lagos transparentes,
 E os serros levantados—

Que solidão na terra !
 Nos céus que solidão !
 —As sombras . . . são piratas . . .
 Ancoram . . . saltam . . . prendem . . .
 Fogem co'o genio tímido,
 Voando á viração !—
 “ Andam no fundo da agua . . .
 Um círculo constante
 Espumas de oiro férvidas
 Traçam ao lume além ;
 Forma-se em flor o centro,
 Álli se attrahem vagas,
 D'alli revão-se ás margens,
 Em languido vaivem :
 “ Assim, de mãe formosa,
 Dos seios alvos, tumidos
 Por doloroso aneio,
 Nasce a divina flor—

—Oh ! ao em tórno olhando,
 Percorre os seus dominios !
 —Oh ! como volve á lua
 Saudoso olhar de amor !
 “ No bosque uma ave canta—
 Ella estremece, escuta,
 Fica tão tristemente
 Perdida em vão scismar !
 Existe ? ai ! não existe . . .
 Qual eccho dos silencios,
 Qual alvejante sonho
 No seio azul do ar.
 “ —A fronte ergue, illumina-a,
 Agno mimoso e candido !
 —Pois, nas princezas da onda
 Ha tanta timidez ?
 —Não és tu a senhora
 D'estes undosos reinos ?
 Condão de amores, fala
 De amor, fala uma vez !
 “ Que tens ? faltam-te acaso
 Os mimos d'outro genio ?
 Saudades tens ?—nos lagos
 Tão só, tão triste ser !
 Oh ! me endoideces ! . . . Dá-me

Tua infantina, limpida
Mão alva—se acaloram
Beijos de amor . . . vais ver . . .
“ Eleva á lua os braços—
Do peito transparente
Ólho através, em chammas
Arder-lhe o coração !
E a lua desprendendo
Meigo sorrir celeste,
Resoam as esferas,
Preludios da canção.
“ E os braços estendidos,
E o leve corpo fléxil
De floco reluzente
Vergando para trás . . .
—Lirio crystalleo, puro,
—Bello arco d’alliança,
—Lucida resistencia
Que harpa gemente faz !

“ Oh ! incantados paços !
Oh ! sons das harmonias !
Ar puro, trescalando
Perfume e honesto amor !
Nos ramos suspendidos
O jalde, as grans, as luzes,
Os fructos sasonados
No mel rindo e na côr !
“ São de crystal radioso,
De cérulas saphiras,
São d’incendida opala
As grutas, de rubis ;
Ao fundo, o leito de oiro,
As nuvens silenciosas,
Os sonhos namorados,
As camas carmezis.
“ Das verdevivas moitas
De plantas melindrosas,
Em ondas, mansas, meigas,
Rósea s’expande a luz ;
E a gruta dos incantos
S’embala, s’illumina,
Qual á visão fagueira
De aurora que seduz.

“ E á claridade rósea
 Um grupo de alabastros
 Sorrindo, doce virgem,
 Esplendido donzel—
 Fulgem os seios brancos
 D'intenso amor pungidos ;
 Cobre as purpúreas camas
 Dos sonhos o docel.
 “ Dos gózos nos quebrantos
 Os braços desençam,
 Qual as trementes chordas
 Depois da vibração—
 Dormem—são travesseiros
 As cômas luminosas
 Que d'alva fronte ondulam,
 Aureo solar clarão . . . ”

As balseiras na luz resplandeciam—
 Oh ! que formoso dia de verão !
 Dragão dos mares,—na aza lhe rugiam
 Vagas, no bojo indomito volcão !
 Sombrio, no convés, o Guesa errante
 De um para outro lado passeiava
 Mudo, inquieto, rapido, inconstante,
 E em desalinho o manto que trajava.
 A frente mais que nunca afflicta, branca
 E pallida, os cabellos em desordem,
 Qual o que sonhos alta noite espanca,
 “ Acordem, olhos meus, dizia, acordem ! ”
 E de través, espavorido olhando
 Com olhos chammejantes da loucura,
 Propendia p'ra as bordas, se alegrando
 Ante a espuma que rindo-se murmura :
 Sorrindo, qual quem da onda crystallina
 Presentia surgirem loiras filhas ;
 Fitando olhos no Sol, que já s'inclina,
 E rindo, rindo ao perpassar das ilhas.
 —Está elle assombrado ? . . . Porém, certo,
 Dentro lhe idéa vária tumultua :
 Fala de aparições que ha no deserto,
 Sobre as lagoas, ao clarão da lua.
 Imagens do ar, suaves, fluctuantes,
 Ou deliradas, do alcantil sonoro,
 Crea nossa alma ; imagens arrogantes,

Ou qual aquella, que ha de riso e chôro :
 Uma imagem fatal (para o occidente,
 Para os campos formosos d'aureas gemmas,
 O sol, cingida a fronte de diademas,
 Indio e bello atravessa lentamente) :
 Estrella de carvão, astro apagado
 Prende-se mal seguro, vivo e cego,
 Na abobada dos céus,—negro morcego
 Estende as azas no ar equilibrado.
 E estende, abrindo-as, azas longas, densas
 (Alvar boquinha, os olhos de negroses,
 Lumes de Sátan e os que são traidores,
 De Luzbel morte, já sem luz, sem crenças),
 Vibra, accelera a vibração de açoite
 Da aza torva com que fustiga os ares ;
 Qual a palpitação vasta da noite,
 Oscilla a esphera, vanzeiando os mares.

“ A alvar boquinha, os olhos tão risonhos—
 Taes vi sanguineo Sol, undosas flores,
 E uns piedosos amigos, mais uns sonhos
 Onde era o inferno círculo de amores.

“ E esses amigos meus, irmãos . . . vieram,
 Seduziram-me, ás terras me levaram
 Longes, da casa em que meus paes viveram,
 E entre risos e festas me entregaram

“ Ao baldão das miserias, á orphandade,
 E á tristeza que vem cavando as faces,
 Corroendo a existencia, na saudade
 Funda do exílio—abutres meus vorazes !

“ E já longe, eu ouvia ainda as risadas
 Dos meus irmãos amigos piedosos ;
 E eu . . . eu chorando auroras namoradas,
 Que assim roubaram dos meus céus formosos.

“ Quando á fome de crenças e virtudes
 Tornar-se esteril o paiz maldicto
 Que seus prophetas mata, irmãos tão rudes
 Ainda algum dia abraçarei no Egypto . . .

“ Se em todo tempo, creio mesmo que antes
 Da pomba mysteriosa, já tiveram
 As azas culto (aos céus foram-se amantes
 Que da terra no lodo as não perderam) ;

“ Se á grande luz do dia tanto engenho
 Trevas e trevas faz, ó lua maga !

Se o coração a ti votado tenho,
 Hi tens noite, soidão, silencio, vaga
 “ Ao branco luar . . . são tão brancos lirios,
 A cujo influxo candido conduzes
 A alva filha das ondas e das luzes
 Ao incanto, aos amores, aos delirios! . . . ”
 E roça a negridão nossas cabeças,
 Roja encosta minaz, soberba montes
 Onde passa o relampago, qual essas
 Idéas-Pallas por divinas frontes.
 E da sombra nos visos palpitantes
 Cruzam-se fogos, fitas convulsivas,
 Vergóntees longas, linguas sibilantes
 Das de Milton serpentes doidas, vivas
 Tranças, que ondeiam lumes fulgorosos
 Ante a imaginação—amor. . . loucura. . .
 —Pára e golfa o vapor bulcões irosos
 No meio do Amazonas. Noite escura.
 Sem luzes, no ar um funebre sudario ;
 Outro nas aguas, negros luzimentos ;
 E o qual vulto espectral, fero e nefario,
 De um patibulo erguido aos elementos.
 Ouve-se . . . que?—resfolego anciado
 Das phalanges ethereas que desfilam. . .
 Ó Martius, vem orar ao Ser sagrado,
 Que a nau afundam raios que fuzilam !
 Occulto o sol, simelha a Providencia
 Sobre a revolução da natureza,
 As massas populares na demencia
 Das trevas, e uma luz na mente accesa !
 A nave troncos dão d’encontro, gyram
 Nos vortices das aguas ; fluctuantes
 Andam moitas, soltando lacerantes
 Pios o ninho, que ondas engoliram.
 O céu descia á terra, tenebroso
 Em seu amor de céu por esta estrella—
 Profunda convulsão ! logo a procella
 Troou no espaço, estámpido horroroso !
 —Misericordia !—timidas mulheres
 Gritam ; Indios estendem-se de bruços ;
 Abre-se o rio ao largo, os vagos seres
 Enchem-n’o, os echos lobregos, convulsos.

 “ Ha ! ha ! treva de septe de septembro,

Sol do Ypiranga crís no Solimões !
 E o bello estoiro, rabbi ! que inda alembro !
 O *fiat* vosso, ó charos maranhões !”
 Viste-o ? Cham do escarnir ! Pendido á proa
 Elle está meio louco, desde a noite
 Que, ao Sol dormindo á beira da lagoa,
 Viu-a ! . . do estado seu, ai doe-te ! doe-te !
 Foi o sonhado amor ; volta-se ao mundo,
 Nos labios o sarcasmo, o olhar aberto,
 Que para dentro vê . . . clarão jocundo
 De irradiações no íntimo deserto.
 —Elle já se assentou, tranquillo olhando ;
 Porque, depois do procellar de fóra,
 Desanuvia-se a alma e se melhora
 Vendo as trevas se desencadeiando.
 Nas margens alevantam grandes brados
 Infelizes, mugidos na caverna,
 Da floresta os phantasmas varejados
 Pela tormenta de huracões eterna !
 Huiva o chaos, retumba ! as sombras falam
 Com as vagas ! os ventos teem açoitte !
 A treva, dentes que rugindo estalam !
 Granada, as chuvas ! olhos d’aguia, a noite !
 Dos céus lançam, volcanicos diluvios,
 Lávras d’agua e de fogo pelos ares !
 —Mas aqui tudo é rapido ; os effluvios
 Rareiam do ar a oeste, aureos, solares.
 Agora, a frente erguei ante natura,
 Vêde a perturbação dos elementos :
 Quem suscita esta guerra de loucura
 Entre o fogo dos céus, a chuva e os ventos ?
 Nuvens fogem, retesam-se, bandeiras
 Negras em funeral desenroladas,
 Que hasteiam-se nas cimas altaneiras
 Do monte, e são do raio laceradas.
 Rólam em penedias espumantes
 As vagas do improviso cataclysmo,
 No rio esparsas, tumidas, possantes,
 De margem á margem, de abysmo a abysmo.
 Triumpha—a baixo, á cima—a procellaria
 Flammivoma, a alegria, o amor dos portos !
 E passam do combate, a grenha vária,
 De agigantada selva os corpos mortos.
 Porém, vai descansar a natureza ;

Do febreo delirar volta ao repouso.
 Apresenta-se o sol, com a pureza
 Toda de um grande occaso luminoso!
 Correm luzes do olhar do deus immenso
 Por entre a terra e o céu ainda nublado,
 Qual zona de oiro em pó vivo e condense
 Cobrindo os verdes bosques d'este lado:
 E de repente, o orgam das florestas,
 Entoa aramembî formosos hymnos;
 Pulsa de amor o coração ás festas
 Da luz e os sons que se ouvem, tão divinos
 Lá da umbrosa espessura, ao tão distante
 Orvalhar do sertão!—O pensamento
 Contempla a terra, puro o firmamento,
 Qual se dentro de um globo deslumbrante.
 Tremem as selvas, cobrem-se de flores;
 Da flor tremendo, flores, por incanto,
 N'um enxame de azitas multicores
 Elevam-se pelo ar, ao beijo, ao canto.
 Cada choupana branca entre ramagens
 Convida á solidão, convida a amores
 E diz, que na palhoça dos selvagens
 Não mora a inveja; e os agros dissabores . . .

Vêde-me o quadro do fugaz crepusculo,
 Que não n'ó tendes mais formoso e ameno
 Nem no floreo verdor de um prado tusculo,
 Nem nos golfos azues do mar helleno:
 Morre e vasqueja o sol, chamma e saudade
 No espadanar dos raios, qual o genio
 Que na gloria, caindo, á eternidade
 Clarões envia—um lado do procenio.
 Do outro—a lua se alevanta, exulta
 Na ascensão maviosa da belleza!
 Ao verdenegro da montanha inculta
 Prende-se o solio azul da natureza.
 Alli formam-se as névoas—uns vapores
 De amarantnos formosos—roxa e pura
 Sombra—o enlêvo de tristonhas côres
 Que orla os olhos da branca formosura.
 É d'onde a algente placida donzella
 Na vida parte ao divagar do mundo:
 Quem lhe dirá qual seja a sua estrella?
 Florida senda, ou de abrolhar profundo?

Mais o *ocaso* derrama sangue e fogo,
 Mais o *levante* albôres e perfumes :
 Lá, tomba o heroe, das *Parcas* ao regougo ;
 Aqui, s'erguem d'um rosto os brandos lumes.
 Dos naturaes altares a balança,
 São as conchas, a de oiro e a d'alva prata :
 Aquella, o dia leva da esperança ;
 Traz esta a noite mysteriosa e grata.
 É o sol pôsto, e a lua abandonada
 N'estas ermas paragens, vago idyllio
 Meiga escutando, a musica do exílio
 Na solidão das aguas realçada :
 Quando na harpa da terra, cujas chordas
 São estes longos solitarios rios,
 Resoa a natureza ; quando ás bordas
 Os jaguares a olhar pasmam sombrios.
 E qual elles, eu venho acompanhar-te,
 Deusa dos roçagantes véus doirados !
 Se me aparto de ti, quantos cuidados,
 Quantas saudades tenho de deixar-te !
 Ó noites do Amazonas ! ó formosas
 Noites d'enlevos ! tão enamoradas !
 Alvas, tão alvas ! e as canções saudosas,
 Incantos do luar, sempre cantadas !
 Foi este o prazo . . . Virjanûra a esta hora
 Tambem te olhando está . . . muda e pendida
 A visão branca da montanha erguida,
 Que longa noite espera, espera—a aurora.
 Tal silencio . . . o dos seios de alabastros ;
 E o verde ethereo, o dos fulgentes olhos—
 Onde os meus doces tempos ? onde os astros
 Que formavam parcéis dos meus abrolhos ? . . .
 E houve um tempo em que nós nos assentavamos,
 Eu e ella, por entre os cafezeiros . . .
 Os arroios corriam . . . nós amavamos . . .
 E eram assim teus raios feiticeiros.
 As vozes, eras tu que nos dizias
 Tantas venturas, tantos mimos castos !
 As ondas, eras tu que as incendias
 Dos seus cabellos negrejantes bastos !
 E o coração embriagado exaltas
 Nos sentimentos puros ; o arvoredos,
 Do que vai pelas sombras em segredo
 Malicioso a rir, de luz esmaltas ;

De luz estendes, maga, ao navegante
 Bella esteira de acacias, seus amores,
 A onda, o luar—as seducções do amante,
 Que vem nos seios teus chorar ás dôres.
 Ó lua! ó meus incantos e minha alma!
 Lá do teu céu azul por onde vagas
 Ouve a canção do trovador das aguas,
 E ao rude canto seu concede a palma!
 —Os ais ouvís da infortunada imagem
 Desconcertando as solidões agora?
 Os remos abandona, se apavora,
 Emmudece, conturba-se o selvagem.

“ Á inundação marmorea dos luares,
 Ai! no horizonte grita desgraçada
 Alma que se lamenta, e tão penada
 Nunca houve dor a se romper nos ares!
 “ Quanta flagellação!—Antes soubessem
 O inimigo vencer! antes fugidos
 Encontrados não fossem os vencidos,
 E alvorotando o vencedor, morressem!—
 “ É dos fracos o espirito, aos terrores
 Oh! do implacavel Anhangá! que o forte,
 Nas campinas felizes dos amores
 Afortunados, se alegrou na morte!”

As margens para os Andes vão correndo;
 Nós vamos para o mar, em desfilada
 Duas vezes veloz, ao vento erguendo
 O pó da onda fulgida espumada.
 Succedem-se as bahias n'este Sahara
 Tão pallido, monotono, inclemente,
 De sobre os Parinthins, nos Ituquaras
 Reverberando o sol, o sol somente!
 Já na espessura, qual jaguar frechado
 Negro olhar apagando, já na vaga
 Qual as aves de fogo, ou qual a chaga
 Nos seios do céu arido abrazado!

Quem hoje educas nos feraes regaços,
 Amazonas? Onde essas virgens de oiro
 Luzente, meio involtas n'um thesoiro
 De cabellos em vagas, aos abraços,
 Ó Itacamiaba, qual a nuvem

Pelo corpo do sol? Hoje mesquinha,
 Resplendam dias luz, noites s'enturvem,
 Erra a triste cabocla e vai sozinha :
 Sem patria ter, sem honra e sem defesa,
 Á immensidão de um céu perdido olhando,
 Quaes beija-flor outrora, lhos entesa,
 Lhos arranca hoje o vento assobiando,
 Esses cabellos . . . principia um canto
 De que não ha memoria : um mundo a exhorta,
 E no saudoso enleio góza absorta,
 Das que a veem rodeiar fórmis do incanto.
 Milhar de leguas d'aguas se percorrem
 Da côr dos filhos seus : e a só cabana
 Fumarenta, inuia, a frecha americana,
 São tardos echos do que foi, que morrem.
 Aqui sonoras tabas floresceram—
 Ai! os tristes logares da tapera,
 Onde a ave, noas dos que anoiteceram,
 Vem á tarde cantar—*rupí cô c' uéra.* . . .
 Voz dos passados tempos, ao deserto
 E ás lividas campinas recordando
 O lar d'outrora, no eternal concêrto
 Da saudade dos ermos suspirando :
 A familia, o vagido de crianças,
 Os contos ao fogão, a doce voz,
 Os beijos maternas, as esperanças
 Nas tutelares bençams dos avós—
 E passa-se. A carpir essa ave ainda
 Fica, s'escuta a não ouvir-se mais. . .
 Sente-se então mortal tristeza infinda,
 Que na alma deixam desgraçados ais.

Aqui as mães cantavam natalicios
 Do guerreiro, lançando nas correntes
 Verdes ramos, que fossem-lhe propicios
 Do rio os genios celeres frementes.
 E eu jamais sinto o coração tão doce
 Qual d'esses idos tempos á memoria,
 Quer falando do amor que já findou-se,
 Quer em meigo sonhar da patria gloria.
 Depois, quem sabe? aquella sympathia
 Que para além dos Andes s'elevava
 E esta saudade . . . dizem que algum dia
 O que livre os seus montes habitava,

Volvendo os sec'los, voltará ; voltando,
 Então será qual a andorinha errante
 Dos mares . . . porque o ninho tem distante.
 E vai de plaga em plaga o procurando.

Nas calmas outra voz mais afinada,
 Profunda a óra, o sol perpendicular,
 Ouvia-se : era a fonte ? era a incantada
 Virgem loira no fundo do palmar ?

Longe, mais longe, e sempre s'elevando—
 O bruto que descansa, os caçadores
 Á sombra, resguardados dos ardores,
 Levantavam-se e iam accompanhando.

Transviados, perdidos pelos montes,
 Jamais voltavam. Outras vezes, não :
 Sustando a fera, emmudecendo as fontes,
 Vinha . . . murchando a flor e a viração,

Vergava os bosques, retorcia a palma
 Que deixava a gemer : se ia de lá,
 N'um fremito ruidoso, a grande calma
 Atravessando . . . os passos d'Anhagá.

Aqui montavam seu corcel cerdoso
 Currupiras, com arcos de Maués :
 Hoje gritando, a sós, o alveo arenoso
 Descem, subindo os rastos de seus pés.

Juruparís os viram desmontados,
 E da palmeira os ramos entreabrindo,
 Cynicos gestos, fugitivos rindo
 Aponctavam . . . —p'r'os Indios desolados—

Ao aceno christão estes contentes
 Desciam da montanha co'os vinhaticos :
 A cruz se alevantava ; e os innocentes
 Adoraram então, mansos, sympathicos.

Acercavam d'alli as pobres choças
 E nunca mais podiam separar-se :
 Meiga sombra da cruz ! esp'ranças nossas
 Convertidas da lagryma a chorar-se !

Das trevas compellido o novo mundo,
 Romper manhan de amores se diria,
 Na infancia a natureza e na alegria
 Das rosas sanctas de um porvir jocundo.

Rosas ?—ardeu Guatimozin sobre ellas !
 As grinaldas do Sol ?—foram mysterios
 Dos diluvios de sangue nas estrellas,

A guiarem depois novos imperios !
 Fascinado o Europeu ante a magia,
 Viu-o Atahualpa, a delirar n'um sonho
 D'El-Dorado, a correr louco e medonho
 Através d'estas selvas de agonia !
 Pallido espectro, horrivel, lacerado,
 Sem mais nunca encontrar ao que buscava :
 —Amanhan . . . nós seremos no incantado
 Coração do oiro !—aos troncos s'encostava.
 Raiava o sol por entre os arvoredos,
 Os tucanos cantavam nas alturas,
 As correntinhas, mimo dos penedos
 E prantos seus, andando na espessura—
 Em Deus ninguem falava : embrutecidos,
 Desesperados, esses homens iam
 Com susurro feroz, vãos, inanidos,
 Para o sul, para o norte—e se perdiam.
 Aqui se obumbra a brenha e s'embaralha ;
 N'um côro florestal roucos guaribas
 Ensurdam-n'os ; aservas são navalhas
 Frias no exangue corpo ; fundas ribas ;
 D'este lado desaba a cachoeira,
 Do horizonte ou dos céus ; fragor profundo
 O pantano estremece, a bóa inteira
 Enlaça e esmaga ao crocodilo immundo.
 Ainda a noite vem ; a alma fallece ;
 E sempre a sêde a arder do oiro fallaz ;
 Ainda, ainda um novo dia resplandece,
 E erguem-se, vão-se, e desfiguram mais.
 Escutam . . . feras, que rastreiam perto,
 Que tambem beber querem . . . pelos ramos
 O riso dos saguis . . .—Atrás volvamos !—
 Co' a maldicção ficaram no deserto.

Mas, volveram—ao oiro vivo, ao homem
 Natural, que algemam á escravidão,
 O homem-criança, cujo ser consomem,
 Deixando-lhe sem vida o coração.
 Lá está Caiçara e seu curral prosterno
 Dos resgates, que a Deus e á lei desciam,
 Ferradas *bellas peças*, que mugiam
 Pasma, ignaras—allí foi o inferno !
 Sem uma providencia e que soubessem
 Por que martyrios — aves aterradas

Ante a fascinação da cobra. Ha quadras
Em que os peitos mais nobres endurecem.
“ Porque do nome teu não são chamadas
As flores tuas, mais que todas bellas
D’entre os mares, Colombo? Por que estrellas
Tão adversas do genio, tens murchadas
“ Da frente ao de redór c’roas angelicas?
—Sendo do mundo teu bençam fagueira,
Raiou Colombia! anoiteceu Americas,
Quando lhe foste a maldicção primeira!
“ Quando o primeiro Indio á escravidão
Viu-se por tuas proprias mãos vendido
E foi, desde esse instante denegrado,
No mundo novo a morte e a confusão!”
Era o rebate: escravos! mais escravos!
No bosque a liberdade estremecia,
Esplendida elevava-se e rugia,
Na lucta dos villões co’os nudos bravos!
Mais escravos! E as ondas d’este rio
Contavam-se, ai! as ondas do oceano,
Por cabeças de pallido Gentio
E por cabeças pretas de Africano!
E desaparece o incola selvagem:
Se livre, bellicoso combatendo;
Se captivo, revel; e na voragem
Sempre—na paz, na guerra, fenecendo.
Mas, ficou-nos o negro indifferente
Multiplicando-se, a cantar nos campos
E do tambor á voz: nos pyrilampos
Sem ver luz, ou veneno na serpente.
Sombrio seu aspecto, surdo-mudo
Andando, fitos olhos contra a terra,
Emquanto para o céu vasto e profundo
Sobem astros dos pincaros da serra.
Não . . . de perto, n’aquella indifferença,
Eccho d’extranha compuncção se ouvira
Consumil-o; no canto a dor immensa,
Na dança o convulsar do que delira.
Rotos andrajos lhe sacode o vento;
Mudo qual seu cadaver, seu estado
De homem, nem barb’ro, nem civilisado,
Revólta, ou prostra e abate o pensamento!
Assim em Gurupá, no lazareto
Da liberdade (e das sesões agora

Para que não houvesse desconcerto),
Encurvando-se o rio, fundo chora.

“Quando nos céus as nuvens endoidecem
Indo de um p’ra outro lado desgarradas,
Eu tremo por minha alma—lhe anoitecem
As memorias das coisas já passadas . . .
“Traição dos céus! amostram-me no espaço
Os quadros do mysterio da inconstancia
De um coração miserrimo na infancia
Da vida, que lhe foge, foge—e eu passo
“Com a minha alma, a nuvem delirante
Do céu interior . . . tambem formoso
De azul e rosas, de astros fulgorante,
Ou de tristeza e abysmos procelloso.
“*Raio de sol* entrando na choupana,
Bôas novas, rugindo azas, trazia
—Não vos parece a sombra de Orellana,
Que s’escoa através da ramaria?”

Eis Marajó viçosa e redolente
Do equador filha, noiva estremecida
Do rio, que lhe abraça o cincto ardente
Suspirando em saudosa despedida.
É aqui, n’estes ermos incantados,
Onde os templos estão da natureza
Verdejantes, nas aguas desenhados
D’estas luzentes ruas de Veneza.
Que amenidade! que soidão de amores
Por onde eu vou! n’este ar embalsamado
Que d’enlevos! que edenicos rumores,
Céus! em que mundos sinto-me embalado!
As indolentes ruas, laudanosas,
D’onda tão pura, eternamente pura,
D’entre augustas muralhas magestosas,
Quão longas se perdendo na espessura!
Galeria immemorial! eternos
São d’historia sagrada estes painéis
De verdes frondes, brandos aos galernos,
Longos a mais não terem fim! Quem és,
Peregrino, que hi estás, presa d’incantos
Que existem n’estas aguas mysteriosas?
D’elles vêrão se repassar teus cantos
Ás vozes naturaes, meigas, saudosas.

A bella onda e o fresco firmamento,
 Que serpenteia em cima a acompanhando,
 Vão as fitas azues do pensamento
 Em deliciar de amor desenrolando.
 Ambas vão-se nas curvas peregrinas,
 Quão graciosas! vozes que modulam
 A mesma lettra de canções divinas,
 Que nos céus voam, que na terra ondulam.

Vastos salões se abrem solitarios
 De architectura esplendida e phantastica:
 São-lhes bromelias rubros lampadarios,
 Portico os troncos da symphonia-elastica;
 São-lhes aromas balsamos virtuosos,
 Festiva musica os clarins do vento;
 Enchem-n'os flores, cantos harmoniosos
 Da cigarra pungindo o isolamento—
 Condão de solitude, traz o canto
 Da cigarra este inverno ao coração;
 Umbrio o ar transparente, leva o incanto
 Aos mysterios da selva, á escuridão.

Brada o trocano. Estão deliberando
 Da tribu os chefes contra os Carahibas—
 Pela sombra das mattas ondulando
 Passam guerreiras hostes Nheengahibas:
 Dos ramos s'elevando amedrontadas
 Olham as môças-aves refulgente
 Negro o arco, as arasoyas fluctuadas,
 O alvar no peito sorridor *crescente*.
 Embala-se, oscillante e sonora
 Aos cantares da guerra, toda a ilha!
 N'aquella direcção, muda, piedosa
 Sombra de fé, sangrando os passos, trilha—
 A voz de Deus s'escuta no Evangelho!
 Que unção de amor nos labios do Jesuita!
 Qual limpido crystal de claro espelho
 Onde aurora reflecte-se infinita.
 E como é doce o barbaro quebrando
 Os arcos seus, lançando-os na corrente!
 —O sol, que viu a paz, ficou guardando
 Do deserto a palavra, que não mente.
 E ainda um qual rumor longinquo e vago,
 Qual o dos ventos ao través das selvas,

O Indio escuta sisudo ; e além transvago
 Foge—á luz dos christãos prefere as trevas.
 Descansemos. Á margem d'estes rios
 Ha sombra e esp'rança. Ó unica cidade
 Em que a rama de platanos sombrios
 Ao viandante abriga e á liberdade !
 Por isso, abençoada e florescente,
 Paraisal jardim frondoso ao Norte,
 Has de o oiro, em seu throno reluzente,
 Do homem ver o cortezão e a côrte :
 Que ás humildes Bethlens se estrellas guiam
 Magos á adoração, da alva os cantores
 Tambem aqui formosos annunciam
 A vinda d'este sol—Puros umbrores !
 E por isso eu descanso n'este templo
 Da familia e da paz, e com meus olhos
 Deshabituaados ao amor contemplo
 A bonança na terra entre os escolhos.
 Vem o anjo sorrindo no semblante,
 No olhar o azul celeste da saphira
 E o colibri no gesto scintillante—
 O templo s'illumina com Zaïra :
 Cantam-lhe auroras na alma que desponcta ;
 Cecens da luz, nos risos emanados
 Os contos populares, se ella os conta,
 Ouvem-n'a todos, tornam-se incantados.
 Bella criança, quando já crescida
 Escutares dos céus melhores hymnos,
 Seja adorada quem é tão querida
 A flor do lar, o amor dos peregrinos !

Ao largo ainda uma vez, e o Guesa Errante
 Hoje mesmo dos rios se separa.

“ Nos ramos a impressão leve, inconstante,
 Embalde buscareis do que os vibrara,
 “ Que passa, qual o zephyro dos ventos
 Ao través d'estes climas incantados
 A' aurora, á calma, aos grandes firmamentos
 Da tarde e do luar, que estão passados—
 “ Adeus ! adeus !—da grande natureza
 Os ecchos não repitam mais meus cantos ! ”
 O suspiro soltando de tristeza,
 Olhava aos traços seus, e achava incantos.

Olhava sempre—e as vagas tão vermelhas
 No onduloso vaivem, qual abrazadas
 Pelo incendio dos olhos das scintellas
 Do sol em bello esmalte derramadas !

Olhava co'a saudade harmoniosa
 Em que a vista nos scisma do passado
 N'este sonho de sombra dolorosa
 Pelo meio do tempo apressurado.

Quiz aqui o Poder que s'encontrassem
 Com o Amazonas, alto o sol, o Oceano,
 Qual duas grandes coroas que brigassem
 Ao brandão do equador—

Deus soberano !

Como escurece a onda do horizonte !
 Da embocadura como as leguas toam
 Vastas !—Os animaes fogem ! o monte
 S'esfolha, as aves aos extremos voam !

E os atitos nos ares, e a folhagem
 Ruidente, surda, e a fuga espavorida
 Desamparando repentino a margem,
 A natureza espera, suspendida !

Jaz attento o deserto ! S'elevaram
 Alto ás nuvens selvagens cavalleiros ;
 Se despenharam ! macaréos fragueiros
 Em crateras d'espumas abrolharam !
 —Pela manhan formosa de setembro,
 Quando a sultana pallida dos mares
 Nas ondas banha os alvejantes membros,
 Que toda é luz natura e mansos ares,

Troveja ao longe ! Vaga diluvial,
 Do oceano sphynge tragica partindo,
 Ares e alveo abalados, rebramindo,
 Qual dos Andes descendo o vendaval,

Qual a d'orgulho vaga, assoberbado
 O peito de um tyranno—em duros estos,
 Terra a dentro e revólto e sublevado
 Nos ecchos percutidos dos desertos,

O rio sobe ! as ondas monte e roca
 Voam co'o cedro e o regatão tardio,
 Despedaçado—passa a poróróca . . .
 Turvo, trémulo acorda, esplende o rio !

E nossa alma, das ondas e das margens
 A musa perennal que a vida incanta,

Surgiu tambem do meio das voragens,—
E sobre ellas gentil mais bella canta.

“São os genios da foz, sobrelevando
A preamar tempestuosa enchente:
Volta a calma; vanzeia susurrando
Ao nivelar-se a placida corrente.”

Lá vai o sol, formoso vagabundo
Qual a imaginação, qual os kondores
Habitantes da Serra e do profundo
Espaço azul doirado d'esplendores!
Cheio de vagas, amplo o movimento,
Tardo o Amazonas, os sertões deixando,
Entra no Atlantico elevado ao vento
Dos céus no fundo, ao longe verdejando:
Do Lauricocha ao mar tumultuoso
Ondula-lhe a d'Huayna aurea corrente,
Qual iris que lampeja e além vistoso
Desdobra o cincto em tórno ao continente.

E no solar abraçamento o cobrem
Das nuvens brancas, fulgidas ramagens,
As nódoas negras—d'onde se descobrem
Os páramos saudosos, onde aragens
Que alma aspira beber. Como é profundo
O céu azul! as nuvens deslumbrantes,
Sonhos do lago e voos, d'este mundo
Nos convidando, pallidos distantes!

Erram na calma peregrinas bellas,
Fórmias de luz, Uyaras amorosas—
Porque são da mulher sempre as estrellas
Que nas luzes nos passam, enganosas . . .
Oh! quanta luz no céu! que doce e vaga,
Que saudosa e divina sympathia
Pelos sonhos da nuvem na harmonia,
No eterno desejar que inspira a vaga!
Quem me dera trepar sobre os relevos
Da nuvem tropical! que sentimentos
Na aza livre viajante d'estes ventos
Foram a alma immortal banhar d'enlevos!
Não estás onde vulgarmente o pensam,
Celestial thesoiro; e o reprovado
Não tem nenhum direito a esse legado
Dos eleitos mimosos da tua bençam,

Felicidade sancta! Eu nada espero;
 Calo-me á Voz terrivel; eu me inclino
 Humildemente á fôrça do destino . . .
 Tenho saudades—sinto o desespero.—
 Doce e candida crença—oh! quem me dêse,
 A crença minha dos que são felizes!
 (E n'esta alma reflectem-se os matizes
 D'esse amor, que mais nunca reverdece)
 Eu vi-a,—as fôrças ensaiou, do ninho
 Se desprende a aza adolescente,
 E partiu. Inda a vi,—meiga e luzente.
 Depois—não mais voltou do descaminho.

“ N'estes jardins, de *raymi* a onda brinca
 Por entre os lirios de oiro—o seio abrindo,
 Virgens do Sol, tão doces filhas do Inca,
 Dão culto aos raios seus, á fé sorrindo . . .
 “ Novos climas, as ondas d'esmeralda,
 Já me embalam! o Sol no firmamento,
 Templos azues de *hanan*, fronte sagrada,
 Reclama um coração . . . Mugindo o vento,
 “ Nos ares s'enlaçando o iris das vagas,
 O último dia se ausentou das calmas.—
 Levanta-se do mar, percorre as plagas
 Rumor profundo, qual gemido d'almas.”

Nas horas alvacentas das estrellas,
 Vogando sobre as ondas marulhosas
 Dos mares do equador, nas horas bellas
 Das puras sombras de jacintho e rosas,
 Quando dos céus a terra está mais perto,
 Minha alma enamorada se alevanta
 Qual o vapor das vagas, e s'incanta
 Qual a nota de amar—surdo o deserto . . .
 Aqui, ó doce amante, é que se sente
 Esta falta de amor . . . e a que murmura
 Brisa das aguas vem, tão tristemente
 O coração gelar-me . . . ó Virjanûra!
 Que a fronte afflictta empallidece e pende
 Sobre o peito, que aneia de saudade;
 Que o sorriso lacera-se e desprende
 Do fundo o agror, da noite á claridade!
 Tu és do rio a onda derradeira
 A acenar-me, és a flor adormecida

Dos astros na coroa e murchecida
Na do martyrio meu . . . triste . . . fagueira—

“ Morenas vespereiras ! Ao cair da tarde
As faces, de incarnadas, são mais doces,
Mais puro o olhar vertendo luz ; não arde
Da natureza o amor . . . s’escutam vozes—

“ As vozes da harmonia, que nos falam
Do passado e da terra, sobre os mares ;
De alvoradas do amor ecchos, que estalam
No coração . . . nos céus crepusculares.

“ E sente-se pela alma a transparencia
De uma esp’rança perdida, prolongada
Nos cantos vesperaes, e da existencia
O amor findo n’esta hora apaixonada.

“ Nos enlevos da sombra se alevantam
Da branca flor dos mares os perfumes,
Os céus puros nevados se abrilhantam
Dos cabellos de *Chaska* aos vagalumes.

“ Quanta meiguice n’ella, qual um beijo
S’encravando da face entre os rubores !

—Juncto a segue o cometa, do desejo
Errante imagem livida de amores :

“ Bello phantasma ! emquanto ora interdito
A esconjurar-te o vulgo, a palma bella
Meneiando no espaço, do infinito
Mostras a senda. Transviada estrella,

“ Na tua gloria pára contemplando
O fulgido clarão da de loucura

Temeraria derrota ! Os céus entrando,
Sobe mais . . . sobe . . . á mais profunda altura !

“ Perturbador dos céus, qual fui da terra
Onde da infancia vi formosos annos—

Amo os traços de luz da Sombra, que erra
E que perde-se em meio dos arcanos !

“ Foi elle o companheiro do deserto,
Que tem-me ouvido e guardará meus ais :

Do crepusculo o meu amigo certo
Ainda verei . . . oh ! quem te verá mais !”

CANTO QUARTO.

1858.

Era o Guesa . . . o selvagem, puro, meigo
Ante a fé sacrosancta da amizade ;
Vingativo implacavel, duro e cego
Aos que, irmãos seus, mentiam-lhe a verdade.
Vagabundo, inconstante, enamorado
Do céu azul, da onda e dos jardins :
Nos mares, qual as vagas embalado ;
E na terra—a *loucura* entre os *jasmíns*.
Dos gózos era o escravo : onde as mulheres
Luzissem meigo olhar ; onde os perfumes
Fossem berço de zephyro e prazeres
Da florea varzea e os levantados cumes,
Alli vivia o Guesa—entre os desmaios
Das brancas fórmãs, das visões ethereas
Que ao luar s'incantam, entre os raios
Que a amar derramam—célestiaes materias !
Do afago a flor entre auras de paraiso,
Era seu coração qual um menino—
A lisonja mimosa, o honesto riso
Lhe eram doce alimento e o mais divino.
Tão vaidoso—a exigir da natureza
Qual as virgens o incenso dos salões,
Ai ! decaía em pallida tristeza,
N'um reino tal de amantes corações !
Tinha a trindade sua, se acurvava
Com a religião da infancia do homem
Á virtude, á belleza, á dor. E olhava
Qual quando vãos remorsos nos consomem.
Tinha da fera os impetos selvagens,
Tinha a indolencia e os mimos da donzellã ;
Vencer sabendo as sociaes voragens,
Qual em seios dormir por noite bella.
E angelical lucifera candura
De apparição d'olhar puro e sombrio,
A presa e a seducção da formosura,
Do homem foi veneno, mudo, frio.

E, mas nem são piedosos sentimentos
 Na vítima innocente da impiedade,
 Levava a compaixão quasi aos tormentos
 Pela infancia que brinca á luz da tarde
 Co'os cirios funeraes velando accesos
 Em tórno do cadaver, n'esse incanto
 Dos mortos, aos seus filhos vivos, presos—
 Oh! não deixem brincar orphans do pranto!
 Não sei—mudo encarava elle em seu pae
 Qual no auctor dos seus dias de amargura;
 E era doido de amores por sua mãe,
 Sempre, sempre, a beijar-lhe a sepultura:
 Talvez timido velho, que destruisse
 Do herdeiro seu, thesoiro accumulado
 Por mãe biblica e bôa; e então se visse
 Queixoso o sem ter lar sempre ahi voltado:
 E desfolhando flores sobre a pedra,
 Dizia: “ não t'esqueças da minha alma,
 Crença unica viva, que inda medra
 N'este deserto de abrazada calma!”
 E fugia. Perdeu-os de pequeno,
 Mãe e pae; e d'então começa o drama:
 Solitario na noite, o céu sereno,
 “ Oh! basta, Senhor Deus!” porque ora exclama?
 Emtanto os ecchos que na esphera passam,
 E as estrellas, que velam acordadas
 Pelos mortaes e seus destinos traçam,
 Das fraguas não se dão que hi vão penadas!
 “ Soltai âncoras!”

No ar desenrolou-se

Do fumo espesso a nuvem tremulante.

“ O Sol raiando beija a onda brilhante
 Onde Gonçalves-Dias sepultou-se!

“ Da lyra de oiro as musas lhe afinaram
 Chordas, que foram raios das estrellas—
 Choram-n'o as ondas crystallinas, bellas,
 Que n'estas longas coroas o embalaram.

“ Por toda parte formam-se grinaldas,
 Sobre as espumas dos floridos mares,
 Nas alvas azas dos atins nos ares—

Oh! os sonhos luzentes d'alvoradas!

“ E elle vinha na esp'rança—d'este abysmo,
 Que é tão formosa a senda para o Norte!

O oceano trazia-o com o egoismo
 De quem lhe havia de cantar a morte.
 “ E canta . . . a Voz ás noites incantada,
 Não desperte ao que ouviu-a viajando
 Talvez, pelo alto mar . . . a naufragada
 Alli perto, lá longe, além gritando,
 “ Qual um gemido íntimo e afflicto,
 Qual um riso infeliz em tom funereo
 Que s’escuta pungindo o ar ethereo,
 Fechando os corações . . . n’um qual recito
 “ Da profundeza dos tumulos ondeantes,
 Declamando ao pallor de sobre as aguas
 Nocturnos monosyllabos de mágoas
 Dos seus, aos solitarios navegantes ;
 “ Dos seus, que jazem, sempre recostados
 Ao travesseiro de coral—se formem
 As horas, não acordam, embalados
 Em seus berços profundos onde dormem.
 “ E ha quem os inveje, quem ouvindo
 Goze de ouvil-os com amor sombrio :
 Adeante d’esse os dias vão fugindo,
 Quaes tormentadas ondas d’algum rio.
 “ Outros ha mais felizes, que, tomados
 De indistincto terror, empallidecem,
 Timidos oram, lagrymas lhes descem
 Por doce esposa ou filhos adorados.—
 “ Não n’o despertem pela noite ermada
 Tão desgraçados solitarios gritos !
 Elle tambem foi triste qual a pallida
 Moradora das rochas de granitos.
 “ O genio da poesia americana
 Á sombra dos palmares rugidores,
 Ultima voz da extincta raça indiana,
 Hymno de Deus, e canto dos amores.
 “ Vós, que pisardes n’este chão florido,
 Dizei se a mente aos *Cantos* não s’eleva ! ”

O Guesa penetrou na antiga selva,
 D’onde nunca devera ter saído.
 Acompanhe-o quem possa ! O vall’ poento,
 D’estivo sol fendido e devorado,
 Estalava ao tropel desesperado
 Do seu cavallo mais veloz que o vento.
 Lampejam olhos co’o ranger da sella

Ao formoso animal, cedendo ás redeas
 Docil no collo d'ave, as ancas nedeas
 A cauda a lhe açoitar ligeira e bella :
 E corre, e passa, e além desaparece,
 Com ledos rinchos atroando os montes.
 —Já dos bosques tão seus, tão suas fontes
 O cavalleiro as virações conhece.
 Para as terras que viram-n'o innocente,
 Trémulo o peito d'esperança e gózos,
 Elle seguia estrada do occidente
 De poisos conhecidos e formosos—
 Jesus ! lá dobra o sino-da-floresta !
 Ai ! porque não resoam de alegria
 Tantas aves ao que, do exílio, via
 O amor aqui ?—Talvez. . . já nada resta. . .
 E no horizonte desaparecido,
 Pela alta noite os astros o encontraram,
 E o bacurau da estrada a sós perdido,
 E as frescas alvas, quando despertaram.

Elle parou sobre as collinas pallidas,
 De murcha relva no verão cobertas :
 Labaredas lavrando ao longe válidas,
 Das entranhas da terra em fogo abertas,
 Os seus corpos de virgens contorciam
 Deliradas no espaço, e desgrenhando
 Em volatas as cômas, lentas se iam
 Dos sertões na devastação andando.
 Contemplava elle a vasta ondeosa chamma,
 Sem assôpro huracão, rugindo inferno
 Pelas mil gorjas com que o fogo aclama
 Vida e morte em um só poder eterno.
 Ao arruinar dos delubros primevos
 Mais os mares de chamma enfuriavam,
 Do occaso vinham raios negros, sevos,
 E pelo ar os tufões se condensavam.
 Da grande sêcca flagellada a terra,
 Ardiam as florestas ; solitarias
 Linguas de fogo viam-se na serra
 Á noite ; ao sol calmoso as alimarias
 Cegas de sêde a habitação entravam
 Dos homens inoffensas, erradias—
 De um profanado templo se lançavam
 Os fundamentos n'esses tristes dias.

Ferozes, êneas, ameaçadoras
 Vinham cada manhan negras auroras ;
 No mar a morte, em todos elementos,
 Fechando a porta o camponez aos ventos.

Cessara o grande incendio, que em ventosa
 Tarde, depois de um dia abrazador,
 Destruira, n'essa hora dolorosa,
 Toda esperança ao rico lavrador.

As fábricas arderam, sacudiu-se
 A hala do fogo ás plantações virentes,
 O cannavial ennegrecido viu-se,
 Negro e sem onda o leito das correntes.

Dos tectos das senzalas defendidas
 Os escravos quaes sombras deslisavam ;
 Á porta do casal tristes, pendidas
 Do lavrador as filhas soluçavam,

Qual a constellação d'astros brilhantes
 Posta a um lado de noite desgraçada—
 Mas. . . das cinzas do incendio palpitantes
 Ouviu-se ao longe rôta gargalhada :

‘ Que o leve Satanaz ! Dizem que, tendo
 De passar elle, accende taes lanternas :
 Sereis vós, cavalleiro que estais vendo ? ’
 “ Tambem as minhas queixas são eternas. . . ”

(Pois sempre ao Guesa acontecia que ante
 O espectac'lo do incendio lhe saltava
 O pranto, moto o peito delirante)
 E a gargalhada voz continuava :

‘ Ha ha ! reconhecido ! A mesa posta,
 Ide vareda á casa de vivenda,
 D'onde endoidecem flores pela encosta
 Bellas qual as senhoras da fazenda !

‘ As rosas de Natal ! brandas, vermelhas,
 Rubro riso do vinho nos crystaes !
 Dão-vos mel as dulcissimas abelhas,
 Ide ás aves ! fartai-vos nos pombaes ! ’

Dissereis ser a voz do desespêro
 N'aquelle semi-barbaro e tisonado
 Vulto da terra erguido : e era sincero,
 Moral infantecida, e pae e amado.

Senão, vêde-o á mesa : se os vizinhos
 Accorridos ao incendio tristes falam,
 Elle—‘ a saude ao fogo ! ’—E ardentes vinhos

Aureos jorrando, os cerebros estalam !
 E ao rebentar do tronco ou das ruinas,
 Que esmoronam depois que o fogo passa,
 Entre os vivos dos homens e as meninas
 Pelos ares voavam vinho e taça!
 'Quero a dança ! a loucura !' E tão festivas
 Nunca foram-lhe as salas prazenteiras.
 Os escravos somente, pensativas
 As frentes abaixavam agoureiras.

Pelo arredór os gallos já cantavam,
 Quando os sons, qual esfolham-se violetas,
 Perderam-se da orchestra. S'embalavam
 Ao em tórno da luz as borboletas :
 S'embalavam as redes na varanda
 Alvas, undosas, ao clarão da lua
 Que merencoria olhava a miseranda
 Casa e a veiga dos thesoiros nua.
 Oh ! quantas azas brancas, indolentes
 N'esses grupos de amor, como se formam
 Nas varandas ruraes, nos innocentes
 Edens—que em mundo vezes se transformam !
 Quem não sentiu abertos lhe crescerem
 Os olhos sobre os alvos movimentos
 Dos brancos braços, brandos, longos, lentos
 Lampejados a amor, a alvorecerem ?
 Ou nas sombrias hibernosas tardes,
 Ou nas manhans vermelhas do equador,
 Ou do luar ás densas claridades,
 Lento o violão de meigo trovador ? . . .
 Oh ! quantas noivas *sanctas* ! quão formosas
 S'enleiando de amor aos seus amores !
 D'entre musgos e espinhos quantas *rosas*
 Nos corações haurindo os seus rubores !

Veiu o pavor, crescendo os aposentos
 Do silencio ao socêgo e á soledade ;
 E a luz, que é toda brilho e movimentos
 Co'o vozeiar da alegre mocidade,
 Tambem amorteceu, pallente e fria ;
 Os perfumes porém, se desprendendo
 Das estrellas do campo, na harmonia
 Foram de manso os corações erguendo.
 Uma rosa inclinou-se na alva rede,

Longa vista espraçou pelo horizonte,
 Sentiu pranto no olhar, nos labios sede,
 Tremores n'alma: 'Deus! como arde o monte!
 ' Como abraza-se além toda a montanha!
 Como animam-se as chammas evolventes
 E velozes envolvem-n'a, co'a sanha
 Das rajadas do sul rubras, candentes!
 ' Como horriveis ondulam no horizonte
 Alevantando a voz! e os clarões ermos
 Banhando o céu e a terra, qual a fronte
 Ai! da meiga tristeza dos enfermos—
 ' Oh! não se apaga a maldicção das chammas!
 —Atravessam do golfo a onda ruidente! . . .
 —Vingam margens oppostas, e das ramas
 Reflectem-se nas aguas! . . ' De repente
 Ella tremeu; na fronte reflectidas
 Do moço Guesa, alli, vendo-as lavrando!
 Mas voltou-se ás planicies incendidas
 E ás palmeiras dos altos s'inflammando;
 Que inflammavam-se no ar, sem que scintelha
 Fosse as tocar azul e luminosa,
 Por qual incanto a chamma d'esta á aquella
 Surdindo viva! Suspirava a rosa:
 ' Porque, meu Deus, a chamma existe occulta
 Entre o seio eternal da natureza,
 E darda então na esp'rança que sepulta
 Do lavrador coitado?' E amostra ao Guesa
 A palma que resplande, qual erguendo
 Nas labaredas convulsivas, braços
 Que penetram nos céus! . . longos, tremendo
 Alvejaram os seus, formaram laços:
 (Communicava o incendio) incendio a virgem,
 Seus braços nus ao seio lhe levaram
 A quem achou-se alli, com a vertigem
 Dos que no mar dos gózos sossobraram! . . .
 E a rede branca é nuvem onde os astros
 Escondem-se nos sonhos de ventura;
 Onde d'entre clarões, rotos os nastros,
 Surge de um anjo a deusa da loucura.

Durante o dia, espectros—das collinas
 O cavalleiro, e o sol dos céus—olharam
 As nuvens, que co'o fumo s'engrossaram,
 Caindo em mangas d'agua purpurinas.

“A natureza é campo de batalhas
 Em transluzir feroz de sangue e flores :
 Ri-se aurora por trás de rubras malhas,
 Choram as varzeas trémulas de amores.
 “Ao interno calor que a terra agita,
 Nos dilatados campos ondulando
 Arredonda-se o monte que palpita,
 Que em fogo irrompe, a láva espadanando :
 “Tal nas veias o sangue a chammejar-te
 O seio entumeceu-te, a luz formosa
 Dos olhos entornou-te, e fez-te martyr
 Na alvorada dos annos, Rosa, Rosa !”
 E da chuva nas ondas se banhando,
 Imagem branca, matutina e bella,
 Nua, radiosa, das manhans estrella,
 Viram, da trança os raios desatando,
 Doidazinha a gyrar, tão delirante
 Do sombrio casal em tórno, e tanto,
 Que fez-se o traço, claro, scintillante,
 De um círculo de luz ! e qual no pranto,
 Ou na loucura, os vinculos luzentes
 Que importunam os cerebros perdidos—
 Mas. . . não vertam-se lagrymas candentes
 Onde os incantos foram pervertidos :
 Onde paes em diabolicos mercados
 Vendem irmãs aos irmãos ; onde os amigos
 Beijam-se traiçoeiros ; e inimigos,
 Ferem sua hostia, amores condemnados.

Aonde vai ella desvairando ás côrtes,
 Em rodopio as sedas laceradas ?
 Linda Fortuna aventurando sortes,
 Filha do amor, da távola paradas ?
 Esquecer . . . ‘chôro, chôro de criança ! . . .’
 É a cabeça apertando s’involvia
 No mundano prazer, e em doida dança
 Lançava-se aos prostibulos da orgia !
 Os uberes s’empedram, e gerando
 Cancero tambem traidor, que da vingança
 Traz a marca de fogo proclamando
 Crime das trevas, que matou a esp’rança—
 E de todos é o quadro mais formoso
 O da puerpera mãe, branca, inanida,
 Ao alvo peito, tumido, onduloso,

Rósea criança a dormir recém-nascida.
 Oh, não queiras negar á natureza
 Sua obra prima—vem, oh, vem ser bella!
 Doce é o fructo do amor juncto á belleza,
 Qual ao lado da lua é linda a estrella.
 E mal do leito erguida, á sociedade
 Vai quem não é de um só amante a esposa
 E nem ao filho dá paternidade,
 Mas que ante o mundo ha voz, ha fronte airosa :
 E destribuindo olhar a olhar, pendente
 Do cavalheiro ao braço nos saraus,
 Voa ás luzes, cegando de contente,
 Atordoada aos sons varios de Strauss.
 Alma sem Deus, nubente depravada,
 Troca nõ orgulho, quão tremenda e bruta,
 O ser de mãe formosa abençoada,
 Pelo de moça bella e—prostituta.
 A carne folga na devassidão!
 Soluça amor, amor que na decencia,
 Que na doçura honesta da innocencia
 Meigo sorri-se, abrindo o coração—
 Feliz a que formosa desposada,
 Do leito singular na doce alvura
 Tomando o amado seu na hora aprazada,
 Vólta ao púdico só da alcova pura!
 Essa, noiva será sempre ditosa,
 Da modestia a violeta e do recato,
 Será da casa e dos jardins a rosa,
 Do esposo a mãe, a irmã do primonato.
 A carne folga na devassidão!
 Triste a que não corando de vergonha,
 Da crapula lasciva sae risonha—
 Venus-cadella irá de mão em mão.
 Levaram-n'a d'alli para entre os mortos,
 Ai! sem um pranto! a face ennegrecida,
 E lhe saltando os seios—que aos abortos
 Surda, feriu natura á infantecida!

“ Parando aqui, um dia os viajores
 Hão de estas noites recordar d'Al-Longa :
 Mudo deserto na ara dos amores,
 No eccho dos risos gritos da araponga.
 “ E crerão ver nas flores agrestias,
 Qual n'estas aves que nos ares cantam,

As risonhas imagens d'esses dias
 Que, qual da terra, n'alma se alevantam."'
 E sobe o sol co'o dia. A noite desce
 E o cavalleiro, a pallidez na fronte.
 Undoso o palmeiral amplo escurece ;
 Voa *aura* negra dentro do horizonte.

Noite,—noite.—Das trevas o phantasma
 Levantou-se no espaço. Brisa vária
 Chora em torno das grotas, e s'espasma
 Dos bosques no ar a rama solitaria.
 Piam na serra as aves da tormenta ;
 Toda estrondeia a lobrega floresta ;
 O vento assopra, acalma ; afflicta e mesta
 A terra ao largo, ao longe se lamenta.
 Nas azas do tufão gralha e lufada
 Voa rôta folhagem ; braço a braço
 Travam lucta feroz, dentro do espaço,
 O tronco secular co'a nuve' alada.
 E o vegetal brandido ao vento corso
 É clava, é lança, é barbaro guerreiro ;
 D'entre o geral clamor, lascado dorso
 Fulge na sombra electrico luzeiro !
 O valle anceia á noitidão profunda ;
 Erriça o cume a tempestade, o raio ;
Em baixo vos attrahe, vos prende e inunda ;
Seduz em cima ao coração—soltai-o. . .
 Desce a vaga deserta da montanha
 E a torrente dos céus, turbando a fonte ;
 Remugidos trovões, abre-se e banha
 O relampago os plainos do horizonte.
 E o cavalleiro, clareiadas selvas
 Qual aos fulgores de byroneo verso,
 Passa, qual fôra o coração das trevas
 Agitado no meio do universo !
 Passa co'os ventos estalando as azas
 Aos vagabundos voos ave incerta—
 Jorrando espumas da guedelha inquieta,
 Dos pés scintillas e dos olhos brazas,
 Levam ecchos o assôpro do cavallo
 Pela estrada sonora e pelos campos ;
 Nas barreiras profundas e nos vallos
 Bordam fadas na luz dos pyrilampos.
 Dos tropicos na noite tenebrosa

Phantasticas as mattas s'illuminam,
 Qual se abatesse a abobada estrellosa
 Dos céus á terra—os genios peregrinam,
 Vê-se—ao fundo dos quadros de negrume
 Entreamostram-se as loiras hamadryadas,
 Seus véus abrindo de madeixa e lume ;
 Luzeluzem de Pan ao peito as hyadas ;
 Da onda negra hibernal enormes vultos,
 Qual mercurio nativo reluzidos,
 Vão nos valles rolando—á treva occultos,
 Aos clarões momentaneos estendidos.
 E as pallidas visões dos cemiterios
 Se apresentam, circulam, e se apagam ;
 Sobre os braços da cruz gemem psalterios ;
 Huivam 'spiritos que nas sombras vagam.
 E os fogos-fatuos, qual esp'ranças, tocam
 O sagrado pavor das sepulturas ;
 Na montanha as esferas s'entrechocam
 E povoam de pranto as espessuras.

Aos que, do abysmo, viram luz de Sestos
 Gritando á vida, a amores delirante,
 A esses direi se ao coração, distante
 De ha muito, a vista dos queridos tectos,
 Do muro antigo que se adora e beija,
 Alvoroga—alegrias que são dores,
 Entre o que se arreceia e se deseja—
 Sorriso-dardos, corrupção-amores !
 E levada onda íntima a taes ventos,
 Os joelhos se dobram silenciosos,
 N'um extasis obscuro aos pensamentos
 Conselho e luz pedindo, aos sons saudosos.

“ Lirio branco das trevas ! onde o incanto
 D'estes climas do amor abençoados ?
 Reflectiam-tê os bellos olhos pardos
 O fogo da esmeralda, a luz do pranto. . .”
 Das sombras um clarão fez-se no centro :
 No luminoso foco sobre a ameia
 Divina apparição lá se recreia—
 E cerrou-se janella—os céus por dentro.
 E phrenesis de beijos escutou-se,
 De labios que deveram devorar-se !
 Na grande voz da noite suffocou-se,
 Pelo em tórno o silencio a derramar-se.

Debaixo da mangueira, que sacode
 Nos ares a alta copa enamorada,
 Offegante corcel os freios morde,
 Sem cavalleiro, ao tronco a redea atada.
 Escallam-se as muralhas do paraiso
 (O dom terreno a Lucifer deixado,
 Pela piedade e o paternal sorriso
 De Deus clemente ao filho rebellado ;
 Esgarçador nocturno de colmeias
 Onde abelhas mimosas esvoaçam,
 Da aza luzente nas doiradas teias
 Prendendo amor, em que se despedaçam).
 Do paraiso o arcano se revela
 Ao leve aceno de mãozinha branca,
 Qual a scintillação de meiga estrella,
 Qual aureo sonho que do inferno arranca.
 —Toma as formosas lyras dos amores,
 Canta, ó musa ! celeste divindade !
 Dos ninhos odorantes entre flores
 Ternos anceios—causas de saudade.
 “ Canta, embala-os a maga donzella
 Na harpa de oiro, á luz tímida e bella.
 Quasi extincta da lampada azul :
 Vivos olhos que aos fins dos amores
 Minguam luz, bruxoleiam fulgores
 Qual os astros das noites do sul.
 “ Manso, manso, ferindo as pupillas,
 Coam sombras auroras tranquillias,
 Que na alcova roseiam. . . talvez
 Castos véus de crepusculo brando,
 Mãos cuidosas do pejo, occultando
 Quanto esplende e descobre a nudez.
 “ Eis a branca visão incantada,
 Que nas nuvens corria, levada
 Pelas noites de edeneo luar !
 Oh ! quão bella ! e mas fóra tão pura,
 Não se ouvira esta vaga amargura
 Sempre—na alma, no espaço, no lar. . .
 “ Mas, comtigo as ruinas florescem ;
 De harmonias vibradas, s’esquecem
 As soidões do sepulchro a dormir. . .
 Nem por ondas de amor e d’incantos
 Ao passado verteram-se prantos
 Do olhar meigo tremendo a luzir.

“ Ante a imagem augusta e serena,
 Eu contemplo, eu adoro a açucena
 Em seu alvo e formoso esplendor :
 Eu adoro humilhado, e proclamo
 Este amor, que é minha alma e derramo,
 Nardo sancto a teus pés, redemptor ! ”

Da luz os lírios tremulos cobriram
 Esse encontro do amor, sagrado e certo,
 Das columnas de fogo do deserto
 Que, se apagando, para os céus subiram.

Sobre seu coração abandonada,
 Branca estatua da grande formosura,
 Mirava o Guesa Errante á namorada,
 Como quem se temesse da ventura.

“ Ó bella, ó bella terra de alabastro,
 Formidavel poder da natureza !
 Dás paixão—qual á refulgencia do astro
 Eleva-se a crepuscular tristeza.

“ E a paixão cansa; do ideal a sêde
 Jamais saciada, cansa; muito embora
 Punjam-se os seios na alvejante rede,
 Viçosos, nus; na coifa luzidora
 “ A fronte se mergulhe endoidecida
 Embora, embora—apenas o desgosto
 D’entre o desmaiamento alembra á vida
 Que a onda ondula e a flor sécca do rosto.”

Nas mãos tinha-a, mirava-a, possuía,
 Quão taciturno agora ! qual se os beijos
 Esse altar profanassem dos desejos—
 Uma aza negra esvoa na alegria.

So aos céus escuta? os ares são gementes ;
 So á terra? olvida os céus. E elle escutando
 As de purpura em chamma aureas correntes,
 Das doces fórmas através rolando,
 Qual ouvindo-as rólar, tão scintillantes
 Do alvo corpo através—nas creadoras
 (Que deuses são os avidos amantes),
 Nas pudibundas incantadas horas !

E Virjanûra toda fulgurava,
 Qual na risonha, angelica ardentia,
 Flor de yucca ao luar—s’illuminava
 A grande flor, o grande luar ardia !
 Porque do hombro mimoso d’açucena

Scintillação estranha se levanta,
 Quando amor a vibrar na alma serena
 Perturba-a, cega-a, e na cegueira a incanta :
 E qual em céus levantes se annunciam
 Os fulgores divinos da manhan,
 Desejos-coroas lhe resplandeciam
 Que de si verte a fronte-talisman.
 Via o Guesa á tez branca s'erruçando,
 Velludosa e quão branca ! e luz-negroses
 Mellifluas tranças se desannellando—
 'Oh! consomem, devoram teus amores !'
 E elle a ouvindo, elle mudo, co'o mysterio
 Dos que a si se desarmam no combate,
 Co'o pallor de clarão do cemiterio
 Quando erram sombras, quando o vento late :
 Pallor de noite matinal do pólo,
 Noite e sendo manhan de meiga luz ;
 Mudez, d'estatua candida de Apollo,
 Que desadora á dor e que seduz.
 Era vencido o vencedor de abysmo,
 Do amor agora adeante e da piedade,
 Rosas do coração da mocidade
 Sempre florindo. Que fatal mutismo !
 Que adoração ! que sacrificio eterno
 No desgraçado amor ! Pobres amantes,
 Não acordem ! se vai d'estes instantes
 O incantamento—e vem remorso, o inferno !

Harmonias de Deus—lá fóra, estalam
 Selvas á fôrça funebre dos ventos ;
 Cá dentro, seios que em amor s'exhalam
 S'erguendo nus, anciosos, somnolentos.
 E dos genios que estão na tempestade
 Se ouvem grandes risadas pelos ares ;
 Mais vigorosa a vida á noite tarde,
 Ha mais viver aos ecchos dos palmares.
 E a morte além, com luctuosos mantos
 A miseria a cobrir do que suspira
 Por um raio de sol ; e o que tem prantos,
 Chorando-os pelo que tão sedo expira !
 Harmonias de Deus—lá, ribombadas
 Nuvens, tremulos céus ; cá dentro, gritos
 Dos que *frechados* veem—descancaradas
 As gargantas de fogo e os olhos fitos

Da cobra, que vibrando está magnetica,
 Estendida luzente na cumieira,
 Dos lares protectora, hospitaleira
 Sobre a casa a velar mansa, domestica ;
 E as flores tropicaes, rubras e ardentes,
 Nos vasos se movendo, se animando
 De sangue e luz, e as alvas innocentes
 Nas sanefas das sombras se occultando ;
 E os genios varios, que lá vão nos ventos
 Dando grandes risadas pelos ares—
 Esses lá, porque os outros são mui lentos,
 Custa-lhes muito a alevantar os mares—
 Harmonias de Deus! e a morte, e as flores,
 E os brados procellarios, e os delirios
 D'essa lucta incessante dos amores
 Em que a vida se gera entre martyrios. . .—
 Tão branda, quasi dolorosa, olhando,
 'Oh! consome e devora o teu amor!'
 Perdida ella dizia, desmaiando
 Qual as doiradas noites do equador.

“ Não, isento não fui nos doces annos
 Da visão branca do luar formosa :
 Phædra, que amor! que amores tão insanos !
 E eu, ao amparo da alma virtuosa,
 “ De quem sagrado leito compartias,
 Sob estes mesmos tectos. . . a vingança
 Tua pude soffrer. Que me querias,
 Dizia-o teu olhar longo d'esp'rança.
 “ Vólto da natureza, a só que ampara—
 Escuta-a fóra! Quando a sociedade
 Pela pressão malevola *sepára*,
 A aza vermelha estende a tempestade,
 “ Que *reune*, que ao assassino enxota,
 Que a ti. . . meiga scintilla das procellas,
 Feiticeira, do céu colhendo estrellas. . .
 Que a mim. . . como a vingança não s'esgota!
 “ Eu vólto do passado, e chego vivo ;
 Pelo deserto abrazador errante
 Eu gemi, qual os deuses vingativo
 E qual elles amando, ó minha amante !
 “ A trança mysteriosa que me déste
 Susteve-me no abysmo e não caí ;
 Infiel ou perjura, a quem fizeste

Rival meu, perdoei quando te vi :
 “ Oh, praza aos céus, que lá da eternidade
 Possa-o fazer á incestuosa bella
 Quem mais do que eu te amou! Vem a saudade. . .
 Recolhe-te—adoremos d'alva a estrella.”

É surdo o amor. E n'alma estremeceram,
 Em seu princípio as mágoas germinando!
 A esperança morreu nos que viveram
 D'ella. Estava-se a lampada apagando.
 Ninho odorante! Á luz de firmamento
 Não vieram espectros; brando somno,
 Os olhos enrouxando e lento e lento,
 Os corpos lhes deixara ao abandono:
 Tal ficam dois cadaveres formosos,
 Frescos, dos corvos ainda não tocados,
 De adolescentes naufragos rojados
 Dos mares sobre os bancos arenosos.
 Oh quem podera ser indifferente
 Á belleza dos anjos decaídos!
 Quanta miseria candida, innocente
 Nos membros alvos empallidecidos!
 Ao silencio da noite abre-se á terra
 O seio maternal, onde repousa
 Quem ao raio solar levanta-se e erra
 Da existencia ao labor—procrea e góza.
 Pois se apascenta amor na formosura,
 Mais bella e mais feliz quando vorada
 Sente-se, alimentando da doçura
 De si ou doce filho ou essencia amada.
 Dorme abbrevado—porque amor se nutre
 De fructo ingrato e fructos prohibidos,
 Palmas do vencedor; ou voa abutre,
 Se os incantos s'esvaem pervertidos.
 Que tem elle co'as lagrymas que ficam
 Chorando corações? á flor vermelha
 De mel e aromas, quando os céus a indicam,
 Desce, alimenta-se e além voa a abelha.
 Amor se nutre; e lá de longe quando
 Olha, é um campo de devastação!
 É vida, come; é chamma e vai lavrando,
 Que não destroe—procura a nutrição.
 Eram exhaustas do prazer as fontes;
 Calado o ar, que á madrugada esfria;

Cessara a tempestade além ; fazia
 Brisa suave o círculo dos montes.
 Qual d'umbrosa espessura na clareira
 Raio estendido de luar, a imagem
 De Virjanûra pavida s'erguera
 Toda n'um braço, esplendida e selvagem.
 Das vozes do arvored, que bradavam
 A Romeu e Julieta 'aurora! aurora!'
 As ainda dubias notas s'escutavam—
 'Talvez—talvez—mas ouvi bem agora. . .'
 Separação! é quando amor se alegra
 Que és a hora triste e malaventurada!
 —E os olhos pardos d'entre sombra negra
 Co'os reflexos brilharam da esmeralda.
 E qual aos olhos o fulgor, a lua
 Cheia de solidão aos céus voltara
 Limpidos, qual um seio que s'ennua,
 Quando a noite d'hinverno trovejara.
 E dos leitos medrosa (oh quanto bella
 Nas puras dobras do roupão!) a dona
 Alevantou-se—languida á janella,
 Ao hombro amado pende e se abandona.
 E ficaram olhando. Ao oriente
 Qual lagoa seraphica, luzia
 A estrella d'alva, a mais resplandecente
 Filha dos céus, que tem da noite e o dia.

"O luar matutino, o alvor-mysterio
 Da antemanhan, transcoa-se em nossa alma
 Co'o sentimento divinal ethereo
 Que a fôrça activa do viver acalma.
 "Expande-se a memoria sobre a tela
 Da vaga natural, de norte a sul,
 E os doces tempos desenhados n'ella,
 Como mares de rosas e de azul.
 "Sente-se, vê-se na immortalidade
 Dons, que da terra e já de nós s' ergueram :
 De lá descendo a eterna claridade
 Aos mundos animar, que *esses* lhe deram.
 "De lá descendo o Creador ao mundo
 D'aquí subindo a criação aos céus ;
 No amor gemendo o coração profundo,
 Harpa suspensa d'entre o nada e Deus."
 Qual navio phantastico dos ares,

Era a colonial mansão á coroa
 De montanha alterosa, dos palmares
 No embalado horizonte—que resoa,
 Que emmudece jamais, aos sons, aos brados
 Dos ventos de verão, dos de ternura
 Cantos da zona torrida incantados
 E aos regatos errantes da espessura.
 Da lua o disco, a meio luminoso
 Diaphano crystal e a meio argento,
 Sobre o horizonte fúlgido e frondoso
 Linda lampada, um divo sentimento,
 Luares d'anjos, o candor d'infancia
 Exhalava ás fagueiras alvoradas—
 Oh! n'esta hora dos sons e da fragancia
 Foram vozes queridas inspiradas!
 Musa do Serra e o Dias! E em tres notas
 Os cantos intertropicos romperam,
 E em gemidos de farpas no ar ignotas
 Qual de peitos que a amor enfureceram,
 E em d'infelizes que desmaiam, brados
 Perdidos ao luar—hymnos formosos,
 Que ouviam, se abraçando os desposados
 Da natureza, a sós, e silenciosos.
 —Separação! ao morto pensamento,
 Taça que foi de amantes exaurida,
 Novo princípio dás de crença e vida;
 A face, que descora ao esquecimento,
 Chamas ao brilho seu; os prantos geras,
 Que não corriam mais; á tua sorte
 Rendem-se os corações; tu és qual morte
 Onde ficasse a esp'rança d'outras éras:
 Tu és a mãe terrível da saudade,
 Dos rotos laços reconciliadora;
 Te ama o que na existencia desadora
 Quando á lembrança vens, caindo a tarde:
 Todos curvam-se á voz tua, do adeus
 Isolador, que ao coração aberto
 O vácuo, o frio, a noite do deserto
 Leva.—E tristes olharam para os céus.
 E viram d'alvas se aclarando os montes
 Mais, mais distinctos, e as primeiras rosas
 Viram d'aurora, e viram mesmas frontes
 Suas de luz mais brancas, mais formosas.
 Urgia o tempo, a solitaria imagem

Que em seu aereo tumulo descansa,
E onde do dia abria-se a voragem—
Guardam d'esta hora todos a lembrança.

“ Porque me aparto e ás solidões me inclino,
Deixando o teu amor e a minha gloria,
Não sei dizer-te : nunca ao peregrino
O pranto escutes de perdida historia.
“ Quando rompeu-se a lucta, e que mais nunca
Houve tregua aos meus dias e entre os meus—
Porque labios o inferno tem, que assopram
Na nossa luz e apagam-n'a, meu Deus ! . .
“ Bellos olhos da tarde ! . . ”

E a bocca á bocca

Prendem no último beijo, e a fronte á fronte !
N'esse tormento de saudade louca
Deixei-os eu no meio do horizonte.
Oh, lá estão sobre a ameia se beijando
Duas pombas do ar (vozes diziam ;
Madrugadores do caminho ouviam) :
Certeira balla as fôra derribando !—
Já de assassinos o tropel formou-se
Da montanha ao pendor, e s' esvaiu,
Relampago de lâminas—e umbrou-se
Quando o dos céus ao raio reluziu.
Pois qual á guerra, a amor violentado
D' armas cinge-se o altivo coração. . .
—Não era o Guesa ? o manto ensanguentado
Que fugia das alvas ao clarão ?

Atrás ficavam os muros grandiosos,
Onde se via qual um astro erguido,
Desdobrados cabellos ondeosos,
N'um alvo braço um rosto entristecido.
Oh ! a branca visão das manhans de oiro !
D'aurora os raios toda a illuminaram,
Opala celestial, Deus ! O thesoiro
Do amor passado e os sonhos que se amaram,
Como suspenso fica no horizonte
Na doce eterna calma da distancia,
Qual o estou vendo ! Após cáia ou desponte
A luz, ou seja noite ou seja infancia,
Lá está sempre a visão ! que fica na alma
N'esse abandono do acalmado mar—

Mas, não fosse a lembrança, tua a palma
Fôra do amor eterno e o doce amar!

Foi-se um dia—depois não houve termos
Aos dias mais. Crepúsculos caíram,
Vibraram harpas a soidão dos ermos—
E elle nunca voltou. Nunca se viram
Voltando o Suna vítimas sagradas,
Que ao sacrificio por destino foram:
Voltam as multidões sobre as pégadas
Suas; os *guesas* não. Já nem memoram
Que sombras vaporosas dos palmares
Os flancos rodeiavam da montanha,
Nem quaes traços mal fixos de jaguares
Feridos á traição, que o sangue assanha.
De dia, qual o vento que volteia
Nas encostas sonoras, elle errando,
Dormia nas cavernas, sobre a areia,
Prisioneiro da luz; e suspirando
Elle esperava juncto da vertente
Cair a tarde, a noite. E no deserto
Do coração formou-se-lhe o concêrto
Da vingança e do amor eternamente.
E cada noite da montanha ao cume,
Aos seios do luar subia a treva,
Na exactidão do odio e do ciume,
Ao silencio em que amor se occulta e eleva.

“Quero ser vencedor em campo aberto!”
Has de a perda chorar d’essa ventura
Nos mysterios gerada e perto, e perto
Das frescas bordas de uma sepultura!
E o doce amor, que foge e á cabeceira
Pode faltar de moribundos paes,
A horas tão más ás sombras da palmeira
Ao dado prazo não faltou jamais. . .
Oh! a ardente paixão da mocidade!
Do orvalho ethereo quéda fecundante
Na terra aberta em flor! E o beijo amante
Recolhiam os céus—dando a saudade.
Porém, quem tanto amara não voltou—
E inda lá vê-se, qual um astro erguido,
N’um alvo braço um rosto entristecido. . .
—Depois veiu o passado, e além passou.

Foi um anno bem triste—os vivos creram
 Toda uma inteira geração passando !
 Os acontecimentos que se deram. . .
 A natureza, ainda os está chorando.
 Passaram recolhidas em seus lares
 As familias durante todo o inverno ;
 A alegria de amor e dos folgares
 Das festas aldeias tornou-se o inferno—
 Oh ! essas festas ! quando os lavradores
 Reunidos nos valles florescentes
 Eram do quadro gloria a dos verdores
 Campestre natureza ! Oh ! innocentes
 Dias d'Eden ! que á luz estas collinas
 Nas manhans do equador tinham incantos !
 Cem cavallo pasciam nas campinas,
 Que dos escravos resoavam os cantos !
 Um prazer puro no festim reinava
 Dos copos de crystal ; sobre a donzella
 Descia linda afortunada estrella ;
 Em sangue amigo o coração nadava.
 Eram as virgens qual os brancos lirios
 Do campo, á doce viração crescendo,
 Tão brandas qual as palmas, e martyrios
 Os roxos olhos, luz e amor vertendo.
 Pois bem, tudo acabou-se ; a vida pesa
 Ora alli, a onda de oiro que entre rosas
 E entre murtas correu—

Não era o Guesa
 Que fugia através da noite umbrosa ?—
 Por isso apenas, ao rumor do inverno
 Sonorosa a espessura dos palmares,
 Um canto se ouve solitário interno,
 Que traz á alma doer, silencio aos ares
 Não n'o repetem ecchos namorados
 Ás meigas solidões ; são antes como
 No ermo a calar, de céus abandonados
 O eccho talvez por melindroso assomo.
 Gemer s'escutam nos violões da aldeia
 Chordas do eoração, por mãos franzinas
 D'espurio genio que invisivel crea
 N'alma deserto amor ; e as peregrinas,
 As vibradas aragens leve-errantes
 No saudoso bafejo ; e das palmeiras
 Saindo uns alvos anjos, mui distantes

Inclinando-se ás ondas das ribeiras—
 E o remanso espelhoso e docemente
 Diaphano e sombrio da lagoa,
 O saudoso amarantho do occidente
 E os sons geraes que a natureza entoa—
 Céus! nos dias d'hinverno, que saudade
 Na choça entre os palmares do equador!
 E á tantá, á tanta sensibilidade,
 Ai do peito que sente fundo amor!

Veu o verão; passaram para os lagos
 Róseos cordões de colhereira etherea,
 A andorinha seus ledos voos vagos
 Já de ao em tórno do casal erguera.
 A baunilha espalhou, por toda a estrada
 D'entre florestas, calidos perfumes
 Qual ínvia chamma errante, apaixonada,
 Que a amar excita, e mata de ciumes.
 Viu-se ao rio o seu curso enfraquecendo
 E atalhar; e não viu-se á pescaria
 Mais caravanas a cantar descendo,
 Fugindo á lapa a lontra luzidia.
 Os corvos sobre os campos abaixaram;
 Nos montes não correram caçadores;
 Rugiu negra a discordia entre os amores,
 E os moços a rugir se separaram.
 —E os céus alvecem na alegria pura
 E dolorosa e doce e tão suave!
 As terras ermam-se aos trinares da ave,
 E o rosto tem pendido Virjanûra!

Ora abriam-se as alvas ao nascente,
 Bem como um lirio immenso desponctando
 Em luz e alvura, que á jornada olente
 Fosse ao viajor desperto convidando—
 Vêde-o! qual se o demonio da inconstancia
 Guiasse a candidez de um seraphim,
 Que ha de prostrar depois—a flor d'infancia
 Cedo s'esfolha, combanida assim. . .
 Oh! eu o vi, tão nobre e se acurvando
 Aos infimos amores! os seus bellos
 Olhos sombrios, vi-o altivo erguel-os—
 E do amor na degradação rojando!
 Oh! quão triste! e eu vi-o na innocencia,

Co' o repouso dos meigos melancholicos
Sorrindo-se aos rugidos tão diabolicos
D'homens, que condemnavam-lhe a existencia!
O vi, que não tremeu deante a miseria,
E mas foi qual no centro do deserto
O monte alevantado—e então mais perto
Das espheras que á luz ardem siderea!
Sublime qual ao raio das desgraças,
Olhando eu vi-o á ideal belleza!
Na dúvida depois, e na tristeza
Do oiro mundano e das mundanas graças
O vi descer penoso para o abysmo
Implacavel, hiante, e sobre a vida
Ai! sem detel-o mão forte ou querida—
Qual outrora ao archanjo d'egoismo,
Filho da dor, das trevas que escurecem
Por toda parte! E afflictivo e invicto
Murchando o coração, puro e maldicto,
Dos infelizes, ai! que ainda adolecem!
Oh! quão bello e quão triste! O approximavam,
E inimigos fugiam-n'o! e então
Só o innocente e a virgem lhe ficavam,
Sem temerem ver nu seu coração.
—E nas palmas o Guesa s'internara
Qual ao futuro voa a mocidade:
Sempre novos amores onde pára;
E sempre, donde vem, funda saudade.

CANTO QUINTO.

1862.

Atravessando a solidão das mattas
A bella estrada infinda-se alvejante ;
De lado e lado densas columnatas
De altivo tronco, abobada frondeante.
Hi Flora e Fauno em toda a vigorosa
Fôrça da terra virginal se ostentam ;
Amor, ao fructo a rama gloriosa,
Ao sol aureo-carmim o orvalho, augmentam.
Bailando as ledas azas na espessura
Alevantam-se as aves ; se lambendo
Luzidio e subtil, na sombra escura
Vê-se o veado os olhos accendendo.
Profundo halentam silenciosas mattas ;
A terra exhala humidos vapores ;
Alto os orgams resoam das cascatas,
A onda através rolando dos pendores.
Hi foram tribus ; onde resupinos
Estão hoje os senhores rodeiados
Dos *cabras* parasitas, assassinos
Da faca e o bacamarte aparelhados ;
A matilha infernal d'estes s'espalma
Das sombras através ; e quem d'um tiro
O eccho á noite escutou, reza por alma
Do que rendeu o último suspiro.
E da selva os tyrannos vãofaustosos,
Que aos sons da musica ou do açoite jantam,
Escravos, a quem outros tão odiosos
Escravos (reis e povos) se aquebrantam,
Não teem, não teem cuidados que não sejam
Os da cubiça ou dos carnaes instinctos
E a vindicta, que então dentro esbravejam
Do peito, o justo e o nobre n'elle extinctos.
E onde estão os villões civilizados
Foram os selvagens, livres na investida
Á sombra de suas settas resguardados,
No amor da gloria e da luctada vida ;

Uns, viciosos ; outros, forasteiros ;
 Todos ao mesmo abysmo—que os não chama,
 Nem d'onde os não evocam. Extrangeiros,
 Tupan ou Theos, quem a luz derrama ?

Um rio á estrada turvo, alevantado
 Lento avulta entre sombras e ramagens ;
 Cavalleiro e corcel bebem, e a nado
 Salvam-n'ó. Pelos jussaraes das margens—
 Oh ! como é doce ao peregrino errante
 Encontrar na soidão americana
 O emblema do soffrer n'uma fragrante
 Flor dos caminhos ! roxa flor silvana,
 Salve !—os maracujás, ao fructo loiro
 O ar cheirando, nas auras adelgaçam
 Verdes brandas sanefas. Azas de oiro,
 As zonas estellantes já s'espaçam
 Da borboleta ephemera nos campos—
 O coração palpita ante o scenario
 Das lagoas azues e os ares amplos
 Onde o vento dos céus ondeia vário,
 Ao sair-se dos bosques de repente,
 As garças, longes, puras, avistando,
 Aureas manhans vermelhas no oriente,
 E entre lirios a rêz cheirosa andando ;
 E á mugibunda voz, do touro altivo
 Que talha os campos nas primeiras aguas,
 Gemendo a solidão—qual peito vivo
 Que em tal quadra, do amor não ruge ás fraguas ?
 S'estende a varzea, qual silenciosa
 Noiva nos verdes leitos da estação ;
 Canta uma voz nos céus harmoniosa,
 Fundo vibra da terra o coração.

Vêde além, do palmar á sombra, a aldeia
 Rindo, natal-festiva e nazarena,
 D'arcos virentes, palmas novas cheia,
 Que ao sentimento dão frescura amena.
 Oh ! poesia christã ! Cantam pastores,
 Grinaldas a agitar de myrto e rosas ;
 Sobre os tectos de palha, multicores
 Mil bandeiras ao ar voam vistosas.
 Oh ! quão formoso o sol ! de luz quão bellas
 As horas, quando a terra na harmonia !

Vestem os troncos flores amarellas,
 Astro jocundo ás manjedoiras guia!
 Oh, poesia christã do Nascimento
 Ao fim da vida do anno! vê-se ao Deus
 O olhar azul-brilhante e o firmamento
 Berço da natureza—amam-se os céus!
 —E dizer-se que trazem do martyrio,
 Todos que nascem n'este dia, a sina,
 E que, de tanto amor e tanto lirio,
 Do Natal, a tragedia se origina. . .
 Entretanto, morrer na cruz, dolentes,
 Não é o que mais custa aos infelizes
 Que as fronte pendem cheias de matizes,
 Porém n'ella viver. Dão-se os presentes;
 Hão festas Mima e Mena. Vão parando
 Pelas ruas á noite os coros—que heis
 De ouvir té de manhan.—Como, alvorando,
 É doce ao canto despertar de Reis!
 Dos moços e as trigueiras da cabana
 Ruge a viola aldeião—

“ Tu qual a tarde,
 Que no ar tens a tristeza americana,
 Quando a alegria, quando a felicidade
 “ Dos céus desceram—porque não t'embalas
 Na dança, onde mais linda não fluctua?
 De todos apartada, e a sós te calas,
 Quando voz não ha doce qual a tua?
 “ A isenção crê-se de moral sagrada:
 Natura fere: e na belleza, o escandalo
 Traz a virtude do pudor magoada,
 Que alembra o effluvio do cheiroso sandalo.
 “ Como são meigos, Dula, os modos teus!
 Es tão honesta e cheia de decencia
 Qual a nudez, adôrno da innocencia
 Á terra exposta e olhando para os céus!”
 “ Viajor sitibundo dos desertos,
 Salve, tu, que chegaste á fresca fonte!
 Este é da terra o centro e do horizonte,
 A amor os céus e os corações abertos!
 Sou a flor negra, do Sharão a rosa,
 Sou o lirio dos valles; das profundas
 Ondas, quaes os das pombas gemebundas
 Meus olhos são, da luz fatal, umbrosa.

- ‘ Negra, negra eu sou, mas formosissima
Qual as tendas brilhantes de Kedar !
Arde a myrrha nos seios meus purissima—
Oh ! dá confortos, que hei sêde de amar !
- ‘ Sou o primeiro amor, sou eu a esposa
Que no deserto encontra-se perdida ;
Do crepusculo a musa, a promettida
Patria dos lirios, do Sharão a rosa.
- ‘ Da tarde a luz, dos campos a bonina
Que attrahe cheirando e colhe-a mão de amor ;
Dos palmares a fonte crystallina
Que, de tão pura, funde-se em negror ;
- ‘ Do viajor a sêsta eu sou, a esposa,
Sou eu a apaixonada Brazileira,
Queimado collo, ardente cannelleira,
O lauro cinnamomo, o lirio, a rosa !
- ‘ Meus olhos são dois fogos solitarios,
E os labios meus, humentes de coral ;
Meus olhos são dois tumulos mortuarios—
Morena tarde, o sol meridional.
- ‘ São a roman partida minha bocca,
Meus dentes o alvo creme e os puros lirios ;
Tenho o riso d’aurora e dos delirios
O beijo ; reluzida a coifa e louca :
- ‘ Tenho, tenho das cannas flexuosas
O cincto em flor, amorenadas rosas,
Nos peitos os arrulhos do deserto
E raios n’elles, luz d’um céu aberto !
- ‘ Do velludo das eças são meus olhos,
Das negras aguas do palmar ao umbror,
Dos fulgôres nocturnos e os escólhos,
D’onde salva-se. . . quem morreu de amor.
- ‘ Eu nas sombras suspiro da alameda,
Sou eu a sêsta, eu sou a voz que passa ;
Eu gemo qual as pombas—sou da raça
Do escravo e do senhor—sou Dulaleda.
- ‘ É minha mãe a noite negra e rorida,
Meu pae o dia claro de verão ;
Sou a saudade, sou a zona torrida,
Bella quaes pavilhões de Salomão.
- ‘ Vem, meu amado ; eu sou o lirio, a rosa,
A luz da tarde, o fogo de pureza ;
Vem, oasis eu sou da natureza,
Dos desertos a amante, a irmã, a esposa !

‘ Amam-te o sabio e a donzellinha instavel—
 Oh! é terrivel, qual a morte, o amor!
 E os zelos seus o inferno inexoravel—
 E eu desfalleço á só falta da dor. . .’
 Tal o canto, que voa enamorado
 D’entre os hymnos de chammas d’outras éras,
 Flor do cactus, candentes primaveras,
 Das selvas da soedade ao denso umbrado.
 E estão ás sombras do arvoredó á tarde
 Com flores nos cabellos as lascivas,
 As mulatas saudosas semprevivas,
 Socias gentis do amor e a liberdade.
 Enfeitiçadas, dos primeiros annos,
 Do *senhor*, que as possue e que as despreza,
 Já n’áscuas dos estimulos insanos
 Sobem a amor, ou caem sem defesa.
 Qual da origem offensas e mordidas,
 Dão-se aos sentidos mais que aos sentimentos
 E mortas da urna conjugal, dos ventos
 Dos destinos a flor, viçam perdidas.
 Amando ao branco, ao maternal exemplo,
 Mais co’o nacar dos risos, erramundas
 Vão, dos amores desdenhando o templo
 Que é solidão de rôlas gemebundas.
 Mas é no instincto da maternidade,
 Quando mais na miseria, que heis de vel-as!
 Corajosas, humildes e tão bellas,
 E sem remorso terem nem saudade.
 Seus filhos teem só mãe na terra, e em cima
 Nos céus um Deus tão só; dos aureos seios
 Corré-lhes sempre o leite; e inda se arrima
 A ellas o avô, amparos d’elle e esteios.
 E as serpentes de fogo, illuminadas,
 Sibilantes, na acção do amor ferozes,
 Despem agora a pell’ d’envenenadas
 E azas estendem gasalhosas, doces.
 Não tem nenhum romance a vida sua,
 Do capricho ou do orgulho das senhoras
 Uma face na treva, outra ás auroras;
 Foram, quaes são—a alma lhes fluctua.

 Estancia amena, que a verdura umbrava,
 Onde a ave multicolor se confundia
 Co’o rubro fructo, e a vida s’escoava

Tão doce a parecer que se morria!
 'Stava alli Dulaleda sob os arcos
 Das felizes aldeias, que passaram;
 Mais doces termos, mais floridos marcos
 Os destinos a amor nunca traçaram.
 N'estes sitios vagando, oh! quão mavioso,
 Quão brando o talhe ethereal-primevo
 De lança e palma! era o adeus saudoso,
 Da tarde a luz, o triste vago enlêvo.
 Das solidões e a natureza do ermo
 O seu semblante qual se resentia,
 D'onde lhe vinha o lento modo infermo
 Mais da extranheza do que em si sentia:
 Suave entristecer da terra e enleios
 De genitora pubere, que sente
 E ouve medrosa a lhe gyrar nos seios
 Da humanidade a onda, e em ser temente,
 Quanta suavidade no recato
 Seu então, essa coroa da belleza,
 Que se gera do coração sensato
 A esconder o que é vil na natureza!
 Era a indolencia mesma, os seus retinctos
 Olhos fechando, abrindo, em solitaria
 Scintillação de—vividros, extinctos—
 Apagando, accendendo a luz mortuaria:
 Tremulos, negros, ao palmar saudoso
 Attrahiam, levavam para o umbror,
 Lá, lá na treva—ao collo mavioso
 E ao vago enlêvo da morena flor.
 Mas, á hora em que a luz se despedia,
 Que a natureza pallida ficava
 E ao seu adeus a terra estremecia,
 Negro-arido o ermo, e se calava;
 E que os morros ethereos caminhando
 Agrupavam-se ao livido occidente,
 Aos abysmos d'além p'ra longe olhando,
 Por cima do horizonte, ao sol cadente;
 E as collinas erguendo-se no espaço
 Imprimiam crepuscular do pejo,
 Dos céus na face, da saudade o beijo,
 Amplo ao em tórno do horizonte o abraço;
 Então a quanto bella Dulaleda
 Aos rochedos das fontes das correntes,
 Sitios incultos, sós da sombra e a pedra,

Descer co'a tarde via-se. Entre as gentes :
 ' Presidem olhos maus ao nascimento
 Da infancia, que na luz da natureza
 Entristece irradiando de belleza,
 Diziam e, co'a dor no pensamento,
 Oh ! como em pena todos não se olhavam
 Ao vel-a, tão sozinha, nas ribeiras,
 Na solidão da terra e das palmeiras
 Que da tarde nas sombras tremolavam !
 A hora incantadora das saudades
 Passara aos gestos seus, hora de quando
 Vem a noite descendo e que das tardes
 Vai-se o róseo crepusculo apartando :
 Mágoa formosa para dar ao externo
 Da belleza os quaes tons mellodiosos
 De immenso incanto—entristecer dos gózos,
 Se á face manda o mel do peito o inferno :
 Meiguice de perda de descontente
 N'essa hora incantadora—ó Dulaleda,
 É infeliz olhar-se longamente
 Para as aguas que vão do abysmo á quéda !
 Certo, ha desgraça n'um sorrir tão doce
 Como nunca se viu ! A similhaça
 Da hora saudosa—e como se lhe fosse
 Nas aguas esquecidas a lembrança.
 E as ondas a descer vibrando uma harpa,
 Outra as brisas vibrando na soidão,
 Ambas distinctas—o veneno, a farpa—
 Tudo a levar-lhe morte ao coração.
 Das sombras no vapor se confundia
 O seu cabelo ; o collo amorenado
 Depois, mais, mais nas trevas apagado ;
 Té que nas noites toda s'extinguia.

“ Mentiram, que nem nunca foram esses
 Já restos Dula, a d'estes valles nossos !
 —Talvez me ouvindo estejas. . . se tu descas
 Do tecto senhoreal sobre os destroços.
 “ Os senhores passaram. . !—Meu amigo,
 Olha bem para alli ! o corpo, a vela,
 A negra que pranteia juncto d'ella,
 E a miseria !—Foi isto o amor antigo ?
 “ Eu sei oomo estas coisas acontecem,
 E eu podera dizer—

Scintelha leda !

Matiz de luz ! aqui d'onde s'esquecem
 Todos, que vens fazer ?—oh ! Dulaleda ! . . .
 “ E o geniozinho lindo retirou-se
 Instantaneo d'alli da luz dos ares,
 Queixume zumbidor, que apresentou-se,
 E voltou para o fundo dos palmares ! . . .
 “ —Meu cavallo alazão de frechas brancas,
 Andar ! correr ! A estrada da Victoria,
 Cheia d'onças, visagens e barrancas,
 Quem vence-a, chega a descansar na gloria !”

Quão longa vai ! ladeiras pedregosas,
 Que é forçoso subir mais lentamente ;
 O embrenhado feroz. . . vêde a tremente
 Ondulação das malhas luminosas

N'um relampago, o tigre atrás da corça !
 Pobre da corça ! para aquella esvoaça
 Sempre a morte—se o indio arco s'esforça,
 Ao flanco a frecha ; ou qual agora passa !

Té contra a morte quer-se resistencia :
 Acata ao bravo o raio das batalhas,
 E sobre o fraco, a timida innocencia,
 Lança-se a fome, partem-se as metralhas.

Surdo soa o tropel da cavalgada,
 Nos terrenos fecundos ; mollemente
 Brilha ao sol o folhedo translucente ;
 Das aves se ouve a cânora estralada.

“ Eis as flores ; a planta na alegria
 Tem um riso tambem—quão frescas margens !
 Estas correntes, que da noite ao dia,
 Do branco leito seu s'erguem selvagens
 “ E ás cheias pluviaes mugindo voam
 Através dos sertões, desconhecidas
 Dos mappas das sciencias, oh ! queridas
 Á nossa vinda são ! Ainda resoam
 “ Ecchos por hi algures, bem os ouço
 Dos caçadores companheiros meus—
 E qual na infancia, hoje eu volto moço
 Nos collos bracejar velozes seus.”

Tomado o Guesa d'estes sentimentos,
 Rolava na onda purpuro-amarella
 Á contra correnteza além. Momentos
 Em que, vário o cabello á fronte bella,

No peito dentro, de ritual antigo
 Elle cria a ablução fazer, que é dada
 A esse que tem de penetrar sagrada
 Habitação da morte, ou de um amigo.
 Porque elle tinha a religião formosa
 Meiga do hóspede, que venera o asylo
 Que o acolhêra qual aberta rosa,
 E onde sempre viveu puro e tranquillo.
 Porém victimas foram innocentes
 A os que dos Edens através deslisam—
 Imigos naturaes, sentem-lhe'os dentes
 Os alvos pés que na cabeça os pisam.
 E de mais de uma porta elle chorando
 Solitario saiu. Quando, já tarde,
 Depois fez-se entre mágoas a verdade,
 Quão longe estava elle! Porém quando,
 Sós entre si, os que banido o haviam,
 Tinham-se, que nem homens, lacerado,
 Os tão fraternos quando então se uniam
 Contra um orpham—era este ainda o culpado?
 Eu sei que no paiz, que amara tanto,
 Qual em campos queimados a tristeza
 Caiu feral. 'Com o innocente pranto,
 Diziam, foi-se a bella natureza.'

Fôra tomada a refeição da tarde,
 E na ribeira a noite adormecida
 Do Marianno á voz e ao fogo que arde
 Na ramada. Ás auroras a partida!
 Cedinho amava o Guesa alevantar-se
 E olhando aos céus ficar, pela alma extactica
 Sentindo do oriente a transcoar-se
 Doce, nativa luz, alva, sympathica!
 Partir antes do albor—leda e formosa
 Através do luar a caravana
 Com a vista a seguir, tão vagarosa
 Caminhando na pallida savana;
 E no areial rangendo cadencioso
 Dos palafrens o passo; e conversando
 As vozes,—um som nautico e saudoso,—
 Do deserto aos silencios escutando.
 Elle então recordava a madrugada
 Em que partiram todos ao luar,
 Como os cavallos brancos relincharam,

Eos adeuses dizendo—até voltar—
 Voltara essa criança abandonada
 Dos destinos, que então errante a sós
 Os Xeques piedosos encontraram,
 Que foi o último Guesa á lenda atroz:
 N'este mesmo areial (tudo estou vendo)
 Um dia assim, e o mundo illuminado;
 Só não tanto da calma retremendo
 O resplendor solar, nem tão doirado. . .
 —Vós, que na lenda, do princípio, vistes
 O bello, embora a fórma extravagante,
 O tractado firmai da paz, que existe
 Entre vós, o cantor e o Guesa Errante:
 Elle afinou as chordas de sua harpa
 Nos tons que elle somente e a sós escuta;
 Nunca os ouviu dos mestres—se desfarpa
 Talvez por isso a vibração d'inculta
 No vosso ouvido. Que aprender quizera,
 Sabem-n'ó todos.—Lêde lettras sestras
 Quando fóra das leis tambem: quem dera
 Que o fizesseis! e os bellos *sons* da orchestra
 Não vos levaram ao desdem tão facil
 Pelos *gritos*, que estão na natureza:
 Desaccordos, talvez; d'esp'rança grácil,
 Talvez não; mas, selvagens de pureza!
 E porque o sejam, palmas que arrebetem
 De si mesmas nos cumes aos espaços,
 Resulta *insurreição*, que as deshalentem
 Céus e que a raios quebrem-lhes os braços?
 Aos esplendores da arte desaffeito,
 Dos montes o escholar e das estrellas,
 Traja apenas sandalia e manto (ao geito
 Do Inca), mas de oiro puro e pedras bellas.
 Pois elle continúa, á propria fórma
 Do barbaro dominio, a rósea fita
 Ou já da historia a lâmina, ou a norma
 Da saudade, a tragedia ou a vindicta.
 Vel-o-heis do amor o sempre afortunado;
 A agua mais *crystallina*, os mais rubentes
 Fructos são d'elle, os divinaes presentes
 Do aureo templo do Sol—pobre Leonardo,
 Que acceitando os dons, que eram-lhe devidos,
 E agradecendo aos céus de os dar tão doces,
 Viu na terra os seus dias denegridos

Pela inveja dos homens—e aos ferozes
 Brados vãos, percorrendo Suna ao largo,
 Ao em tórno do mundo, após, então
 Vertido todo o pranto negro e amargo,
 Lhe arrancarem vereis o coração.

Emtanto o cavalleiro, as redeas sôltas
 No pescoço ondulante do cavallo,
 As mãos no arsão da sella, pelas voltas
 Ia da estrada. Ao natural embalo
 Arfam os bosques; alto o sol vibrado
 (O ginnete, que os passos moderava,
 Assopra e treme ao faro perturbado—
 Rasto inimigo no areial s'encrava),
 Aos elevados ventos se alevantam
 Das baunilhas, que abraçam-se co'a palma
 E o peito a longos haustos aquebrantam,
 Quentes perfumes ao cair da calma.
 E reboando grandemente as mattas,
 Negro oceano de palmas se movendo
 N'um horizonte de oiro, e as terras altas,
 Té onde alcança a vista, s'estendendo
 (Elle na parte do caminho entrara
 Que é desolada, da aridez da terra
 Da cannarana que ao verão murchara,
 Campos da sêde, o rio longe e a serra);
 Um céu de azul-escuro sumptuoso,
 Um sol de chammas na amplidão pulsando,
 E da *aura* além no plaino glorioso
 As sombras d'azas rapidas errando;
 Espelhando o areial, vendo-se os ares
 Na vibração das luzes amarellas;
 Longe, o fulgor ondeiante dos palmares,
 —O espaço um reino das miragens bellas—
 Ante a acção creadora abre-se a frente
 Ao genio que se agita, o olhar chammeja
 Fixo a um poncto, ou no espaço ou no horizonte,
 D'onde a imagem s'eleva, e desce e o beija.

“ Bem pode ser—nas calmas, aos mormaços,
 E na terra das rosas, que abram ellas
 Em toda florescia nos espaços
 Do ar abrazado, luminosas, bellas—
 “ Das calmas estou vendo eu a miragem,—

Vingando luzes, fulgorando rosas—
Oh! é mesmo um rosal! vê-se-lhe a imagem
Refracta nas areias espelhosas.
“Do sol co’a vibração vibram apenas!
Recentemente abertas, incarnadas,
Crystallinas, undosas—quão amenas
São as luzentes pet’las de granadas!
“Côres tão puras, que o sentir d’esp’rança
Reavivam dos dias innocentes,
Longe as trevas, na aurora da bonança
Vi no Mediterraneo tão somentes;
“Ou na bocca dos roseos recém-nados
Vivo-sanguinea, fêbrea, latejante
Ai! á ausencia de seios, que negados
Por mãe lhes foram; nas romans rorantes;
“Ou nas tinctas tão frescas, tão jocundas
Dos roseos univalves das Antilhas;
Ou em certas dos corações profundas
Membranas, d’onde as mágoas não são filhas.
“Vejo não ser ficção que exista o Eden,
Embora sempre além—d’aquelle ao meio. . .
Um lirio de Jesus! branco, a que cedem
As rosas, me affirmando, ver eu creio! . . .
“Só me lembra uma vez ter encontrado
A edenal criação, o de pureza
Lirio na aurea innocencia, unico amado
E que immutavel é na natureza.
“A ideal Beatriz dos céus do Dante,
A sempre-noiva e sempre-formosura,
Azul o firmamento e além distante,
Que entre luzes está e é luz mais pura:
“Dos céus virtude, de Virginia a historia,
Das manhans o astro, da antenoite o cirio,
Lirio ‘qual Salomão em toda a gloria
Nunca vestiu-se’, de candor o lirio.
“Foi o que de mais puro eu vi na terra!
Bem foi que eu visse—a mansidão celeste,
Que das cecéns mais brancas se reveste
E dentro o que ha de mais divino encerra.
“Olhos que habituaram-se com vel-a
Acabam por gravar a imagem n’alma,
Que lá lhe fica interior estrella—
Fonte, de sempre que desole a calma.
“Feliz do amor que viu a peregrina!

Com semblante tão puro, nunca mais
De dez annos teria uma menina,
Ainda depois do choro e antes dos ais :
“ Quando na luz lhe chegam dos semblantes
Os anjos da affeição, esses primeiros
E os mais mimosos doces habitantes
Do coração, que se abre sem mysterios
“ Porque a dar nada tem. A presentida
Ventura, que no amor os homens sóem
Ver ou na gloria, as unicas seguidas
Veredas, do erro, e mesmas que a destroem,
“ Talvez, talvez, e a eterna adolescencia
Do coração humano *alli* houvera
Estado—e então na candida existencia
Doce melancholia amor fizera,
“ E qual convem a amor em que acordamos
Da infancia ao hymno—eternamente ouvido,
Se á mudez divinal communicamos
Lettras com sêllo de oiro aos céus batido.
“ Fôra talvez a creação do poeta—
A flor, a que se pende, a que cingida,
Tão meigo o olhar, tão doce o rir, tão quieta
Ao peito amante, e a ver-se tão querida
“ Quanto querente, aos magos esplendores
De um luar seu dos trópicos, não viu-se
Por brutal movimento dos amores
Repellida infeliz, porque sentiu-se
“ Trahido um coração, qual acontece
Ao que amou a impureza. Porém fôra
Ella a flor,—que jamais ver-se, entristece
E a descrença nos traz de céus e auroras.
“ Pretende o Hindú salvar-se da vingança
Dos deuses, na innocencia desposando
Seus anjos d’olhos negros ; e a criança
Á amada sombra do senhor vingando
“ S’inclina qual heliantho, que ao nascente
Sol se prendendo segue-o solitario,
Calma ou tufão—até que no occidente
Desça com o astro seu. Nenhum contrario
“ Sonho illusor de cega natureza
Turbou quem viu-se na serenidade
Da posse do que não possuir mais pesa—
Mas, terão esses a felicidade ?
‘ Junctas e opalescentes confundidas

Chammas sonoras, que em mudez perduram,
Que a sós, ou que por sempre mal nutridas,
Em raiva interior nunca susurram. . .

“ *Aquella* azas alembra alvi-candentes,
Luminosa a manhan, que sobre os mares
Á branca luz voando, a ver contentes
Ficam os nautas, se abrilhantam os ares.
“ E as rosas mais brilhando, mais brilhando,
Ao maior esplendor illuminante
Vê-se terem tocado, e que é o instante
Que da luz foge o espirito, apagando.

“ Ondeiam sobre a calma (oh ! as aragens !)
Os ethereos rosaes !—Co’o movimento
De um véu de rosas desdobrado ao vento
Vão, oh ! vão elevando-se as miragens ! . .
“—Nunca as d’aurora cinnabarias palmas
Nem o rubor em faces innocentes
Extinguiram-se tão esvanecentes !

—Da encandeitada solidão das calmas

“ Os accesos rosaes, levando a imagem,
Morada aerea d’ella, se apartaram !

—Sois, calmosos desertos sem miragem,
Qual nossa alma se as crenças a deixaram.”

Bem foi que visse, que inda veja, quando
Sua alma apaixonada esmorecia

Ao cansaço do andar divinizando

O que terreno é só, que mais queria

Por um eterno amor, e perguntava :

E esta a lei natural ? ser-se esmagado

Do mesmo a quem s’eleva ? Em cima estava

No ar purissimo, e qual o abandonado

Co’a vertigem da altura, se arrojara !

Infelizes ! Oh ! do utero e da chamma

São as leis implacaveis !—porque avara

Ser da sua c’roa a luz e não o que ama ?

Porém viu, que ha o lirio de virtude,

D’alva a perola, a estrella hyacinthina

Que não se apaga, e que antes d’entre o rude

Clarão solar mais luze e é mais divina.

—E as campinas ao sol scentelham pallidas ;

O areial transparente os céus retracta ;

E esvai-se a de frescura imagem grata

Quando á sêde estalando o viajor.

“ Irei beber ás ondas consagradas
 Da fonte minha, porque sendo eu perto
 Bolham de novo ! a gloria do deserto !
 E lembrança, que á sêde accende o ardor. . .
 “ —Olhai p’ra cima ! os bosques escurecem
 Dentro da azul soidão do firmamento !
 Os regatos ouvis e os trons do vento
 Saltando nas ladeiras quando descem !
 “ Á noite, n’estas Indias do occidente,
 Unido ás companhias solitarias,
 Se ouvem das rodas d’agua, ou da corrente,
 Ou d’escravos ao quarto as tristes arias ;
 “ De dia, o canto meigamente doce
 Das filhas do casal na alva costura,
 Saudoso pela sésta e qual se fosse
 Entoadado ao sentir da escravatura ;
 “ E a noite sonora, ou na harmonia
 Do trovoar do inverno, ou dos luares
 Nos hymnos formosissimos : e o dia
 Todo gemente ás rôlas dos palmares ;
 “ A noite, os unicornios madrugando
 Longe, as vozes o lago e o campo indicam—
 Os homens que andam terras demarcando
 Fixam rayas, e o rumo além praticam ;
 “ Oh á noite ! os terreiros animados
 Da fogueira ao clarão vasto e selvagem,
 E as grandes vozes dos serões cantados
 Resoando das noites na voragem ! . . .”
 E nobremente galopava o Guesa
 Pela estrada cheirosa dos palmares,
 Que não penetra sol e á natureza
 Elevam no deserto a voz dos mares.
 Cresceu n’este paiz, o melhor feito
 Para a imaginação que sedo acorda,
 Do deserto e da calma ao puro leite,
 Das harpas naturaes ao som das chordas.

 “ Bemdicta seja a sombra afortunada !
 Bemdicta a doce genial frescura
 Dos bosques meus ! Esta é a abençoada
 Recepção, para o berço e a sepultura—
 “ Da montanha abundante, em saltos varios
 A corrente doirada ouvis sonora. . .
 Já não couduz a onda viajora

Bella através dos bosques solitarios. . .

“Onde as ondas estão? . . hi descansavam

Os que vinham; e a sêde refrescando,

E nos troncos da margem recortando

As palavras fatidicas, passavam. . .

“Eis bifurca-se a estrada. . . para *léste*

Não pode ir mais quem vai do occaso á gloria—

Oh! como a selva s'empinou celeste!

—Través, o descampado. . . —eis a Victoria. . .”

D'estes sitios á entrada o Guesa Errante

Apeou; aos servos seu corcel deixando,

Se apressou d'elles em se pôr distante.

Diziam que então, pallido murchando,

Fôra beijar a terra juncto á porta

Do arruinado casal, que não entrara;

Co'o pavor que vê deante sombra morta,

Se apartando mui lento, se assentara

Triste ao pé do bacurizeiro annoso,

A abrigar-se do sol. D'esses logares

Respeitando o silencio religioso,

E qual n'uma oração, murmura aos ares:

“Oíço os ermos—ao fundo d'esta calma

Contemplo a Intelligencia universal—

Me reconheço alli—vibra minha alma

De Deus no seio eterno natural.

“Em Deus vibra minha alma—encandescente,

Bello espectro solar, dentro irradia

Elle *aquí*—onde pallido o annuncia

O que o ver pode nunca e mais o sente.

“Eu sinto em *mim* o que *lá* está—é d'estas

Calmas o que animara esta existencia—

Ha de o sentindo estar a Intelligencia

Em si tambem a mim—”

Nas bellas séstas,

Mesmo a estas horas, quando abraza o dia,

Cantam gallos na eira, e que os sons morrem,

Que as jurutís mais gemem, que mais correm

Os regatos azues na selva umbria;

Quando o arvoredado extatico elevado

Roja as densas imagens sobre a terra,

Que as horas quêdam escutando, e que erra

O lento passo do Senhor no umbrado;

Quando não muge o vento, e d'entre os ramos

Os calidos perfumes desprendidos

Não vão-se peregrinos e perdidos
 Longe da verde patria ; quando os gamos
 Descem do oiteiro e sobre as fontes param ;
 Que abate o clima perfumado e quente
 Aos mortaes ; quando no areial candente
 Os lagartos ao sol doirados varam ;
 E que amor sobre os seios desfallece
 Das puras açucenas, que tão lentas
 Ao amor se abandonam somnolentas,
 Ao silencio divino, que então desce ;
 E que das calmas a região fulgura ;
 E que nas fontes a mãe-d'agua canta
 Sobre as ondas de prata entre verdura ;
 Que á tanta luz a natureza incanta :
 Contava a lenda então (não diz em que anno)
 Que alli nascera morto um roseo verme ;
 Que inda além d'isso, do indefeso inerme,
 Unhas cravaram no recente craneo
 Amas negras (horoscopo da coroa. . .)
 E o deixaram, qual Romulus, jazendo ;
 Que ao despertar sua mãe, qual a leoa
 Rugiu ! tomou-o ao seio, o olhou tremendo,
 Chamando-o á vida ! Vivo o Benjamin,
 Quil-o tanto, qual nunca amar se vira !
 Velava-o dia e noite, insomnia e lyra—
 Vós, que mães fordes, heis de sel-o assim.
 E o sagrado menino aos hombros d'ella
 Crescendo, nunca riu-se a mais ninguem ;
 Desprêzo por desprêzo, a sua estrella
 Separava-o da humanidade—em bem.
 E cresceu n'esse amor, que faz mimosos
 Os corações até á crueldade,
 Que os educa p'ra victimas e que ha de
 Nunca mais existir ; e os tão formosos
 Infelizes trás d'elle toda a vida
 Debalde hão de correr. Ai ! triste d'esses
 Que pre-sentem-te, ó summo bem !—não desces
 Dos céus—e elles a terra teem perdida.

Era o solar—um edificio austero
 De espaçosa rural architectura :
 Aos hóspedes o lado todo inteiro
 Do norte pertencia, onde segura
 Morada tinham e bemvidos foram,

D'onde não se iam sem levar saudade,
Qual d'entre os seus ; e ainda hoje memoram
Todos o acolhimento d'esta herdade.

Ao sul, os aposentos da familia
Assobradados, cheios de agasalho ;
E, de angelim co'a rustica mobilia,
Ao meio a grande sala do trabalho.

Ao occidente e á léste eram as bellas
Varandas tropicaes, ás ricas finas
Redes da sésta, ás tardes das estrellas
E ás manhans dos brinquedos das meninas.

Ao lado da familia, e das varandas
No angulo sul-occidental estava
A capella gentil—oh ! como brandas
E alegremente trémulas vibravam

As luzes em seu throno dos altares,
Dos escravos aos coros !—escutando
Paravam passageiros dos palmares,
Que iam o meio do sitio atravessando.

Ao pôr do sol, em moitas alvejavam,
Á frente do casal, os bugaris ;
Mais juncto, tutelares frondeiavam,
Guardas da porta, annosos bacurís.

Logo após estendia-se a esplanada
Dos verdenegros laranjaes frondosos,
Quadrangular, de sol a sol plantada
Na direcção, e os trivios pedregosos :

Pelos tempos da flor, das lorangeiras
Olhando-se por baixo, amanhecendo,
Alvo se via o chão ! brisas fagueiras
Os aromas seraphicos varrendo ;

Pelos tempos do fructo, em fulgorosos,
Em globos de oiro ao sol, ellas estavam
Carregadas, e mais que os fabulosos,
Mais que os jardins hesperios rutilavam.

As senzalas ao de redór, cobertas
Da palma, mui saudavel, mui sonora
Á noite á chuva—alli, n'azas abertas
O pardo beijaflor não dança agora

Ás auras dos fumaes e as bananeiras,
Onde os ranchos, tão limpos ! entre-estavam,
Gordos crioulos retouçando ás beiras,
E onde os velhos á porta se assentavam :

Muitos eram—de Archangelo o carpina,

De Martha e de Satiro o bom carreiro,
 De Thereza a mãe-preta, de Vivina,
 Do avô Domingo'—as tendas, o terreiro.
 Nas grottas ao nascente, estava a fonte
 Qual um astro.—E o paiz todo d'imagens,
 Todo vago-incantado, do horizonte
 Nos grandes seios válidos, selvagens!

E deixara elle os sitios tão formosos
 Quando ainda pequeno em verdes annos ;
 E d'esses tempos são os mysteriosos,
 Os symbolos que ficam sobre-humanos
 Illuminados interior : quizera
 Elle tudo contar—quem n'essa idade
 Escutasse o que a infancia não dissera,
 E a que somente a mãe (Deus charidade !)
 Suppõe-se que entendia ! porque estavam
 Sempre unidos : uns olhos de bonança,
 Os olhos d'ella ; os d'elle se fixavam
 Qual para a luz os olhos da criança,
 Na calma, do equador na immensa estrella,
 'Oh ! eu quero morrer !' balbuciando.
 Seu pae sorria ; a grande mulher bella,
 Co'a tristeza do filho seu, chorando.

Natura (aos seus dilectos. . .) lhe imprimira
 Signo de um odio eterno ; d'onde crê-se
 A causa porque sempre reagira
 Até que a dominara, como vê-se :
 (Extremos d'onda, a amar ao que naufraga)
 Dera-lhe então uns olhos poderosos
 (Qual dentro lhes morasse interna maga)
 Na chamma abertos, risos dolorosos,
 E uma frente celestial, e um nobre
 Altivo coração, que é da belleza
 O solitario incanto—a dor lhe encobre
 E tem por patria, a d'ella e a natureza.
 —Entre outro povo, ás bordas do oceano,
 Como a lembrança vem dos que morreram !
 E os paes, e os descendentes que se geram,
 Ai Esojairam ! pelo amor insano !
 E o que deixei crescendo entre os escravos,
 Candida loira flor de liberdade. . .
 Reage a natureza da saudade
 Da do amor, da miseria e dos aggravos :

Tu fôras o bordão de uma velhice
Que a seu tempo ha de ser dupla e mortal,
Tudo presinto. . . o escudo ou a meiguice
Eu não terei de um peito filial.
—Augusta, o chôro destruiu-te a vista?—
Até talvez eu cegarei. E então
Mesmo os mares, esta onda que me excita
Communicando a esta alma a solidão
Das bellas vagas, que ao destino a elevam,
Não verei mais. . . periodo de horrores,
Se não vier o embrutecer das dores—
D'estas, que dentro aqui fundas se sévam :
Co'as trevas dentro. . . e vivas e ferozes !
As trevas todas ! . . sem olhar aos céus,
D'onde as azues emanações veem doces
Moderal-as. . . sem ver a luz de Deus !
Co'a memoria dos seus queridos mortos
Pode qualquer achar-se á beira-mar ;
Mas dores quereis ver a que estes portos
Fecham-se todos, sem da esp'rança o altar,
Sem até d'estes tectos venerados,
Onde a sombra immortal vem visitar-vos,
O abrigo, que nem mais pode abrigar-vos,
Pois tanto cresce a dor aos exilados,
São as de quando vossos meigos vivos
Que eram vossa alegria e vosso pranto,
Vosso amor, vosso amigo, vosso incanto
Da vossa casa vêdes fugitivos :
Uns, pela intriga d'exterior inveja
Que ás presas toma vosso coração ;
Outros, que o vosso immenso amor não veja
N'elles o vil, o perfido, a traição.
E deixam-vos a sós, e vos evitam ;
E ficais tido pelo que quizerem,
Leproso ou cão : no peito, a se aquecerem,
Sempre veneno as viboras vomitam—
D'onde a calumnia, a filha d'esse inferno
Que céus fôra, e que tabido s'exalma :
Teve a innocencia, amor ; luz, o astro eterno ;
Do alheio mal, teve ella a negra palma,
Da inveja e os cancos em carnal incesto,
Eil-a tomando fórmãs, a calumnia,
De um sorrir gracioso, um fino gesto,
Um vago dizem—' Vêde a infausta mumia ! '

Vêde—na rosea lingua, que innocente
 Phrase-aroma, a que a dor toda se aplaca !
 Vêde ! vêde ! Oh ! a bocca pestilente !
 Que negra podridão verte a cloaca ! . . .
 ‘Justificai-vos !’ De ante a natureza
 Humana solitario emmudeceis,
 Vendo impuro o sorriso da belleza,
 Qual da amizade ao riso estremeceis.
 E começam os dias de amargura,
 Que vos caem por unico thesoiro—
 Oh ! nunca abandoneis na edade pura
 Montes de corações por montes de oiro !
 Duras são as algemas de diamante—
 E ai do que a bem dos homens tem sonhado !
 Não é dos deuses, mas dos semelhantes
 Proprios, que elle ha de ser encadeiado.
 E começam as noites de tristeza,
 Noites do exilio d’alma e da agonia !
 Curva-se Atlas á abobada que pesa
 Invisivel e tragica e sombria !
 Então, na treva a sós e solitario,
 Vê que ninguem subsiste sem a sorte
 De um outro, em quem se firme—algun amparo,
 Um coração, um dardo, ou mesmo a morte.
 Ficar sob as ruinas ninguem queira
 De edificio por outrem levantado :
 Cede o hombro, que atinha-se, esmagado ;
 E voa aos ares a subtil poeira.
 Da sensibilidade e o sentimento,
 Dentro o monstro nutris—real, sois réu !
 Tende-o—gemei aos raios do tormento,
 Vistes Gorgona, não tornais ao céu !

 Por isso, antes do meio da existencia
 Sentiu-se o Orpheu da lyra envelhecido,
 O cabelo grisalho, que em demencia
 Propulsa a dor de um cerebro perdido :
 Qual faces-luz angelicas se tornam
 Quando são pelos homens ’sbofeteadas
 E as impressões das mágoas, que as adornam,
 Brilham, dos dedos de que estão sulcadas,
 As faces frescas, lhe seccaram pallidas
 Qual se, de dentro o pêso, as arrancasse,
 De um coração de chumbo ; mais vorace

O rubro labio, o olhar das chammas válidas
 (Eram-lhe pardos olhos, oh! preclaros,
 Bellos qual os de um deus! tão doce-umbrosos
 Sobre a calma do olhar, tão silenciosos,
 Que inexoraveis, meigos, mudo-avaros,
 N'esse poder da gloria e do mysterio,
 De tarde interior, da natureza
 Da zona torrida e o fulgor vespereo
 Dos abysmos formosos, da belleza,
 Em seu amor mortal alimentar-se
 Viam-se bem do quanto desejavam,
 Que d'elles não podiam separar-se
 E mas d'elles á morte s'incantavam!)
 Elle soffria a eterna dor de quando
 Foi o passado cheio das venturas,
 Que as do presente estão de si travando—
 De que valeu mudança de loucuras?
 Subindo d'astro em astro: 'está n'aquella
 Fronte o condão, que n'esta não havia!'
 Prostrado, viu, sempre ante nova estrella,
 Que a última á primeira não valia.
 E este formoso espirito divino
 Dos sonhos creador de rosa e de oiro,
 Que este corpo destroe brutal, indigno
 Da harmonia feliz,—eterno agoiro,
 Desolador eterno. . . s'estreitando
 E mais e mais os circulos, afflicto
 Pavoroso o viver—quem tal estando,
 Não *quizer*a voltar ao infinito? . . .
 Tudo está no perdão de Magdalena;
 A onda é sempre a onda—e quem s'eleva
 Sem primeiro cair? Foi dura a pena,
 E que fatal se cumpre qual a treva!
 Porém culpa é das faces incarnadas
 Tirando ao coração fôrça e valor,
 Terra exausta, que á luz das alvoradas
 Verdejando da planta estala em flor.
 'Este o trilho. . . que andava o bem amado;
 Por onde eu vou. . . é tudo solidão;
 Feriu, o ferem.' Eis do condemnado
 A historia—escreve-a cada coração.
 —Ergue-te, Peccadora!

E mas, doctores
 Da egreja ensinam (illusor socêgo

A elles crentes, talvez, divino e cego)
 Que era Deus mesmo, e não filho das dores
 Esse que mais soffrera. Porque fôra
 Incompr'hensivel aos irmãos miserrimos
 Tanta virtude a um homem, tanta aurora
 N'um peito solitario e tanto amor,
 Viram-n'o perfeição d'hypocrisia ;
 Condemnaram-n'o juizes integerrimos
 A tormentos, que dão ainda hoje em dia—
 Que a verdade fizesse-se da dor.
 Que a face enrubescesse, lh'a cuspiram
 Quando pendia triste e formosissima ;
 Sempre mais, mais ferozes, o despiram—
 E era igual a de todos a nudez.
 Feriram—era a côr vermelha e bella
 Da do sangue de todos, e humanissima
 A dor em que corria, e mais aquella
 Tremura propria do agno á candidez.
 'É um mortal! . . .' Ai! qual o que mais ama,
 E que fôra tão puro, a ser terrivel!
Eli, Eli, Deus! Sabackthani lamma?—
 Bem vêde-o aos brados, quando a dor incrível
 Sobr'excedeu á humana natureza!
 Que eram sem culpa os homens, elle o viu,
 Os maus e o bom. Era a ideal belleza
 Que chegava—e sua perda presentiu.
 'Sou filho do homem, vosso irmão, que venho :
 (Oh! a infamia poupai-lhe d'este lenho!)
 Qual pre-sente as procellas o deserto,
 Me viram—eis meu coração aberto?
 'Penetrai dentro! é sua a humana sorte—
 Saí da treva! penetrai na luz!
 Mas. . . se á coroa é necessaria a morte,
 Eia! aos horrores! ao flagello! á cruz!'

Ora o que nunca riu-se, á humanidade
 Chorou, e emmudeceu dando o perdão.
 —Morto está? . . . apothose á divindade!—
 Contradisseram a Jesus-Christão.
 Tremeram de o ter juncto, o separaram—
 Quando elle quiz a sua natureza
 Entre os seus; porque amando-lhe a pureza
 Os homens, que loucuras imitaram,
 A virtude imitassem. Nos separam
 Na distancia que vai d'homem a Deus,

Imaginosos, que antes alcançaram
 Ser compellidos que falar dos céus!
 Depois, levando a côr das mães ao rosto
 Que o anjo mata á meiga annunciação;
 Depois, tão longe. . . n'um milagre exposto
 Pondo-o—quem ver mais poude o seu irmão?
 Deixem-n'o-l'ó comnosco, gemebundo
 Na terra a Via-sacra percorrer—
 Ou bem rasão dareis ao povo immundo
 Que ao desfarçado Deus mandou morrer.
 Homem-Deus deixem-n'l'ó e crucificado;
 Sejam qual elle o foi, ou. . . phariseus!
 Vêde que destruis, os do adorado
 Em 'spirito e verdade, templos seus!—
 De qualquer parte e modo, ao coração,
 Multiplicando-se infinitamente
 Da luz os raios, todos convergentes
 Ao fóco eterno—e só glorioso então!
Principios amostrai, os de verdade
 Absolutos; e não ao interesse
 Do vosso, ou de ninguem; e a liberdade
 De cada qual plantar, colhêr a messe,
 Deixai—este é Urano, esta é a Terra—
 Da sombra e da luz, dai a consciencia
 Verdadeira e deixai. Erre quem érra,
 De si, não de sophistas á demencia.
 Se não, porque será que o ensinamento
 Vosso produz contrarios resultados?
 Vossa verdade e o d'azas pensamento
 Dão, amigos, suspeita aos desazados.
 Para de Salvador darem-lhe a palma,
 O resuscitam corpo, ou não lh'a dão:
 Provam a divindade do Deus da alma,
 Nascer, morrer, prodigios! se não, não!
 Ponde-o em vosso govêrno, em vossa casa,
 Em vossa sociedade, em vosso templo,
 Em vosso amor, a ser do lar a braza,
 Não só o mestre, um tanto mais—o exemplo.
 Impostores a declamar—deixai-nos
 Da liberdade ao peito a segurança,
 E o meigo entristecer d'essa esperanza,
 Que dá-nos quem melhor tractou dos céus:
 Dos meninos o amigo; quando está-nos
 Longe a ambição, fluctuando em luz natura,

A alma feliz e rindo a formosura,
 Não vós; elle é quem 'stá comnosco e é Deus.
 Não vós que aproveitais de idolatrias;
 Nem vós iconoclastas, pelo templo
 Em cobranças—schismaticos, o exemplo
 Seguis do mercador, ou do Messias?
 E este habitara lá n'essa floresta
 Onde fôra a alegria; e inda a tristeza
 Vi sem ferocidade e sem braveza,
 Mas tranquilla, saudavel, pura, mesta.

“Já não sae dos seus reinos incantados,
 E nem mais canta ao pino de meio-dia
 Penteiando os cabellos namorados,
 Com que toda d'esmaltes se cobria,
 “A mãe-d'agua, e sorrindo e acenando
 Co'a mãozinha luzente. . . oiçam! lá canta!
 Ouvindo-a estou. . .—Triste, se desincanta,
 Mais que o passado é o que está passando.
 “Eram de verde-mar os seus cabellos,
 Das luzes d'esmeraldea pedraria
 Ao sol radioso, que ella em mil desvellos
 Penteiava dos hombros de ardentia;
 “Labios, flor de rubi; dois astros de oiro
 Olhos tão fascinantes, que os fitando,
 Todo o mortal enlanguencia amando
 E a ver no fundo d'agua os seus thesoiros.
 “A taes horas as mães não consentiam
 Na fonte os filhos—n'esses pensamentos
 Da bella môça dos incantamentos
 E os agro-travos fructos que comiam
 “Nos dolosos palacios os meninos
 Que ella levava, e que acham-se nos rios
 Quando o sol darda a prumo sobre os frios
 Espelhos d'agua, raios tão ferinos,
 “Os vapores s'erguendo—que produzem
 A loucura risonha; e então das margens
 Atiram-se nas ondas trás d'imagens
 Que vêm, que ai! só nos cerebros lhes luzem!
 “—Sob as frondosas tendas verdejantes
 Já não descansam, pelo chão deitados
 Dos ciganos os bandos sempre errantes
 E os cavalloos argenteos-arreitados.
 “Aos banquetes o povo concorria

Das vizinhas fazendas. Ora o digo :
 Uma qual solidão eu presentia
 De minha mãe no riso meu amigo ;
 “ Nas festas religiosas ; nos terreiros
 Illuminados ; nos serões sonoros ;
 Do luar ao silencio nos oiteiros ;
 No sino a recolhêr, aos grandes coros. . .
 “ Tão grande o pranto foi, dos *abandados*
 Que as selvas suas a chorar deixavam—
 Maldicta a lei, que a escolta dos soldados
 Mandou preiar nos que felizes ’stavam !
 “ Lá foge o transfuga—Eia ! miseravel !
 A rebate ! aos alarmas ! pela aurora ! . .
 —Ella foi presentida, e doce e amavel,
 Porquanto, escravidão aqui não fôra
 “ Senão familia e paz ; e os desertores
 Por instincto hi a buscam, hi a esperam.
 —Elyseas sombras ! zephyros das flores,
 Por vós quantas saudades não se geram !
 “ Foge ; das leis a sombra o acompanha—
 Sabe-o, que quando a liberdade acorda
 Aos sons longinquos d’uma etherea chorda,
 Sempre em sangue de martyres se banha.”
 Vão moderando as calmas ; do ar, incerto,
 Menos tremulam na aurea solidão
 As scintellas do sol ; todo o deserto
 Soa á calada. . . ergueu-se a viração.
 E luminosa amarellada vaga
 Da luz solar desdobra-se nos céus ;
 E o firmamento de clarões se alaga,
 Alma aereal em que s’involvê Deus.—
 Jerusalem das selvas, ó Victoria,
 Onde ao collo do amor crescera o Guesa,
 E d’onde, a não ser este que inda a historia
 Vem narrar ; a não ser a natureza
 Formosa do equador ; e os finos silvos
 Que as ruinas repassam, das serpentes
 Nas salas passeiando, sós os vivos
 Successores dos mortos, se os presentes
 Ai ! não souberam conservar a herança
 De antepassados, cuja posse antiga
 Nobilita ao herdeiro, o ampara, o abriga
 Das promessas dos homens, na esperança
 Tendo-lhe forte o coração e isento .

Do desespêro e a dúvida ; a não ser
 O sol, co' a sonora voz do vento,
 Tudo aqui vejo a desapparecer !
 —Mas, que servem juizes e tutores
 Aos tristes pequeninos sem seus paes !
 Melhor fôra não terem defensores,
 Do que tantas miserias e . . . legaes.

Do sol oblíquo o raio, prolongada
 Vai dos troncos a sombra silenciosa :
 Em tarjas de oiro e negras, a esplanada
 Abriu da tarde a página saudosa.
 Vem perto a noite—e inda não era dia. . .
 Já é a tarde—eram então albores. . .
 Pois que esta alma s' eleve na harmonia
 Da rosea tarde e das ethereas flores !

“ A phantastica selva, os horizontes
 Meus, me cercam ! escuto a independente
 Voz dos tucanos. Vê-se claramente
 O quanto a natureza ama estes montes !
 “ Somente as agouzeiras, que partiram,
 Ao tempo os ninhos seus abandonaram,
 Sêccas fontes que á sêde no ar deliram—
 Ai ! d'aqui todas ondas se ausentaram !
 “ Em pouco os bosques haverão crecido
 E ninguem saberá mais dos logares
 Onde eu nasci, excepto o foragido
 E os sem memoria ventos dos palmares.
 “ —Romeiro solitario dos espaços
 Sobre o occidente em fogo o sol s'inclina ;
 Já do crepusc'lo os vaporosos braços
 Remanseiam nos valles ; da collina
 “ Chega a brisa nocturna, e doce e triste
 Dos frescores das murtas odorosas—
 Doce, é doce nas faces, onde existe
 Febre, um beijo roçar que sente a rosas !
 “ Ante os muros de um céu alvo e magoado
 Agora eu vejo as sombras s'elevando,
 Que entre a minha esperança e o meu passado
 Mudam estão. . . talvez de ambos falando.
 “ Lá foi-se embora o sol. Roxas violetas
 Sobre as aras do occaso se derramam ;
 O homem natural depondo as settas,

E qual Brutus, nos seios que o reclamam
 “ Estende-se da terra, onde descansa
 Do afanoso lidar. Elle tecera
 De pesada cadeia a ferrea trança,
 Proprio artificio, e n’ella s’involvera
 “ Laocoonte em serpes, que o arrocham
 N’esta attribuição—

Resplandecendo,

Tremulos céus em astros desabrocham,
 Qual oscillando a noite. Aos céus me prendo.
 “ Ás noas de trindades estendia
 Um anjo as azas alvas da tristeza
 Do crepusculo—então na natureza
 Que mysterios de amor! *Ave, Maria!*
 “ E baixava na sombra mysteriosa
 A Virgem de modestia e formosura,
 Humilde o olhar, tão alva silenciosa
 Palp’bra! ouvindo o que a terra lhe murmura.
 “ Ó a mais doce imagem de pureza!
 De eterna adoração, ó a mais digna,
 Que d’entre a estrella e a candida bonina
 No crepusculo assoma á natureza!
 “ Na harmonia formosa, d’esse enlêvo
 Á sombra alada no ar alva tremente,
 Toda cheia de graças, oh! consente
 A alma s’embevecer!—o impuro, o sévo
 “ Separas da existencia; a divinisa
 Co’a tristeza ideal que tens do Deus—
 Oh! aos incantos de tuas faces lisas
 Quantas saudades sentem-se dos céus!
 “ Ora, á noitinha os bugaris cheiravam,
 E os laranjaes tremiam prateiados!
 E eram da Biblia os cantos levantados
 Para os céus, que o deserto abençoavam.
 “ —Lá estão, meninos!—Do casal á porta,
 Olhos-azues ancião de barba branca,
 Temente a Deus, do que aconselha e exhorta
 A voz co’a lenidade, e a testa franca
 “ Do que é nobre senhor, meu pae dizia:
 ‘ Vejam as rosas mysticas tão bellas
 Da coroa formosa de Maria!
 Pois este aroma que sentís, vem d’ellas
 “ E percorre as espheras! . . olhem Taurus! . .
 O torto Escorpião! . . e a linda môça

Que lhe da úngula salta, os crespos lauros,
 É essa mesma conhecida nossa
 “ Que vem comer a ceia dos meninos
 Que andam só a correr! . . vêde o Cruzeiro
 Do Sul, o d’esta patria co’os destinos—
 Que o honre todo o peito brasileiro!’
 “ E este deserto foi sanctificado
 Aos coros sacros, do Evangelho á gloria:
 Por isso hoje os que aos ferros hão quebrado—
 Quem não teme os quilombos da Victoria?
 “ Os que a si propios se libertam, correm
 Ás sagradas florestas; hi se acoutam
 E endurecem montezes; se hi pernoitam
 Na solidão, ao menos livres morrem.
 “ Não ha mais fertil bosque e mais profundo:
 Os fructos caem, anda mansa a caça,
 E d’onças a muralha negra o abraça,
 Que impenetravel torna-o para o mundo.
 “ Oh! que ha virtude nos rebéis fugidos,
 Que a sociedade deixam dos escravos
 Pela da fera e os mattos! vis ignavos
 São d’estima os comprados e vendidos.
 “ —Piam annuns onde eram os dias sanctos
 A alegria dos ares e os caminhos,
 Que em vão procuro na canção dos ninhos
 E das palmas na voz, que alembra prantos;
 “ E nas eiras colheita preciosa
 Descarregando, os carros cantadores,
 Musica do horizonte harmoniosa
 Ao coração feliz dos lavradores;
 “ E nos patios outrora sonorosos
 Aos tambores, que ledos amanheciam,
 Os escravos em brancos e vistosos
 Trajos, que mais a côr do preto abriam.
 “ —Desde que estes logares tão queridos
 Foram deixados pelos imprudentes
 Passos da minha infancia, os innocentes
 Dias do meu principio estão perdidos.
 “ Foi por manhans seraphicas e puras,
 D’essa ineffavel luz que as manhans vertem. . .
 Mas, se os passos transvãos se convertem,
 De novo o templo entrei das espessuras.”
 Caindo a noite, a solidão respira,
 Poisam as brisas nos bacuriseiros;

Sustam a marcha, que inconstante gyra,
 Reconhecem o sitio os cavalleiros.
 Sae das ruinas do casal e mansa
 Nos alpendres desertos a serpente,
 Bella e lúbrica e óndula, indolente
 Solitaria vagueia—e lá descansa :
 E aos plumbeos raios de uma tarde triste
 Os lucidos umbrosos elos brilham
 E pelo tronco em voltas s'envensilham
 D'arvore secular, que ainda existe.
 Co'as sombras vaporosas as ramagens
 Confundiram-se ; vastos tremularam
 Cheios d'astros os céus, quando as imagens
 Todas do dia ás trevas se passaram.

Noite. Está reclinado o Guesa Errante,
 Olhando,—as grandes selvas se aclararam
 Á fogueira que accesa foi distante. . .
 —Gritam das ruinas ! as soidões gritaram !
 E luzente na noite, para as chammas
 Voa longo sibilo, serpentinos
 No ar desatando laços repentinos,
 Phosphor nas bruno-lucidas escamas,
 E á fogueira lançou-se, do ar alado,
 Surucucú-de-fogo !—arido ouvidos
 Eram crebros funestos estalidos
 Dos seus ducteis annéis, o incendio ateado !
 Oh ! quanto a chamma e a cobra, tormentosas,
 Uma á outra involviam-se raivando
 Por mútua antipathia ! e mais luctando,
 Mais, deslocando-se achas resinosas,
 Em labareda as chammas se laceram,
 Que ao meio d'ellas, rubida, convulsa,
 S'esmalta a cobra e relampeia e pulsa,
 Desdobrada espiral !—Emmudeceram
 Do Guesa os servos, que dispersos foram
 E bradando e bradando amedrontados ;
 Grupam-se ao longe ; emquanto os apagados
 Incendios vêm brazeiros que descoram.
 Mas, desondeiando pela terra o açoite,
 A cobra, em todo o orgulho de serpente,
 Alça o collo ; e ciciando, e lentamente,
 O Guesa a vê passar través da noite ;
 E luminosa e qual se então se houvesse,

Vencidas chammas, accendido n'ellas,
 Traço de luz, lhe nota as malhas bellas
 Do vermelhão, que ás iras resplandece.
 Ora apagou-se; e d'um brunido umbrio,
 Penetrou das ruinas na caverna :
 Lá, viva tocha o craneo, vela eterna ;
 Os viandantes a vêm—quem nunca a viu ?
 Umbrosa e tarda, á do silencio guarda,
 Oh ! paz e amor ao genio bom dos lares,
 Que a luz offende, que importuna accende
 Pródigo filho, a dor d'estes logares !

E esta Equidade eterna, que aos céus dera
 O raio serpentino, deu á terra
 A serpente radiante—açoite e açoite,
 Ou relampago, ou acção fugaz da noite.
 A dor foi longa, viu-se a pausa que houve—
 E continúa o Guesa, tristemente
 A frente a alevantar, que tão pendente
 Taciturna caía—

“ Deus se louve !

“ Passei os oceanos tantas vezes,
 Que d'elles fiz a patria predilecta
 De um coração (e a terra em flor aberta)
 Que a não tinha entre os homens, entre os mezes.
 “ Hoje ninguem podera separal-o
 D'essa patria de mar e céus, que exila
 D'onde o homem trae, d'onde a mulher scintilla
 O meigo olhar. . . bem que vivera a amal-o.
 “ Tambem amam as ondas de turqueza
 Aos seus naufragos; mais : n'estas s'esquece
 Que o tempo corre, n'estas se adormece
 Fóra d'elle, ao olhar da natureza.
 “ Sagrados bosques ! eu devera um dia
 Vir saudar-vos ; portanto, estão completos
 Meus longos passos. Tutelares tectos
 Do lar deixado, que me protegia !
 “ Não tróco o vosso amor tranquillo e fundo
 E o meditando estar á grande sombra
 D'esta desolação que se descombra,
 Que em terra dá, pelo melhor do mundo !
 “ Deitado a sós na solidão das flores,
 Eu contemplo a harmonia das estrellas :
 São as constellações formosas, bellas

Qual coroas dos tempos dos amores.
“ Terra ! ó mãe ! que a resignação da crença
No alvo silencio tens dos seios teus—
Era aos homens somente a indiferença,
Nem deixo aos outros meu quinhão dos céus !
“ Se approximam nas sombras transparentes
As imagens d’outrora, me rodeiam—
Nem contentes estão nem descontentes,
Mas inspiram saudade e silenceiam.
“ Na viva terra eu deito-me qual morto
E alevanto minha alma para Deus ;
Qual o Christo tambem tenho meu Horto,
Onde livre derramo os prantos meus.
“ Ha um tempo na vida em que as estrellas
Alvejantes do cincto de Galáxia
Nos florescem na terra, e as sendas bellas
Corremos cheios de fortuna e audacia :
“ Porém, dos céus azues sedo se apagam
Os fúlguros caminhos. . . e á lembrança
Vendo ficam-se as sombras, que divagam
Lá, dos justos na bemaventurança :
“ E o luz-negro cabello e a branca fronte,
Pel’ sol do deserto já queimados,
Quando os dias d’aurora no horizonte. . .
—Corram elles ! porém, mais apressados!—
“ A mim por um seu raio os sóes tomaram !
Por um astro entre os cumes, entre as tardes,
Os céus ; por meteóro, as tempestades
Íntimo das espheras me saudaram !
“ E a linguagem eu sei mystica e bella
Das noites aprendida no deserto ;
Da natureza eu leio á luz da estrella
No livro universal, que tenho aberto.
“ Da noite a negridão quanto é formosa !
Pura, quão pura a auri-estrellada treva !
Da terra aos céus, na sombra vaporosa,
O espirito immortal s’expande e eleva !
“ Que socêgo na terra ! se lhe sente
O pezaroso, o respirar profundo
Em que desprende vida para o mundo,
E d’elle absorve a morte : levemente,
“ Qual navio, por noite de solsticio
Á sombra transparente navegando
Ao mar alto, espectral, e que ao bulicio

Das vagas mal percebe-se jogando,
 “ Sente-se-lhe o equilibrio do balanço
 Pela revolução.

Oiço as estrellas,
 Da celeste concordia no descanso,
 Em seus assentos, practicando entre ellas.
 “ E as estrellas desmaiam. D'além montes
 Frescas emanações d'alvas da lua,
 O riso, o incanto das doiradas fontes,
 Tingem dos céus de seda a face nua.
 “ Quão branda viração move a folhagem !
 Qual por manhans os trinos na espessura,
 De quando em quando—do silencio a imagem
 Toda occupa a soidão. Remonta a altura,
 “ Já dos bosques despindo os negros cinctos,
 Soberbamente a lua magestosa !
 Patria de amor em campos de jacinthos,
 Enlêvos da donzella harmoniosa :
 “ Do céu negro-azul-aureo sobe ao throno !
 Desdobraram-se em chammas os luares,
 Formosa palpebra em mavioso somno
 Que os olhos cerram da soidão dos ares :
 “ Ó noites de alabastro ! ó brancas noites
 Do equador ! Que de imagens não fluctuam
 Quando as nuvens, em pallidos magotes
 E a vida em negras vagas, não estuam ! . .
 “—Oiço. . . através dos luares se deslisa
 Alguma aerea fórma, que á tal hora,
 Triste viajante da nocturna brisa,
 Á terra talvez desce, antes da aurora !
 “ Dós que passam eu oiço as vozes querulas
 Através do luar. . . voltou a sêde—
 Oh ! oh ! terrivel ! quando em claras perolas
 O orvalho brilha e se derrama e perde !
 “ E os arvoredos que de dia aos ventos
 Torcem braços no ar, que aos céus imploram,
 Ora, qual implacaveis pensamentos
 Da terra, s'erguem, umbram-se e deploram.
 “ Rolam dos grandes ramos pela terra
 As sombras, que s'estendem silenciosas :
 Sempre que pelos cumes se decerra
 Maior luz, caem ellas mais umbrosas. . .
 “—Da lua ás argentiferas espheras,
 Aos conductores crótalos cantando,

Movendo as azas vão livido-ethereas
 Os gansos docemente viajando—
 “Lá vão elles ! as vozes pelos ares
 Longes, teem d’harmonias mysteriosas
 Das sideraes soidões—oh ! quão saudosas
 São pela esphera as vozes aos luares !

.

“ Dormem os pagens ; eu cansei-os todos ;
 Viram a minha solidão,—fizeram
 Da noite o fogaréu, e por taes modos
 Soltando a cavalgada, adormeceram.
 “ Os ouvi de clareira e encruzilhadas,
 D’onde partem ramaes p’ra todos ponctos,
 N’esses baixinho murmurados contos
 Dos phantasmas, dos Indios e as mandadas.
 “ Bem hajam os que respeitam a tristeza
 Em que o bardo recolhe-se ! . . o Imigo
 Não foi a do Horto perturbar : e eu sigo
 Co’a mente a humana historia—e como pesa
 “ Ver uma esposa, um ente de doçura
 Fazendo o que nem fez o Reprovado—
 E ruge o sabio mundo, horrorisado
 Contra os que á sombra *criminosa* escura
 “ Comprazem-se de estar a sós scismando !
 ‘ Scismando em que ? porque ? se á bolsa, á mesa,
 Se ao leito nada falta-lhes—e estando
 Qual a conspirar contra a natureza ! . . ’
 “ Tão socegado eu repoisar quizera !
 E somente contemplo este socêgo—
 S’eleva o fumo do tição que ardera,
 E elles descansam ; eu á dor me entrego.
 “ Da dúvida, á descrença, á impiedade,
 As sciencias dos homens me levaram :
 Loucos os que se vão á sociedade,
 Que hi procuram o que ahi nunca encontraram !
 “ Senti meu coração se resfriando
 Qual de ferida que produz o açoite,
 Qual meteoro rubido cortando
 Os seios mudos de uma eterna noite :
 “ O réu de sempre ! mesmo quando passe
 Na solidão, ignoto, ao proprio abalo,
 Eu sinto o dom celeste abandonal-o,
 Sedo a alegria o abandonou e vai-se !

“Resta a noite polar, esta alma triste
 A estender-se por sobre a terra immensa,
 Pedindo, ao menos dê-lhe a indiferença,
 Ao que não deu-lhe o olvido e eterno existe. . .
 “—Que horas serão? Eu vi da lua o rosto
 Amplo alvejar de além do Marianno;
 E já tombando vai do lado opposto—
 Terei passado a noite n'este insano
 “Recordar, e que assim sempre me deixa?
 —Quanto! quanto fizeram-me soffrer!
 Levar de mundo a mundo, que nos vexa,
 Os bens de nossos paes, 'té os perder. . .
 “Nascer-se nobre e haver muitos captivos,
 Terras vastas por campos e por montes,
 E ouvir ao campo, ao monte, aos ventos vivos
 Dos céus, aos astros: ‘estes horizontes
 “Todos, todos são teus!’ E ver adeante
 A gloria; o largo mundo já pequeno
 Para tanto infinito; e este diamante
 Da vida virgem. . . vil putrido ceno. . .
 “Serem causa de toda esta desgraça—
 Fazenda, esp'rança, mocidade, amor
 Perdidos—e deixarem-vos na praça;
 E vós. . . tendo a pagar muito favor. . .
 “Ouvi-me: quando o amigo, o irmão disser vos,
 ‘Abandonai vosso casal antigo,
 Deixai ruinas, vinde a nós, amigo,’
 Não ide! estai-vos d'entre os velhos servos,
 “Que vossos paes serviram e vos amam;
 Oh! nunca ide comer o pão alheio,
 Que a sociedade não perdoa! ou clamam
 De vossa alma, ou tereis qual tenho o seio. . .
 “Sinto molhado o manto pelo orvalho—
 Onde está meu cavallo? o meu amigo,
 Esse, que aos cimos leva-me, onde espalho
 Alma, e tambem porque soffreu commigo.
 “Ai! infelizes vós, que a má vontade
 Co'os eleitos dos deuses practicais!
 Guardam elles aos seus, que á divindade
 Vão-se; e co'a marca do Impio vós ficais.
 —“Seja. Tire-se a sella ao meu cavallo;
 Erre elle livre montes e campinas;
 E que á outra mão não ricem-se, a afagal-o,
 Sobre a cerviz doirada argenteas crinas.

“ Que em negra luz seus olhos a avistarem
Inimigos, de limpidos, solertos,
Selvagens resplandeçam ; e disparem
Sonoros pés coiceando nos desertos !

“ Cheio de gratidão, deixo-o saudoso—
Alva fragrante estrada, o campo, os ares
Nunca mais correremos—este o pouso
É derradeiro. . . —

Aos magicos luares,

“ Ainda eu fôra amostrar, qual a scentelha,
A quem podesse erguer-me esta ruina,
Onde eu amava á minha irmã mais velha
Ouvir o canto da sua voz divina ;

“ Eu amostrara a placida ampla sala
De meu pae ; e onde, e onde tresvairando,
Meu Deus ! ao typhus que na fronte estala,
Eu me apertava á minha mãe gritando

“ A tremer ao que eu via, e que inda vejo
N’essas noites da febre e do delirio !
E ella já muda e louca e sem mais beijo
Nos labios, vendo se finar seu lirio. . .

“ Oh ! procellosas massas impalpaveis
Se dissolvendo, sem arruido, pallidas,
No chaotico espaço, lentas, válidas,
E rolando e massias e implacaveis,

“ E subindo, e subindo ao mais remoto
Céu ! descendo, e descendo ao mais profundo
Abysmo ! e n’esse horrivel, injocundo,
Arido, ermo oceano, vivo, moto,

“ Eu confundido, eu elemento, eu vendo
A mim vaga-Pallor, Eternidade—
Via eu claro—oh ! que soffrer horrendo,
Para sentir-se um raio da verdade !

“ Banhado de suor, doido, perdido,
E a gritar, e a prender-me ao seio amado,
No meu terror ao que é desconhecido. . .
A aterrar minha mãe. . . —

Oh ! o sagrado

“ Vulto ! lá vem ! . . co’os dois fios de pranto
Em crystaes reluzentes pelo rosto,
De quando emmudecera ! . Fui o incanto
Nos rochedos do Sul ver ao sol pôsto. . .

“ E os olhos mudos por silencio bello,
Os olhos qual os meus ; o andar sereno,

O porte varonil ; do hombro moreno
 Ao em tórno a pender-lhe o indio cabello ;
 “ E a régia fronte, altiva, alevantada
 Qual a de um genio—eu te reconheço !
 E porque sinto n’alma que obedeço
 Ao teu olhar ! em nada estás mudada—
 “ As saudades de ti sempre revivem ! . . —
 Flores . . s’infloram nos luares de oiro
 (Que do sentido os astros não me privem !)
 Anjos . . os laranjaes . . todo o thesoiro ! . .
 “ Dona Maria-Barbara . . o teu filho
 Voltou um homem, como tu disseste ;
 Muito venceu ! e coroa outra celeste
 Não teve além da a que ora a fronte humilho . . .
 “ Ella já viu-me, e está tranquilla olhando,
 Tão calma para mim ! a imagem sua
 Toda a mesma ! . . somente agora estando,
 E mais ainda co’a soidão da lua,
 “ Quão saudosa !—a mudez dos outros mundos—
 Onde não vão da terra os que a miseria
 Souberam illudir, risos jocundos—
 Calma feliz dos céus, saudade etherea !
 “ Do firmamento no regaço estás . . .
 Ha pois a eternidade da existencia—
 Eu receiava . . com a dor immensa
 De que se os mortos não se vissem mais ! . . —
 “ Por entre as alamedas vai gemendo
 Do laranjal em flor—qual ia outrora,
 Divagando a gemer. Oiço . . mas vendo
 Já nada estou. Mas era a incantadora,
 “ A bella imagem sua que alli ’stava . . .
 Gemendo vai—os luares se resentem
 Da dor . . e longe, e perto . . .—ia, voltava,
 Nos outros tempos.—Se os ouvidos mentem . . .
 “ Não oiço mais ! . . —Seriam dos gemidos
 Que eu tenho n’alma ? que hão de repetidos
 Ser no porvir . . d’infante abandonado
 De céus e terra e um . . mais desventurado !
 “ Qual devo ser, tão calma, tão sombria
 Ella alli estava. De sem par belleza
 A magestade : tal, nas da alegria
 Não, mas nas grandes horas, natureza
 “ Ostende do luar ! Ajoelhado
 Se abria o coração n’essa doçura

Ineffavel das bençams, e o sagrado
 Maternal agasalho, e a vida pura.
 “ As harpas immortaes em vão teem dado,
 Ao que apparece aos que na terra ficam,
 Uma voz, e que ainda magnificam
 Do tremendo soffrer do além penado
 “ Em terriveis ficções. Seguem dos ventos
 A lei, das vibrações dos corpos vivos,
 Do peito o odio, ou os retumbando activos
 Insomnios mares. Não, dos firmamentos
 “ A linguagem é outra ; qual da estrella
 A luz, ha de talvez falar o espirito :
 A terra é que resoa do infinito
 Som, da dor, do amor fundo que a flagella.
 “ Lá, a sagrada calma, a eterna calma,
 Onde a voz fôra perturbar o incanto—
 Feliz quem á mudez s’eleva da alma,
 E a terra aos hymnos deixa, aos sons, ao pranto !
 “ Que, para me ensinarem, elles sabem
 Homens qual sou ? dos céus, certo, que os olhos
 Se, para a terra o olhar voltando, se abrem,
 D’ella fôra os não vêm ; vermes-abrolhos
 “ Porém, na negra massa a embalos dentro
 Das redes do sol no ar longe lançadas,
 Em si gyrando a propulsar do centro
 Vida, que á luz anima-se—animadas
 “ Odes da terra a um só destino—a morte—
 Que elevam-se na acção do movimento,
 Tomam fórmãs gentís, última sorte
 No eterno edicto do aniquilamento.

.

“ É muito tarde. A lua está pendida,
 Visivelmente a côr mudada ; a chamma
 Bella da fronte, em lucido-polida
 Lympha, o crystal tão puro, qual a trama
 “ Cerulea visse-se através. O de oiro
 Luar, em luz de perolas e lirios—
 Oh ! como o tecto incende-se, e tão loiro
 Ao em tórno s’inflamma o céu. . . Delirios. . . .
 “ Febre não tenho, não ; zephyro brando,
 Brilha a amplidão dos ares ; e mas sinto
 O horizonte em redór cambaleiando—
 Oh ! ao longo ondeiar vê-se distincto

“O tecto do casal! . . . Oh! oh! descombra!
Abre-se ao meio! os ang'los cedem, vão-se,
Hiante o gôlfo! a lacerada sombra
Enchem destroços, que uns nos outros dão-se,
“Que uns aos outros se abatem, s'erguem, somem,
Surgem, dançam, que rolam do ar, pendendo
Em seu dia final, que se consomem
No abalado sepulchro—que tremendo
“Estala, e range, e s'esconjuncta, e inteiro
Rue colossal por terra! Os céus reboam
No horizonte do mundo, e pó-nevoeiro
Noite escurece! Ruinas amontoam.”
Assim do coração, quando baqueia,
Se derramam as sombras pela terra:
Embalde a aurora do equador se ateia,
Rasga-as de luz, que as sombras não decerra.
E nada, d'este canto, se conserva:
Já os viandantes ultimos passaram;
No deserto depois cresceu a selva;
Sobre a Victoria os ventos ondularam.

CANTO SEXTO.

1852-1857.

“ Longa estrada do Suna—doces horas !
Qual as migalhas do banquete ethereo,
Aos astros, com maledico improprio
Varrem dos céus as servas, as auroras.
“ Se despedira o sol de Guanabara
Co’ a saudade esteval do quente clima ;
Ora, alta noite estava ao longe em cima,
Qual um sagrado pensamento estara.
“ E presenciei a noite : os ventos fundo
Rebramiam qual genios da montanha ;
As estrellas esvoavam, e da sanha
Siderea d’ellas claro-umbrava o mundo.
“ Parou o sol fronteiro, que eu subia
N’estes pinaros do ar por mil bizarras
Ermas haspas, titanea phantasia !
Doce alumiadas das manhans ás barras—
“ Oh, quanta luz ! Nos valles jaz mesquinha
A cidade, negra harpa, que recorda
Creações de Caïn : jardins e vinhas ;
Ruas sonoras são-lhe da harpa as chordas.
“ Do bosque as virações, a ave das flores,
Somnolentas erguiam-se ; as ramagens
Brandas s’embançavam nas voragens,
Tranças no hombro formoso ; em resplendores,
“ Do penhasco estalavam, em torrentes
Que iam ’strondar do abysmo pelas frágoas,
Vivos diamantes rubros e orientes
Do desespêro em que espedaçam aguas !
“ Ainda vejo, tão bem ! co’ a doce pena
D’alma dolente á que nos deixa e parte :
Todos saudavam-me, a yáyá morena
Da porta a olhar e linda e meiga e martyr.
“ Vagavam, longas pausas, longamente
Vozes, recomeçando, concertando,
E as alavancas, funebres vibrando
Nocturnas, nas pedreiras e cadentes ;

Andar pelo areial,
 Gemer co' a rôla, a tarde deslumbrante
 Cheia de aromas, de suspiros varios,
 D'enlêvos puros, incantado o vall'!"

E ia os serros do Sul subindo o Guesa
 Qual quem do mundo quer sair em vida
 E sobe altas regiões da natureza
 N'azas de kôndor, não do suicida.

Prometheus voluntario, elle lá estava
 Do Gigante-de-pedra recostado
 Ao hombro arido—qual quem descansava
 Antes de trabalhar—oh, tão cansado!

Diziam : é jaguar feroz dos montes,
 Que na terra ameaça a paz humana! . . .
 E era a palma, que vinga aos horizontes
 Candida, bella, altiva, soberana.

"Amplios rumôres dos milhões de vidas
 Dos insectos, zumbindo a aza brilhante,
 Confusos da folhagem susurrante
 Chegam aqui—do vall' sempre queridas
 "Harmonias. Dos montes m'embriaga
 Este enlêvo ; o silencio, o sentimento
 Celestial ; de Guanabara a vaga ;
 Do oceano, além, o undoso monumento—
 "Vê-se a palpitação vasta dos mares ;
 Se ouve do gallo o canto, o som dos sinos,
 Ahi retinindo os rarifeitos ares
 Limpidos, vivos, lindos, peregrinos.
 "Fez-se o silencio na existencia eterna ;
 Até parece a emmudêcer minha alma ;
 Andei, pois—eu andei a selva interna,
 Do deserto ao ardor, á grande calma :
 "Os troncos, odorosos ; sobre a fonte,
 Os fructos, como face a colorir-se ;
 E tal a suavidade do horizonte,
 Que os ais dirieis d'uma crença a ir-se.
 "O genio vi d'alli, lindo e coitado,
 Que azas perdidas suas contemplava
 Qual de todas as dôres repassado—
 Amando-o, o coração todo magoava."

Ai do Guesa, ai da doce imagem branca,
 D'infancia em que ha tristeza na alegria !
 Oh, que destino ao genio azas arranca ?

Oh! quem do amor ao abysmo o lançaria?
 —Que manhan bella que era essa manhan!
 Nas noites de jasmins, ao genio infante
 Voltado para o mar, que tem-lhe o amante,
 Viu-se.

“ Dos Orgams arde a barbakan
 “ Ao pôr do sol ; os ecchos se respondem
 Pelos cumes que ficam solitarios
 Mudos tumulos do ar, que não escondem,
 Qual morte, aos sonhos vãos, aos sonhos varios.
 Dos valles oiço a voz—escuta, amigo,
 A harmonia dos ‘ Martyres,’ a joya
 Que ha d’aurora e tristeza, e o desabrigo
 Da mais saudosa tarde, ó meu Saboia!
 “—No valle é noite ; os elos d’horizontes
 Cingem de negra eternidade a terra,
 Confusão do infinito ! eu subo os montes ;
 Rólam as luzes de longinqua esphera.
 “ Eu vi do desespero improbas causas ;
 Do orgulho a mansidão ; da terra amante
 O profundo gemer ; e as tristes pausas
 Da morte ; vejo borboleta errante !
 “ Oh ! as vidas, erguendo-se aos mais fundos
 Seios do Nada, ao soluçar finado,
 A esse orvalhar dos lividos segundos
 A que o tempo de Deus está contado !
 “ Julguei não vir aqui nenhum vivente ;
 Talvez azas eternas, que s’elevam
 Mais, ao cair glorioso e refulgente,
 Das paixões nobres, que a mais nobres levam.
 “ Amei eu a incarnada melodia
 Do anjo, os hymnos celestes e as desertas
 Rosas d’ella, sanctissima qual Dia
 Filha de Job, as graças descobertas
 “ D’albor. Eu tenho o mundo flagellado
 A’ ambição d’esse amor divino e rudo :
 Dos céus materiaes estou cansado,
 Nem vale á pena ser feliz no mundo !
 “ Não é d’ingratidão, nem de descrença
 Aos podêres do olhar e ás fôrças d’alma ;
 Porém, do que se divinisa e pensa
 E passa ; ou da virtude-sem-amor,
 “ A sedenta de Deus—Deus, a voragem,
 O abrazado Deserto á grande calma

Vorando-a, farto nunca da miragem
 Divina á augusta punição de dor !
 “Punição do viver—oh, d’esta vida
 Que vem de amor, que só é viva amando :
 Gloria, ao travês da terra, presentida,
 Alma-Deus, e á belleza desmaiando
 “Somno grato !—Correi, horas lascivas,
 Do lethargo em que anceia a eternidade
 Sobre a existencia das çucenas vivas,
 Ao doce arroubo e á linda soledade !
 “Vibram ás alavancas os penedos ;
 Reina o trabalho ; á praia os pescadores ;
 A praça os que edificam, todos ledos ;
 E as chacras e os jardins dos grand’ senhores—
 “Bem doce deve ser vossa alegria,
 Homens do mundo ! o tempo de ser vivo
 Podesse-o eu recommençar e havia
 Todo ser ao lidar do braço activo,—
 “De Guanabara ao golfo enamorado,
 Que a verdura e o renegro môrro abraça,—
 Do firmamento ao céu avelludado
 Qual de jacina o azul-saudoso da aza.
 “Hi, dos ninhos que tem o homem no peito
 Os incantos, talvez, nunca fugiram,
 Que é do templo do Sol sagrado affecto
 Que houve o Guesa dos seus, que s’extinguiram.”
 Quão bello o Sol ! no dia transparente
 Nota-se a menor vara pelo oiteiro !
 O vento ao brado e os mares indolentes—
 Eis o glorioso clima brasileiro !
 Oh, dias de oiro ! as luzes se derramam
 Em grandes vagas, em lenções doirados ;
 S’embala a natureza ; estrias flammam
 Dos rochedos crystalleo-lagrymados.
 É vasta e ricca a zona dos imperios :
 Ao occidente os Incas gloriosos ;
 Ao oriente os Principes iberios ;
 Oceano e oceano ; ao meio andeos colossos.
 Minas-Geraes a patria do diamante
 E das pedras preciosas, d’este lado ;
 Do outro, os aureos metaes a que oscillando
 Todo o paiz se funde enthesoirdo.
 Lá, Manko-Kápak a salvar a história
 Dos Naturaes, que eleva a humanidade ;

Aqui Pedro-Bragança co'a victoria
 D'independencia, pela liberdade.
 —Mas, aonde vai qual trevas o monarcha,
 Deixando-vos pinhor de vinda aurora
 Entre as mãos de inimigo patriarcha?
 —Quem a si patria faz, sem patria agora?
 Nem é traição da noite: tal confiam
 Os senhores aos barbaros escravos
 O filhó seu mimoso, e que estes criam
 No grande amor, o amor que vem de aggravos.
 Era na Sul-America; sorrindo
 No berço uma criança e os céus de anil:
 Viram-se os corações todos unindo
 Ao em tórno do throno do Brazil.
 Tal escreveram a constituição;
 E reagir contra ella ninguem hade;
 Se é por amor, existe a liberdade;
 E elles proclamem, pois, a gratidão.
 Não foi o imperio odioso conquistado
 Por armas, ou na audacia do guerreiro;
 Foi o das *amas*, pelo amor sagrado;
 Seja o patriarchal formoso imperio!
 Mãos tenha, que de rosas inundaram
 O senado das leis; omnipotente
 Forme-se o patrio amor, que homens honraram,
 Izabel sendo candida regente.
 Emtanto, caem os Incas lavradores
 Que compartiam do Indiano a sorte;
 E aqui levantam-se os Imperadores,
 Sem ser do povo à causa, mas da côrte.
 E aquelle, que ao imperio do passado
 Chorara, tão formoso e mais seguro
 Ao do presente quereria honrado,
 E a visão tendo os homens, do futuro.
 Mas, onde o lar, o Deus, a escola, as normas
 Do cidadão?—política, do lucro;
 Sciencia, sem consciencia; alheias fórmãs,
 E o estrangeiro corruptor . . . sepulchro . . .
 Lá folga o carnaval pomposo e crudo,
 Brilhantes sedas, mascara e confeitos:
 Deliram povos—do brutal entrudo
 Tem-se entrudo moral, *corsarios* peitos;
 Tem-se a nação *vaidosa*, que enlevada
 D'entre os espelhos cem d'outras nações,

De todas toma os gestos—e alienada
 Perde o proprio equilibrio das rasões.
 Oh, podeis, cortezãos, aperfeiçoando,
 O prémio ter das '*ilhas dos amores!*'
 E os lares de Penelope bordando,
 São sós os que honram aos navegadores.
 —E onde existe Camões? e aonde Homero?
 Aquelle, em Portugal; e á humanidade
 Este eterno guiando, que primeiro
 As virtudes ensina da amizade,
 D'estados a união sincera e forte,
 Sábia equidade aos principes soberbos,
 E aquelles que a amor patrio afrontam morte,
 (Não nymphas) hão do lar os meigos verbos.
 —E' Camões o passado, que se preza
 Grandioso; a homereal grandiosidade
 E' presente, é porvir, é a belleza
 Da mulher-crença, do homem-divindade.
 O Luso ensina á gloria d'obediencia
 Do povo ao rei; nas frentes a seus réis
 Põe o Grego—é a acção, é a consciencia,
 São as eternas, são ás vivas leis.
 Venham dizer os nobres do destêrro
 E o José-Bonifacio, a dor ignota
 Do americano deplorável êrro:
 Do rei, antes viu-se elle o patriota,
 Que da patria o não foi. Ou foi—mas, lenta
 De transição, ahí degenera a idéa
 Que morre em paz, ou surge por violenta
 Crise e parece a emancipar-se estrea.
 E da 'carta' outorgada a fórmula existe:
 Curvam-se ao throno todos com a esp'rança
 E s'erguem co'a descrença—triste! tristes
 Instituições, que educam-nos crianças,
 Nos id'los crendo, em vez de crer em nós!
 Ouve-se então a escala dos gemidos;
 E um orpham, que no amor é conduzido,
 Homem treme e alevanta-se feroz!
 —E os assobios dos bastardos soam
 Contra o *mal succedido* sentimento,
 Sem verem que só quando se dese'roam
 As noites, apparece o dia e lento.
 Porém, amam-se as terras da derrota,
 Quando lá corre da alta penedia

O 'pranto,' qual verteu depois de morta
 Nossa mãe, qual se o choro nos ouvia.
 Chega a saudade, o desolar do espirito
 Em que heis visto na dor pender-lhe a fronte :
 Silencio vós, ó morros de granito !
 Resoai vós, ó céus d'este horizonte !
 —Deixados os palmares, ora o Guesa
 A' sociedade dos Christãos amava :
 Qual quando leviathan respira e inversa
 Luz do sol, d'elle ao em tórno volteiava
 A palma das visões d'iris : se via,
 Invisível ; visível, na cegueira,
 Haurindo todas luzes que ha no dia,
 Ainda mais cego viu-se. Oh, desespera !
 Quando o sonhado mundo, vasto, eterno,
 Sem mais aspirações se amesquinhara :
 D'onde haver isto, que pre-sente internó
 Predestinado aqui ?—Desesperara.

“(Ruge do coração do Guesa a historia)
 Os captivos choravam da Victoria,
 Quando voz de consólo ouvi de meu irmão :
 ‘Porque desesperar ? filhos do imperio,
 Temos nós um monarcha verdadeiro,
 Das lettras protector, um grande coração.’
 “De um palacio as escadas eu subindo,
 Bem vi publicamente distribuindo
 Moedas de oiro, e ùa mão sabendo que outra dá :
 Eu quiz voltar ; e andando, andei p'ra deante.
 Veiu então paternal, o ar elegante,
 Deu-me a beijar a mão . . —será Fomagatá. . . ?
 “Supersticioso eu era, e mais sabia
 De mim, quando dos sabios aprendia ;
 E o emprestimo pedi da minha educação.
 Me apraza o principe á seguinte audiencia :
 Contento vólto, a esp'rança na consciencia ;
 Sabem o que é voltar co'a esp'rança ao coração.
 “Passavam batedores no horizonte
 Com as tubas da fama ; em luz o monte,
 Bebia o Indio o ar puro, a vida, a gloria, o amor !
 Nem faltou elle ao prazo. ‘Á outra audiencia ;
 Já tomei o seu nome :’ com prudencia
 Responde-me e se vai, n'um dia de calor.
 “Adolescente o Guesa, tinha pressa

De futuro e de sciencia ; e tão sem pressa
 O protector a andar, que vinha do jantar.
 Orpham, com fome, então pela memoria
 Passaram-me os banquetes da Victoria,
 Que aos escravos meu pae e aos pobres via eu dar.
 “Oh, meu pae era um Homem! Na outra audiencia,
 Que dirá hoje o rei ? Com impaciencia
 Turvando Jove o olhar para um mortal tremer—
 . . . A mesma coisa : ‘Já tomei seu nome,
 Para indagar.’. . . O diabo assim consome
 O tempo que, de Deus, temos para viver !
 “ Ora eu vi os da lenda quatro ouvidos
 E um ôlho só e os rabos retorcidos,
 Massa candente, fogo, aos homens attracção,
 Que em lagartos, em tigres, em serpentes
 Transforma-os ; vi, nos ares transparentes
 De Tunja a Sogamozo, a perfida visão !
 “ Disse eu, (quão puro, Deus !) eu alli estava ;
 Indagasse. Nem mais uma palavra ;
 E torvo sempre o olhar e o orpham sem fugir !
 —Fugir de quem ? da Patria ?—Despertando,
 Todo acordado d’esse estar sonhando,
 Descrer eu pude então. E que fazer ? me rir ?
 “ Chorei ! As alamedas (que elle o conte)
 Estrondaram meus passos, e na frente
 Um sôpro rotatorio horrendo de huracão !
 Oh ! se um rei é um homem, eu dizia,
 Então porque outro homem não seria
 Sem o *quid* theatral ? Chorei minha nação.
 “ Candido eu tinha o peito, qual das virgens
 Filhas do Sol, no amor e sem vertigens
 Em presença do throno. O emprestimo sem ter,
 Voltou o desespero dos perdidos :
 Foram por meu amor todos vendidos
 Os servos da Victoria. Eu vi-me endoidecer !
 “ Mas, renasci do pranto que verteram
 Em minha alma e da bençam que me deram
 Ao verem-me partir, dizendo : até aos céus ! . . .
 —Quem são maus, os escravos ? Os senhores !
 —Quem, os povos ? Os ruins imperadores !
 E a divisa ergui do rev’lucionario Deus.
 “ Nobre Lisboa-Serra, como os vistes,
 Sem mais poder remir aquelles tristes
 Do Vallongo, ao horror pela Constituição !

As nadegas lhes despem, lhes regaçam
 Os labios vendo os dentes, e se arrazam
 Olhos de pranto. O rei tem vasta escravidão.
 “Eu vi da primavera os trovadores
 Vendendo as aureas lyras aos *senhores*
 Por menos ou por mais, e o genio decair;
 Vulgares ambições, lettras descrentes,
 Artes famintas; e na luz somentes
 A *posição* reinar, o cortezão sorrir;
 “Pelas fórmulas a lingua abastardada,
 Palávrosa; a sciencia, entitulada;
 Artificial a egreja, o Christo era barão;
 Via-se o baixo imperio, uma existencia
 Qual principiada pela decadencia,
 Qual de um povo o crescer pela dissolução.
 “E aquelles que o character não perdiam,
 Fugindo para o exílio, s’escondiam;
 Ou da pressão moral (digamos desmoral)
 Das trevas perseguidos. . . um gallante
 Dos *guardas nacionaes*, era bastante
 Para insultar a um homem. . . homem-criminal.
 “E ai d’este que exercesse de virtude
 O poder contra o esbirro! a solitude
 Chegava, a hora da lei—e um sabio a legislou—
 De dia vosso lar desrespeitavam,
 De noite vossos muros incendiavam.
 Porém, bradando o mar, á sorte aventurou.
 “Tal do templo do Sol viram fugindo
 Medroso, do ritual, do apresto infundo
 De mascarada vã da grande procissão,
 E ledos o Suna triumphal, risonho,
 Flores, ramos, e só, tão só tristonho
 Vibrando no porvir, o eterno coração.
 “A’ indicção dos Muyscas, n’esse dia
 D’equinoxio, de luz e de alegria;
 Pois o Sol não raiou, pois Inti-deus faltou:
 Estava alli a victima esperando,
 O Inca em sua gloria; o mundo hymnos cantando;
 E occulto o Sol! de Hanan a abobada enluctou!
 “Era o último Guesa, incanto d’Inti,
 Que d’esse amor celeste no requinte
 Despreza-o; e através das terras o conduz;
 Que as virgens o suspirem, que elle tenha
 Saudade perennal, e que então venha

Lirio tão claro ao Sol, puro, do dia e a luz.
 “Triste é ao orpham o dom de liberdade :
 Cada perverso, em nome da piedade,
 Apaga-lhe uma crença ; é cada sócio um cão ;
 Cada invejoso empana-lhe uma graça ;
 Todos inventam n’elle uma desgraça ;
 Arrancam-lhe a innocencia olhos da corrupção.
 “Eil-o mendigo ; a dúvida começa :
 —Cans veneraveis tem-vos a cabeça ;
 Chamastes-me de filho e eu vim para entre os meus :
 Contentes me trouxestes vós, amigos :
 Porque ora olhais assim qual inimigos,
 Quando a Victoria então já não existe, Deus !
 “De meus paes vos dizieis os parentes ;
 Sou a sacra reliquia dos auzentes ;
 Falai de minha mãe, dai-me ainda entristecer :
 Vós contaveis da sua mocidade
 Tantas coisas tão cheias de saudade :
 E como a vós não vir e vos amar e crer ?
 “Porque tudo mudou-se ? em vossa mesa
 Diria-se que o pão foge, se o tóco :
 Oh, nunca em vossa frente eu visse tal umbror !
 Sabeis, quando, ha tres annos, se despreza
 No deserto a fazenda, perde-a o louco :
 Deixei a minha e vós. . . fostes o arbitrador.
 “O meu casal deixei por vosso incanto ;
 Do que os vossos, mais nobre, sacrosancto !
 Onde feliz eu era, e que deixei por vós :
 Choravam servos nosso antigo tecto ;
 Eu não, eu festejado era o dilecto—
 A aura de um roseo alvor o annunciando. . e após ?
 “O coração desleal, mais envilece
 Á mudez da orphandade que endoidece,
 Adverso á homerea dor que Andromaca sentiu.
 Porém, direito lhe ha, que ’hi se descobre :
 Mais s’exalta, se mais o fazem pobre ;
 O mundo é quem lhe deve—o orpham não caiu.
 “Supersticioso. . . incognitos desejos
 Se lhe realizam, sonhos, longe-adejos,
 Qual se levado a ser por invisivel mão :
 Ao que está ignorado elle se prende ;
 Sae da materia e é luz que não se rende,
 E contra a treva, a sós, da luz irrompe a acção !
 “Então formou-se o incanto d’esse riso

Triste e qual entreaberto paraíso,
 E da saudade o olhar. Estava elle credor
 D'essa depredação, que a terra e todos
 Fizeram-lhe á innocencia, em todos modos,
 A quem prepararam céus para *depredador*.
 “ E da equidade ao tão formoso orgulho,
 Das rôlas da soedade ao doce arrulho,
 A' estellar vibração, estava a alma de luz :
 Tal a belleza enamorou-se ao vel-o ;
 Amou-o a virgem, a criança, o velho ;
 Odiaram-n'o, portanto, homens, qual a Jesus.
 “ É triste á infancia o dom de liberdade :
 Na sua estrella sente-se orphandade,
 No passo vagabundo e o riso que lhe vês :
 Sem ter bençãam de paes, do Estado o amparo,
 Sentis-lhe a solidão no olhar preclaro,
 No gesto melindroso e á candida altivez.
 “ Simelha um puro, um incantado lirio
 Na solidão da terra e em qual martyrio
 A olhar da natureza a gloria universal :
 Ao mundo, confidente o genio espurio,
 A amor, aos céus, ao limpido murmúrio
 Da alegre humana voz da vida social.
 “ Os olhos, raios fixos teem divinos ;
 A voz, os discordantes sons dos hymnos
 Em que delirãam mães por doce filho em dor.
 E qual raio do Sol elle vibrava ;
 Os circ'los elevando, conflagrava—
 Pezar do patrimonio arruinado á flor.
 “ E sae das horas, e entra no infinito ;
 Do tempo práctico, ao do eterno espirito ;
 Do mundo que derrue, ergue-se o mundo ideal :
 Mais perde em terra, quanto em céus mais lucra ;
 E ao thesoiro gentil da face pulchra
 Não vem a murchidão, se ha peito angelical.
 “ Então vibrou essa harpa, da harmonia
 Do passado, que o mundo não sabía,
 Rude de liberdade e verdadeiro ardor.
 Acorda a do futuro : ao Sol cadente
 Sentindo o que ha, que em si qualquer pre-sente
 Extranho do mortal eterno isolador.”
 Só perdoa, o que está na cruz, morrendo :
 Em vida a lucta, que a verdade vença,
 E a vencer a si proprio, a fôrça immensa

- Elle ensinou—quem viu ao Deus tremendo ?
 —E qual o baixel de oiro s'embalança,
 Longe entre céus e mares puras velas,
 Tal ao último suspiro d'esperança
 As canções escutaram-lhe mais bellas.
 E o rochedo ficara mais desérto
 Ao silencio depois do incanto incerto
 D'esse extincto cantar, sentido e triste,
 Cheio da voz d'outrora que 'inda existe.
 Profundas as pégadas de seus passos
 Na terra ficarão. E parecia
 (Tanto amara!) um cansado já dos laços .
 De tanto amor e tanta melodia,
 Que quer desgraça : e viram-n'o s'erguendo
 Aos abysmos—ha trevas luminosas,
 Onde se julga um coração batendo
 E onde se cré floresçam d'outras rosas.
 —Teve elle a esp'rança do que não existe :
 “Quão longe estou ! dos valles meus o chôro
 Aqui não oiço mais—nem estou triste
 Por ter só na lembrança os que eu adoro.”
 Buscava ao que faltava, e no presente
 Haveria : “lá está !” mas, onde ? a onde ?
 Nos prazeres não foi ; na morte, sente
 Que não será ; nem a distancia o esconde.
 —Quando ao mortal a natureza crea,
 A elle tudo contém que o satisfaça ;
 Das paixões compellido na cegueira,
 Ai d'aquelle que á orbita transpassa !
 O Inca o podia ler no vivo abysmo
 Da humanidade, que é qual noite escura
 Cheia de sonhos, ou melhor egoismo
 Em que outro amor o coração procura .
 E respirar carece, astro-alegria,
 Terreno somno-luz : d'além sibila
 O demonio ! onde então claro elle via
 A Deus—nem mesmo a noite mais scintilla.
 —E longa noite os ventos forcejando,
 S'escutaram ranger ás sombras musculos
 Das montanhas sonoras, conjurando
 Afortunados quadros dos crepusculos.
 E incarnou-se a desgraça, n'estes ares
 Mais para os meteoros que ás estrellas ;
 Menos ao cidadão que aos titulares ;

Mais dos acasos que das causas bellas.
 D'esta distancia os animaes co'a terra
 Lá confundidos todos vão ficando !
 Nem vêm-se mais os homens ; e desferra
 Côro infernal, no abysmo trovejando.
 Mais nada vejo ; á terra confundiu-se,
 D'ella o orgulho, o creador humano ;
 E longe, n'estes céus a alma expandiu-se,
 D'elles a filha e o tão divino arcano.
 Habita ella nas nuvens, no silencio
 Da amplo-cerulea ethereal cidade,
 Nas tendas do nevoeiro alto e suspenso
 Onde apraz-se occultar a divindade.
 É grande a altura, que de nós o homem
 Diminuindo perde-se na terra :
 Ha, pois, caminhos que de nós o somem ?
 Subamos mais, aos pincares da serra !
 — Era o bello subir do desespero
 De quando se liberta a juventude
 Da social tutela e diz : eu quero
 Ser livre acção e social virtude !
 “ Auzente o Guesa, os estrangeiros chegam,
 Porque as áras sem hostia, os tempos morrem,
 E ás ruinas a patria sedo entregam
 Bastardos, ou que indifferentes forem. . .
 “ Antes da gratidão pela familia,
 Existe a ardente patria probidade
 Em que meiga uma victima tranquilla
 Rende seu coração—é de oiro a idade—
 “ Porque a nação as tradições conserve,
 Que ha n'ellas fôrça e ennobrecer de povos,
 Em tal modo a pureza que se deve
 Aos céus por sacrificios sempre novos.
 “ N'estes s'educam cidadãos, e os grandes
 Sacerdotes do Sol ; virtudes cento
 Vinham do altar do puro sangue aos Andes,
 Que eram qual populoso firmamento.
 “ Não morrer pelos meus—que a elles jocundo
 O espirito remonte !—longo errado
 Já tenho e sinto o entristecer profundo,
 Sem as eternas leis eu ter violado. .
 “ Sem mim bem pode equilibrar-se a esphera ;
 Recuso os prantos que se dão aos mortos
 E que eu em vida tanto merecera—

—Mariposa aereal, leva-me aos portos !”
 ‘Eia, insensato !’

A'voz do seu destino

Viu ao collo da terra viridante
 A bella herdade, dos avós o ninho,
 Da sociedade a gloria—quão distante !
 A formosa visão d'além de um mundo
 De várias luctas co'as miragens loucas,
 Que affronta o moço orgulho e bello e rudo,
 Que só vencido das procellas roucas
 Vê do arrependimento o incanto adeante
 E ouve do amor-primeiro esse murmúro
 D'alvoradas de Anninhas ; e a que o Dante
 Sentia o grande amor, o amor venturo.
 —Chega odysseu viajor : para elle correm
 A mulher nobre, a muito amada filha,
 Os contentes escravos, que não morrem
 Já tendo protector.—E ao da familia
 Doce quadro, risonho qual um sonho,
 Parado estava o joven peregrino.
 E eu aos olhos de vós, sem arte o ponho,
 Que vejais ser da terra o que é divino.

Oh, quão formosa e cuidadosamente
 Da rosea roupa abrindo, os céus abrindo,
 Um seio alvo e tão puro e tão recente,
 E inclinada a um menino que está rindo !
 Era a mãe edenal, que alimentava
 O humano fructo ; e meiga ao vagabundo
 A' paz, á luz, ás graças alembrava,
 Dons do primeiro-amor, o só profundo.
 Dos laranjaes seraphica fragrancia,
 Do luar dos crepusculos da tarde
 A fronte d'ella, os seios, a criança,
 Todos ahi tendo o alvor da claridade.
 Pediu minha alma aos céus, que a vida fosse
 A esses continuação d'aquelle quadro :
 Era a esposa celeste, a sempre doce,
 Chamma activa do lar, o lar sagrado.
 E pelo ar, aos enlêvos maviosos,
 Azas de protecção vêm-se adejando
 Co'a lentidão espiritual dos gózos
 Em que amor é virtude, a arder estando.
 —Descredes vós da bemaventurança ?

Não o Guesa. E elle á Voz dos céus s'erguia
Qual quem chamado s'ergue á nova esp'rança,
E, futuro, ao futuro elle corria.
E as eternas virtudes que o levavam,
Achou. . . . que melhor fôra as não houvesse,
Tanto os homens e o tempo as desvirtuavam,
Que corria perigo as não vendesse.
Foi quando o vi perdido na tristeza,
Dos seus proprios thesoiros esmagado :
Abrazava o deserto ; e elle a deveza,
Andando á luz do amor, não tinha errado.

.
.



CANTO SEPTIMO.

1857—1900.

Por alvoradas d'aureas madreperolas,
Qual a quando o casal todos deixaram,
Quando os cavallos brancos relincharam,
E os adeuses disseram-se ao palmar ;
Descendo o Guesa as morrarias cerulas,
Atravessou na tempestade o oceano,
Iberia, ou Africa, ou Mediterraneo—
Orpham que anda á noitinha errando o lar.
Era que algum destino o compellia
Ao grande antigo mundo, os nobres feitos
Ver, escutar dos sabios os preceitos,
Que nem sempre lhes hão sabedoria.
Cantou em Senegambia (productora
Do animal negro e escravo americano),
Voz a ouvir do leão tão gemedora
Tremendo a terra, a crer de um peito humano :
“ Sol d'Africa, do azul dos céus vibrado
Em luminoso vasto negro jôgo
O escudo teu, em sangue qual banhado,
“ Chovem teus raios d'olhos e de fogo
No vall' que ha sêde, que arde e estala ao dia,
Repercutindo o oceano oco e regougo ;
“ Bebes tu da cacimba doentia—
Ai do baobab e da verdura e a sombra !
Ora, á ondada mortal da noite fria,
“ No occaso estás qual incendiada Roma ;
Os raios teus metallicos luzentes
Nas sem albor manhans de quando assomas,
“ Ferem ! Ao fundo do areial candente
Em vermelho-amarello occaso, atrista
Negra miragem—tu, aguia sinistra,
Que nos déste a desgraça omnipotente ! ”
E nas manhans ignivomas lhe vinha
Dos dias d'Africa uma doce aragem
Rosas offerecer, parda, sozinha,
Criança escrava, da saudade a imagem.

Quem era? uma perdida, na innocencia
 D'alva dos annos. A' moral consciencia
 Já consternando, o coração do Guesa
 Vibrou; e erguendo-se á moral belleza,
 Resgatou-a; de asylo religioso
 Sagrou-lhe a educação co'a divindade
 De quem traidor disciplo ama zeloso,
 E diz: "Sê meiga flor e a liberdade."

"E ergueram-se os desertos
 Aos gritos do scirocco,
 Do sol rasgadas velas,
 Convulso alto o areial:
 Ao meio a joven palma
 Em grande desespêro,
 Toda á gentil *saudade*
 As sombras a estender.
 "A que era a desflorada
 É flor, d'uma vingança—
 Eia, katá divino
 O guia do rosal!
 E rama á rama estala
 Por esses ares—eram
 Da palma as chammas, sombras
 Fazendo á que a ha de ter!
 "E esvaem-se as miragens;
 E comoros que erriçam
 Deserta areia, tumulos
 De pallido alvejar:
 E sempre a palma, a palma
 Dando á *saudade* sombras;
 E o mundo abysmo, abysmos
 Negros a tumultuar!"

Eis do Guesa a affeição mais duradora,
 O amor da bôa serva, a serva-amante,
 Práctica virgem, que só trae se adora:
 É negra flor dos valles do Levante,
 Crepuscular *saudade*; é o mysterio
 De luctas contra o mundo; é *luminosa*
 Vinda das trevas, d'*ellas* messageiro
 Innócuo, infeliz, contra a ditosa
 Luz de Abel—Deus eterno!—é a vaidade,
 É d'extranhos punhal: faces-amenas,
 Risos evanos meigos da *saudade*

E flor de morte, americas morenas! . . .

.
 “E as caravanas que ao Saharah partiram,
 Descem, cantando ao luar, a Serra-Leoa;
 O oiro ao commércio e as pedras reluziram.

“Ouve-se a voz de amor, a voz que entoa
 A Dackarina luzidia, que erra,
 Foge qual lindo passaro que voa.

“Alevantou-se a lua além da serra—
 Columba de azas prateiadas, deixa
 Minha fronte embeber-se, qual a terra,

“Da fresquidão dos raios de madeixa
 Que desdobras, undando o firmamento,
 Das feras ao rugir e ás doces queixas

“Dos genios do deserto! somnolento
 Dos areiaes o espelho te reflecte
 O nimbo aureo-diaphano-cinzento,

“Aonde vago todo eccho se repete
 Dos selvagens, que adoram-te da praia,
 A quem mil coisas teu amor promette;

“Comtigo o incanto nas choupanas raia,
 Onde o genio gentil do coração,
 Imagem da saudade, se desmaia;

“Festeja-te a sagrada viração
 Quando, do monte, aclaras o horizonte,
 E estás dos céus, ó Isis, na amplidão!”

E na europea vida do presente
 Viu da sciencia o lavor : armada a guerra,
 E sem socêgo a paz; e um céu vivente,
 A longo eterno reviver da terra.

.

CANTO OITAVO.

1857—1870.

Nos portos do oceano, setinosas
Luzente-azues velinhas se ferrando,
Os salvados das costas procellosas
Desembarcavam. No ar circumvoando,
Vivo-escarlatas indolentemente
Os guarazes á luz dos céus traçavam
Coroas de sangue. Á praia transparente
Viridantes os mares se quebravam.
Qual as cem mammas naturaes de vida
As arenosas dunas, alvejantes,
Selvagens, virgens, poncteagudo-erguidas,
Altos riçavam muros de diamantes :
Era a ilha sempre-Eden, sempre-verde,
Onde abria o rosal á natureza,
Crescia a palma que nos céus se perde—
Ao Sol dos Incas s'incantava o Guesa !

Elle saltou em terra ; foi seguindo
N'um caminho d'estrellas ; sons ouvia,
Vozes n'alma cantando ; e lento e ouvindo,
Elle parou á doce melodia.
Veiu o genio insular ás horas magas ;
Disse : ' da calma as sombras s'estenderam,
Perfumes dos cajuaes se desprenderam—
Vem para as sombras, náufrago das vagas !'
Era um genio formoso—vendo-o, o Guesa
Responde : “ irei contigo ao fim da vida ! ”
Era a Ilha do Sol, sempre florida,
Ferrete-azul o céu, brando o ar pureza
E vias-lacteas sendas odorantes,
Alvas, tão alvas ! E ia ao lindo genio
Accompanhando o náufrago ás distantes,
As sombras puras do paiz edeneo.
E o genio trouxe-o a afortunado umbror ;
O alimentou dos dons dos fructos gratos ;

Deu-lhe beber as ondas dos regatos
E disse-lhe: 'da terra és o Senhor.'

.
.

Musa da zona-torrída! saudoso
Puro alvôr, mago o olhar, sorrisos doces
Aos eleitos dos céus—genio zeloso,
Que os desterras á virginal soidão
De martyrio ideal, d'eterno gôzo
Gloria de amor, vencer na harpa as atrozes
Batalhas do interior abysmo—as vozes
Inspira, inspira, ó musa, ao coração!

Ora, confusos ecchos do passado
Ao longe esvaeceram. Do presente
Incantando o viver, ao genio amado
Pergunta o Guesa, e meigo e tristemente:
"Quem são teus paes?—nasceste dos amores
Que hão origem no riso da belleza
E na paixão de um anjo?—vens das dôres,
Ou és um sonho d'esta natureza?
"—Da scentelha divina mysteriosa
Do amor primeiro, que é na mocidade,
Gloria n'um, n'outro fôrça poderosa,
Quem és?—és tu a dor-humanidade? . . ."

Então, olhando o genio, e bom e brando,
E sem nenhum recato á formosura,
Da terra aos céus o braço alevantando:
'Tellus. . . Coelus' . . . na sua voz murmura.
"—Vejo as preclaras fórmãs, do diamante
De luz branca, oh! eu vejo a divindade
Dentro de ti, qual raio do levante
N'um terreno crystal! vejo em verdade
"O processo moral da natureza,
Incolôres principios, a existencia
Absoluta da aquem e além belleza,
Viva em ti s'incarnando a aurea innocencia—
"Oh, a innocencia! a fôrça desarmada
Que é ella e solidão feliz, de um Deus
A candida, a melhor, melhor morada,
Coelus, o lirio-luz, a terra-céus!"

E o Deus que está na amante mocidade

Qual o ideal n'um bello firmamento,
 N'elles esteve e á plena liberdade
 Do divino amoroso sentimento.
 “ Ha uma fôrma-symbolo, que interna
 Existe, sente-a eternizando a vida :
 Segue-a o homem na esp'rança que ha-de a eterna
 N'um deserto encontrar, nunca perdida,
 “ Sempre immutavel, qual irradiasse
 E accompanhasse ao raio—estrella insana
 Que na luz, que de si pura dimana,
 Descesse ao mar e n'elle se apagasse.
 “ Te hei visto sempre, noiva, que a doçura
 D'ella tens ; a voz tua ouvi nas frautas
 Da livre brisa e da onda que murmura
 A' proa dos formosos argonautas—
 “ Quando o filho d'Esão a amor querido,
 Ao concurso de meiga feiticeira
 O tosão de oiro conquistado houvera,
 O bello vencedor foi o vencido—
 “ E elle aportara em praias tão distantes
 Qual estas mesmas incantadas tuas ;
 Eram alli as rosas vicejantes,
 Alli de prata as namoradas luas—
 “ Lá era aqui. . . e es tu, es tu a maga. . .
 Filhos do amor cresciam-lhes risonhos
 Na alegria que os lares embriaga,
 Quando um demonio os despertou dos sonhos !
 “ Quebrados foram votos sacrosanctos ;
 E os corações, os reinos dos incantos,
 Murcharam, ou partiram do deserto,
 Ou. . . ha no mundo tanto abysmo aberto ! ”

E Coelus não comprehendera nada.
 Cantavam sabiás nas grandes palmas
 Doiradas pelo sol ; profundas calmas ;
 Denso o tamarindeiro, denso o umbror ;
 Sonoros mares, a onda d'esmeralda
 Pelo areial rolando luminosa ;
 A terra ardente, do heliantho a rosa
 Pendia, lento tropical languor.
 Lyra d'Orpheu resoava : s'elevavam
 D'ella aos sons, ante os mares viridantes,
 Alvas columnas ; no ar se acastellavam
 Tôrres ; e á roda, os muros de diamantes ;

Dentro, o edeneo rosal sempre esmaltado :
 Entrando alli, no peito se sentia
 Da fragrante existencia e interno dia
 O coração ditoso. . . Ao fresco umbrado
 Mais do genio as alvuras realçando
 Do candor d'algum tumulto divino,
 E da frente a açucena rematando
 Em luz,—uns labios d'uva purpurinos
 Vias e os negros olhos. Era a alvura,
 Qual produz por incanto a zona-torrída,
 Sagrada e tão profundamente pura,
 A não tingil-a côr terrena ou flórida.
 Sós do silencio os olhos, que projectam
 Densas escuras sombras, n'elles tendo
 Genios do fogo, que hi a olhar aquietam,
 Tanto é grande o poder com que estão vendo !
 D'albor sagrada alvura, o olhar umbroso,
 E externos pensamentos os cabellos
 D'um renegro diamante glorioso,
 Era a flor-da-Paixão na terra. . . Coelus.

Calmas—cerulea Hanan! e incasia nhusta
 Sub o arvoredó ; o oceano em tórno ao largo ;
 A'hora equatorial solemne-augusta,
 Gentil do umbrado candido frescor ;
 Sangueo-ignivomas flores scentelhando ;
 Altas calmas ; o celestial lethargo ;
 Do palmar as baunilhas exhalando
 Calido aroma a envenenar de amor ;—
 Ponctos negros d'urúbis s'elevavam
 No firmamento azul do céu profundo ;
 Brisas da sesta ao somno convidavam
 E sentia-se a embalançar o mundo,
 Qual um glorioso coração erguido
 No Seio-Creador—d'onde perdido
 Outro tão terno, eterno alli d'essa hora
 Caía, co'o valor de quando adora !
 Coelus não ria nem sorrir sabía :
 Era ella, a vida de silencio e alvura,
 Que não mente, o silencio da alegria
 E os olhos co'o poder da formosura ;
 Vida-fé ; luz ideal, da qual não ha-de
 Mais separar-se quem prendeu-se a ella ;
 E o só negro e o só branco, da verdade

Tinha a pureza que é realmente bella.
 Dirias, do princípio e o fim do mundo
 O divino mysterio. Sendo amada,
 Absorvia a existencia, em qual jocundo
 Terror o amante preso da incantada.
 E na sua voz de brisa bemfazeja
 Do ar tepido dos ermos e da calma,
 Que não da humana musica—deseja
 Ella saber . . . e da distancia, a palma
 Diz : diz' lhe d'onde vens !

“ Lá d'onde aos ventos

(E eram todos dos céus os pensamentos)
 As velas todas-chamma aclaram todo o ar :
 Chordagens de repente illuminadas
 E logo em longas fitas rebentadas,
 E em columnas de fogo os mastros a inflammar !
 “ E os do incendio fugindo, se atiravam
 No desespero ás vagas que os voravam—
 Era o lutar, loucura, e o não lutar, horror !
 Roda ao vasto clarão, larvas se viam,
 'Spectros espectadores, que surgiam
 Vindo ao espectac'lo horrendo, horriveis de pallor !
 “ Quem seriam aquelles ? Lhes gritavamos :
 Soccorro ! dos infernos em que estavamos ;
 E elles olhando alli sem soccorrer nem dor !
 E a agua, e o fogo, e o ar—um cataclysmo
 Cada qual tendo seu ; qual mór abysmo,
 Ninguem dirá ! de Deus era a impiedade, o amor !
 “ Partiu-se a nau—Jesus !—de dentro e viva
 Rompeu fóra ao convés, e negra e altiva,
 Labareda sinistra : ao fumo encorporou,
 Fluctuando um volcão por sobre os mares
 E escurecidos lampejando os ares—
 Salvaram só a mim ; o mais tudo afundou !”

Ninguem oiça o narrar d' historia havida
 De desgraças, ao triste que enamora :
 Coelus, do amante ao hombro tem pendida,
 Qual d'elle gloria, a fronte incantadora.
 Dirias, que esperava a natureza
 Sem ter piedade dos mortaes tão bellos :
 Sangrava amor o coração do Guesa,
 Dos olhos sombra derramava Coelus.
 Ha um signal, hei visto, ás grandes horas

D'aquelles que os destinos teem dos céus :
 Qual ao estrondar das fozes nas auroras,
 Erguem-se e vão—para onde?—será Deus ?
 De viçosos, ficaram reluzentes
 Os seios estelliferos e brancos—
 Ha no primeiro beijo, ó delinquentes,
 A virtude da marca do punhal !
 Sempre ha n'um Eden aureos, roseos bancos
 Ao, dos que amam, descanso harmonioso ;
 E ha no mar sempre um comoro glorioso,
 Que as solidões alembra do casal.
 Coelus ! ó Coelus ! das grandiosas calmas
 O genio és tu ao imaginar tão puro !
 Nas espheras da luz ondeiam palmas ;
 S'eleva o oceano ao de redór murmúro.
 —A hora da Creação, que se apresenta—
 A calma do equador solemne impera ;
 O humano braço do labor se ausenta
 E a repouso convida a madre terra ;
 E o valle escuta que os ribeiros falam ;
 E as montanhas esperam silenciosas
 Ao horizonte longes ; e se calam
 Os que hão ninhos nas arvores frondosas ;
 E a viração co'a tarde se alevanta,
 Quando o Senhor pelo Eden passeiava,
 Que o homem na quéda já de si s'espanta
 E a mulher da nudez s'envergonhava—
 Era divino ! o collo branco, hardido,
 Terso, virgem, crystal ; e toda attenta,
 Toda ouvia-se, toda aberto ouvido
 Psyche na gloria e á liberdade e lenta :
 Tão lentos ambos ! nunca tanto o fôram
 Nas lagoas os cysnes mantuanos
 Quanto os genios da calma e que se adoram
 Nas sombras, puros, sós, americanos !
 Não eram tempestades dos olhares,
 Mas a só fixidez radiosa e calma ;
 Oh, mais que os que sublevam terra e mares
 É tremendo o poder de uns olhos-alma !
 Nem pode-se affirmar d'onde tão pura
 Tanta sombra magnetica emanava,
 Do cilio velludoso que na alvura
 De uma face de luz a projectava,
 Ou das escuro-limpidas scentelhas

Nas orbitas cinereas ; ou teria
 Ao coração raizes e tão bellas
 Que o negrume á paixão de amor fazia ;
 Era a divina limpidez escura
 Da sombra ao sol candente nos desertos,
 Era alba-candidissima e na alvura
 D'este silencio os deuses seus despertos.
 —Coelus, enlevos toda, tal pendia
 No amor dos que dão tudo e nada pedem :
 Vago estalir de petalos se ouvia
 Da primeira açucena abrindo no Eden.
 Cegos da vida interior, memória
 Pois não esqueça o edenico tractado,
 De quando os céus irisam toda a gloria
 Sendo o crystal de luzes penetrado.

Solemnes calmas ; doces brisas, doces,
 De beijos o susurro, dos mormaços ;
 Além, do oceano as elevadas vozes ;
 Grato o gemer, as rôlas nos terraços ;
 Silencioso o castello ; nas varandas
 O silencio e nas mysticas alcovas ;
 Todo o ethereo rumor de falas brandas,
 Ou campos, ou rosaes, ou terras novas ;
 Caprino odor subindo das encostas ;
 Na ameia o estivo rir das andorinhas—
 Eternas de Creação leis adevinhas,
 Raio de Sagittario e rosea flor.
 Augusta branca solidão—expostas
 As çucenas viçando illuminaram
 Do seio ; a bocca, rosas lhe auroraram,
 Acridão que ha das murtas o travor.
 E no palmar os ventos reboando,
 E da nuvem, tão pura, tão saudosa
 As sombras nas collinas divagando,
 E verdejante a terra fulgorosa :
 E os templos naturaes grande-ecchoavam
 Da calma á profundeza—Sancto ! Sancto !
 De meio-dia as deshoras apregoavam
 No espaço—Deus, a Solidão, o Incanto !

Nenhum artista pintaria Coelus,
 Essa brancura-fôrça-sentimento,
 Esse negrume-luz-esquecimento

E o deserto ideal dos gózos bellos
 Do mais intenso amor, que é o amor puro
 N'essas fórmãs dos lirios indianos,
 Do nunca incendio e o sempre astros arcanos
 Illuminado, o angelico, o futuro!
 Eram-lhe os hombros candida alva plaga
 Silenciosa. Sêres dos destinos,
 Andavam incantados, peregrinos,
 O moço deus e a toda graças maga.
 Embalava-se a ilha dos verdores
 E os edeneos rosaes, no firmamento,
 Na grande luz da calma e os resplendores,
 Nos seios d'alma-Deus o pensamento:
 E sobre a onda de anil transluzidora,
 Na doirada falua coruscante,
 Horizontes de púrpura e de auroras
 D'elles os dias grandeabriam deante.
 Alviçareiro vulgo diz, que os via
 Das nuvens sobre a chamma, lirio e rosa,
 Sempre do amor unidos na alegria;
 Ou ao fundo das ondas luminosas;
 D'alvas espumas no marinho leito,
 E Coelus mesma uma onda viridante,
 Ao transparente puro-undoso peito
 Prendendo o joven seductor errante;
 Ou das covas plutonicas da terra
 Nas camas de oiro e da sapphira honesta—
 Sendo que a errar os via quando á sesta
 Do amor os genios cada um ninho encerra.

A noite vinha, que nem era noite
 Senão pureza ethereal de um clima
 Onde os céus resplendemem, onde doe-te
 Á luz dos astros das regiões de cima
 Divino o coração. Nas alvoradas
 Musicas matinaes, harpas do genio,
 Ante as harpas dos mares incantadas
 Ouviam-se, d'um qual tanger armenio,
 As musicas humanas, tão soñoras
 Despertando e a desadorar d'esp'rança
 Á fresca luz de homereaes auroras,
 Tanto ha n'ellas da bemaventurança!
 E porque no ocio mal se perpetúa
 Ao fundo sentimento amor divino:

Ou exhaustão de quando a vida estua,
 Ou desvio imprevisto do destino
 (Oh, não eram os ociosos nem os fracos,
 Porém, da sociedade a fôrça, o guia,
 Os sêmpre-longes sêres d'harmonia
 Mostrando, á luz dos céus, da terra os marcos) :
 Crearam de um trabalho as doces horas
 E em tal cofre sagrado seu thesoiro
 De amor, depositando (a juro o oiro),
 Preservavam no peito amor e auroras.
 Foi quando aos sons formosos longe ouvidos,
 Os amigos vieram. Oh! ao riso
 Extranho, as portas fecha do paraiso,
 Traze a espada de fogo, anjo de Deus!
 —Serenaram no mar, d'onde pungidos
 E de sub o arvoredos onde os harpejos
 Condoem, de tão cheios dos desejos
 Dos que entrar querem, conviver nos céus.
 E a porta abris e o vosso coração—
 Ai do imprudente!

E tão honesto o Guesa
 Teve os amigos á doirada mesa,
 Do lar perdendo o incanto e a solidão.
 Todo um povo d'escravos tumultuava,
 Que elle via e que a lingua lhe ignorava ;
 Appressados servindo e tão contentes
 Qual são escravos que hão gentil senhor.
 Sobre as ondas de azul e entre roseiras
 Andavam, curvas sendas feiticeiras ;
 Logo depois ficando descontentes
 Qual da festa do Deus sae o Traidor—
 Oh, essas festas do esplendor do Guesa !
 A flor da sociedade e da poesia,
 Quanto inspiram incantos da belleza,
 Nos rochedos do mar se reunia :
 Meigos das musas, cantos s'escutavam
 Dos bardos saudosos ; trovadores,
 Notas dos sons divinas concertavam ;
 Ria o futuro nos jardins das flores.
 Oh, as festas do Guesa ! E a bella noite
 Abrindo de repente gloriosos
 Meridianos dias, qual açoite
 Ferindo, erguendo os corações viçosos
 A' gloria ! Alto aos saraus s'illuminava

O fagueiro castello : das varandas
 D'esmaltada arcaria, em tarjas pandas
 Vasto clarão ao mar se projectava
 Phantastico ; os crystaes resplendeciam
 A' luz ; longos festões, pendentes rosas
 Ardiam no perfume ; os labios, riam
 Ao sangueo beijo as grans, puras, cheirosas.
 E as formosas, as vagas alvejantes
 Da sociedade, as doces frontes lisas
 E os collos que arfam, aos saraus brilhantes
 Vinham co'o rir dos céus, da terra as brisas.
 E as opulentas mesas ostentavam
 Urnas d'aureo lavor, da prata antiga
 Baixellas que de herança consagravam
 Nobres familias e a que a ' honra obriga.'
 E viam-se ao fulgor sobresaindo
 Pyramides de gemmas perfumadas,
 Os travessões de forno, o assado lindo,
 As fructas tropicaes ambroziadas,
 Do café aureas taças primorosas,
 Requite de civismo, e os qual diamantes
 Calices lirios e violeta e rosas
 Engrinaldados (noites delirantes !)
 E que aos brindes da patria e dos amores
 Eram lançados á onda !—Eram insanos ?
 A essas loucuras, a esses resplendores
 Foram da Grecia os tempos soberanos !
 E aos pés luziu-lhe da fortuna o oiro
 Em grandes montes, que os do mundo frivolos
 Homens, e qual se fosse o oiro o thesoiro,
 N'elle honravam qual honram falsos idolos.
 E elle a mãos cheias sacodia aos ventos
 O oiro da terra—e o sementeiro colhendo
 Sabedoria, e qual se os pensamentos
 Surgissem lá d'esse arruinar tremendo.
 E as ondas sociaes se succediam
 Qual as do mar, em tórno do castello :
 Feliz, do Guesa o coração batia
 Sem receio, e ninguem para dizel-o,—
 Que o homem, que logrou de alheia dita,
 Jamais supporta ver-se o parasita :
 Saíam uns, entravam outros ledos,
 E a todos renovavam-se os folguedos.
 “ Nem sei d'onde elles surdem nos formosos

Dias de oiro, os moscardos ! estonteiam
 Elevam-se, e nos raios gloriosos
 D'existencia, que é d'outrem, se recreiam,
 "Atravessam, gyrando e resumbindo,
 Demonios !"

Oh, guardai longe do mundo
 Vossa felicidade que está rindo,
 Que applaude-a o mundo a abhorrecer profundo !
 Occultai-a tambem porque alegria
 Da frente que s'expande, não offenda
 Aos que miseria íntima angustia
 E invejosos sêrão. . . . Ninguem aprenda
 O quanto é mais custoso lançar fóra,
 Do que a haver, affeição enganadora !
 E da terra ao rochedo separavam
 As ondas, que bramindo s'elevavam.
 —A social mentira veiu ; o humano
 Olhar ; undou a nuvem de cabellos
 Do nocturno fulgor em mundo indiano ;
 E os dentes, frescas açucenas—Coelus
 Teve de rir. Sorriu-se a natureza.
 E qual uma onda d'esmeralda viva,
 Trajando agora senhoril a diva,
 A' luz dos céus zeloso olhava-a o Guesa.
 —Nunca sentiste assim o coração
 Profundo de prazer, quando, os instantes
 Todos creando amores, os amantes
 Já temem, qual da fabula o dragão ?
 Viam-se ainda felizes, nos terraços,
 Co' a lentidão das magnas harmonias ;
 A natureza na alma. Aos puros braços
 De Coelus nus, a solidão sentias
 Coar-te ao coração.

Terra de amores !
 Patria das brancas solidões, das praias
 Luminosas, dos meigos trovadores,
 E onde não morres tu, que ardente irraias,
 Sol-deus ! Na eterna calma deslumbravam
 Os cerulos abysmos, os retiros
 Aonde ouvias dos peitos que se amavam
 Confundirem-se vivos os suspiros !
 Nos cajuaes cheirosos : peregrinos—
 Volvendo á lua o olhar Coelus, oppressa
 Entre as ponctas dos seios crystallinos,

Prende a do amante divinal cabeça :
 —Último sacrificio—era o luzente
 Calix nu da açucena, enlêvo e alvura,
 Candor em que o negrume se pre-sente,
 Prazer que leva ao pranto e á desventura
 Sob incantados céus, os céus de Manko !
 Oh, a fronte quão doce de martyrios
 A' edenal solidão dos seios brancos
 De pureza a cegarem, duplos sirios
 Que penetram nas temporas, sentindo
 Quaes magnetes de luz de parte á parte
 E vendo o transmudar celeste e lindo
 Do lirio illuminado em lirio martyr !
 E mudamente umbrou-se-lhe o semblante
 Com a nefasta candida tristeza
 De flor pendida.

Alli Coelus, do amante
 Nos braços, desincanta-se. A belleza
 Celestial, foi a dor . . . Mima-Esojairam !
 Raio creras de luar, que petrifica
 N'esse crystal, que a sepultura indica
 Nossa, dos que a alma em si nos encerraram.

Como é doce ao luar a nossa amante
 Que entre outras vem, que passam e vão rindo !
 Ouve-se o som da voz, aura fragrante
 Da flor das lorangeiras desparzindo :
 Do velludo fulgor e a luz do lucto,
 (Cèus ! o abysmo fatal dos raios brancos !)
 Viu ainda os negros olhos ! E insepulto
 Erra o corpo infeliz, praia e barrancos.

Na terra estava a intensa claridade
 Do luar feiticeiro do equador,
 Nos mares ainda o canto da saudade,
 E em parte alguma o do outro tempo amor !
 —E de tal sorte o amor á sociedade,
 Que augmentar ao amor lhe parecera
 Do alvo sepulchro de felicidade
 Em que o céu na existencia o recolhêra,—
 Lançara, egresso qual de um sonho, ao Guesa
 Ora a asylo feliz e adamantino,
 Aos céus do ar puro, a bella natureza
 E as brisas do casal—formosos hymnos !

Tinha passado Coelus.—Aonde fôra?
Já nas sombras não anda o genio d'ellas
Ás calmas d'heliantho, nem á aurora
Dos aureos céus, nem vive entre as estrellas!

Sem 'star nunca dormindo, despertara
O Guesa a ver-se que vivido havia
D'essa existencia dupla, que dictara
'Canticos e Proverbios' de harmonia:
Pois, das familias de sagrados lares
E tradições formosas de virtude,
Elle tomado havia nos palmares
Nobre consorte, amor que nunca illude.
E essa dera-lhe herdeira muito amada,
Luz de Deus! contra a qual assopra o mundo,
Qual sóe quando na terra vê chegada
Luz, que o hade remir de opprobrio immundo.

CANTO NONO.

1871.

JOAQUIM SERRA :

AO 'NOSSO TÃO AMADO' GENTIL-HOMEM DE
ALMEIDA-BRAGA.

“ Adeus ! adeus !—Antigamente quando
Os puros braços de nevosa alvura
Eu d'estas barras via, lampejando
Lá d'aquella collina de verdura :
“ E que eu, perdido náufrago do mundo,
Então na eburnea praia ajoelhava
Abençoando o céu, que a mim rojava
Do mar, d'encontro nos parcéis profundos. . .”
De pressa, minha filha, vê de pressa,
Porque tudo passou, tudo nos foge,
(O delirio prendeu minha cabeça,
Eu jamais crera n'este dia d'hoje !)
Como tristes entreabrem-se as janellas
Lá da meridional varanda nossa,
Ninho aleyoneo teu, das manhans bellas
Onde brincaste (e que mais nada me ouça) !
Vai brincar no convés—sonora proa,
Corre—vai ver as ondas como saltam !
Como canções o marinheiro entoa !
Como as auroras todo o mar esmaltam !
—Bem alto o alevantei, castello-tumulo
Ao melhor dos meus dias, que alli jazem :
Dos esplendores levantei-o ao cúmulo,
Onde a belleza e os genios se comprazem.
Nunca o vi tão risonho qual a esta hora,
Branco, altivo-empinado, se mirando
Na vaga anil e nuvens. . . Deus ! á aurora
Fita escarlata os muros lhe enlaçando,
Lembra o de sangue vínculo luzente
Que á noiva'alva dos mares degollasse
A garganta formosa, e eternamente
Do amor divino a vida se acabasse !

A rosa aberta, em meio dos verdores
 Está da margem, qual os que se amaram
 Púrpuros corações, os tão de amores
 Vicejantes outrora!— . . . “Oh! Esojairam!”
 E elle estendeu a mão : porque acenando
 Não viu mais qual outrora os alvos lenços ?
 —Mas, sempre a rosa abrindo, enamorando
 Onda e ermo e amplidão de céus immensos !
 Elle estendeu a mão, qual se quizera,
 Sempre voltado á 'quella terra em flor,
 Ao movimento que ao partir fizera
 A nau, prender-se á patria— . . . “Oh! Equador!”
 Laceravam-n'o as mágoas da partida,
 Que bella viagem ou feliz chegada,
 Emoções novas, nunca mais a vida
 Lhe tornaram ao todo compensada :
 Que importa cosmopólita maldicto
 Seja o homem na terra, quando cheio
 O peito das imagens infinito
 Transporta, a lhe luzir, do mundo ao meio ?
 As queridas imagens dos logares
 Onde vira o sorriso da innocencia,
 Que não mais encontrou—celestes lares,
 Que elle internos zelava e na existencia,
 Por vezes, lhe formavam mundo á parte,
 Onde se comprazia a sós de estar
 Com *todos*, vendo *tudo*, e de tal arte
 Aos Xéques, que não soube perdoar.—
 E rugiu a procella : aos altos mares
 Qual um negro destino, o arremessou !
 —Mas, longe as franças de oiro dos palmares
 Vendo e a costa alvejante, s'elevou :
 “ Que poderosos são do vento os braços,
 Da vaga os hombros, quando estala o norte !
 Reina o tumulto, movem-se os espaços ;
 Mas, soberba-os o coração do forte !”
 Á rampa do castello se agruparam
 A beira-mar os servos—silenciosos,
 Como não ha silencio—harmoniosos
 Quando servo e senhor se separaram.
 E os que das tórres viam a partida,
 Voltaram de uma vez—‘bôa viagem!’—
 Toma ar feroz a máchina atrevida,

Das ondas cavalgando na voragem :
 Sobre as espumas, como se levada
 Pelas parelhas de cavallas brancas
 Mordendo os freios, açoitando as ancas,
 Rompe a dos mares gloriosa estrada !

“ Oh ! a estrada de gloria ! Desdobrai-vos,
 Bellas azas da minha liberdade !
 Longe, mui longe iremos ! elevai-vos
 Alto—da terra, além das tempestades !
 “ Vólto ao reinado meu, nos oceanos
 Povoados d’imagens eu govérno !
 Longe iremos—bem paga tantos annos
 D’ausencia ao peregrino o mar eterno ! ”

Porém, quando elle viu que se afundavam
 Dos mares ao través os alvos arcos
 Dos combros arenosos, que ficavam
 Indistinctos os morros de São-Marcos ;
 Que do iris derradeiro do horizonte
 O aro fez-se luzente e se perdeu,
 Então, entristecendo a branca fronte,
 Triste mais do que nunca, lhe pendeu.

“ Fui no templo ; beijei a sepultura ;
 Purifiquei minha alma na partida ;
 Carga ao hombro tomei sagrada e pura ;
 Pedi fôrças aos céus, e á terra vida.

“ Ao me ver minha irmã p’ra longes terras
 Partir, deu-me os adeuses da saudade
 E este annel, que por mares e por serras
 Me acompanha—é de amor do meu amor :

“ ‘ Foi de tua mãe ; é teu, ella dizia,
 E irá contigo ’—Como da amizade
 Fundo resoa a augusta melodia !
 Poisa em meu peito, maternal pinhor !—

“ Ai ! partir sempre e sem chegar mais nunca
 Aos portos onde o vento e as ondas chegam !
 Aos portos onde soltam ferrea adunca
 Homens á âncora e aos céus dos seus s’entregam !

“ Para minha alma os portos se fecharam,
 Qual á bandeira negra de navios
 Ao contagio empestados, que se olharam
 Sem rumo á tarde, ao mar, aos ventos frios

“ (E os corpos do escorbuto apodreceram

Aos vivos no terror presenciando
 A decomposição sua ; e ergueram
 A bandeira da morte, afugentando
 “ D’elles tabidos, putridos, os corvos
 Que os sentem, do horizonte veem, que os mastros :
 Revoando rodeiam—anjós torvos
 Aos moribundos ao pallor dos astros ;
 “ E todos eram bons ; nem delinquiram
 Olhando ás chammas, profugos de Lot ;
 Bonançoso era o mar—que pois s’ inquiram
 Causas de tanto horror, do Deus de Job) !
 “ Seguindo uma illusão entrei no mundo—
 Quão bello o amanhecer da sociedade !
 E odio fatal, que vem de amor profundo,
 A luz desfez do Deus da eternidade !
 “ Para o errante destêrro, para a lucta
 D’exterminio, sou gladiador, eu sigo :
 C’roas produz a terra, que sepulta ;
 E ao que dentro de si leva o inimigo,
 “ E-lhe arena o universo—em qualquer parte
 Pugnam, cruzam-se os peitos aos destinos,
 Já sangrando ao clarão do astro de Marte,
 Já podendo ser surdo á fôrça d’hymnos ! ”
 Da discordia, a contrária á natureza,
 No coração a braza negra, ardente,
 Vai sem socêgo, sem repouso a mente,
 De plaga em plaga compellido o Guesa.

Incomprehendida dor tomara toda
 A grande alma infeliz. Aos ares seus
 Entretanto o disseras, vendo-o á borda,
 Domar as ondas, dominar os céus.
 A tarde entristeceu ; aos plumbeos ares
 A sombra do crepusculo elevou-se,
 Quando o sol hibernal rodando aos mares,
 E sanguento e sem raios, apagou-se.
 Vem com seu capote branco
 Linda e leda e peregrina,
 Em meus joelhos s’inclina
 A filha de tanto amor :
 Grita, acena ás andorinhas
 Que aos mares rente revoam,
 Qual á naufragios fragoam
 Da espuma que estala em flor.

Revôltas rompam-se as vagas
 Ao redór, que ella socega,
 Não tem medo e mais se achega
 Ao amparo paternal :
 Mas resente-se a criança,
 Das sombras da natureza,
 E a loira fronte em tristeza
 Pende ao somno angelical.
 Por sobre a prata das aguas
 Vão ao longo das restingas
 Navegando as vigilingas
 Á siderea viração :
 Dos indios nautas ao canto,
 Mais tranquillã, mais tranquillã,
 Dorme ao astro que scintilla
 Dos céus na azul solidão.

Á noite adormecendo minha filha,
 De borda á borda eu erro na coberta ;
 Dos mysterios da sombra sou vigilia,
 Venho fazer meu quarto — alerta ! alerta !

Á noite sempre ouvi falando os mares,
 Alguem chorar na voz triste do vento,
 Vagindo a estrella longe além dos ares,
 Triste, infantil—a dor do pensamento !

Da natureza a vida eterna pulsa
 No resplandecimento das estrellas ;
 Caem palavras trémulas e bellas
 Ao nocturno fulgor ; á onda convulsa,
 Noite de abril tornando-se formosa,
 Que as do verão mais pura, ao grande inverno.
 Negrejante, diaphana, estrellosa,
 Extranho o scintillar, o moto eterno,
 Reflecte-se nas aguas ! oh ! profundo
 O phantasma dos céus vê-se incantado
 Ao seio amplo mirifico de um mundo
 Aonde o espirito voa, enamorado
 Da bella patria ! A nau fica mui alta,
 Qual suspensa da treva transparente ;
 As aguas, mui profundas ; adjacente
 Negro o espectro das margens no ar s' exalta.
 E dos lumes á negra luz, os grandes
 Astros no espelho magico das aguas
 Negro-scintillam ; de negro oiro esplande

Da ardentia o clarão rodeando as fraguas.
 Aqui, na Creação a natureza,
 Genesisico fragor! ainda abre as veias
 Da terra á virginal selvatiqueza,
 Onde dos Naturaes foram aldeias—
 Oh! d'entre selvas, luzes teem o incanto
 De terras novamente descobertas
 Que os dons aos mares mandam, das florestas,
 Que recebe o navegador em pranto!

Das verdejantes alvas no oriente,
 Certo qual a palavra do selvagem,
 Rompe o sol, banha de rubis a ardente
 Do fogo equinoxial pomposa margem!
 Ora occultam-se os raios; ora irraiam
 Esbrazeados; e occultam-se na nuvem:
 Embora iguaes os dias sempre cáiam
 Dos céus, sempre igualmente elles não luzem.
 E nas tepidas tardes brazileiras,
 Ao norte azues velinhas navegando;
 Boyantes d'agua á flor as baixas terras,
 Virentes, jovens; o ar crystal; soprando
 Brisa gentil, que inspira beatitude;
 E as aves brancas e carmins descendo
 Do crepusc'lo á saudavel solitude,
 Dos mangueiraes ao poiso recolhendo;
 Emtanto, á sombra dos cocaes frondosos
 Os alegres meninos entre os gados,
 A casa da familia, os deleitosos
 Verdes sitios da granja auro-arrelvados—
 Tal é o último quadro, o mais risonho
 Ao coração na marcha aventureira,
 Que vê o Guesa-Errante, qual um sonho,
 Deixando a natureza brazileira.
 N'alma o conservará. E elle cingira
 O derradeiro amigo em mudo abraço,
 Que era a patria abraçar. E então seguira
 Para o lado septentrional do espaço.

“Do peito do homem, que n'esta hora apérto,
 Conheço a vibração pelo tranquillo
 Harmonioso bater, que, em meu deserto
 Constante, a amar habituei-me, a ouvil-o.
 “Quando foram-se todos. . . elle vinha

Aos suavíssimos sons da branda lyra
 Consolar minha dor—porque elle tinha
 D'ella o segredo ; e nunca me ferira
 “ Co'as settas minhas que eu lh'as entregara,
 Qual os mais me feriram. . . e o costumam
 Os baixos homens ; e antes, as quebrara
 Co'o doce amor dos que, chorando, exhumam.
 “ Bem haja a meiga lyra dos sons perolos !
 Sempre á extensão modesta do perfume,
 Fôrma sempre correcta : ou riso ou querulos
 Sejam-lhe os cantos, são do amor ao lume.”
 E ia seguindo. Céu condensou e perto,
 Onda negro-azul-aurea o sol vorando ;
 Norte, norte—dos mares no deserto
 Penetra o Guesa-Errante. Atravessando,
 Avista ao longe as amazoneas aguas,
 Ouro agitado ao sol, e as verdes ilhas
 Que de ha treze annos d'este canto as mágoas
 Resoaram—eternas maravilhas !
 Se lhe estendem mil braços pela terra !
 Em seus desertos se diverte o vento,
 Late ; da nuvem baloiçada que erra
 Nos céus, qual na soidão do pensamento,
 Lhe as nódoas negras solitarias cobrem
 As retumbantes fozes ! De ha treze annos. . .
 E onde vivi, que estou qual os que sobem
 Tontos do abysmo á luz dos oceanos ?
 O passado foi hontem ; muito vivas,
 As tinctas sangrariam ; das imagens
 Sob a violencia, ao verem-se captivas,
 Ferozes as idéas são ;—miragens
 De mais distantes dias, a memoria
 Compraz-se de contar o que passou-se ;
 Nem é ás portas do festim que a historia
 'Screve-se, mas do tempo á calma e doce.
 Qual á primeira vez, ainda s' eleva
 O meu espirito em presença tua—
 A fôrça d'alma sempre que subleva,
 Renasce o livre, sobre o mar fluctua :
 Porque a vaga a ondular da humanidade
 É semelhante á vaga do oceano ;
 Rugem ambas, revôlta a tempestade
 D'Eolo ou das paixões ; ao sópro insano
 Loucas, lividas lançam-se ás batalhas

Dos golfos, das planicies; rebramando
 Tremem a ambas os céus, ruem muralhas,
 A espuma aqui, lá o sangue fumegando;
 Ambas se despriguiçam na bonança
 E á luz despertam da alva madrugada;
 Palpitam ambas, que jamais descansa
 Da vida a onda ao coração vibrada;
 Renovam-se ambas da corrente interna
 N'esse das ondas íntimo furor—
 E viva e activa a natureza eterna
 Dos céus, no mar e a humanidade-amor.
 Região da luz! reverberadas plagas
 Do esplendor, onde crea a phantasia
 Do oiro as cidades, da belleza as magas,
 Qual por sonho o prodigio se annuncia!
 Patria das calmas do equador, dos grandes
 Rubis dos astros, das ardentes zonas
 Do maremoto, dos volcões dos Andes
 Thronos do sol e os raios—Amazonas!
 Amazonas! ó mar mediterraneo,
 Presentido El-Dorado de thesoiros,
 Hóspede mysterioso do oceano,
 Patria do mundo em seculos vindoiros,
 O último adeus a ti!

Nos altos mares,
 Da aurea vaga á onda azul, o pensamento
 Voo eleva diverso, qual nos ares
 Outro ao sol se desdobra o firmamento.

Em novos céus, em novos horizontes
 Leve embalam-se os mares das Antilhas—
 Quantas coroas! que d'esparsos montes
 No mappa ondeante das formosas ilhas!
 Quão bella á barlavento a Martinica!
 —Doiradas veigas, longas arenosas
 Sendas brancas, por onde a alma nos fica
 Errando em dias de innocencia e rosas!
 Talvez do amor a gloria já passada
 Reflorescesse. . . os cantos s' escutaram
 Ainda, na fertil ilha afortunada,
 Onde viver quizeram. . . Oh! Esojairam!
 Tu ainda á luz dos trópicos saudosa
 Leras ' Paulo-e-Virginia,' o amor e o riso
 De doce criação, sempre mimosa

Quando a terra no estado de paraiso :
Dos tempos das paixões da mocidade,
Quando no peito canta o coração
E os olhos vertem luz, quem de saudade
Sentir não ama a doce vibração !
Alli morrer viera Josephina
A repudiada imperatriz, que herdeiro
Os céus negaram dar, ella condigna,
Ao deus da guerra no seu louco imperio.
S'encrespam da ilha avelludados cumes,
As encostas ondulam-lhe, qual mares
Que a cercam, que a balançam d'agua aos lumes,
Dentro á diaphaneidade d'estes ares :
E da cumiada escura aos verdes seios,
Por mil collinazinhas cultivadas,
Serpenteiam-lhe em languidos enleios
As alvo-argenteas fitas das estradas.
Lá, Guadalupe a antiga cidadella
Do Cariba feroz, á matinada
Espumando o archipelago, da estrella
Á luz, cerulea a noite scintillada—
Nos dias seus felizes navegando
N'estes gloriosos climas de saphira,
Ondas puras e céus, todos resoando
A voz universal d'eterna lyra,
Colombo quando a dar nome a estas ilhas,
Deante este céu brilhante os marinheiros
Antiphonas cantavam, das Antilhas
Diversos eram os incolas primeiros :
Ás praias já não descem admirados,
Cincto o fraldão de perolas, e o dando
Por um guiso felizes e dançando
Na innocente rudez—céus perfumados !
Último adora o Guesa as puras vagas
E os penedos musgosos, negrejantes,
Na transparencia das ethereas plagas
Incantados, suspensos, oscillantes.
No grupo formosissimo das Virgens,
Ao novellesco espirito do bello
Tempo das descobertas, as origens
Das lendas elle ouviu no ermo castello.
Elle á tórre subiu mais elevada,
D'onde as aguias voavam do Pirata

E traziam, cerviz curva ou quebrada,
 O homem ; mas, a belleza timorata,
 Ao doce amor. Olhava sobre os mares,
 Qual s' estende saudoso o pensamento,
 Do horizonte o senhor—quando luares
 Eram de prata ; quando a porto o vento
 Convidava galerno ; olhava quando,
 Tenebra noite, o vendaval rugia,
 Desmastreadas naves demandando
 Luz fallaz, que nas praias accendia ;
 Ou quando, qual agora, o sol candente
 No crystal do rochedo, á aurea turqueza
 Da redoma dos céus ampla e luzente,
 Das calmas no lethargo a natureza,
 O oceano radioso espriguiçado
 No berço aerial. Como s' exalta
 O coração ! E ouviu conto magoado
 Que a historia sagra e, flor de luz, a esmalta :
E que do poeta a lyra sonora
 Compraz-se em repetir, já porque a terra
 Esquece-a quando é tão celeste a rosa,
 Já porque anima-lhe a licção que encerra.
 —Bramia o negro ; o escravo massacrava
 Os senhores, e a pallida cabeça
 De Soctman em tropheu alevantava
 Bailando á roda. Então a filha, presa
 Ante a scena infernal jogada á sorte,
 Aridos olhos, coração fulgente,
 Terrivel como torna-se o innocente,
 Ella pediu, que era ordenar, a morte !
 Candida mais que os lirios matutinos
 Que sorriam nos céus, contra as ferozes
 Dagas os seios arrojou divinos
 E das mãos negrejantes dos algozes
 Caiu sobre o cadaver de seu pae !
 Nem sabem anjos que dizer á infante
 —Ou sim, ou não—os tumulos adeante
 E a vida, e longe os gritos de uma mãe !
Mas, do amor filial é doce, emtanto,
 A estes céus a tragedia recordar,
 Que d'estes mares mais augmenta o incanto
 Tão peregrina perola insular !
 Nem do coral a flor roseo-incarnada,
 Que do abysmo reluz na transparencia,

Partida no areial ; nem d'alvorada
 Estrella que irradia na existencia,
 Apagada ao surgir na nuvem-norte,
 Foi jamais tão divina de belleza
 Qual a filha que alli pendeu na morte
 Do morto peito que lhe foi defesa !
 Oh ! n'um céu edenal errando eterna,
 Vejam a nuvem branca pelos ares !
 —São as Antilhas os jardins dos mares,
 Onde houve berço a geração moderna !

Gostava de s' estar sozinho o Guesa
 Nos rochedos do mar á luz da tarde,
 Azul o céu, brilhante a natureza,
 A onda elevada—íntima a saudade.
 Velava, o que não vive do presente,
 Pelos tempos longinquos, do futuro ;
 Pelos mais longes, do passado ; e a mente
 A embalar-se-lhe ao mar triste e murmúro—
 Elevado da terra elle sentia
 O qual horror, dos seios que o esperam ;
 A sombra dos maiores elle via
 Passar. . . e as dos que o peito lhe romperam.
 Sentia essa dor funda e silenciosa
 Dos amigos que não s'encontram mais ;
 Mais profunda, talvez, mais dolorosa,
 Dos inimigos que, ah ! d'entre os mortaes
 Deixaram de existir, antes de terem
 Em affeições o odio seu tornado,
 E por virtude, ou por justiça, verem
 Seu malevolo espirito humilhado.
 Doce é dos vivos triumphar-se em vida !
 E ao que horror ha da terra, longe d'ella,
 Ouvia-se-lhe a voz plangente e bella
 D'harpa vibrada, sobre o mar erguida :

“ Sei, que *elles* hão de me negar da terra
 Ainda mesmo o repouso a que direito
 Tenho como mortal. De além da Serra
 Eu vejo, ao longe, a nuvem do meu leito !
 “ Longe vivi, porque *elles* me negaram
 O logar, que era meu e que eu não tive ;
 Solitario vivi, porque arruinaram
 Meu lar, meu Deus, e o amor que n'elles vive.

“ E soffro—não co’a perda, a deslealdade
 D’esses mundanos bens ; mas porque quando
 A justiça vier, tardia, que ha de
 Julgar a *elles* e a mim, todos olhando
 “ Talvez já não ’starão. Além da Serra,
 É nos seios azues da natureza,
 Sem amigo e sem patria sobre a terra,
 Que irá na gloria descansar o Guesa.
 “ Longe, além das montanhas, n’outro clima,
 Ethereos cèus, cèus sempre, sempre azues !
 Onde não ha mais pranto—em cima ! em cima !
 No firmamento da soidão. . . da luz !
 “ Meu sangue, então, pelos que o derramaram,
 Ha de em sagrados vasos ser guardado ;
 Meu coração, nas mãos dos que o arrancaram,
 Aberto ao Sol, vereis illuminado.”

Oh ! quão azul a tela setinosa
 Desdobra-se do oceano ! e puros, quedos
 Os bustos, a attitude valorosa,
 Dos solitarios, lucidos rochedos
 Emersos, vivos, negros, espalhados
 Pelo horizonte !—em luz se lhes inflora
 Alva praia a univalves esmaltados,
 Qual d’em tórno brincasse infancia e aurora.

Emtanto estes jardins são assaltados
 Pelos demonios do Huracão, dos ventos
 Que em torvelino, negros, levantados
 Passam qual trôço d’almas em tormentos ;

E do nácar as rosas despedaçam ;
 Desaninham do fundo, em flor a perola,
 Contra os rochedos a estrellejam ; cerula
 Onda e vaga revolvem, turvam,—passam.

Porque nunca na terra um paraiso
 Podera florescer ; quanto mais bello,
 Tantos mais inimigos—co’o sorriso
 Dos céus, e dos infernos co’o flagello :

Porém, a onda e o ar se purificam ;
 Do chaos surgem novos talismans,
 As noites que hymnos cantam, os que em luz ficam
 Dias d’alva e candor, dias-manhans !

Ó mar ! oh ! meu irmão ! são as tuas vagas
 Qual esta alma indolente a desdobrar-se
 Das azues solidões ás vozes magas,
 Ou da procella ao brado a alevantar-se !

Ó mar! oh! meu irmão! que os vês, que os sentes
 D'ethereos céus e d'amplos mares ledos
 Em nuvens puras e ondas transparentes,
 Vê—olha o isolamento dos rochedos!
 Elles estão erguidos sobre os mares,
 Perante a doce luz da eternidade:
 Vê—quão puros que exilam-se nos ares!
 Quão sós! que solidão! quanta saudade!
 —Quem me dera viver em vós! nos doces
 Namorados retiros, nas viçosas
 Patrias, d'onde não se ouvem mais que as vozes
 Dos ventos e das vagas, e as saudosas
 Vozes, d'alma que não perturba o mundo
 E qual aberta vela dos luares
 S' expande aos céus—

“ Escuto o som profundo
 Da noite, a lamentosa Voç . . dos mares.”

Eia avante! Auriflavo, americano
 O sol, d'argenteas nuvens se annuncia;
 Entre espelhos de céu e de oceano,
 Na dupla claridade, róla o dia.
 Profundamente o mar, longo o reflecte
 Qual um varão de fogo; opposto, a imagem
 Bella, no seio undoso azul-ferrete,
 Foge da nau em diaphana miragem;
 Ao fundo, longes, mudos e felizes,
 Os peixes vêm-se, vivas projectando
 Luzentes barbatanas; e os matizes
 Das Conchas auroraes s'illuminando.
 E na saphira em luz, na onda tão pura,
 Até de abysmos se desterra a idéa;
 Nem repugnam crystaes de sepultura,
 D'onde se vê surgindo Cytherea:
 E surge; d'onda os véus glaucos, celeste
 Lh'involvem cincto e collos alvejantes. . .
 Conheço aquelles véus—assim qual este
 Rasgado ao talha-mar, vi-os ondeantes:
 Quando d'entre elles a visão sorria
 Co'a virgindade d'estas mesmas vagas—
 Mas, porque assim o coração havia
 Agora, em vez de a amor, pungir a mágoas?
 Ondas de anil e nuvens—inda, ainda

As queridas esferas reflectiram
 Dos céus, que em nós trouxeramos á infinda
 Doce existencia, que outras ilhas viram !
 E assim qual môças brancas, brancos membros
 E cabellos azues, se vão rolando
 Ao longe as ondas sobre os mares tremulos,
 Os luminosos mares ! os coroando !
 Instantaneas espumas—quaes cingiram
 A fronte que os heroes curvaram bella
 Vencidos. . . não dos raios que os feriram ;
 Mas, vencidos. . . — Quem pois venceu ? — a estrella !
 Da tarde á luz suavizam-se em tristeza
 Plumbeo-luzidos páramos sagrados :
 Oestes Indias ! frescos, enlevados
 Céus da Creação—gloriosa natureza !

Quando mais doce e mais feliz e edenea
 Brisa crepuscular corre fagueira,
 Que na azul solidão ri-se Neomenia,
 Do reino celestial unica herdeira,
 Então, tomando aos hombros minha filha,
 Sobre a caixa das rodas vou com ella
 Á tarde me assentar. Da proa estilha
 Dos peixes voadores nuvem bella,
 Á criança alegria. Então lhe noto
 Do occaso em chamma os grandes resplendores,
 As columnatas do solar ignoto
 De topasio e rubis ; noto-lhe as côres
 Do coral e da purpura, que tingem
 Do oceano inteiro a tella reluzente,
 E os circ'los de oiro que o horizonte cingem,
 E a 'strellinha nos céus que a faz contente
 Falo-lhe de sua mãe, das floreas veigas
 Dos seus patrios jardins á beira-mar,
 Digo-lhe que estas mesmas brisas meigas
 Hão de a saudade d'ella a elles levar.—
 O passageiro, ao pôr do sol, o horario
 Consulta e os olhos prende no horizonte,
 Vagueia um a outro bordo solitario,
 Mudo, ao crepusc'lo merencoria fronte.
 E entre a luz da manhan e a luz da tarde,
 Vou eu qual noite taciturna e triste ;
 Em mim se acolhe vesperal *saudade*,
 De mim aurora s' ergue, esplende, existe.

Emtanto, os camarins illuminados,
 Ao som das frautas realçando os ares,
 Noites s'incantam—oh! como incantados
 São nos vapôres os saraus dos mares!
 E os fluctuantes palacios alterosos
 Á nocturna estellar obscuridade,
 Reçumando clarões e sonorosos
 Das aguas na assombrada soledade,
 Phantasticos avultam. Eia avante!

Ubertosa Hespaniola! Toda a historia
 Póde ler-se n'aquella ilha distante,
 Que além 'stá qual um throno da Memoria:
 Do soccorro, a alliança e da hospedagem
 Em Guacanaguarí, doce, humanal;
 Rude e grande em Caonabo; mas selvagem,
 Medonha nos Christãos e canibal.
 Dos codigos penaes longe, á natura,
 Viu-se alli quanto o que é civilisado
 Sobr'excede, em torpezas execrado,
 Ao que o não é, que vive na candura.
 Tal foi quando a formosa Anacaona,
 D'entre os thesoiros das montanhas suas,
 De que ella era o melhor (doces, consonas,
 Flor em grinaldas as donzellas, nuas),
 Festejava seus hóspedes bemvidos
 Com jogos, com folgares das florestas;—
 Elles a permissão tambem pedindo
 Para exporem do seu paiz as festas,
 E concedida a permissão (contentes
 Agglomerados Indios observando,
 Povo e caciques, velhos e innocentes,
 Do *celicola* o garbo se alinhando),
 Foi a descarga de cavallaria!
 A lança, a espada a acutilar por elles!
 Os cães a lacerar! a gritaria,
 O inferno, o horror, que sobre Indios imbelles
 Abriu-se repentino, d'incendidos
 Galhardos Hespanhoes! Da rôta entranha,
 Das contorsões dos corpos e os mugidos,
 Recúa a alma ante o espectac'lo, a sanha
 De traição e impudor! Nas cheias ócas,
 Que escapasse ninguem, o incendio ardera:
 A princeza infeliz pendeu das fôrças;

Dos Naturaes despovoou-se a terra.
 Tal a America foi : a amenidade
 D'ambrosiados climas, qual os sonhos
 Dos missionarios são, e a liberdade
 Qual a bella mulher. Dos céus risonhos
 Viste que esta caíu livida, livida,
 Sem os olhos erguer. Nunca houve festas
 Brinde final tão negro ; nunca divida
 Do coração foi paga a horror qual estas !
 — Uma estrella apagou-se alli nefasta
 Da coroa de Cæsar—que a não soube,
 Depois de a ter, suster na frente vasta,
 A quem do mundo a omnipotencia coube.
 A coroa de rei não é da gloria,
 E uma foi pela outra destruida,
 Essa da liberdade e da victoria,
 Nunca em Moscow e em Waterloo vencida.
 Demolidor de thronos, que loucura,
 Republicano, deu-te a elles subir ?
 Abandonou-te a logica : na altura
 Dos réis, não te sentiste decair ?
 Eram vassallos teus. Mas, Bonaparte
 Em Napoleão ensina—da vaidade,
 Nunca enchido tonel, vem o desastre
 Que soffre em captiveiro a humanidade.
 Sabio fosse, qual todo-poderoso,
 E esse a terra salvara ! Emtanto á pena
 Um triste imperador, em Sancta Hellena
 Presa de primos seus, morreu morboso.
 — Alli de Bug-Jargal o canto inspira
 Ao menino sublime—do propheta
 Voz immortal, batalhador da lyra,
 Fôra da orbita o descommum cometa,
 Precursor da Revolução. Abala
 Cantando Victor-Hugo toda a França,
 Co'os trovões de Jehovah—na treva estala
 Raios, e de através transluz a esp'rança !
 E exila-se aos rochedos solitarios,
 E forja as grandes armas ; glorioso
 Arma-se d'esplendores procellarios,
 E reaparece, eterno, victorioso !
 — Alli primeiro o negro fôra escravo ;
 Livre primeiro s' elevou dos erros.
 — D'alli partia o aventureiro, o bravo,

Formoso de coroas. . . ou de ferros!
 Ai! ás festas dos prados verdejantes
 E á das sombras edenica indolencia,
 Tristeza succedeu não vista d'antes—
 Chegava a escravidão, s' ia a innocencia.
 Porque já fraco e triste o *visionario*,
 O genio paternal, unico amando
 As terras suas, 'stava solitario,
 Que era morta Izabel, vivo Fernando.
 Como é negra a fortuna ao que alevanta,
 Entre nuvens e raios mais, a frente!
 Glorias. . . que são, d'estrellas e horizontes,
 Quando traição, traidor, minam-lhe a planta?
 —Depois, viu-se o Destino, o eterno guia
 Da lentidão dos seculos, e alli,
 Essa idéa que a França destruia,
 Realisou-a o negro do Hayti.
 E vive em lucta a America formosa
 Ao afôgo, á oppressão da Europa insana!
 Debalde não resplandem céus da Havana,
 Nem rugem furacões—eia briososa!
 Oh! lá vão pelos montes perseguidos
 Da liberdade os magicos heroes!
 Ninguem lhes ouve a dor, que 'são bandidos'—
 Eia briososa! engrandecei! a sós!

Ainda os campos do mar estão cobertos
 Co'o manto d'ermo, co'o sargasso pallido:
 Oh! ainda o coração ante os desertos
 Do triste almargeal susta assombrado!
 E esmorece qual sobre insidiosa
 Terra, onde abysmo sente-se insondavel
 Subfluctuante, que em sombras, silenciosa,
 Sinistra e sem mais treguas e implacavel
 Vai confundir-se á noite, que a sepulta
 Das sombras do horizonte!
 —Além. . . não vêdes
 Luzinha, que se amostra, que se occulta
 E qual, andando, em praia além se perde? . . .
 —Terra!—Lá está Colombo ajoelhado,
 Sublime qual um deus aos céus olhando!
 Da aurora aos raios todo illuminado,
 Vencidos mares a seus pés rolando!
 Oh! quanto á gloria o genio resplandece,

Dando n'elle a luz clara da manhan !
 N'esse momento a humilhação s' esquece
 De ante os homens e a sorte vil—vilã !
Oh ! que horizonte de crystal tão puro !
 Que ondas puras ! que céus puros, divinos !
 Mansa a atmospherá, o ar fragrante, múrmuro,
 E o homem na innocencia e a voz dos hymnos !
E estas fluctuosas ilhas enlevadas,
 E o porphyreo rochedo, qual ardera
 Á radiação solar, foram moradas
 Condignas d'elle—se hi viver podera.
Da terra aos céus o espirito passara
 Quão facil, á gentil serenidade
 D'onde provinha ! e então elle habitara
 Patria que, em mal, roubou-lhe a iniquidade.
Porém a inveja contra o genio sólta
 Da negra alma os vampiros porque o tomem,
 Da frente (ultimos sonhos) voem em volta,
 Té que, senhores já, da patria o somem :
E assobiam, e aponctam, da torpeza
 Só d'elles, a Colombo ! Ao brado d'*hoje*,
 Ai de quem 'stá tão alto ! sem defesa
 Cae ;—da quéda de um astro quem não foge ?
São Salvador ! meus olhos não são menos
 Altos que os dos primeiros navegantes !
 S'erguem de um mundo novo aos céus serenos,
 Só mais dubios que os vossos, mais distantes. . . .

Deslisaram-se os dias na doçura
 De oceanos azues e aureas campinas
 Margens d'aquelle rio, que susurra
 Fumegante e veloz riçando as crinas.
E sempre as ilhas d'incantados lares,
 As d'esmeralda solidões formosas—
 São as Antilhas os jardins dos mares,
 Dos céus reflexos a bonança, as rosas !
Com a do ether azul doce existencia,
 Na edenal solidão, confunde-se a alma
 Que eleva-se da nuvem na indolencia,
 Qual ao seio de Deus voltasse—á calma.
Serenidade eterna das Antilhas !
 Oh ! quanta transparencia ! anjos cruzando
 Vêm-se no firmamento ! astros brilhando
 Ao meridiano sol !—Resoam quilhas.

Oçam ! oçam ! a musica dos mares !
 Onde será ? profundo, mais profundo,
 Nas correntes sonoras, ou nos ares
 A orchestra amiga e o descantar jocundo ?
 Oçam ! oçam dos sons as maravilhas
 Tangendo os instrumentos brandamente !
 São as vagas, é a onda transparente . . .
 Todo resoa o oceano das Antilhas !
 Vibram da agua os crystaes—pureza tanta
 Levou da luz ás harmonias a onda,
 E aos sons formosos a que o mar s'incanta
 Fulguram vagas, todo o oceano estronda !
 No vácuo immenso, tremulos mormaços,
 Reluz a calma, e branca e luminosa—
 Oçam ! oçam a musica formosa
 Que tangem deuses nos profundos paços !

Resoam. . . sons de lâminas cortando
 Por crystaes sonorosos de turqueza. . .
 —Candente espuma o Stream desenrolando
 Contra as Bahamas longe a correnteza :
 E da corrente os elos tumultuosos
 Seguindo-lhe quem for, vai dar á fonte
 D'onde ella nasce, ao golfo, aos procellosos
 Seios, ao pôr do sol sobre o horizonte.
 Qual os labios vermelhos e as crateras,
 Inexoraveis elles ás voragens
 Levam d'óras mal-sãs, onde disseras
 A morte em flor nas occidentes margens !
 Elevam-se as regiões de formosura—
 Nação existe lá, que vezes dorme
 Supersticiosa vã e a opprobrio endure ;
 Vezes desperta, e turbulenta e enorme,
 Similhante ao seu golfo, então recobra
 E mais brilhante o já perdido indulto—
 Tormenta ! e nave imperial sossobra,
 E em Queretaro um rei tomba insepulto !
 Caem Córtez emfim, que são traidores,
 Com armas Europeus e Americanos
 Combatentes iguaes—conquistadores
 Porque não são os novos Castelhanos ?
 Foram-n'o os outros. . . ai ! se um raio apenas,
 Que propaga-se á luz da intelligencia
 Co'a rapidez do sol sobre as arenas,

Acceso houvessem! Houve. . . ainda ha demencia!
 Cora, Brazil, do reconhecimento
 Teu ao dominio do invasor extranho
 No continente nosso; e em teu momento
 Pensa, no error estolido e tamanho!
 Mas, ás festas do sangue e dos espolios
 Dos lobos d'além-mar veem os jaguares—
 São-lhes proprias montanhas, capitolios;
 Era Guatimozin. . . mas é Joárez!
 Os tempos já não são de Montezumas,
 D'esplendores de Mitla e banhos de oiro,
 Que da terra varriam, qual espumas
 D'esta agua os ventos; hoje. . . era o *vindoiro*.
 Eil-o, a vasta savana atravessando,
 Mobil centro dos patrios horizontes,
 Que sempre os céus estão puros beijando
 Quando lhes dentro heroes alteiam fronte!
 Indio formoso! o bardo peregrino
 Vai tua mão apertar; e de mais perto
 Tenochtitlan inspiraões a este hymno
 E do Aztek illustrar lhe ha de o deserto!

Errar do sol no disco, ao meridiano
 Qual célere aza electrica dos cumes,
 Descobre-se um clarão lucido-insano
 Tanto, a crer-se o que é luz já ser negrumes:
 Em profundo lavor a onda fervilha;—
 No abrazado areial e nos palmares
 Os signaes do que ebulle e o que scintilla
 Indicam tempestade. Ora, nos mares,
 Branco ao meio dos céus o sol estaca,
 E á rotação diurna do planeta
 S'erguem tufões, desdobra-se a ressaca
 Oceano além, dos mares o cometa!
 Qual se s'erguera a vaga de novembro
 Na agitação cyclonica dos ares—
 Oh! quão sublime á luz os céus tremendo,
 E aos céus em ponctas s'elevando os mares!
 A refegas o vento em grandes curvas
 Sobe o horizonte ao meio dos espaços,
 Sobre as ondas circula inquietas, turvas
 Á acção volvente dos ethereos braços.
 E dos golfos do Mexico amplo-espurius
 As correntes tornaram-se ferozes,

Da lividez do azul côr de mercurio,
 Sem na espuma a alegria, o amor nas vozes.
 Os elementos turbam-se, a serpente
 Inflamma-se do Stream, s'empina e salta
 Do seu leito do mar, levando o quente
 Clima á região mais fria, onde s' esmalta
 A 'Esmeralda-dos-Mares.' Abalado
 Flúido, visível o ethero tornou-se;
 Montes, serras o oceano, espedaçados
 Pincaros, derruindo-se, elevou-se.
 E os neveiros de prata de Newfoundland
 Á gelida atmosphaera matutinos,
 Risonhos, e ao calor que o Golfo expande,
 Romper vão desastrosos, indestinos
 Os furacões sem lei. Negreja á léste
 Do mar o rio, tumultuario voa
 Em selvagem mugir. Alvo e celeste
 O firmamento á confusão reboa!
 Ha um grande soffrer na voz dos ventos,
 Na onda negra e no sol que pâra alvar;
 Gargalham na loucura os elementos;
 De Hurákan ao phantasma oppoz-se o mar!
 Eu vejo brancas, longes, longas azas,
 Que parecem os voos continuando
 Das ondas espumantes. Sobre as massas
 Medonhas d'agua arqueando-se, vanzeando,
 A vista d'azas que no mar se alegram
 Longinquas, puras, eu não sei que triste
 Sentimento, de affecto e dor, que entregam
 A alma a profundo recolhêr, existe!
 Ou não sabem da terra, ou a fugiram,
 Qual se errar longe dos que são-lhes caros
 Fôra a sciencia. . . *loucos* destruíram
 Thesoiro, de que em tanto eram avaros. . .
 E assim procuram esquecer nos campos
 Da tempestade, as das floridas margens
 Dôres, da terra, as azas; dos relampagos
 Os luzentes zig-zags nas voragens,
 Alvas prolongam—somem-se, resurgem
 Dos mares que em furor desferram, bramam,
 Dos ventos huracões, que gyram, rugem,
 Da morte, que o mar todo e os céus proclamam!
 Lufam, a natureza assaltam, lufam,
 O norte, o noroeste, soltos, doudos,

O sudoeste, o sul, assopram, bufam,
 Reversos, varios, dois e trez e todos—
 Pandemonio das aguas e dos ventos !
 Centauros do ar, que ululam, que destroços
 Devastam rotatorios e violentos
 Aos céus, torcendo os pallidos colossos !
 Tomam os mares aos hombros, alborotos
 Percorrem toda a linha do archipelago ;
 Duros tremem rochedos terremotos—
 Mundo em dia final—grandioso horror !
 Universal horror ! lançam-se aos mares,
 Desviam o Stream, recalcam-n'o p'r'o Golfo,
 Varrem da superficie as naus, nos ares
 Passam co'as selvas !—rompe-se o clamor !
 São navios, sem velas, sem govêrno—
 S'esconjunctam no Golfo, gyram, nutam,
 Fogem, somem-se, atiram-se no inferno—
 Mas, porque ha luz, os homens podem, luctam.
 —Quão branco o sol no occaso ! o dia finda. . .
 Oh ! eu já vi aquelle riso putrido
 Na sociedade ! . . É noite sobrevinda—
 Deus ! quanta sombra eleva-se do horror !
 A escuridão ! a escuridão ! cerrou-se
 No tumulto de um chaos movente e lurido
 O coração, que em trevas encontrou-se
 Dos homens mudos em mortal pavor !
 'Strala a espuma á flor da onda ; nos abysmos
 Rebentam-se rochedos, que das vagas
 Se ouvem bailando á cima aos cataclysmos,
 E vão lançados a remotas plagas !
 Oh ! n'um bôjo submar de nau perdida,
 Que noite, Deus ! que passa-se velando !
 Róla por sobre a sepulchral jazida
 Subverso o oceano ! os céus roucos bradando !
 Gargalham lá. . .—aqui ha quem soluce !—
 E os céus gargalham quando a terra chora !
 Quando á miseria o homem se reduz
 E espera. . . não dos astros, nem da aurora. . .—
 Braços nús, a lanterna á cincta, esqualidos,
 Rendendo-se, uns marujos descem ; sobem
 Outros ao quarto ; quatro ao leme válidos
 Mal resistem, que rumo não descobrem
 Na desnorreada agulha ! ôca e sinistra
 Do commandante a voz brada na sombra ;

Ao proprio pêso a nau cede e se atrista
 Presa do fundo abysmo e o que s' escombra
 Mar ao em tórno !

Do Stream sobre a serpente
 Sente-se a fôrça muscular do oceano—
 Onda rev'lucionaria, independente,
 Do paraiso através, roseo, antilhano :
 Qual se a bonança fôra mais bonança
 Da cyclonea erupção após, que estoura
 D'este outro d'ondas cyclone que avança
 Mugibundo no mar.—Saudosa aurora !
 Qual os céus, era doce o coração,
 Sorria á natureza o pensamento :
 Oh ! qual á alma immortal, ao firmamento
 Convem o inferno errante de Huracão !

Basta. Serpente de mais negra historia
 D'aquella terra s' estendera á entrada,
 Terra de amor, de liberdade e gloria,
 Que dos mares além surge adorada.
 Lentos anneis, sombrios, parallelos,
 Por tragica visão s' iam prendendo
 Uns aos outros, c'o umbror e c'os desvelos
 Que são do despotismo—e se moyendo,
 No magno esfôrço de nos livres pulsos
 Rebater as algemas, dos verdosos
 Corações derramar, no amor convulsos,
 Sangue o mais puro, sonho'os mais formosos !
 As britannicas naus bloqueavam portos,
 Os meigos portos de hospitalidade ;
 Q'ria a Inglaterra infantecida mortos
 Filhos da gentileza e a liberdade.
 Por certo, ella não era a mãe dos Gracchos
 Vendo nos filhos seu melhor thesoiro—
 Oh ! quando os tempos dos celestes arcos
 Á terra chegarão, da idade de oiro !
 Quando dos povos a maioridade
 Reconheçam os rês ; cada senhor
 Veja-se em cada escravo ; e a humanidade
 Em si cada homem, realeza e amor !

CANTO DÉCIMO.

1873-188. . .

Aquella fonte d'onda crystallina,
Estatua foi de bronze. Onde murchava
Toda esperança, agora s'illumina
Um iris de oiro e bebe o que abrazava.
Da luz christã, nas civicas virtudes,
Ao doce influxo, em fontes de alegria
Transformam-se as esphinges-attahudes,
Ferreos symb'los das mãos da tyrannia :
Das mãos, que apagam luz ao povo e zelam
As chaves da sua treva ; as mãos que amarram
Os olhos a Jesus—' que ! se revelam,
Qual 'sbofeteia ? á face quaes lh'escarram ?'
E mas fundem-se em balas taes thesoiros,
Que propagam sombria solidão,
Contra *elles* voam rubidos pelloiros
Sagrando causas de revolução.
— Oh ! bella fonte ! da onda scintillante,
Que fresquidão ás sombras do salgueiro !
De liberdade e amor sou immigrante
Na patria que abre os seios ao estrangeiro.
A elles eu me recolho. Dão-me abrigo
Tectos, que em outros tempos abrigaram
George Washington.—Eil-o . . . oiço, no antigo
Edificio os seus passos andam, param :
Elle chega, se assenta, e conversamos
Respeitosos dos tempos já passados ;
Satisfeito elle está, e mais, se olhamos
Para o horizonte estando ao mar voltados.
Serenos o gesto fica-lhe luzente,
Quando em sua voz formosa e sempre calma
Fala elle então de outrora e do presente ;
Mas, do futuro, resplendece-lhe a alma—
' *Hail, Columbia*, patria venturosa !'
Os carrilhões ouvindo da Trindade,
Pende-lhe a fronte, mais silenciosa,
De quem medita em Deus e a liberdade.

Elle não s'evapora; se levanta
 Lentamente no espirito dos ares,
 Ou volta e se retira; ou lá s'incanta
 Por aquelles reconcavos dos mares.
 Porque, vaga não róla a aquellas praias
 Sem que lhes mande um coração á terra—
 Oh! da Republica em que amor as rayas
 Pisa o que em si dos seus o agravo encerra!
 Da patria o fundo amor então se sente
 Na alegria, d'infancia renascida,
 Longe d'onde ella foi. . . quão tristemente
 Doce, entre extranhos ser feliz a vida!

Qual á Pariz, não vindes ao cortejo
 Das artes, das sciencias e do gôzo:
 Porém, da esp'rança o inferno e o que desejo
 Grande houver de socêgo e de repouso;
 Esses a quem o mundo se tornara
 Desillusão e um vil mortal cada homem,
 Que, a sós, patria e amor (quanto sonhara
 Mocidade e virtude) em si consomem,
 Vinde a New-York, onde ha logar p'ra todos,
 Patria, se não esquecimento,—crença,
 Descanso, e o perdoar da dor immensa,
 E o renascer-se á lucta dos denodos.
 A Republica é a Patria, é a harmonia:
 Vós, que da religião ou da realeza
 Sentis-vos á pressão de barbaria,
 Vinde! a filha do Deus não vos despreza.
 —E forma-se a corrente em Castle-Garden,
 Que vem de todo o mundo, dos que asylo
 Já não tinham, a quem os peitos ardem
 D' esp'rança nova ao céu novo, tranquillo.
 Sêde bemvindos! ha logar p'ra todos
 E lar e luz e liberdade e Deus.—
 E a cada filho em dor, miseria e apodos,
 Abre a formosa Mãe os braços seus!
 A Espartana gentil! da liberdade
 Amostra os horizontes aos escravos;
 Diz aos que eram cobardes 'sejam bravos!'
 Bemdiz a todos e enche-os de saudade.

Fluctuam pelos cumes as luzentes
 Bandeiras da União, nas avenidas

Passam lustrosos batalhões, olentes
 C'roas nas mãos de toda a patria erguidas—
 Bello!—á frente os pendões cheios de gloria
 Negros, esburacados, rotos, velhos
 Do furor das batalhas, e da historia
 Luz no passado e no porvir conselhos,
 Hasteiam alto os nobres veteranos,
 Qual de Grant ao aceno os hasteiavam
 E de Lincoln á voz, de Americanos
 O coração e os braços que luctavam.
 Seguem após, do Norte os vencedores;
 E do Sul os vencidos; e os libertos
 Meigos de bençams: da sasão co'as flores
 Vão dos heroes aos tumulos desertos
 O anniversario honrar da primavera
 Em *Decoration-day*. Ninguem humilha
 A frente na Republica—e o que érra
 E o que não érra, amam do Deus a filha.

Mas, que paiz é este onde respiram
 Júbilo a joven terra e os lindos ares?
 Onde não vê-se morte, e mas deliram
 De vida as horas?—Vêde-lhe os altares:
 Por elles tem-se o nivel certamente
 Da civilisação dos povos; elles
 São da alma pública o amplo lar ardente
 Onde todos estão livres e imbelles.
 E de um povo de Deus enchem-se os templos;
 Aos céus elevam-se os formosos hymnos
 (Á religião dos já passados tempos
 A alma vibrada treme aos peregrinos):
 São multiplas as fórmias por que adoram;
 Mas, uma a crença. Como poderosas
 Levantam-se as nações, que á luz auroram
 Doce do Christianismo!—Gloriosas
 Abrem suas mil portas as escholas
 A uma infancia feliz; e nos gymnasios
 Dos prados de ranunclos e de violas,
 Dos rios de crystaes e de topazios,
 Exercita-se a athleta mocidade—
 As virgens e os donzeis concorrem, luctam,
 E das parellhas á velocidade
 Ou da leda regatta, ao premio exultam!
 Eu estou assentado em Central-Park

Ao fim do dia—pela relva o sol :
 Os cedros soltam cantos de sky-lark,
 E os hombros oiro em ondas—*waterfall*.
 Como são bellos ! como são formosos
 Da liberdade os filhos ! como incanta
 A donzella que esplendida alevanta
 A fronte divinal !—loiros, radiosos,
 Sobre a scintillação dos puros hombros,
 Vívidos e prendendo-se e vibrando,
 A cascata solar do alvor dos combros,
 Seus cabellos eu vi desenrolando
 Anjos de luz ! e os olhos da belleza
 No fulgor que rutilam verdes mares !
 Quasi esquece-se a doce natureza
 Da terra e os astros pela dos olhares.
 Nas noites suas de Hoffman, com ella. . .
 Nos doirados salões de Nova-York,
 Nas praças os *meetings*, onde vela
 Das ideas a lei, que nada extorque ;
 Das azas das nocturnas mariposas
 Pendido o *maltrajado* Guesa-Errante,
 De Danae logra ou Leda as doces rosas,
 Já feito chuva de oiro, ou cysne amante.
 Ora a escala quiz ver da liberdade,
 Qual a sonda no mar, descendo á origem :
 Viu. . . n'uma prostituta a mór piedade ;
 E a mór prostituição viu. . . n'uma virgem.
 Utie—Hortense—a adúltera ao paganismo
 De Venus melhorara, quanto a noiva
 Fazendo o yankeo dicto christianismo
Múltiplo e qual o Christo não approva. . . .
 Chispam-lhes da pupilla uns de luz vivos
 Granizos, dos amores á scentelha—
 E elle feliz não foi—e compassivos
 Eram os olhos. . . qual aquella estrella !
 E os laureos bellos crespos enroscavam
 Serpentes de oiro no hombro de alabastro ;
 E os olhos claros-mares verdejavam—
 Como o amor á mulher transforma em astro !
 —E alevantando a fronte a Americana
 Resplendem-lhe os auro-flavos rolos,
 E passa a livre caçadora Diana
 Qual entre raios : alvo e brando o collo ;
 Nobre e veloz o andar ; olhos seguros

Olhando para adeante, dos destinos
 Dirias n'uma estrella, nos futuros,
 Altos fixarem, fúlgidos, divinos.
 Rasão e intelligencia—ambiciosa
 Do homem é a lei á ausencia tua ; um dia
 Teu reinado virá, christana rosa,
 De justiça, de amor e de harmonia :
 Sem que, da do dever Themis, vendados
 Sejam os olhos, nem que, enfraquecido,
 Coração abandone-a ; consagrados
 D'essa, hão de ser os tribunaes erguidos.
 Porém, mais do que os olhos, musa eolia,
 São. . . as palpebras—essas de virtude
 Petalas alvas, castas, da magnolia,
 Que enche de aromas toda a solitude :
 As palpebras modestas, silenciosos
 Peruleos sellos do pudor, do somno
 E da resignação, harmoniosos
 Mystérios, da esperança, do abandono. . .
 —Livre terra ! onde á luz da liberdade
 Os raios Franklin subjugou dos céus ;
 Venceu Fulton do mar a tempestade ;
 E Washington disseras ser um deus !
 Onde Morse a distancia aos povos tira ;
 Pelo escravo combate o cidadão ;
 Ergue a fronte a mulher e amor s'inspira
 Patrio no amor eterno do Christão.
 Quão formosa tu és ! quão sorridente,
 Joven America ! em teu seio ondula
 Um sangue de oiro, generoso, ardente :
 E do Hiawatha o canto a ti modula
 O inspirado cantor ; e tu bemdizes
 Da Concordia o philosopho. Es, briosa,
 És a nação contente, onde infelizes
 Descanso teem e é a alma esperançosa :
 Porque acceitas nos braços sempre abertos
 O colono, os galés, os proletarios,
 Tudo que atira a Europa aos teus desertos,
 E os resuscitas homens, bons, agrarios.

 E os prados folgasões vestem de flores,
 De verdes véus os bosques ; entre os ramos
 Rompem em alaridos os amores ;
 Saltam á sombra os corações e os gamos ;

O infantil povo, luz na face e rosas,
 Anda a rainha de mayo coroadando ;
 Leves frechas pelo ar voam, as môças
 O arco, amazoneo o garbo, recurvando.
 Rolai na relva as bollas esmaltadas !
 Apressai-vos ! bebei do sol os raios !
 Dos céus a luz ! ás sombras perfumadas
 Correi co'o zephyro !—ais de amor ? tomai-os !
 —Chegam no exílio, de outros sonhos bellos
 As passadas visões, de uma outra éra,
 Brancos os hombros, negros os cabellos. . .
 Ai ! do Brazil a eterna primavera !
 —E co'a luz occidente retirou-se,
 Raios de Apollo, a leda rapazia
 Da esplanada ruidosa. A terra umbrou-se
 Em sua propria noite : d'ella o dia
 Não sae ; d'extranhos astros vem, portanto,
 A pallida mortal : d'elles e d'ella
 Vem o intermedio-homem, por incanto,
 D'ella a fórmula, a luz d'elles, mundo e estrellas :
 Vêde-o então dançar, a baixo, á cima,
 De terra e céus á duplice influencia,
 Que o prostra, que o eleva, que o victima,
 Vencido á morte, vencedor á sciencia.
 —E á lua nova, asylo scintillante
 D' almas felizes, ao olor das flores,
 Aos namorados cantos dos amantes
 D'entre as moitas e aos sons dos remadores ;
 E alvos cysnes qual prata azas erguendo
 Do luar ao clarão benigno e mago,
 Todos olhos aos céus luzes vertendo,
 N'esse incanto vogavamos no lago.
 E ás femininas vozes, aos perfumes
 Da primavera á noite suspendidos,
 Da grutta aos echos, do crystal aos lumes—
 Prantos, se ainda se choram, são perdidos.
 —E o cavallo a galope nas collinas
 Fogoso, da donzella á mão cedeu ;
 E o carrinho veloz nas avenidas,
 Cantando aos luares desapareceu.
 —E entre o povo feliz reapparecem
 Da mocidade os doces tempos idos :
 As mágoas, ou perdoam-se, ou s'esquecem,
 Onde os tormentos são desconhecidos

D'essa trindade negra—dos escravos,
 A religião e os réis. Mas, a distancia
 Converte em quasi-amor todos aggravos,
 Bem qual á treva em manhans de oiro a infancia.
 Sobre o arcabouço pallido da Europa
 Voam as aguias : condição mesquinha
 Dos povos, mudos gados, cuja tropa
 Não elege ao seu chefe—

Á historia minha !

- “ Socrates nos jardins sempre ensinando,
 Dos discip'los o espirito elevou-se
 Qual aromas aos céus . . . Vem ! é tão doce
 Aprender a licção comtigo e estando
- “ Entre estas flores—tu, ó do estrangeiro
 Mestra e amiga, vem ! . . . porque os formosos
 Tempos do coração foram penosos
 Do Dante á dor lembrados no destêrro.
- “ Sem eu te conhecer, o teu gemido
 Amei, por noite. Do Danubio o canto
 Depois, com pausa em *never*, fez o incanto,
 De Moore ás melodias comprehendido,
- “ Do amor. Na sombra dos crepusc'los vias
 A ilha vaga e longinqua e vaporosa,
 As sonhadas regiões aonde querias
 Ir amar, ir viver, viver ditosa :
- “ “ Eu não sei, não pergunto, se ha um crime
 N'este maldicto coração que almejas ;
 Eu sei somente que, quem quer que sejas,
 Eu te amo ! ” E mas o amor vezes redime.
- “ Gemias condolente—os passos ermos
 Iam, vinham, na noite solitaria,
 Paravam juncto do aposento infermo ;
 Dos trons do agoiro a echoar-me a fronte vária.
 (Porque a extranhos confiando n'esta terra,
 Os anjos meus, eu da separação
 Louco voltava co'o temor que espera
 Avisos maus e a dor ao coração)—
- “ Eram teus os gemidos . . . se pre-sente ;
 Nem melhor te amo o rir lucido agora
 Que vejo o vibrar da harpa reluzente,
 Que . . . ”

Ao norte afina-a boreal aurora !

Um genio a vibra : as chordas luminosas
 Reçumam sons ; do alvor da luz do dia

Incendem-se ; ou desmaiam detensosas,
 Os sons na luz, a luz na melodia.
 E os sons reçumam da visão—escuta
 S'estando a olhar, contente o pensamento,
 Qual fórmas nos retab'los d' uma grutta
Cantam, os vê—Rompeu-se o firmamento !
 Brandindo verticaes na nuvem pura
 As chordas de crystal e resoando
 De sons e de fulgor, e qual da altura
 Ao través estellar o aroma errando.
 Inflammam-se, chammejam, que dirias
 Estalarem de luz nos céus profundos !
 E extinguindo-se vão as harmonias . . .
 Vago-ecchoa a soidão dos outros mundos !
 São os anjos do pólo, são dos gelos
 A ardentia no espaço reflectida ;
 São os anjos dos sonhos que, entre os bellos
 Astros, voam da terra adormecida ;
 E voam no ar chrysolitas de fogo,
 Radios argenteos, limpida fulgencia :
 Dos céus ao meio, do diorama o jôgo
 Coroa abriu-se—dos céus eis a existencia !
 Lindo ! E a c'roa rutila gloriosa
 Em sempre-movel iris, verde-neve,
 Azul jacintho e as abrazadas rosas . . .
 —Que á bella c'roa, fronte a Noite eleve !
 “Ris-te ? E nos céus desmaia-se o thesoiro
 Das harpas diamantinas da miragem. . . .
 Deus ! tal minha ha de ser a palma de oiro
 Que se alcança no fim d'esta romagem ! . . .
 “Confiei na mulher, e fui traído ;
 Quiz em todo esplendor a sociedade :
 Da propria origem o homem resentido,
 E no amor frivolo a felicidade . . .
 “Mais nada achei. E sem dos céus a estrella,
 Meu coração chorava e entristecia :
 Que importa pertencesse-lhe a mais bella,
 A que princeza fosse d'esse dia ?
 “Que importa ? era da víctima o alimento
 Dulcissimo insaciavel, venenoso
 Do veneno do sangue e o pensamento,
 Que ao sacrificador quasi impiedoso
 “Tórna, do sacrificio na hora, ai ! como
 Se o triste houvesse depredado ao mundo,

Da natenta açucena ou do aureo pomo,
 Que o dardo haja o ferir fundo e mais fundo !
 “E a sós, atravessei as longas horas
 D’esse incantado amar da natureza,
 Que são da vida as boreaes auroras,
 Da luz visões . . . a sós, e na tristeza.
 “Tal conheço a quem viu a imagem tua
 Na mocidade : em dias dos louvores
 Apresentou-se a luz, que ora fluctua
 Alli nos céus. Das Virgens aos amores,
 Esse, dos deuses creu-se o protegido,
 Quando, aos mimos celestes que mandaram,
 Dizia : o bem supremo, os bens perdidos
 Que os possessores do Eden não guardaram,
 Que são na terra os sonhos de esperança,
 Que são no mundo os tempos venturosos,
 Que são na gloria a bemaventurança,
 O amor, e os risos perennaes e os gózos,
 Deu-m’os o Sol, são meus !”

S’ evaporaram
 N’um incanto as electricas manhans.
 Os nautas, que ás Antilhas amararam,
 Tremeram d’ellas—oh ! as cortezãs !
 Do sol não são as meigas precursoras,
 Trevas não afugentam dos levantes
 Com roseos dedos ; são da noite auroras,
 Da fria luz polar-argentea amantes ;
 São as formosas magas de olhos grandes,
 Filhas da noite e dos rosaes co’a sorte—
 Prendem—depois de tanto amor, expandem
 O cyclone-huracão, a guerra, a morte !

’Stou ouvindo prégar—voz do insensato
 De religião d’esp’rança e recompensa :
 Como assassinas, crente, o amor innato
 De Deus universal ! Á *ignara* crença,
 D’essa Virtude eterna, o homem se forme
 D’esse moral diamante duro e claro
 Que tudo em si contém, valor enorme,
 Luz pura e incorruptivel seio *ignaro*.
 Não ensines ser bom ‘porque’ s’ espere
 Lucrar com isso ; nem ‘porque’ se tema
 Soffrer, não sendo bom : lei tal impere
 No foro e no mercado—onde não gema

O amor, que não se vê, que não se toca,
 Que não dá nada, e está na natureza,
 E que assim deseducas. Se desloca
 Às cotações toda a ideal belleza!

E terrível é ver tanta loucura
 Em nome do Senhor! tanta violencia
 Das luctas de ambições, do de candura
 Cordeiro em nome! E na infernal agencia
 Alteiam mais a voz. O amor, educa
 Do justo e do dever, sem esperança;
 O amor preexistente, o amor que nunca
 Duvída e está na bemaventurança,
 Na dignidade do seu Deus, que interno
 Existe, educa; em proprios céus o homem,
 Do proprio Deus julgado, em Deus eterno,
 Educa-o. Loucos, loucos se consomem
 Na prática exterior—pelo que esperam
 A sua salvação. Oh! salva em vida!
 Que ergam templos no Amor os que o ergueram
 Na Esp'rança, e a lei dos céus terá cumprida.

Mas, Jesus ainda está crucificado,
 Ainda, entre o bom e o mau ladrão, á sede
 Tendo esponja de fel: ao Deus sagrado
 Corre o sangue das chagas e se perde.

—Mas, d'onde vem o mal, quando a Republica
 Bem cumpre seu dever—a escola, o templo?
 —Talvez do interprete, ou da menos pudica
 Deusa do lar, á meninice o exemplo.

A escola ensina, o templo ensina; emtanto
 Nenhuns que a fraude e o latrocínio domem:
 Ai! dos paes falta o amor, do berço o incanto
 Que fórma o coração moral do homem!

O moral coração do sentimento,
 Que é da verdade a fórma—porque forte
 Seja quando ao ideal o pensamento
 Abrir-se, a Deus, á patria, á gloria, á morte.

—D'onde haver o archetypo?—da leoa,
 Da *Ama* que ao filho aleita, e o adormenta
 Sem recompensa e em dor a elle abençoa,
 Beija-o chorando; essa alma educa, halenta;
 Do filho, qual de um Deus a natureza,
 Gera n'ella a feliz necessidade;
 Mãe a quem tirem toda a aurea riqueza,
 Mas, nunca o filho, nunca a Divindade!

Ora, em commum educa a juventude ;
 Sim, desde a insexual risonha infancia,
 Mesmas sciencias, mesmas as virtudes,
 Dupla moral da fôrça e da fragrancia,
 Que o homem e que a mulher se communicam
 Quando irmãos : ora, educa-os vencedores,
 Do modo porque irmãos se fortificam
 Socios, bons, verdadeiros, defensores :
 Esta, varonilmente sendo bella ;
 Este, candidamente poderoso—
 São dois os elementos de uma estrella,
Fôrça e luz.—Oh ! educa ao *deus* formoso,
 (Sub guarda o animal) fôrça e doçura !
 O que um exhale, outro absorva e preze,
 No equilibrio moral da esphera pura—
 Eia á revolução ! Tendes a these
 De Washington na mãe, na mãe do Christo,
 Que educam homens taes da idéa ao imperio,
 Da sciencia ás virtudes, do infinito
 Ás creações de Newton e de Homero !
 O homem menino e fé, á educação
 De Jesus, unitaria, verdadeira.
 Acompanhai Lady Hayes, a fronteira
 Mulher-intelligencia, amor, acção.
 Pre-sente-se que o ides : sois os lares
 Da sacra chamma patria—Oh, creio e te amo
 Joven America ainda a delirares,
 E mais de ti, portanto, é que reclamo :
 De ti depende o mundo do futuro ;
 Es o destino, e a ti prende-se o homem,
 Qual á magia a estar de um verbo puro,
 Que desdenha do error, que á fôrça o tomem . . .
 Em commum. . . não *commum*, que hi fôrma a Davis
 E a *freeloves* das liberdades-vicios
 (*Corrupted free men are the worst of slaves*)
 E a consciencia depois, com que Artificios
 Encaram-se. E quem dona da grande alma,
 Eil-a serva dos brincos e a *toilette*
 Que emprestem-lhe o valor . . . De quem a palma ?
 È da Maria ou é da Marionnette ?
 Nas mãos toma-lhe Figaro a cabeça,
 Qual do cerebro ás hybridas imagens
 Riça-lhe caracoos,—solta-a condeça
 Do dezenove seculo ás miragens !

E ventoinha das grimpas esmaltadas,
Leve e livre, delira aos horizontes—
E espumas vãs, ao incendio auro-abrazadas,
Ondas crêm-se rolar de Phlegetontes.
E o homem que não foi o irmão das bellas,
Prepara-se á conquista das Sabinas
A oiro; não ás sciencias das estrellas—
E heis o divórcio amor por esterlinas.
—Que as orelhas não furem-se ás escravas!
Se educa-as do homem na fraternidade
Moral do emulo espirito, as mãos alvas
Mostrarão seu destino á humanidade:
Não o d'azas e caudas fulgorosas,
Mas o d'internos hymnos, que s'escutam
Da modestia tão só, de harmoniosas
Phenix de amor, que em gloria se *sepultam*:
Não rainhas das modas, rês dos bancos,
Mães da vaidade e paes da ladroeira;
Ambos, porém, christãos, austeros, francos;
Ambos de si valendo e não da feira.
Mas, porque este oiropel d'arte formosa,
D'indústria humana, nos viria agora,
Ás brumas similhante, mentirosa,
Na bella Patria retardar a aurora?
Eia, pois! á revolução da escrava!
Á communhão de angelica harmonia!
Não é o homem que á mulher deprava:
Oh! levante-se a bella academia!
Contrário adejam lucidos diluculos
No vácuo mysterioso que os separa,
Azas da corrupção.—A dois crepusculos
Porque noite e não dia interceptara?
Da Liberdade espero; da Republica,
Onde os erros debatem-se; da calma
Que succede ao furor; da bella e pudica
Mãe moral; do céu íntimo em cada alma.
E do Eden as serpentes que, mudando,
Co'os seculos renovam-se, esmagadas
Serão da Vencedora. Heis-me *esperando*
Sim, do amor pelo Amor; das ignoradas
Causas do justo pelo Justo; e a crença,
Mas do dever pelo Dever, que em vida
Prende-me ao grande Todo e faz querida
A gloria de existir sem recompensa.

—E Edens geram Cains . . . Da Biblia o oiro
 N'uma industria feroz Satan explora!
 Dizeis: 'sêde vós mesmos o thesoiro!'
 Respondem, que 'Jesus, homem não fôra.'
In hominem Deus. È este uma onda pura
 Aclarada do sol té ao profundo;
 É aquelle a onda amarga, inferna, escura,
 Ou tempestuosa; aquelle, o charco immundo.

—Onde o apostolo? È tu, onde te exilas,
 Christianismo divino de Jesus?
 Tu, que de amor o firmamento anilas
 Á alma que está na solidão da Cruz,
 Religião feliz da Natureza,
 Do Infinito que impera no Animal,
 Eis-te—*a formosa*, a adúltera belleza,
 Que a alma deslumbra . . . em pró do sensual!

—E o melhor coração é o dos rochedos
 Aridos, do oceano e o raio; as palmas
 Edenaes, attuffando-o nos floredos,
 Exhaure-o . . . na contemplação das calmas.
 Qual ao sol o crystal se alegra e luzo,
 Mais que a pedra grosseira, e é riso, é vida,
 Assim a Deus aos seios bem conduze
 Teus, que o malconductor é parricida.

Jesus teve-o n'um astro e íntimo templo—
 Oh! o Diamante! que, de ser tão puro,
 Foi chamma e o mesmo Eterno! Se o contemplo,
 Nem do fulgor distingo o que é fulgúro!

—Cansai a alma co'os céus! que sobre a terra
 Ande o corpo em descanso o andar glorioso
 Da solidão dos martyres—Á guerra,
 Lidadores! . . . E o mundo é do enganoso,
 Dos Phariseus das fôrmas. . . São medonhos
 Os vicios dos Christãos sob apparencia
 De charidade e amor! sob os risonhos
 Credos,—o trátego, a íntima indecencia!

—E ha um gôzo ineffavel no martyrio,
 Sente-o o justo, que pre-sente a gloria
 Na agonia de dor e qual um lirio
 Inclina a fronte, que ha de, de victoria,
 No tempo resurgir: candente e forte
 N'esse inteira vibrara a Divindade,
 Em toda fôrça, e quanta homem de morte
 Podia comportar da Eternidade!

—Não ha senão uma alma ! a eterna : o Espirito
 Eterno, o Indivisivel o Uno-Deus,
 A Omnipotencia, a Acção, o Uno-Infinito
 Presente em todo tempo, ou terra, ou céus !
 Qual na materna entranha o homem, vivído
 N'outra palpação da terra, triste
 No mortal, —no immortal, desde o vagido
 Do nascimento, alegre-se elle e existe
 Na Alma-Deus. E de então, delira o incanto
 Qual do mar a onda erguida, que resplende
 Ao sol, que amaridão não dá-lhe e emtanto
 Tem-n'a luzente até que ao mar se rende.

—Por cada faculdade que exercitas,
 Em ti se manifesta o Omnisciencia ;
 Tanto mais, quanto do homem nobilitas,
 Em ti do Eterno tens em recompensa.

—Depois da morte, o corpo é que sae da alma,
 E não a alma que sae do corpo aos céus . . .
 Qual este ether divino á eterna calma,
 Permanece eternal nossa alma-Deus.

—Filhos da terra, tende vós cuidado,
 Que na alma, em Deus estais e hi sois viventes
 No Indivisivel ! Quando degradados,
 Vêde, não sois no *vosso* delinquentes,
 Mas no *nosso* ! No todo nós vivemos,
 D'onde o individuo sae ; *nós* não saímos :
 Que é amor fraternal, senão que amemos
 De uno-peito a Uno-Deus em que existimos ?
 Em deus estou quando me sinto amado,
 Oh, quão feliz na divindade minha !
 —Vós, quando odiais, ou o mal heis practicado,
 Não sentis-vos tão sô à carne o umbror ?
 Tão só, na viva terra, treva-tumulo,
 Cadav'res a folgar vida mesquinha ?
 —Dai virtude ao mortal erguer-se ao Cúmulo,
 Não esperar de lá baixar-lhe o Amor.

Jesus é a humanidade divindade,
 O Homem-Deus, existindo na Alma-Deus,
 A só que salva, a só eternidade,
 Em que s'está e é de virtude os céus :
 E pois do homem assim deificado
 Que, morto o corpo, continúa os céus
 (Ha exemplos), tereis findo o peccado,
 Dando-lhe a crença-fé, ser elle em Deus.

—Com que direito ser depravidade ?
 O da carne faminta ou o da consciencia ?
 E o direito de ser eternidade
 E o unico a quem ha da Omnipotencia :
 Sem dar a Deus um throno á fórma estúpida
 Dos dos reinos do mundo, e as sanctas almas
 Prostradas ante o Rei dos céus e cúpidas
 De recompensas das ganhadas palmas ;
 Nem o horror infernal dar mais ao inferno
 Do já infeliz—a Duvida nascera
 D'estes demonios. Co' o existir no Eterno
 Um só, a luz na terra se accendera !
 E lá está no oriente a bella aurora—
 E através da feroz, da agra espessura
 De avaro sangue e fibras vibradoras,
 Lucta o dia ; resiste a brenha escura.

—O espirito é quem faz o inferno todo
 Á envenenada carne, qual um raio
 Puro n'uma onda impura, e o mixto um lodo
 Resplendente dos paues de mayo.

Um, porém, vi, que (Salomão inverso)
 Vivendo a mocidade que vivia,
 Rehabilitou-se á infancia e, mundo egresso,
 Puro acabara na sabedoria :

Esse, ainda em tempo, que se libertara
 E do lar aos amores (que o mundano
 E od' illusão, melhores) se voltara,
 A' flor dos valles seus. . . d' homens ao engano,
 Ás mãos dos impios, da desgraça ao abysmo,
 Ao sacrificio de si proprio, ao Christo
 Cordeiro-Deus ! . . . Não ao Bezerro-egoismo,
 Orgulho vão, ou Judas do imprevisto . . .

Quando ao suicidio-louco arma-se o homem
 Contra seu proprio coração e o parte,
 Vencedores os erros, que consomem,
 Mais não poderam contra o interno *Marte*.

—Meu pobre Emilio (eu estou vendo a imagem
 Qual uma luz)! Ainda a um anno, quanto
 Sonhar de gloria ! E toda a aurea miragem
 Desfez-se, e um tumulo . . . eis o desincanto !

Das musas do futuro o tão querido
 Joven discipulo—oh ! quão doloroso
 Que é este testamento do suicido,
 Que não s' entenderá ! Drama doloso !

Precisa-se abençoar alguém no mundo,
 O coração sem bençã não resiste—
 Um ninho onde haja um cantico jocundo,
 Um amigo, uma mãe. Mas, ai do triste
 Que abençoar não poder! Não é bastante
 E sciencia, e pão, e toda a natureza,
 Nem do infinito este anhelar constante:
 De terra-amor e internos céus-pureza,
 O homem carece, ao crer, quando lhe estua
 Fogo sagrado, que, se se acabaram
 Mundos, em Deus s' eleva a frente sua
 E os elementos ahi não se arruinaram!
 Fascinação de Chatterton!—as rosas
 Como, ao volcão, desfolham-se da esp'rança!
 Como de um genio ás chammas luminosas
 O cerebro dos fracos s'embalança!
 Hecatombe infeliz de anjos brilhantes,
 Corações matutinos, que á luz pura
 Sacrificam-se ao que houve tenebrantes
 Céus e sorte—e luctara até loucura,
 Quando a rasão cedeu!—Emtanto, á falta
 De patria gratidão e o lar materno,
 Tambem espurios morrem. E s' exalta
 Da Industria mais quem perde mais do Eterno.
 —'Stou ouvindo prégár.—Que a sede estanque!
 Por esta multidão que se apressura,
 A voz de Moody, o canto d' Ira-Sankey
 Ferir parece á vibração mais pura. . .
 Elle era a humanidade e Elle era Deus,
 Na terra os pés, no empyreo a bella fronte—
 Que aguas tão vivas! que tão pura fonte!
 E os mysterios turbando. . . internos céus!
 Fundo! mais fundo! Curam do colosso,
 Bem válido o perfil, nobre a apparencia,
 E dentro deixam avido molosso
 Co'a Biblia! Um parricida na demencia
 Ouvi dizer 'que não n'a entendia'—
 Levaram-n'o ás prisões; e era apparente
 Um candido, um formoso adolescente;
 Ora, aos infanticidios Deus gemia.
 Pois, se ao Deus-Homem proclamando, a terra
 Á verdade inverteu ('que Elle ensinara
 Quando humanou-se') e em tumulto, que encerra
 Podridão e alvo externo, se tornara,—

Vejam, se ao Homem-Deus e Filho do Homem
 Educado no amor (e então perfeito),
 A terra não illude e inverta o tumulto,
 Candido interior, embora o aspecto.
 O Filho do Homem—eis a humanidade
 Meiga ao seio de Deus; a verdadeira
 Por onde entra-se, porta-charidade;
 Paraíso e sciencia: é a primeira
 Licção, ser Filho do Homem, da familia
 De Maria e Josephus. Entretanto,
 Em vós este princípio se anniquilla,—
 Pelo ideal do nascimento-incanto.
 Tal demolindo o lar, em vez d'erguel-o,
 Vê-se que lhe sentis toda a impureza:
 Purificai; fazei condigno e bello
 A Filhos do Homem—Deus e a natureza.
 Mas, ensinai ao fim; elle educava
 Ao princípio, cristão, a fé terrível
 Que renascer fazia e illuminava;
 Conseguis vós. . . apenas o visível.
 Crea Homem-Deus a homens-divindades,
 Bellos, terríveis de candura e fel,
 Qual heroica s' eleva a liberdade
 Nos symbolos que ha de Washington ou Tell:
 Porém, ó Deus, perdoa-lhe a loucura
 Ao coração que treme qual os astros
 Por entre a cerração da noite escura,
 E qual perdida nau, brandidos mastros!
 Surja exterior igual do igual interno. . .
 —Oh! quem sabe! prepara Providencia
 Aurea edade á Utopia, consequencia
 Da igualdade christã, do Igual eterno!
 Quem sabe se no lento andar o mundo
 Vai caminhando á perfeição de luz-
 E no labor chaótico e profundo
 Talvez está Platão e está Jesus!
 Porém, vão-se illusões, se indo p'ra morte—
 O amor, a gloria os symbolos dos céus . . .
 Como sombria cae a alma do forte
 Que já somente abraça-se com Deus!

 E do homem através Deus se revela
 Na virtude, no amor e na consciencia,
 Scintillações da universal Estrella,

Mais, se melhor perfeita esta existencia.
 Os crimes, a loucura, os da miseria
 Monstros, de fórma eternamente vária,
 Resultam só dos vícios da materia,
 Que não, que não da eterna e solitaria
 Alma-Deus. Qual nos sons de um instrumento,
 Não vem do ar puro o desconcôrto invito,
 Assim não vem desviado pensamento
 Do interno Deus-deserto. E o Infinito,
 Onde estão as idéas, sempre vivas
 Qual do instrumento no ar os sons silentes,
 As dos vibrados cerebros convivas
 Que d'elles surgem 'spetros transparentes,
 Nem principia em corpos, qual exhala
 A flor o aroma, nem princípio tem :
 Dareis portanto ao homem existir n'Alma,
 Que não a alma no corpo. Além—além—
 Sobre estas margens o esquadrão britano,
 Reaes de George tres, se arremessava;
 Das montanhas descia o Americano,
 Da independencia a lucta se travava.
 Oh ! quem pintara o horror do marcio embate
 Das contrárias legiões, quando o inimigo
 São paes, são filhos, é o irmão, o amigo
 Que armados s' erguem, lançam-se ao combate !
 A planicie estremece ! e o fumo e o fogo,
 E o tumultuar que ruge, e o mais medonho
 Que silenceia, tudo a um tempo, um sonho
 Chaótico do horror, do inferno o jôgo !
 Rubra, tenebra mó de poeira e flamma
 A involver-se, a estalir, ao brado, aos berros !
 Logo o estertor, logo o vencido em ferros,
 E a lagoa de sangue onde era a gramma !—
 Depois, no amor de mãe recolhe a terra
 Os que são mortos, pudica os encobre
 Do escandalo da podridão e encerra
 Nos seios, e da flor co'o manto os cobre.
 Ás nuvens já, da guerra sobe o espirito—
 Recolhe os bravos o risonho céu :
 Do ser vivente, o findo e o infinito,
 Cada qual volta ao elemento seu.
 —Dos gryphos da metropole nas garras
 Sangrando livida a colonia America,
 A Albion regeita o preço de suas arrhas

E aos filhos brada! Viu-se a lucta homérica.
 D'elles o trôço em nuvens já fugido,
 Já reapparecendo vencedor,
 Do Delawar' já contra o gêlo erguido,
 Já dos seus á injustiça, ou do traidor;
 Ora disseminados pela terra,
 Ora em cyclonea mó todos brigando:
 D'onde a altivez de amor que a patria gera
 Civico em cada peito. E a frente alteiando
 Da liberdade, a sangue conquistada,
 Amostram cada plaino, cada monte,
 Avós a netos: tal, na alma elevada,
 Lhes representa amor todo o horizonte:
 E elevam-se os espiritos juventes
 Ante as nobres acções dos seus maiores:
 —Como os rios mugiam combatentes!
 —Como da terra ouviam-se os clamores!
 D'esfôrço o Americano redobrava;
 De vão orgulho o Inglez; quando as procellas
 Murchando de Cornwallis, as estrellas
 Rutilaram de Washington. Cantava
 Da patria o coração; e em Deus o espirito,
 Co'a justiça da causa liberal,
 A America venceu: e no infinito
 Echoa eterna a gloria triumphal.

Ora do Hudson ás ribas montanhosas
 Madrugador vagueia vendo, o Guesa,
 Nas nortes estivaes manhans mimosas
 Os segredos da activa natureza.
 N'essas longas manhans adamantinas,
 Que de lumes d'estrellas se diria
 Formarem seu clarão—alvas, divinas,
 Na vigilia da noite abrindo o dia,
 Reflectindo dos céus o amor, a infancia
 Da terra e o doce rir, candidas horas,
 Quando o mundo ainda dorme e de fragrancia
 S' enchem, de orvalho, as flores e as auroras,—
 O silencio da noite elle estudava
 Á luz do dia, as aves ainda estando
 Nos seus ninhos. A calma o inebriava
 (Bella na terra e no homem) contemplando.
 Porque, dos homens e os amores presa,
 Sentiu elle dos vivos aterrado

Seu coração; e o lirio de belleza
 Repentino murchou. Mal resignado,
 Tarde, emtanto a licção elle abraçara
 Co' o desespêro mudo da sciencia,
 Que outrora a mais felizes expulsara
 Dos jardins descuidosos da existencia :
 Porque no fructo amaldiçoado e negro
 Elle mordido havia, nos delirios
 Do amor á humanidade; e nobre e intégro,
 Da esperanza ficaram-lhe os martyrios
 E sem gloria nenhuma! era o paraiso;
 Foi a serpente. Como ha sempre o engano!
 Então, que Eden é este, onde do riso
 Devemos suspeitar?—o Eden humano!
 E arte aprendeu de então tacitamente
 Os homens evitar; e receiosos
 Se amostrarem-se foi conveniente,
 Não lhe foram ao menos tão penosos
 Qual quando amigos. E ora, a sós pedia
 Às noites estellares o socêgo,
 Às calmas das manhans e ás do alto dia,
 Sem d'elles ver e ouvir, já surdo e cego :
 Não com o odio fatal do Atheniense,
 Porém co' o sentimento fundo e instincto
 De um que a si vê-se além, d'elles se pense,
 Do mal-são e o pestifero, distincto :
 Nem banquetes lhes deu de falsos víveres,
 Que arremessasse á face aos parasitas;
 Da estrella sua ao resplendor, quão livres
 Adejavam ás azas! quão bonitas!
 E então, inexoravel, desgraçado,
 Elle em dúvida punha os sentimentos
 Dos céus, da terra e tudo quanto amado
 Lhe fôra—O lirio laceravam ventos :

“ Eu tive na alma estellas fulguosas,
 Bellas constellações, que se apagaram !
 Qual auroras—rosaes, campos de rosas
 Eu tive ! E astros e flores se tornaram
 “ Chagas, ou luz, ou rubras, da luzente,
 Da mesma fórma e tal, que o olhar s'illude :
 É astro ? é dor ? é rosa ? qual latente
 Odio seva o immoral contra a virtude.
 “ Dissera-se que em seus disequilibrios

O sol septentrião, cujas auroras,
 Cujos occasos, d'estações ludibrios,
 Não indicam dos dias pelas horas
 "Princípio ou fim, seria a causa toda ;
 Mas, do equador o que meio dia mede
 Pela sombra e na planetaria roda,
 Exacto se apparece ou se despede,
 "Aos Selvagens ensina da palavra
 A religião . . . não poude e talvez possa
 Mais nada. Eia ! da morte que deprava,
 Resurja a vida que arde luminosa !
 "Esta é a Harpa, que estes sons resoa
 Da formosura d'erma eternidade !
 Esta é a Harpa natural—a coroa
 Cinge de soberana a Divindade !
 "Chammejadas idéas—mal luzentes
 Lavor, perolas, gottas amorosas—
 Mas do corinthio bronze igno-candentes
 Ardam seus versos—astro, ou chaga, ou rosas.

"Oh, quão vastas pocemas de alegrias
 Veem de longe turbar minha tristeza !
 —Até aqui, Dom Pedro, chega aos dias
 Meus a poeira tua !—és rei, sou *guesa*.
 "Não faças sombra !—adeante ! tens deveres
 A cumprir, qual os tenho, 'vagabundo' !
 Tu, annuncia (eu louve-o, se o fizeres)
 Que terra existe, a mais feliz do mundo,
 "Onde são d'esmeralda os bosques, de oiro
 Vivo as fontes e os rios ; onde puros
 Os céus e os corações todo um thesoiro
 Ao Extrangeiro off'recem, nos seguros
 "Dons sacrosanctos d'esta liberdade
 Civil e da consciencia—eia ! attenção !
 Nem s'illudam por vício de vaidade
 A face livre e o peito escravidão.
 "Mas . . . vê fortuna que ha nos nascimentos :
 A mim, feriram o craneo, derramaram
 Meu innocente sangue ; a ti, coroaram—
 E ambos vindos dos mesmos elementos.
 "E ambos á sagração de um berço exergo,
 D'onde a lenda da vida se nos traça,
 Differente missão nos coube : exalça
 Tua ; á minha eu me sacrificio e entrego.

“Somente . . . estou cansado da fadiga ;
Não de velhice, nem dos pensamentos,
Mas . . . das miragens, a que a Voz, aos ventos
Compelle-me, compelle-me que eu siga !
“E corro á minha gloria . . . das miragens
Bellas, que resplendem-me horizontes !
Passo—ás extremas chego—ao mar—aos montes . .
Somem-se...—e o mundo, que abre-se em voragens !
“E a ti, deram as chaves do thesoiro
De uma grande nação ; e a mim . . . concorro
Para a despeza tua. E enquanto morro
No exílio, vives qual imagem de oiro,
“De religião de antiga idolatria,
Que a mão dos homens talha, eleva e adora :
Tambem pensei que fosses tu aurora
E eu noite—ai ! que nem um, nem outro é o dia !
“E tudo que dos homens só depende,
Foi-me contrário, o juizo, a lei, o foro ;
Grau, que a todos a eschola lhes concede,
Foi-me negado ; a pública opinião
“Julgou-me extranho ; nos negocios quando
Sempre á consciencia do íntimo decôro,
Os que a bolsa levaram-me, gritando
Aponctaram p’ra mim, que era o ladrão !
“Da minha casa o resplendor, amigos
Desfizeram, deixando-me o desdouro ;
Amores, me traíram : que inimigos
Eram-me os céus, m’o disse o coração.
“E réu convicto eu cri-me, d’algum crime
D’outrem punido em mim, talvez . . .—do chôro
Resignação, hi vês-me á, que redime,
Indifferença. A terra é a prisão.
“Teu ‘sol não jogues antes que haja dia,’
Qual fiz co’o o meu ; conserva a tua herança,
Porque mundo e illusões, Deus e alegria
Tambem não abandonem-te, e criança
“Não vás, qual da orphandade um soberano,
Feito infeliz por teus adoradores,
Confidente a algum outro soberano,
D’onde voltes . . . ‘mais nobre’ pelas dôres.
“Pobre homem rei ! talvez mais pobre ainda
Que o homem guesa ! Ao menos este a morte
Sabe do coração que aberto finda—
E quem ao do outro predissera a sorte ?

“ Oh ! bem hajam os que os lançam aos destinos !
 E eu longe, aos meus jardins a paz voltara ;
 Tu longe, a escravidão se libertara —
 Quão rapido envelhecem peregrinos !
 “ Rejam nossos dominios mãos formosas
 Dos anjos na Victoria e em São-Christovam :
 Reino feliz ! ás nossas, ambiciosas,
 Renasce o mal, os odios se renovam !
 “ Honremos nossas coroas : dos martyrios
 Eu, e tu a do imperio ; não maldigo
 Nem proclamo teu throno, e nem eu digo
 Que devera ser meu ; do Sol nos gyros,
 “ Porém, lesses, talvez exemplo deras
 De verdadeira eterna realeza,
 D'elle descendo—que é, por natureza,
 Do direito dos povos, teu, se houveras
 “ De eleito ser. Ahi passas glorioso
 Das festas que o paiz da liberdade
 Prodiga-te ; honra-te a hospitalidade—
Ave Caesar ! tu és victorioso.
 “ Eu o serei—

E o meu abrigo acharam . . .
 Não tenho mais refúgio sobre a terra ?
 —As promettidas plagas nunca entraram
 Os eleitos dos céus. Além da Serra,
 “ É nos seios azues da natureza,
 Nas chammas dos volcões, do Sul nos grandes
 Mares, ao occidente, além dos Andes,
 Que irá na gloria descansar o Guesa ! ”

E sempre ao occidente, ao occidente,
 Os Naturaes olhando suspiravam :
 Filhos da vibração do sol nascente,
 Do occaso os raios a alma lhes levavam.
 Do oeste aos seios, onde o eterno Espirito
 Morava, e em si os fortes recolhia—
 Oh ! a crença formosa do infinito !
 E como a luz da idéa, a luz do dia,
 Á mesma direcção do occaso eterno
 Ambas seguindo vão !

Tal da luzente
 Manhan d'estio e do ar puro e galerno
 Alimentado, a sós, na luz silente
 S'estava o Guesa ; e agora respeitado

De toda a solidão, e defendido
 Por toda a natureza e d'ella honrado,
 Única sociedade em que ha vivido.
 Perdeu elle os seus jovens companheiros :
 Um, que mais as licções não lh' escutara ;
 Um outro, que morreu. E aos estrangeiros
 Elle, bem qual a seus irmãos, amara.
 Sobre o Hárlem vogava então com este
 Ás brisas alvoraes d'esta mesma hora :
 E o moço Frank o voo ergueu celeste,
 Qual a pouco as estrellas vi da aurora.
 E elle o viu em seu feretro inactivo !
 Chorou : disse-lhe adeus. Adeus mais triste
 E porém, do que ao morto, o adeus ao vivo
 Que em nosso peito, qual finado, existe.

E os céus abrem o dia, n'alta noite
 Em que a terra ainda está. Do somno vê-se
 A lethargia ; e sem da vida o açoite,
 Visões do sonho cada sêr parece
 Surprendido do sol. Alvas abertas,
 Novas, limpidas, candidas, sedosas,
 Ledas, aladas nas manhans desertas,
 Reflexas nas correntes espelhosas,
 Em lucidos triangulos as velas
 Invio-errantes s'estendem pelo rio :
 Dorme a cidade á luz das manhans bellas
 Dos dias longos do abrazado estio.
 —Lá, de Anti-O-ra os cumes gloriosos
 Nos véus de azul vapor do firmamento
 S'involve ! Lá nos leitos silenciosos,
 Reboando ao em tórno a voz do vento,
 Ainda Rip-Van-Winkle adormecido
 'Stá ao incanto dos genios dos rochedos
 Nas transparentes serras ; e onde ouvido
 As lendas tenho dos meus tempos ledos.
 Storm-Ship a grande ave ainda aos luares
 Desdobra as largas azas ; ainda á louca
 Tormenta, a voz do capitão dos mares
 Se ouve á noite mandar, soturna e rouca.
 Ainda os montes escutam sempre-mudos
 A musica das aguas que nasceram
 De 'Fire-Water' ao norte ; além profundos
 Poisos do 'Grande-Esp'rito.' Entristeceram

Com ' Bash-Bish ' os crepusculos sombrios :
 Já s' evaporam os cumes do occidente
 Á derradeira luz, e os astros frios
 Surgem, que á noite dão frescor.

Ausente,

“ Oiço de muito além longe tocadas
 Notas d' alpestres sons da solitude,
 Qual os gritos do berço ou das manadas
 Dos valles nossos cheios de virtude :
 “ Á tal musica o ar se purifica,
 Dilata-se no peito o coração,
 Despovoa-se a terra e a sós se fica
 N'outra existencia de maior soidão.
 “ Contam dos montanhezes da Suissa
 Na linha dos exercitos, distantes
 Da terra onde tranquillo s'espriguiça
 O lago e os montes erguem-se arrogantes,
 “ Que se de longe ouviram mudo-attentos
 O ledó *rans*, que alembra a natureza
 Da doce patria—a tantos sentimentos,
 Estatelados morrem de tristeza !
 “ Tempos houve tambem quando minha alma
 Dos mares no crepusculo ou dos montes,
 Remotos climas, solitaria calma,
 Perdida nos profundos horizontes,
 “ De qual extincta Helvecia nas saudades
 Vía a angústia mortal. Uns lá morreram,
 Outros deixaram de existir . . . e as tardes
 Que em meus valles as sombras estenderam
 “ Trazendo á terra extranha solidão,
 Aos novos possessores desconhecem . . .
 Nem tenho mais p'ra onde ir. Tal endoidecem
 Os montanhezes, pelo coração.
 “ Ainda a lembrança tua me apparece
 Constante ao grande enlêvo das montanhas :
 Ante as scenas a que a alma s'engrandece
 Na contemplação, ainda me accompanhas,
 “ Oh meu Gentil ! Saudoso ' no batente
 Ias chorar da minha porta,' aonde
 Dos dias de oiro minha ' voz contente
 Não ouves mais, que á tua não responde' . . .
 “ Nunca mais a ouvirás Nem muito tarde
 O presenti . . . das doces harmonias,

D'essa fragrancia da felicidade
 E os roseos mundos dos doirados dias !
 “ E eis porque viam todos, de repente
 No meio dos saraus murchar o Guesa
 Qual o lirio d' um astro, que occidente
 Nuvem apaga e obumbra a natureza
 “ Terrivel d'outros céus !”

Mas, quando a terra,
 E qual se não passasse tanta gloria,
 Verdeja toda e canta á primavera,
 Os logares visitam-se da historia :
 De Sunnyside nas collinas puras
 O coração de gózos s'embriaga,
 Do ar claro e olente á genial frescura
 A sombra vê-se d'Irving que divaga.
 Juncto ao fogo dos lares, se remontam
 Gratos ao tempo heroico americano :
 ‘ No cavallo-phantasma (os velhos contam)
 Dos ventos através passa o Hessiano !’
 Os meninos escutam. Se ouve o cantico
 Da tarde nas collinas sonoras,
 Á sombra dos carvalhos o Pocantico
 Rolando escuras ondas vagarosas
 Nos ecchos dos convalles socegados
 De Sleepy-Hollow. Como é triste e doce
 E meigo o ouvir dos contos consagrados
 Do tempo dos avós, que já findou-se ?
 Tempos, qual os jacinthos odorosos,
 Da patria virgem, das acções condignas—
 Vêde, porém, nos lares ruinosos
 Quantos destroços da virtude antiga !
 Oh ! reffloresçam loiros de annos cento
 Nas ethereas montanhas, que em grandeza
 Formosa e rude estão no firmamento
 Qual suspensas fluctuando á natureza !

E corre o nobre ‘ rio das montanhas ’
 Entre jovens cidades florescentes,
 Alvos retiros, lucidas campanhas
 E os ninhos de verão flóreos, ridentes ;
 Corre entre ribas curvas e altaneiras,
 Valles cheios de sol, cheios de vozes ;
 E os doirados vapôres em bandeiras,
 Cantando festivaes passam velozes.

Do rio ao longo sibilando voa
A serpente dos trens, lançando adeante
Nas aguas o clarão.

Porém, resoa

Já na noite sonora e palpitante
Tarrytown a tão quieta. Reuniu-se
A flor da mocidade e da belleza
No alcantilado hotel. Tristonho ahi viu-se
E não de dor, mas de ventura, o Guesa.

E nos solariums beijam-se os amantes ;
E do salgueiro aos *choros* se medita ;
E a dança aerea ás musicas vibrantes
No espelhoso salão tece-se e agita.

Donosa Hella dançava, colleiando
Qual lâmina estellar que irradiosa
Luz-refracta-se e ondula alva aclarando
A bella onda em que está. Sombra estrellosa,

Ó noite, ó noite, abafa-lhe os suspiros
No augusto vago manto de negroses !
Mudos ao lado um do outro, doce os lirios
No ar cheirando, das fontes os rumores,

Do tronco o umbror amigo e tão dilecto—
Oh ! quão delicioso esse quebranto
Da deusa que não ama ! Orvalho incerto
Cae da face dos céus—a estrella é pranto.

E do arvoredo a lua afogueiada
Saiu e recolheu-se logo á lobrega
Nuvem ; dos astros em grinalda negra,
Deram clarões na ameia calcinada.

E rugem qual Jesus os céus agora ;
Elevado das trevas eu contemplo
Nos espaços a tórre, qual aurora
Arder em chamma, do Senhor o templo !

Da bocca dos volcões ruge a palavra !
Mas, porque não ferir-me o raio e em guerra,
E qual torrente de abrazada láva,
Ir a casa de Deus lançar por terra ?

Não pelegei dos homens o combate,
Nem ás d'elles no campo das batalhas
As minhas fôrças eu medi, por arte
Contraopondo broquel, peito e muralhas :

Nada tenho com elles. Á grandeza
Que procede de Deus eu me alevanto :
Nas tempestades vê-me a natureza,

Cruzados braços da procella ao canto :
 Da acção ferida dos cruzados braços
 Vê-se, ao guerreiro eterno a face rasgam,
 Do pensamento que arou fundo, os traços,
 Esses que o tempo e os sec'los não apagam.
 — Verdade, amor, pureza—salve, trinas
 Graças ! vós sois dos céus toda a harmonia,
 Raio e luz e clarão, sempre divinas
 Ou á noite com sol ou ao sol sem dia !
 E em Tarrytown ás noites incantadas,
 Da mocidade a flor e da belleza
 Reunindo-se ás *hops* enamoradas,
 Leonisava nos saraus o Guesa.
 Em doce combustão desperto estava
 O amor velando e agora, á formosura
 Dos salões elegantes : desdenhava-a
 Elle, e a ella o curvou rindo natura.
 O esculptor da nudez e o puro mento,
 Que a annéis mil preferia um *solitario*,
 Ora o intenso viver do pensamento
 Via ao esplendor da fôrma e do vestuario.
 E ao viver, 'do dos mais tão differente,'
 Suspeitoso ao vulgar (mais puro e nobre
 Talvez do que nenhum), a omnipotente
 Volveu benigno olhar que os céus descobre.
 E em Saratoga esplendida, elle a estrella
 Sua seguindo, viu-a abrir as azas ;
 E dos hoteis-cidades lá nas piazzas
 Longe a branca visão perdeu-se d'Hella.

Chegou ao pôr do sol o Guesa-Errante
 Á capital da válida Republica ;
 A collina subiu que ao centro, ovante,
 Senhoreia o horizonte do arredór.
 E subindo a marmorea escadaria
 Do olympico edificio, eterna cúpula,
 Elle o círculo fez, ao fim do dia,
 E á base se assentou cheio de amor.

“ No Capitolio estou da Liberdade !
 Qual do vencido mundo a extranha terra
 Ao sopé do de Roma n'outra edade,
 O coração ao solo não aterra
 “ Escravo aqui ; porém, respira e pulsa.

As auras beijos dão da boavinda
 Meigos na frente do viajor adusta,
 Que hi parou, que descansa e o errar não finda.”
 O Potomac além, tardo o occidente,
 Aurea purpurea estrada luminosa,
 Manso estende-se. Além, brilha o crescente,
 A perola, a do azul dos céus ditosa.
 E do crepusc'lo o luar, fresco, infantino,
 De alvor banha columnas e relevos ;
 Candidamente colossal, divino,
 Resplende o Capitolio ! Doce enlêvo !
 Esta luz, este candido deserto,
 Estas brisas gentis da liberdade,
 Conveem ao Guesa-Errante—porque aberto
 O coração, pertence á Divindade.
 E esse amor, em que o Fundador traçara
 A planta da cidade-monumento,
 Que um raio, qual d'um astro o irradiamento,
 Do centro a cada poncto projectara
 Sobre o horizonte, o amor aqui se sente.
 Da liberdade as sempre-alegres vozes
 Ao em tórno passando, transparentes
 Ecchos retinnem, crystallinos, doces,
 Do Cap'tolio no firmamento —oh ! quanto
 De affecto ás tardes do luar de junho,
 Da Republica ao seio e n'este incanto
 Em que no amor do extranho a lyra empunho !
 E ao manto aereo do luar de prata
 Com doçura alvejante o grande templo
 Sobranceiro campeia. Eu oiço a grata
 Boscagem ao pendor, oiço e comtemplo.
 Da minha vida é a mais bella tarde !
 —Vinde á meditação, jovens do mundo !
 N'este silencio, n'esta claridade
 Que sentimentos ! que scismar profundo !

 Nódoas . . . n'este assoalho o sangue ardera !
 Do revólver traidor aqui varado
 Caira o que a União salvara e dera
 Á liberdade o negro escravizado.
 Em sexta-feira sancta : elle em descanso
 Assistia de noite ao espectaculo—
 E rolou da cadeira de balanço
 Ao trom fatal ! O povo estupefacto,

Sem acção, fulminado, angustioso,
 Ao clarão viu das luzes no scenario
 Saltar tragico espectro tenebroso
 E fugir para o inferno! Eia! ao nefario
 Assassino da patria! N'essa noite
 Todos os corações lucto vestiram.
 Como é branca esta estatua! como doe-te
 A quéda da virtude! os céus feriram!
 Abrahão Lincoln! Eis o mais formoso
 Typo do cidadão republicano
 D'este moderno tempo glorioso:
 Singelo, honrado, sabio Americano.
 A incarnação mais pura, mais honesta
 Foi elle da nação que presidia
 Á ultima rev'lução de sangue. D'esta
 Hão de vir as da paz e da harmonia.
 Mas o povo, d'aquelle assombro quando
 Sentiu-se despertar, n'esse odio ingrato
 Em que ruge a vingança, perlustrando
 Busca, cidade e aldeia, ao sclerato:
 Na noite, e antes da justiça humana,
 A justiça dos céus veio terrivel—
 A *mob*, e mascarada e soberana
 E fatal de verdade e irresistivel,
 Tomou-o ás mãos! Ninguem se conhecia,
 E todos silenciosos cooperavam
 Na vingança das sombras, mais sombria
 Que a dos homens! ora estes respiravam.
 Mas, o sangue de um justo a causa rega—
 Sancta triumphará. E a sociedade,
 Que tenha tribunaes—oh! é na cega
 Lynch-Law que estoira Deus na humanidade!

Nas terras da Virginia florescentes,
 Do Potomac ás levantadas margens,
 Chegando á hora da calma, o peito sentes
 Estremecer de amor. Frescas ramagens,
 Trinos d'aves, uns trinos deleitosos,
 Veredas longas, d'esmeralda a relva,
 Modestos casa e tumulos, grandiosos
 Os céus e o coração,—a alma s'eleva!
 Não ha na terra solidão mais pura!
 Ar mais puro! mais puro firmamento!
 Risonha e doce a luz, canta natura,

Nos seios naturaes respira o vento
 Ha qual saudade dos logares sanctos :
 Não ha tristeza, mas silencio amigo ;
 Soam dos ramos afinados cantos ;
 Abrem-se as portas do casal antigo.
 Fechadas nunca estão. Meigos libertos
 Mostrando os aposentos solitarios,
 Dos que habitaram contam—

“ Que desertos
 Deixem-nos silenciosos os sacrarios ! ”
 Ora as sombras dos mortos o acolhêram
 No amor devido ao peregrino ignoto,
 Que vem de longe e que até hi trouxeram
 Destinos varios. Ledo o peito e moto,
 Elle ficara ao lado da familia :
 De Washington, a patria ; da tranquilla,
 Da veneravel mãe ; de Martha, a esposa ;
 E Lafayette, o hóspede da nação.
 E foi-lhe doce o estar á religiosa
 Harmonia d'aquella sociedade :
 Oh ! em Mount Vêrnon, como a liberdade
 Parece ter no lar o coração !
 Como a alma aspira aos horizontes novos
 Em presença da magestade calma !
 Rei, que não usurpara a coroa aos povos,
 Mas dera ! o heroe das grandes fôrças d'alma !
 È-lhe a fronte serena qual o espaço
 Amplo, em que vê-se Deus . . .—A sombra augusta,
 Movendo lenta e lentamente o passo,
 Desce os campos elyseos—puro umbror !
 Saudaveis ribas ! placida vetusta,
 Sagrada solidão ! onde se anilam
 Céus, onde choram ínvios e se asylam,
 E onde é o rio o guarda d'este amor !
 São da Victoria antiga esta varanda
 E estes ares de campo e da virtude,
 E do deserto a luz que o sol lhe manda—

“ Candidos ermos ! pallido attahude ! ”
 E ajoelhou o Guesa, solitario
 Qual adeante do tum'lo de seus paes :
 Porque, a não serem estes e o Calvario,

Nenhuns logares o attrahiam mais.
E coroas então depondo na ara,
O pranto lhe correu saudoso e bom :

“Dei a um menino a palma do Niagara ;
A uma menina a flor de Mount-Vernòn.
“Do baixo imperio lá resurge a França
Com os olhos dos céus fitos aqui—
Oh ! todo mundo fala d’esperança,
Falando em ti !

“E da tua gloria toma a humanidade
Os novos raios gloriosos seus :
No Sol dos Incas e o da Liberdade
Eu sigo a Deus !

“Coroas do Guesa são os prantos ; palma
Do Niágara ou de Mount-Vérnon flor,
Não tenho . . . —Vejo além erguer-se outra alma
A soluçar e a soluçar de dor ! . . .”
E do amigo e da patria lhe passaram
Ante a imaginação as sombras puras,
E as d’aquelles que a França resgataram,
Do imperio a morta das sensuaes loucuras.
E os peregrinos que vieram, voltam
Qual de casa paterna : e longes, ainda,
Subindo rio á cima, os ais que soltam
A Mount-Vérnon teem saudade infinda.

Nunca ao me separar dos altos mares,
Tristezas senti tantas qual a esta hora—
Vejo o do Capitolio, além nos ares,
Emblema liberal, a vencedora,
A terrivel Mulher sagrada e bella,
E qual sonhará Brutus—scintillando
Dentro do coração divina estrella
E a frente a alevantar, tão pura estando !
Qual de Colombo é o meu adeus—do amante
De todo o continente e a natureza,
Da patria do Pacifico e do Atlante,
De Pocahontas, de Moema, ou o Guesa :
E saio emfim do incanto do horizonte,

Não de tormenta ou podre calmaria,
Mas da calma em que Deus á luz do dia
Se vê, serenos céus, os céus d' Oriente !

Philadelphia.—Da liberdade o sino . . .
Os treze sons-apostolos vibrados
Oíço . . . e nenhum traidor, d'este divino
Formoso grupo de astros dos Estados !
Massachusetts, Connecticut, Rhode-Island,
New-York, New-Jersey, New-Hampshir', Virginia,
Delawar', Pennsylvania, Maryland,
Georgia, a Sul e a Norte-Carolina—
Oíçam, livres ! sons magicos, vagidos
Do berço da Republica ! . . Violentos
Trinta e septe vibraram no ar balidos—
Balam Cordeiros nos eternos ventos !
Surgem larvas ! e terreos e antiquarios
D'entre arcos triumphaes, qual em demencia,
Amostram-se os de outrora sempre caros
Gloriosos pendões da Independencia !
Terremoto de amor ! da aurea cratera
Scintellas voam para todo o mundo :
' Gloria a Deus nas alturas e na terra
Paz aos homens '—Divino ! incantador !
E de toda a nação a alma elevou-se
N'uma só chamma—conflagrado mundo !
Feliz de quem no júbilo encontrou-se
Velando a hora solemne centennial !
Um seculo passou-se ; da consciencia
Nacional vê-se alegre a Liberdade.
Soa a segundo ; a tórre Independencia
Ouviu-se annunciando em puro amor.
—Cansado de alegria, dorme o povo
Resupino nos parks. Á liberdade
Já da aurora aos clarões abre-se novo
Cyclo d'esp'rança eterna, universal !
Oh ! do dia a visão !—removam faculas
Do sol da America ! . . ao futuro ! á luz !
Que mais ás glorias não se prendam máculas
D' Arnold a Washington, Judas a Jesus !
—E em todo brilho de sua gloria immensa
Eis está Philadelphia ! Ao seu congresso
D' indústria e d' artes, quanto crea a sciencia,
Envia á feira do émulo progresso.

Foi primeiro colono d'este Estado
E imprimiu-lhe character doce e austero,
Um Quaker, varão justo ; e d'elle o fado
Um povo continuou, forte e fronteiro :
Ora em Fair-Mount-Park expondo altiva
A festa liberal dos annos cem,
Do jubileu da paz viu-se conviva
Todo o mundo, no amor de William-Penn.
Aqui formou-se a patria, na virtude
Do mento imberbe e os corações viçosos
Eternos, bem qual ardem na soetude
Em viva chamma os cactos luminosos.
E da Revolução na folha aberta
Os principios aqui se discutiram,
O cæsareo e o christão, o que liberta
E o que escravisa. Aos livres adheriram :
Não de succedimento e fins gloriosos
Que justificam perfidos principios,
Ou da civil traição, ou d' ambiciosos
De popularidade havida a vicios ;
Mas os sanctos principios absolutos,
Mau grado fins malsuccedidos, varios,
Dos que a Mount-Vérnons fogem-se pollutos,
E se não fogem, morrem nos Calvarios.
Sonhadores sublimes ! que aos delirios
Dos abysmos do estomago não clamam,
Nem á aragem das azas dos vampiros
Não dormem...e o sangue á voz dos céus derramam !
Os prazeres dos campos se passaram
Dos remados batéis e as noites bellas
Do riso e os cantos. Alluviões d'estrellas
Que no ardor do verão se derramaram
Á frescura dos valles e dos montes, —
Ao desfolhar do outomno (angústia negra
Das selvas, que ao nativo desalegra
Filho dos sempre-verdes horizontes),
Recolhêram do inverno ao lar. D'outomno
Lançam-se contra os bosques e laceram
A sombra, os vendavaes, loucos, demonios !
—Fogem aves e os genios que hi viveram . . .
“ O forasteiro nos umbrosos dias
Da natureza humidos, silêncio
Sente, aberto ás passadas alegrias

Da patria, o coração saudoso, immenso.
 “Da patria . . . o doce nome, a quem na terra
 Não n'a teve, e mas sente-lhe a belleza,
 Pre-sente-lhe a doçura . . .—além da Serra,
 Lá . . . nos seios azues da Natureza.
 “Da nossa patria e o nosso doce riso,
 E os quadros da familia reunida,
 Uma terra de amor e de paraíso,
 Sempre incantada e sempre promettida . . .
 “Lá, onde pela fresca á madrugada
 Parte-se e chega co'as manhans orientes,
 Todos á porta estando, que a chegada
 'Speram e veem-nos encontrar contentes . . .
 “Onde *talvez* passou-se a mocidade,
 Aonde quer-se voltar sempre, mas onde
 Nunca mais nada encontra-se, e responde
 Ignota dor aos echos da saudade . . .
 “Paiz de amor, que além sempre a sorrir
 Acena ao Guesa, que erra e canta e chora,
 Cansado de o buscar, a oeste, á aurora,
 Crendo e descrendo; mas...que ha de existir!”
 Ás tardes melancholicas do outomno
 Nos montes, que tristeza e sobre as margens!
 E n'esses cantos do ermo e do abandono,
 Que ao desmaiar cadente das folhagens
 As cigarras prolongam nos retiros!
 Adeus á sombra, adeuses á soedade,
 Do decair dos dias os suspiros,
 Do hymno final do sol da mocidade—
 Quão, quão saudosa a tarde se condensa
 Em vapôres profundos de amarantho
 E estende sobre os céus a dobra immensa
 De seu regio outomnal glorioso manto!
 E rareiando os purpuros vapôres,
 Brilha a lua, porém sem a doçura
 Argentina de junho e dos amores,
 Mas de outro brilho e de outra formosura:
 Diz-se a *fall*, a estação melhor do anno,
 Serenos dias, clima generoso;
 'Smaltam as bellas no 'verão indiano'
 Folhas d' outomno. E o sol tão doloroso,
 E o derruir da selva, e os multicôres
 Bosques, pallida a terra que desfolha—
 Dos grisalhos cabellos os amores,

D'esse amor que requeima e que rebolha,
 Se diria a estação. Porque medonho
 Vai salteador o vento vendaval
 Cresta e é loucura, o que era a brisa e o sonho !
 Nos céus o sol sem chamma, êneo, metal
 Vibra, estala-lhe o globo arido e torvo !
 Enfumaçado o espaço ; ardem florestas.
 Tal é o indio verão, a phenix-corvo
 Fugaz visão final do estio e as sestas.
 Mas que tristeza vem por clima e monte
 No rio emmudecendo o canto e as vozes !
 A alma encerrada no elo do horizonte,
 Resoa a quadra aos pallidos atrozes
 Equinoxios tufões. Chega a lembrança,
 Qual sempre a ensanguentar longa memoria ;
 Sente-se o desespêro da esperança,
 Ruge o presente na passada historia :
 “ Vem descer commigo o Hárlem
 N'estes doirados vapôres,
 Das harpas aos sons, aos cantos
 Dos dias do nosso amor !
 Corre, Augusta ! corre, Augusta !
 Das primeiras alegrias
 Traze a luz dos nossos dias,
 Que os céus só mandam negror ! ”
 E mais que em outras terras enganosas
 Foi do amor a estação. Aves emigram,
 Nem ha fulgor no sol nem luz nas rosas,
 E o bosque assaltam, rasgam-n'o, denigram
 Lividos ventos : se ainda ha voz dos ninhos,
 Que tanto custa abandonar seus lares,
 Desvaira-a o desespêro, e aos torvelinhos
 Cede, e foge o cantor para outros ares !
 E ao que é desconhecido . . . n'este estado,
 Escutando aos cantares dos pinheiros,
 Aos trons das alavancas dos pedreiros,
 Geme-lhe o coração . . . tudo é passado.

Repassa o coração mortal tristeza ;
 Té da innocencia o riso entristeceu :
 Diz a criança, olhando á natureza,
 ‘ Quem sabe se mamman já não morreu ? ’
 Estou perto de ti. Pelos recintos
 Dos parks e os jardins de Sacred-Heart

Derrama-se o diluvio de jacinthos—
 Oh minha filha, venho ver-te e dar-te
 A minha bençãam ! como estás tão linda !
 Brinca—esperam-te Anita, Emily, Cora,
 Mamie Dévlin, Marie, Néllie—não finda,
 Não finda aqui no outomno a flor d' aurora !
 Porém não vejo Lillie, o anginho loiro,
 De branco e azul e consagrado a Deus :
 Onde está Lillie ?—Tomou azas de oiro
 (Dizia que as não tinha) e foi p'ra os céus !
 Aqui mora a virtude e mães houveste ;
 Vive feliz ! aqui não veem do mundo
 Os infernos e a dor ; aqui celeste
 È o canto, o ar puro, o amor puro e jocundo !
 Aquelle coração que vês aberto
 Reino immenso de amor, onde acolhida
 Foste, é Jesus, a rosa do deserto—
 Quem a colhêr é linda toda a vida !
 Á aquella doce imagem de Maria
 Afeiçoa tua alma e sê tão bella :
 Ave, mimosa ! o anjo de alegria
 Nos céus scintille-te a melhor estrella !
 Da minha solidão vejo á tardinha
 Da montanha descendo as Religiosas
 Lentoso o andar, em negra longa linha ;
 Olham ao mundo, e voltam silenciosas.
 Principia-se aqui dos céus o arcano,
 Onde os lirios de gloria, que se contam
 Incarnações de amor, quanto hão do humano
 Involvem n'um burel, e a Deus remontam.
 Aqui são mães de amor as virgens sanctas,
 As esposas do céu, que em luz educam
 As filhas dos mortaes. Oh ! como incantas
 Toda minha alma ao ver-te em puro amor !
 Bem hajam Evangelhos, que á innocencia
 Ser mãe espiritual inspiram, educam !
 E a mão do anjo de luz, que da demencia
 Ampara a um triste pae e enche-o de amor !
 Aqui doiram-se os prados verdejantes
 Da liberdade ao sol ; de luz s'esmaltam
 Os teus jardins. Virei dos mais distantes
 Climas cada anno ver quanto s'exaltam
 Glorias d'esta alma, a tão dos céus querida !
 Eu virei ao descanso d'estas puras

Sombras tranquillias, a cansada vida
Juncto a ti descansar ; deixar torturas ;
Sorrir aos céus : sem á traição ter medo,
É doce o estar ás sombras innocentes,
Aos sagrados rumores, aos olentes
Sopros vitaes e virgens do arvoredó.
Quão leve e brandamente s'embalançam
Os ramos de oiro, do ar á transparencia !
Bem qual os corações quando descansam
A esta isenção cheirosa de innocencia.
Os cabellos da tua meninice,
Que são crespos diamantes das estrellas,
Engrinaldam-te a fronte de meiguice,
Tendo no peito as sempre-vivas bellas
Da abençoada que és, filha querida,
Pharol divino ás syrtes e aos abrolhos—
Sempre que s' ergue um tumulo na vida,
Um anjo desce e n'elle fita os olhos !
E irradia o anjo-luz na treva-tumulo,
Qual a de um iris gloriosa palma,
Clamando hosanna ás cerrações do cúmulo,
Doce estendendo ao horizonte a calma.
Oh não me desampares, minha filha,
Já és tão só de tantos que o amaram !
E vejo em teus preclaros olhos brilha
Da morte a claridade ! se alegraram
Escarlatas manhans nos tão candentes
Lábios teus n'esta febre ! Não ainda,
Oh ! não me desampares ás serpentes
De horrenda noitidão de morte infinda !
Nas sombras de Manhattanville, quando
Humido e cheio de melancholia,
E os açoitados pinheiraes resoando
Escutam-se os insectos, longo o dia ;
Que é longo e umbroso o dia de tristeza,
Que o passado assoberba ao coração,
Eu me recolho e estou da natureza
Nos seios de incantada solidão :
Então d'outrora o coração te chama,
Das musas do silencio e da familia,
E do caro sentir n'esta hora, filha,
Que, de tão doce, é dolorosa e se ama.
Pois, quando o outomno sobre a terra cae,
Ouvindo os sinos de Manhattanville,

Quando scismares á tardinha exile,
 Sejam saudades tuas de teu pae !
 Não tenho a quem deixar-te sobre a terra,
 Tão descrente me achei dos filhos seus—
 Do mundo eu sigo para além da Serra ;
 Tu d'estes Edens seguirás p'ra os céus.

“Pobres folhas de outomno! a mão que em palma
 Formou-vos e off'receu na primavera,
 Já não existe: e vos conservo n'alma,
 Doce lembrança que saudades gera . . .
 “Coitada a ‘estrella verde’! entre os salgueiros
 Crystallino rochedo, os teus cabellos
 São da cascata as ondas em luzeiros,
 Tua alma eterna mais que os astros bellos !
 “Não—não—porque ao sorrir da natureza,
 Á tanta flor, á tanta mocidade,
 Veem os presentimentos, e antepesa
 Dor, que certa virá. Fatalidade . . .
 “‘Do outomno os bellos dias se passaram,
 E de esperar cansaste’: e então disseras
 ‘Triste da “estrella verde”!’ E consolaram
 Tua alma esp'ranças—que ‘nas primaveras
 “Voltam os passarinhos,’ quando as rosas
 Florescem do Sharão. Oh! harmonias
 Do passado, que em horas desditosas
 Lembrais o tempo dos felizes dias!
 “E os passarinhos voltarão, ó meiga,
 E voltarão as sombras á ramagem ;
 Porém d'esp'ranças antes fôras cega
 Do que veres voltar ao que em romagem
 “Passou. Mas não receies que a ‘verde estrella’
 Seja esquecida. Tu não sabes, dize,
 O que é ter-se adorado uma alma bella
 Cheia de amor, d'infancia, de doidice
 “E honestidade ; e á sombra dos salgueiros
 Terem brincado, quando só deviam
 De ir passando os errantes forasteiros,
 O'minha doce amiga! E me illudiam
 “Dizendo : n'esta terra ser preciso
 Suspeitar-se de tudo’ . . . verdadeira
 Sciencia, quão amarga . . . E se eu a houvera,
 Não perdera tão sedo o paraíso. . .”
 Mas, ama o coração que a dignifica,

Que o que os mais homens na mulher insultam,
 Respeita (d'onde as mágoas que sepultam . . .
 Logram-se a rir e vão-se, e elle a sós fica);
 Ama-o porque o poder vê-lhe, que eleva,
 Que obriga a s' elevar ao que approxima-se
 Muito amando de amor—e n'elle aclima-se
 Ophelia, que ao sorrir contra subleva . . .
Porém quando não é do libertino
 A inconstancia, mas sim do malcontente
 Coração que procura amor divino,
 Que nunca encontra e que encontrar pre-sente,
Então na vida ha solidão eterna. . .—
 Tal do horizonte seu se debruçava
 Na tempestade o Guesa e á voz interna,
 Qual um anjo em revólta, então chorava:
Não da esperança a lagryma piedosa,
 Do abandono, a saudade, ou da miseria;
 Mas, a do livre desespêro odiosa,
 Do misanthropo, a lagryma-panthera!
A lagryma de quem, meiga adoptiva
 Aos estrangeiros lares confiando,
 Sorprehendera triste sensitiva
 Do contacto profano envergonhando;
E a virgem que d'entre elles livre tinha,
 Branca linda—eram practicos amores!
 Lagryma da alma que se vê mesquinha
 Sem os dos sentimentos dons melhores.
Negra electricidade umbrava a nuvem
 Que suspensa nos céus resplendecia
 A crebras vibrações, que luzem, luzem
 Da vivente aereal que s'extinguia.
Era o poema da noite, onde formosa
 Não brilha a luz do sol, regularmente
 Diurna a jornada, aurora côr de rosa,
 Zenith de fogo, ou púrpuro occidente:
Era o poema da noite das estrellas—
 Já viagei á luz dos pyrilampos, . . .
 Á ardentia dos mares, . . . e ás scentelhas
 Das desfeitas tormentas dos relampagos!

“—Na incerteza esperar, o dia, as horas,
 O tempo . . . que não finda na ventura,
 A noite . . . que não finda nas auroras
 Que despertam a dois n'um mar d' alvura. . .

“ Que despertam a dois . . . quando o da amante
Riso e o dos céus comparam-se e, mais bello
O do amor, brando o olhar, s'imprime o sello
Ao lacre edeneo, á bocca aurea e fragrante . . .

“ E viver sempre á crença da pureza
E da posse absoluta, quando sólta
Vãos o peito rugidos e a cabeça
'Stala e em manto d'infernos a alma involta. . .

“ E sentir que fortuna quando chega
Encontra ao coração morto, exaurido,
Que resentem-se os gózos da qual cega
Mortal inquietação de um deus perdido . . .—

“ Te eleva ! em cima é que está Deuse a aurora :
Abre em teu peito um céu, que a divindade,
Qual d'Inti, 'alma do firmamento,' a gloria,
Se alegrará d'ahi estar !—Calamidade ! . .

“—A outra a divinizar porque divina
Seja a affeição.—Como enches-me de trevas !
De dor, oh ! d'esta dor de ver-te indigna
De mim, da patria onde a fronte elevas !

“ A fronte, qual um astro da manhan,
Irradiante dos céus da liberdade—
Oh ! quanto é doloroso, á divindade
Livre, a prostituição, *proud* e louçã !
“ És a harmonia ; vens coser ás tardes,
Da casa á sombra quando surge a estrella ;
Da hora meiga de luz dos arrabaldes
Tardio genio, aos céus tendo a scentelha.

“ Nenhum faltamos. E os teus olhos puros
Encravam-se nos meus, talvez . . . e eu passo
Qual turbado ao deslumbramento ; impuros
Conceitos, e o terror moral . . . no espaço.

“ Até o dia seguinte ; ninguém falta,
Hesperus, tu, e eu—todos honestos,
O coração, o astro e o lindo gesto,
Que á flor da tarde a natureza esmalta.

“ E coses, e os teus ponctos são tão finos—
Côres de luz, os olhos teus fulguram
Do fulgor que transbrilha dos benignos
Astros e ondas, que tremulos murmuram.

“ São anjos, alvejantes os vestidos,
Na fôrça adolescente as loiras tranças ;
Podes voltar os corações perdidos,

Co' as virtudes do teu, á luz, á esp'rança :
 “ Oh ! salutar enlêvo ! E mas seduzem
 Ás aras de oiro ás creações divinas,
 Do umbroso olhar as cobras que lhe luzem,
 Láminas luzem sombras vespertinas—
 “ Porém, aos genios dos saudosos modos
 É toda a adoração : prendem-se ao forte
 Raio occaso das glórias e os denodos ;
 Nós, á fraqueza-luz, meiguice-morte, . . .
 “ Ás choronas crianças no arrabalde
 Caindo a noite, . . . e á solidão dos campos
 E a da familia—Estás, felicidade,
 Entre as manadas e entre os pyrilampos !
 “ E envelhecer ao lado de uma esposa,
 Entre a coroa de filhos innocentes
 Que hão de os olhos fechar-vos e em saudosa
 Lembrança memorar. Musas gementes,
 “ Que ouvindo estais de um pae, que chora a morte
 De todos filhos seus, a alma opprimida !
 Oh ! nunca os céus de Lear dem-vos a sorte
 De chorar por um só perdido em vida !
 “ Maldicta a sociedade que vos leva
 Para o golfão dos centros populosos,
 Onde vaga ides ser que ora subleva,
 Ora cae, cansa os nautas orgulhosos,
 “ Sendo as de um dia náufragas voragens,
 Em vez de porto em perennal bonança,
 Em vez da luz,—meteoros, hospedagens
 Que ninguem ama, onde ninguem descansa ;
 “ Em vez de amor, em vez da solidão,
 Em vez de Deus, que é vossa fôrça armada,
 Sendo a ‘ Venus ’ vulgar da mascarada
 E das fórmis co' o vício ao coração. . .
 “ Sempre-doce falerno, aurea innocencia,
 Luz da familia e solidão dos campos,
 Deixai a praça e o theatro da existencia,
 Vinde ás manadas, vinde aos pyrilampos !
 “ Ás lyras vinde e á natureza calma
 Do amor que não s' esgota, e a onde nada
 Nasce na terra, nem do genio na alma,
 Sem o prazer da criação sagrada.
 “ Argenteo mar, ceruleo firmamento !
 Sobrenada a virtude, pesar do homem
 A quem dormir não deixa o pensamento,

Que abertos olhos dentro está—não dormem
 “Do amor as feras, brada a natureza!
 Pois, consocios no pallido telonio,
 A quem tanta desgraça agita e pesa,
 Sois os filhos de um Deus ou de um demonio?
 “No doce coração que vos suspira
 Tendo o Lucifer d'alva e o dos crepusculos?
 Os céus—e como a terra vos conspira
 Turbando a mente, deturpando os musculos? . . .

—“Voar? voar? . . a vós faltam as azas!
 Ursa d'arte a 'sangrar' . . . 'Fogo e amargura
 Ha no incanto, nas espumosas gazas
 Candente carne—*amai* a formosura'! . .
 “Longe esvoaçam sonhos das estrellas;
 E tempestuosamente ahi descomposto,
 Fulge montão de brancas fórmãs bellas,
 Sensuaes, risonhas—Oh! quanto desgosto!
 “Oh! tanto não corrompe a sepultura
 Aos mortos, qual os vicios aos viventes!
 Nem repugnam cadaveres tabentes
 Quanto este *amor* de tanta formosura!”
 Esta é Fiskie—mulher d'esses que vieram
 Ao hóspede divino rir, roubar—
 Nos enguiços, traidores elles eram
 Tanto quanto ella é vil, risonha a estar.

Honesto o coração da natureza
 Com a selvagem crença d'alma-Deus,
 Tal do mundo através passava o Guesa
 Para as montanhas, qual o Prometheus:
 Apagasse-se a luz dos pyrilampos,
 Deshalentasse-lhe a última esperança,
 Perdesse o incanto a solidão dos campos;
 Qual um que no trabalho só descansa,
 Elle ia. Ora, em New-York; e penetrava
 Os templos, os salões, os *bars*, os lares,
 Que a lyra de verdade, que vibrava,
 Não mentisse e mas levantasse os mares.
 E tal missão requer a dupla fôrça
 De amor e dor, a quem das patrias conta
 A história—d'onde a terra se destroça
 E viridade, que ha, aos grandes céus remonta.

De Romanos antigos entre o povo
Seu domestico inferno se o lançara,
Resurgiu elle ao sol do mundo novo,
Nos corações mais livres que sonhara.
O mercantil poder, as ondas do oiro,
Do progresso os labores, o aturdiram,
E este achitectural fausto thesoiro
Em doricos florões, que no ar deliram ;
E as formosas virtudes practicadas
No lar, no templo e nas ruidentes ruas,
Da liberdade o povo tendo hasteiadas
Ovantes palmas das conquistas suas.
De tanta gloria ao meio e tanta vida,
Elle escutou seu coração agora :
E gemer não ouviu senão querida
Saudade filha do soffrer d' outrora.

No dia de annos bons a *lady* nobre,
Recamados *drawingrooms* deslumbrantes
Ás recepções, radiosa de brilhantes,
Deusa o collo alvo e candido descobre
A que adornos desmaiam. Sumptuosos,
Bufetes e o *bouquet*. Sorrindo a *miss*
No adoravel serviço de meiguice,
Que não dos escanções silenciosos,
Linda offerece na mãozinha branca,
Dizem que beberagem para amor—
Porém sorrindo off'rece, ingenua e franca,
O ponche de champanha abrazador.
Em tanto ás *hops* não sendo, das montanhas,
Sem dúvida que é este o mais propício
Risonho dia ao doce compromisso
Do coração, que a philtro tal se assanha :
São *callers* os papás ; nem os consente
Bôa etiqueta em casa ; e o soberano
Sceptro tem-n'o a mulher—Quão docemente
Alvora o dia que é primeiro do anno !
Gelada a terra, o ar vivo, o sol brilhante,
Aos lagos, que ondas foram sonoras
De margens d'ecchos, o rapaz e as rosas,
Veem ao baile do gêlo : delirante,
Involta em vestes de velludos quentes,
A menina, nos pés, viveza e graça,
O aro prendendo dos patins luzentes,

Lettras sobre o crystal gyrando traça.
 A Biblia da familia á noite é lida ;
 Aos sons do piano os hymnos entoados,
 E a paz e o chefe da nação querida
 São na prosperidade abençoados.
 —Mas, no outro dia sedo, a praça, o *stock*,
 Sempre accesas crateras do negocio,
 O assassinio, o audaz roubo, o divórcio,
 Ao *smart* Yankee astuto, abre New-York.

Do vício e a corrupção a alma se afasta,
 Que as musas respeitou. Vergonha á lyra
 Que os antros a ignorar, que o mal devasta,
 A bem do social ahi não s'inspira !
 Porque os males que estão na sociedade,
 Em todos 'stão, qual no ar, que á luz se agita,
 A contagião da peste ; e a liberdade
 Só fugindo, ou vencendo á morte, a evita.
 Feliz quem houve os annos seus primeiros
 De nobres paes virtuosos á pureza !
 Esse combaterá seus proprios erros,
 Voltando sempre á antiga natureza :
 E exprobrará dos vortices d'enrêdo
 Ao que o traiu, sem treguas para o mundo !
 Ai dô que houver, porém, vergonha ou medo
 Da propria consciencia ! no profundo,
 Embora fórmas, a apparencia embora,
 Lhe entenderás, subtil, falsa a harmonia :
 Não são auroras boreaes a aurora,
 Nem a luz dos incendios luz do dia.
 —E assim fez elle o corpo de delicto
 Do seu tempo ; e ora a máscara rasgando
 Da hypocrisia social, e invicto,
 O homem odiou, á humanidade amando :
 Porque, não haver mais crucificados,
 Quando ha mais do que nunca phariseus,
 Indica . . . e a vós mesmos os cuidados
 Deixo da conclusão dos cantos meus.
 Romanticos vos vi, noite bailando
 Do Brocken no Amazona antigamente ;
 Heis classica Pharsalia em dia algente
 No Hudson. Pára o Guesa perlustrando.
 Bebe á taberna ás sombras da muralha,
 Malsolida talvez, de Jerichó,

Defesa contra o Indio—E s'escangalha
De Wall-Street ao ruir toda New-York :

(O GUESA tendo atravessado as ANTILHAS, crê-se livre
dos XÊQUES e penetra em NEW-YORK-STOCK-EX-
CHANGE; a Voz, dos desertos :)

—Orpheu, Dante, Æneas, ao inferno
Desceram; o Inca ha de subir . . .

=*Ogni sp'ranza laciare,*
Che entrate . . .

—Swedenborg, ha mundo porvir ?

(Xêques surgindo risonhos e disfarçados em Railroad-
managers, Stockjobbers, Pimpbrokers, etc., etc.,
apregoando :)

—Hárlem! Erie! Central! Pennsylvania!

=Milhão! cem milhões!! mil milhões!!!

—Young é Grant! Jackson,
Atkinson!

Vanderbilts, Jay Goulds, anões!

(A Voz mal ouvida d'entre a trovoadá :)

—Fulton's *Folly*, Codezo's *Forgery* . . .

Fraude é o clamor da nação!

Não entendem odes
Railroads ;

Parallela Wall-Street á Chattám . . .

(Correctores continuando :)

—Pygmeus, Brown Brothers! Bennett! Steuart!

Rotschild e o ruivalho d'Astor!!

=Gigantes, escravos
Se os cravos

Jorram luz, se finda-se a dor! . . .

(NORRIS, *Attorney*; CODEZO, *inventor*; YOUNG, *Esq.*,
manager; ATKINSON, *agent*; ARMSTRONG, *agent*;
RHODES, *agent*; P. OFFMAN & VOLDO, *agents*;
algazarra, miragem; ao meio, o GUESA :)

—Dois! trez! cinco mil! se jogardes,
Senhor, tereis cinco milhões!

=Ganhou! ha! haa! haaa!

—Hurrah! ah! . . .

—Sumiram . . . seriam ladrões? . . .

(J. MILLER nos tectos do *tamanny wigwam* desenrolando o manto garibaldino :)

—Bloodthirsties ! Sioux ! ó Modocs !
A' White House ! Salvai a União,
Dos Judeus ! do exodo
Do Godo !
Da mais desmoral rebellião !

(*Mob* violentada :)

—Mistress Tilton, Sir Grant, Sir Tweed,
Adulterio, realeza, ladrão,
Em masc'ras nós (rostos
Compostos)
Que dancem á eterna *Linch Law* !

(Rmo. BEECHER pregando :)

—Só Tennyson, só, só Longfellow,
S'inspiram na bôa moral :
Não *strikers* Arthurs,
Donahues,
Nem Byron João, nem Juvenal !

(TILTON gemendo com as dôres de cabeça de JUPITER :)

—Pallas ! Pallas ! sermão de Sátan !
Cheira a corno a *beecher* moral !
Hui ! sermões de chamma
Madama
Ouviu de Plymouth ao zagal !

(JOANNES-THEODORUS-GOLHEMUS pregando em
BROOKLYN :)

—Rochedo de New Malborough !
Grutta de Mammoth ! a Mormão
Palrar antes fôras !
Desdouras

Pulpito ond' prérgou Maranhão !

(BEECHER-STOWE e H. BEECHER :)

—Mano Laz'rus, tenho remorsos
Da pedra que em Byron lancei . . .
=Caiu em mim, mana

Cigana !

Elle, á gloria ; eu, fóra da lei !

(Dois renegados, catholico, protestante :)

—*Confiteor, Beecherô . . . l'Epouse*
N'eut jamais d'aussi faux autel !

—*Confiteor . . . Hyacinth*
Absinth,

Plymouth was barroom, was bordel !

(Ambos em LIEDERKRANZ folgando á confissão :)

—Abracadabra ! Abracadabra !

Mahomed melhor que Jesus

Entende a mulher

E não quer

Nos céus quem da terra é a cruz !

(Muitos libertadores da consciencia, catholica, protestante, unitaria ; CONFUCIUS :)

—O' princ'pe Bismarck, aos Jesuitas !

=São Bartholomeu, aos Maçons !

—Aos taes divindades

Trindades !

=Fu ! christophobia em Mormons !

(SAMARITANAS pretas vendendo ponche no templo de ZYON :)

—*Halloo !* fonte esta é de Bethsaida !

O gado ahi bebeu de Jacob !

Senhores Jesus,

A este jus

Noé temperava o gogó !

(HIEROSOLYMITANAS brancas vendendo 'beijos a 25 cents. nas church fairs' :)

—Africa borrou toda a America,

Qual guaribas ao caçador ;

Muito o Indio queria :

Honraria

E Deus de Las Casas e amor !

(TILTON gemendo e reclamando \$100,000 por *damages* á sua honra-MINERVA :)

—Todos teem miseria de todos,

Stock 'xchanges, Oranges, Ô ! Ô !

Miseria teem todos :

São doudos,

Se amostram ; sabios, *if do not.*

(Fiéis esposas encommendo preces por seus maridos que só teem gôsto pelo wiskey e a morphina ;
MOODY :)

—Ai! todo o Hippodromo os lamente!
Resai, Mister Moody, p'r'os reus! . . .
=Temp'rança, cães-gosos
Leprosos!

Sois que nem conversos Judeus!

(*Pretty girls* com a BIBLIA debaixo do braço :)

—Testamento Antigo tem tudo!
O Novo quer sanctas de pau . . .
Co'o *Book* jubilante
Adelante,
City bell's, ao *lager anyhow!*

(DUQUE ALEXIS recebendo *freeloves* missivas;
BRIGHAM :)

—De quantas cabeças se fôrma
Um grande rebanho mormão?
=De ovelha bonita,
Levita,

Por vezes s'inverte a equação.

(*Pretty-girl* moribunda em NEWARK '*stupefied with liquor* nos bosques e visitada por vinte e tres' satyros :)

—Hui! Legião, Venus-Pandemos!
Picnic, O! Christãos de Belial!
Paleontologia!
Heresia
Preadã! Gábaa protobestial!

(Hymnos de SANKEY chegando pelo telephono a STEINWAY HALL :)

—O Lord! God! Almighty Policeman!
O mundo é ladrão, beberrão,
Burglar e o vil vandalo
Escandalo
Freelove . . e hi vem tudo ao sermão!

(Yankee protestante em paraense egreja catholica :)

—Que stentor! que pancadaria
Por Phallus, Mylitta! Urubú,

Pará-engenheiro ;
Newyorkeiro
Robber-Indio, bailo o *tatú* !

(LINNÆUS, SYSTEMA-NATURÆ :)

—Animal reino é reino egoismo,
Amor, nutrição, religião ;
Só é liberal
Vegetal,
Mineral, ou o sem coração.

(Astronomicas influencias, CANCRO e CAPRICORNIO :)

—São *freeloves* Ursas do Norte ;
Ped'rasta o Cruzeiro do Sul. . .
=A *yanky* ! o *carioc* !
Stock, stock,
Minotauro e de Io o olho azul !

(MOODY, no espirito de EZEQUIEL :)

—Ai, humanidade (qual França
Sevandija ao p'tit Napoleão)
Quer ferro candente !
Eloquente
Dom Bismarck é mais que o sermão !

(*White-girl-five-years* ao lynchado luisiano negro
C. ATKINSON :)

—Comer pomo edeneo (má fructa)
É morte e o paraiso perder !
Nem mais *Katy-Dids*
Nas vides
Ouvir do innocente viver.

(OSCAR-BARÃO em domingo atravessando a TRINDADE,
assestando o binoclo, resmirando, resmungando de
tableaux vivants, cortejando : o povo leva-o a tram-
bolhões para fóra da igreja :)

—Cobra ! cobra ! (*What so big a noise!! . .*)
Era o meu relógio . . . perdão ! . .
São 'pulgás' em Bod. . . .
Me acode !! . . .
=God ? Cød ! Sir, we mob ; you go dam !

(PATHFINDER meditando á quéda do NIAGARA :)

—Oh ! quando este oceano de barbaros,
Qual *esta* cat'racta em roldão,
Assim desabar
A roubar . . .
Perdereis, Barão, até o *ão* !

(OSCAR-BARÃO perdendo seus foros em PHILIPPES,
beija o dedo grande do pé do SANCTO-PADRE e morre
ROMANO :)

—Foi culpa dos Evangelistas
'Screverem de deante p'ra trás :
Tal Yankee ao hebreu
Entendeu
Que heis Biblia a formar Satanaz !

(Em SING-SING :)

—Risadas de raposas bebadas ;
Cantos de loucos na prisão ;
Deshoras da noite
O açoite ;
Dia alto, safado o coração . . .

(Os guardas, *schools-rod-system* :)

—Vara e sacco aos loucos anansam,
Com quem perde o tempo Jesus :
=Mais forte que amor
E' a dor ;
Mais que ambos é a pública luz.

(Juiz pequeno, terrível julgando em Grand-Jury :)

—'Bolas' a orphams ; reus, 'Lamartine
Mendoso' e 'John Bull jogador ;'
Plenaria indulgencia
D'Olencia ;
E Amaro a enforçar, Promotor !

(V. HUGO e P. VISGUEIRO :)

—Ser cego, ser surdo, ser mudo,
Magistrado, eis a perfeição . . .
=A cada um perdido
Sentido,
S'enche, Poeta, o teu coração !

(O GUESA escrevendo *personals* no HERALD e consultando
as SYBILLAS de NEW-YORK :)

—*Young-Lady* da Quinta Avenida,
Celestialmente a flirtar
Na igreja da Graça . . .
—Tal caça
Só mata-te *almighty dollár*.

(*Thanksgiving* ao progresso, CORONEL MISS CLAFFIN :)

—Eleita do meu regimento,
Eleição direitos perfaz :
Nos céus bem convexos
Os sexos
Se não guerram . . . lá reina a paz.

(Democratas e Republicanos :)

—E' de Tilden a maioria ;
E' de Hayes a inauguração !
=Aquem, carbonario
Operario ;
Além, o deus-uno Mammão !

(Communa .)

—*Strike!* do Atlantico ao Pacifico !
=Aos Bancos ! ao Erario-tutor !
—*Strike*, Arthur ! Canalha,
Esbandalha !
Queima, assalta ! (Reino de horror !)

(MACDONALD, SHWAB, DONAHUE ; *Freeloves-CALIFORNIAS*
e *Pickpockets* pela universal revolução :)

—De asfalto o ar está carregado !
=Hurákan ! o raio ora cae !
—Caniculo mez,
De uma vez,
Vasto *Storm-god* em *Fourth-July!*

(Candidata á presidencia emericana e rainhas europeas
luctando contra a dureza dos positivos tempos :)

—Subir, é melhor para a gloria ;
Descer, para a respiração . . .
—A Biblia escachaça
Em fumaça,
Se é cabeça e não coração !

(EMERSON philosophando:)

—Descer . . . é tendencia de principe;
Subir . . . tendencia é do vulgar:
Faz um stagnação;
Da nação
O estagno, o outro faz tempestar.

(V. WOODHUL no mundo dos espiritos:)

—Napoleão! Grand'Catharina!
Trema a terra á crys-sensação!
Demosthenes! Grande
Alexandre!
Woman rights, hippodromo e pão!

(TAMMANY entre as tribus:)

—Bisões! Aguias! Ursos! Gorillas!
Ao fundo lá vai Manhattan!
Sitting-Bull! perdida,
Vendida
Ao *rascal*, ao *rum*-Ahrimán!

(Salvados passageiros desembarcando do ATLANTICO;
HERALD deslealmente desafinando a imperial 'ouverture:')

—Agora o Brazil é república;
O Throno no Hevilius caiu . . .
But we picked it up!
—Em farrapo
'Bandeira Estrellada' se viu.

(THE SUN:)

—Agora a União é imperio;
Dom Pedro é nosso Imperador:
'*Nominate him President*';
Resident . . .
Que povo ame muito a Senhor.

(Um Plenipotenciario contradizendo e *contradizendo-se*:)

—'Palavras ocas! Lopes, logico
Foi no Paraguay'; aos saraus,
O Aleixo da Russia;
'A esta súcia,
Não Pedros, só veem Kalakaus'!

(O mesmo propondo a outro o 'seu logar de commissario á EXPOSIÇÃO de PHILADELPHIA por causa do cheque-mate em sua fortuna' :)

—' Dos Principes são protegidos
Os Poetas,' Senhor Guesa a errar ;
Nem dão, qual banqueiros,
Dinheiros . . .
' Christo é Rei, e aos Reis nos curvar ' !

(O GUESA :)

—Aos Genios teceram-se as c'roas,
Ou loiro ou o espinho a pungir :
Sagram. . . só martyrios !
Aos lirios,
Só o ar puro dá-lhes sorrir.

(Um rei yankee desembarca entre os immigrants nas BATTERIAS, bebe aguas republicanas na fonte de BOWLINGGREEN e desaparece ; o povo sauda os carros de CÆSARINO e ANTONIO pelo de JULIUS-CÆSAR :)

—*Off ! Off !* para São Francisco *off*,
Sem primeiro a Grant saudar !
Só um *spokesman*
Disse *amen*. . .
Que a Deus deve e não a Cæsár.

(Commissarios em PHILADELPHIA expondo a CARIOCA de PEDRO-AMERICO ; QUAKERS admirados :)

—Antediluvio ' plesiosaurus,'
Industria nossa na Exposição. . .
=Oh Ponza ! que coxas !
Que trouxas !
De azul vidro é o sol patagão !

(*Detectives* furfurando em MAIN-BUILDING ; telegrama submarino :)

—Oh ! cá está ' um Pedro d' Alcantara !
O Imperador stá no Brazil.'
—Não está ! christova
É a nova,
De lá vinda em Septe de Abril !

(MONROE tolerando a EUROPA :)

—De tucano o papo amarello,
Do manto do Imperio do Sul
Nos descobre as glorias:
Historias
Do Hugo . . . diz que a morte é azul !

(MOYSES e ISAIAS :)

—De amores a obra primeira
Foi logo o assassino Cain !
Satan-dobadora
Até 'gora . . .
=Heis um, de azas seis, Seraphim !

(PRESIDENTE GRANT com impassibilidade e seus ministros BABCOCK, BELKNAP, etc. lendo o SUN e comprimendo a DOM PEDRO :)

—De *greenback* as almas saudam
Ao ventre de oiro Imperador !
= ' *Bully Emperor* ' incrente
Em sua gente,
É tal rei tal reino, Senhor ?

(DOM PEDRO com impaciencia ao GENERAL GRANT :)

—Porque, Grant, á penitenciaria
Amigos vos vão um por um ?
Forgeries, rings, wrongs ;
Ira's songs
Cantar vim no circo Barnúm !

(GENERAL GRANT e DOM PEDRO :)

—Fazeis-nos os cabellos brancos . . .
Um filho das leis do amanha !
=Com Romanos . . . Papa ;
Satrápa,
Com Gregos ; *Napoleon*, com Grant !

GLADSTONE pagando á thesouraria de WASHINGTON os milhões da arbitração de GENEBRA :)

—*Very smarts ! Ô ! Ô ! Very smarts !*
Mas poz o Alabama p'ra trás
Aos *puffs*-Puritanos
Cem annos !

Sobre-rum-nadam *fiends, rascáls* ;
Post war Jews, Jesuitas, Bouffes
 Que decidem de uma nação
 A cancan! . . . e os *ἦρωες*
 Homeros

De rir servem, não de lição!

(DISRAELI 'ordenando a TENNYSON a ode da volta do PRINCIPE de GALES, das INDIAS, e fazendo fogos de vista,' que a RAINHA não queira vir vel-os ao CENTENNIO :)

(*'Honi soit qui mal y pense'*)
 —*'To his return our bosom burn !'*
 Cada Inglez é dois, mais feliz!
 Vezes duas subdito,

Subdito

D'angla Rainha e india Imperatriz!

(DOM PEDRO rindo-se e o GENERAL GRANT sorrindo :)

—Desde Christie, a Grande Bretanha
 Se mede co'o Imperio que herdei . . .
 Rainha-Imperatriz . . . !
 =Os Brazis

Vos farão Imperador-Rei . . .

(Côro dos contentes, TYMBIRAS, TAMOYOS, COLOMBOS, etc., etc. ; musica de C. GOMES a compasso da sandalia d' EMPEDOCLES :)

—*'A mui poderosa e mui alta
 Magestad do Grande Senhor'
 Real ! = 'Semideus' !
 —São Matheus !*

=Prostrou-se o Himavata, o Thabor!

(DOM PEDRO substituindo o beijamão e nauseado d'incensos ; GENERAL GRANT aspirando-os :)

—Me desenthrono . . . por MacMáhon!
 D'Estado, envie, golpe vou dar!
 =O termo terceiro

Ao poncteiro . . .

Directo golpe, vou m' coroar!
 Mas . . . pondo por *bars* e cocheiras,
 A urna, a sacra ! a eleitoral!
 Muito esterco, o fructo
 Vem bruto . . .

—Hu . . ! nós, isso é na Cathedral !

=Não ha democratras melhores
Que os Rêis na Republica o são . . .

—Ser povo bem quero

No Imperio :

Fazem-me id'lo, rojam-se ao chão !

Pois 'republicanos que temos
São qual Salvator,' querem pão :

Se o damos, bem falam ;

Estralam,

Se o não damos. . . fome de cão !

=Aqui, tudo vem, da balança

No oiro ter-se de equilibrar. . .

—Lá, a horizontal

Equival

Bom rumo a quem vai para o ar. . .

(MISSISSIPPI e GUANABARA denunciando-os :)

—Tirade-n'os phrygios barretes,
Conspiradores das nações !

=Quirites, cuidado . . .

O Estado

Não é vosso ; sois os guardiões !

(GENERAL GRANT e DOM PEDRO :)

—' É causa o espherico da terra,
De o mais alto cada um se crer ' ;

Quem liberalisa,

Escravisa. . .

=Regicidas, rês querem ser.

(Separam-se para os dois pólos :)

—A terra vai tendo outra fôrma
Em Candido (abraçam-se), haaa !

(Jesuita casaca

Tem faca

Que faz a amplexão sempre má.)

(*Burglars* preparando gazuas para a escuridão imminente das trevas universaes :)

—As mitras e as c'roas teem pedras
De diamante e d'igneos rubis :

Infalib'lidades . . .

=Realdades . . .

Russo-Turco o sol sempre cris !

(*Freeloves* meditando nas *free-burglars* bellas artes :)

—Roma, começou pelo roubo ;
New York, rouba a nunca acabar,
O Rio, *anthropophago* ;
= *Ophiophago*
Newark . . . tudo pernas p'ra o ar . . .

(W. CHILDS, A.M. elegiando sobre o filho de SARAH-
STEVENS :)

—Por sobre o fraco a morte esvoaça . . .
Chicago em chamma, em chamma Boston,
De amor Hell-Gate é esta frol . . .
Que John Caracol,
Chuva e sol,
Gil-engendra em gil rouxinol . . .
Civilisação . . . ão ! . . *Court-hall* !

(FLETCHER historiando com chaves de São-Pedro e
pedras de São-Paulo :)

—Brazil, é brazeiro de rosas ;
A União, estados de amor :
Floral . . . sub espinhos
Damninhos ;
Espinha . . . sub flor e mais flor.

(COLUMBUS perdendo e VESPUCCI ganhando, pelas
fórmãs :)

—Em Cundin-Amarca, El Dorado,
O Zak em pó de oiro a brilhar . . .
= Amarca é America,
Am-eri-ca :
Bom piloto assim sonda o mar !

(ZOLLOS sapando monumentos de antiguidade :)

—Do que o padre Baccho-Luziada
Dom Jayme vall' mais pintos mil ;
= 'Bandeira Estrellada'
É mudada
Em sol, se iça-a o Rei do Brazil ;
—Herculano, é Polichinello ;
Odorico, é pae rocôcô ;
Alencar, refugo ;
= Victo Hugo

Doido deus, o 'chefe coimbrão' ;
 —Dos Incas nos *quipus*, Amautas
 São Goethe, Moysés, Salomão,
 O Byron, o Dante,
 O Cervante,
 Humboldt e Maury capitão,
 Newton's *Principia*, Shak'spear', Milton,
 O Alkorão, os Veddas, o Ormuzd,
 As Mil e Uma Noites,
 E açoites
 Que dera e levara Jesus :
 Pois ha, entre o Harold e o Guesa,
 Diferença grande, e qual é,
 Que um tem alta voz
 E o pé *bot*,
 'Voz baixa' o outro, e firme o pé.'
 E cometas, aos aerolitos,
 Passando, sacodem pelo ar . . .
 =Vêde os vagabundos
 Mimundos
 Que ostentam rodar e brilhar !

(LA-FONTAINE tomando para uma fabula os matadores
 de IGNEZ-DE-CASTRO :)

—Formigas não amam cigarras,
 Vampiros de Varella Luiz
 Não são Pedros crús ;
 São tatús
 Impios, cabros, cuis e saguis.

(ZOILOS :)

—Jur'parípyrás (não Evang'lina)
 O Governador Maranhão,
 Pimentas bahianas,
 Mundanas,
 Trasladava, é o seu galardão.

(O NOVO MUNDO :)

—Bons vates, nada ha que se opponha
 Mais da vida á conservação
 Que de mulher d'outro
 Maroto
 Ser (leis de Manú) cortezão !

(LONGFELLOW queixando-se; trio dos paes :)

—Doe! doe! doe a perversidade
Comque ás filhas de nosso amor
O mundo denigra!
=S'emigra

Para o inferno huivando de dor!

(Octogenario BRYANT trabalhando :)

—Que bem que descantam as gralhas,
Jehovah! Jehovah! Ku-Klux
Creando outros mundos
Profundos,

Fizeram as trevas . . . da luz!
Treva é a *matinée* de Pharsalia,
Wolfgang, e que tanto custou!
Nem poema preclaro,
Mais caro

Que o Guesa, insolvavel se achou!

(Episcopaes com a igreja cheia de fiéis e fazendo
banca-rôta :)

—Reconstruiriam-se templos
Com tão vasta congregação
N'um dia . . . ai dollares! . . .
E altares,

Cruz, tudo ao credor, ao leilão!

(Catholicos temendo a gloria da banca-rôta, fecham as
portas aos *beggars* :)

—Se não pagam *cash* hi não entram!
Em latim Missa, o Papa e os Céus!
Qual confessionarios! . . .
Frascairos

Só queimados dão o que é de Deus!

(Pan-Presbyterianos chamberlainisando :)

—Incuba mulher do Cordeiro!
Synagoga de Satanaz!
'Sposa apocalyptica,
Breck'nridgica

A côrte Herr Gallante vos faz!

(*Out-laws* Unitarios :)

—Só não honra os paes do Messias
Quem é a deshonra dos seus:

Em mestres de *amor*
 E em *valor*
 Venceis vós ao Rei dos Judeus.
 —Só o leal, nunca o Loyola,
 Conquista um nobre coração :
 Vulcanico monte,
 Acheronte . . .
 ‘*Water-head*’ ? ’s *mother-Goose* Ton’-Tão !

(Maus-peccadores bons-apostolos, illuminados ás
 crenças de remissão e resurreição dos mortos, vendo
 JERRY McCaulay e revendo Frothingham no ‘*Christ*
would not suit our times’ :)

—*Peccavi* diz um, e transforma
 Pagodes em templo christão ;
 N’um templo o outro : cruz
 Com Jesus !
 ‘Christianismo é superstição !’
Reservado é o mundo, em que o homem
 É o sello co’as armas do Auctor
 E espelhos . . . Frothingham
 Ou Brigham,
 Quebrados ; e o Beecher, melhor.

(Epicurus ensinando entre Chymica e Psychologia :)

—Pobre Deus ideal . . . flor de carne,
 Jardim do Diabo : *ergo*, traição ;
 Ora, a fome é negra
 E se alegra
 O verme, porque ha podridão.
 Ou concluirás que és Hall-bruto,
 Ou a alma s’envergonhará
 De em ti existir,
 A mentir
 Vil viva, e hi querendo-se estar.

(Fogueiros da fornalha reduzindo o peccado original a
 fórmulas algebraicas e á ‘NOVA FE’ (‘moral rapido-
 transitio’) o ‘IN GOD WE TRUST’ dos cinco cents :)

—Indústria, oiro, *práctica vida*,
Go ahead! oh, qual coração ! . . .
 A este ar, vai vital
 A espiral,
 Brisa ou flato ou Bull-furacão !

(SANCTO IGNACIO fundando sua Ordem :)

—Magestade é só do cadaver,
Tal do ideal caiu no real ;
 Gêlo é fogo . . . e os divos,
 Em vivos,
Só tractam do seu animal.

(Reporters.)

—Que fila comprida, rajada,
Triste serpenteia em Blackwell ?
 Carrere, Tweed Boss,
 Pelo cós
Um do outro . . . justiça cruel !
=Cubano Codezo, Young Esquire,
Um com outro a negaceiar,
 Protheus cabalisticos,
 Mysticos
Da Hudson-Canal-Delaware !
—Norris, leis *azues* de Connecticut !
Clevelands, attorney-Cujás,
 Em zebras mudados
 Forçados,
Dois a dois, aos cem Barrabás !

(Amigos dos *rês* perdidos :)

—*Humbug* de *railroad* e telegrapho,
Ao fogo dos céus quiz roubar,
 Que o mundo abrazasse
 E arvorasse
Por todo elle a *Spangled Star* !

(Um sol rebelde fundando um centro planetar :)

—‘ George Washington, etc., etc.,
Responda ao Real-George-Tres ’ !
 =Dizei-lhe, Lord Howe,
 Real sou . . .
(E o nariz quebraram do Inglez).

(Satellites comprimentando aos raios de Jove :)

—‘ Saudar do universo á rainha ’ . . .
Fiança Patriarchas dão sua . . .
 (Com rei liberal,
 Peor mal,
Fundaram o imperio da lua).

(*Reporters* :)

—Papel fazem triste na terra
Rêis e poetas, gentes do céu,
(E Strauss, o valsando)
Cantando

No Hippodromo ou no Jubileu.

(Correctores achando causa á baixa do câmbio em
WALL-STREET :)

—*Exeunt* Dom Pedro, Dom Grant,
Dom Guesa, que vão navegar :
Seus lemes são de oiro.
Que o Moiro

Das vagas amansam do mar.

(Procissão internacional, povo de Israel, Orangianos,
Fenianos, Buddhas, Mormons, Communistas, Nihil-
istas, Farricocos, Railroad-Strikers, All-brockers,
All-jobbers, All-saints, All-devils, lanternas, musica,
sensação; Reporters: passa em LONDON o 'assassino'
da RAINHA e em PARIS 'Lot' o fugitivo de SODOMA:)

—No Espirito-Sancto d'escravos
Ha somente um Imperador ;
No dos livres, verso
Reverso,

É tudo coroado Senhor !

(Feiticeiras de KING-ARTHUR e vidente FOSTER em
WALPURGIS de dia :)

—*When the battle's lost and won—*
—*That will be ere the set of sun—*
—*Puddock calls : Anon !—*
—*Fair is foul, and foul is fair :*
Hover through the fog and filthy air !

(SWEDENBORG respondendo *depois* :)

—Ha mundos futuros : república,
Christianismo, céus, Lohengrin.
São mundos presentes :
Patentes,

Vanderbilt-North, Sul-Seraphim.

(Ao fragor de JERICHO encalha HENDRICK-HUDSON ;
OS INDIOS vendem aos HOLLANDEZES a ilha de MAN-
HATTAN malassombrada :)

—A Meia-Lua, proa p'ra China,
Está crenando em Tappan-Zee . . .

Hoogh moghende Heeren . . .

Pois tirem

Por *guildens* sessenta . . . *Yea! Yea!*

(*Photophonos-estylographos* direitos sagrados de defeza :)

—Na luz a voz humanitaria :
Odio, não ; consciencia e rasão ;
Não pornographia ;
Isaias

Em biblica viviseccão !

(MITHRIDATES á prova de amigos toxicums :)

—Qual Jesus o açoita-peccados,
Carrega com elles : por Deus !
Da cruz ama o Guesa
Esta empreza,
Dos vossos em bem e dos seus !

(‘Imaginária imprensa’ em maré-vazante coçando a
cabeça :)

—Desde Hayes, tudo prospera,
Menos viver de sensação :
Mãos á obra ! . . . ‘É não *éxcellent*
O *président*’

Pois é um kranky, um papão !

(KATIES fazendo camas-ratoeiras ; *sister* NEWCOAT-
SHAFFEY :)

—‘*Masher H’rald some stain in ’t wants :*’
N’alta cerviz . . . vampiro ! ao meio . . .
O ! O ! O ! cocktail !

—Paga *bail*,

Ou . . . não ha diabo mais feio !

(Surge frighter vermina GUTEAU ; risadas a um tiro
de polvora sêcca em FORTH-JULY :)

—Bennbennesses *business little*
‘*Remove him,*’ o magno rascál !
—‘*Church-Loyer-Stalwart,*’

Um Mavorte,
Faz bala do heraldeo jornal !

(SEPARATISTAS, CHINS, CÆSARINOS, contra GARFIELD
em ‘*corner*’ :)

—Cuidado, ó vós, co’os *sinking-faces*
Cassius-Romano, Lincoln, ‘Lot’ !

=A taes, Sul, nem Roma,
Ou Sodoma,
Resistem!—Valente Guiteau!

(Flores cobrindo á quêda das fructas :)

—Judas evitara a difama
Se abrisse logo subscripção,
Nem fôra traidor,
Em favor
De José, Maria e João!

(*Freeloves* passando a votar em seus maridos :)

—De Americanos o unico Emerson
Não quer prezidencias, o atroz!
=O' bem justicados,
Estados
Melhoram p'ra vós e p'ra nós!

(APOCALYPTICAS visões . . . calumniosas :)

—Pois, ' tendo a Besta patas d' urso,'
In God we trust é o Dragão,
E os falsos-prophetas
Bennettas
Tone, o Theologo e o da Ev'lução!

(Apedrejadores do occaso ; Indio estuporado á clara-
boya magnetica :)

—Matacões . . . ao sol retro-raios . . .
Lady Brown, algum te alcançou?
=Danteo *trombeteiro*
Brejeiro
Que ao gato harauto hydrophobou!

(Assassinos alegres engordando nos *plafonds* da cadeia :)

—Oh, que bons beefsteacks ! regalos
Do ' instrumento bom de *Lordy* ' !
Que os musicos nobres
Aos pobres
Defendam 'squecidos assim !

(PLYMOUTH ' *on evolution* ' sentimental ; HERALD ' *on*
involution ' estomacal :)

—Aromas, Christãos desperdiçam !
=Mais vale a um pobre, caldeirão

De porco, farinha um *barrel*,
Cocktail . . .
 —Ô! Ô! Christo co' indigestão!

(Pagã LUCRECIA antiga; moderna christã LUCRECIA :)

—Romana loba a Collatinus
 Vinga, em si cravando o punhal!
 = Yankee ursa s'embolsa
 Co'a solfa
 Dos assassinos de Paschoal!

(HALL-HALL comendo o enxofre de SODOMA; MARWOOD
 torcendo os bigodes :)

—Estomacal . . . até que sonhas
 Com 'Lot' e os 'anjos', ou Abrahão!
 = Ou Jam'-Benne'-Gord',
 A quem chorda
 De Guiteau espera! . . ah! gil-Jam'!

('Voltam feitiços contra feiticeiros'; mãos divinas
 offerecendo o 'copo-d'agua-DEUS' aos 'que teem
 sêde de justiça' :)

—O' *burglars*, Gomorrha e Sodoma
 Fugiram os queridos dos céus!
 No sulphur quedando
 E estoirando
 Os Sodomões e os Gomorrheus!

(Dois reverendos espatifando-se ao clarão do fogo
 celeste :)

—'Beecher gorilla Gomorrheorum'
 Com 'Talmage superstição',
 Teem, teem o sabor
 D'este amor
 De sulphur em conflagração!

(Consciencias perante a historia substituindo aos
 destruidos NATURAES :)

—Chumbando Booths aos rês-'gorillas',
 A raça melhoram de côr:
 É o negro Africano,
 Amer'cano
 Já é *peau-rouge*! será branco!

(DR. TALMAGE; MESSRS. DONOVAN & Co. curtindo pelles
variegadas humanas :)

—Gentlemen : disciplo 'inspirado',
A Beecher não vende Guiteau !
=De Steuart o coiro
Pesa oiro
Em polimento, em *moroccô* ! . .

(REV. BEECHER vendo subscrição antes '*gladdening the
sufferers*' e sensação após '*saddening the glads*,' não
crê mais na palavra, 'recommenda sabão á congrega-
ção' e monta em 'seu *bicycle*' :)

—*Some stain is in that new business*
Que *pear-soap* não pode lavar !
Washwomen 'nodoam'
E entoam :
'*Herald-Flood-Fund*,' a ensaboar ! . .

(Outros alagados salvando-se na columna '666' do
templo de KUN :)

—Agrippina é Roma-Manhátan
Em *rum* e em petroleo a inundar
Herald-o-Nero acceso facho
E borracho,
Mãe-patria ensinando a nadar ! . .

(NEWARK '*dosed*'-girl, *aux bois dormante*, expirando :)

—Judeus negociam em Christos ;
Beliaes *do* em morte moral ;
Cowboys em *Arthurs* ;
Em *Stewarts* . . . ;
Em *Garfields* e em *Guesas* . . . *Heral* . . .

(*Animated torrid-Zone*—EMERSON proprietario a in-
cendios ; G. DIAS nos *fire-proofs* mares :)

—Do chaos sejam ecchos chaóticos,
Qual criação de Jehovah !
=A Plato, *Inglaterras* ;
Palmeiras
A' torrida-zona-sabiá !

('Legendario FINANCE' divorciando a duas 'ilhas dos
amôres' ; *ellas* :)

— 'Dos Bebados' . . . 'das Marandubas' . . .
Miss Manhátan ! Dom Maranhão !

=A ortigas estrigas
Cantigas
Só . . . Cruzeiro co' Ursas terão !

('OLD-PARÁ' -PIND zeloso da sua sapucaya ; a Voz :)

—Borracha . . . tanto ! alma-cachaça . . .
Tanto ! tanto . . . cada mulher !
De qual natureza
E' o Guesa ? . . .
=Deu mais á ' Brief ' que Webstér ! . . .

(Ursa no cio espinhando 'dahlias' =violets e despo-
jando HIAWATHA morto-apostolo ; JOSEPHUS bei-
jando-lhe a mão, 'spiritual' :)

— ' I am wordly ! . . . never speak Spanish ? '
=She-Bear . . . Birdies valham-me, Deus ! . . .
—Nem Messrs. Donovan
Renovam
Coirões sanctos-Bartholomeus ? ? . . .

(Hospitalidade venenosa ; eccho dos prelos do
LIBANO :)

— ' Merry Wives ' !! Katies ! ás armas ! . . .
Camas-fogo, . . . fogo no réu !
=Respondam aos frades
As madres . . .
' Terremoto ' á noite no céu ! . . .

(Ursa em loucura ; JOSEPHUS, embrulhado na
secundum-arterem bordada tunica do centauro, inter-
preta os pesadelos de PHARÁ :)

—Yankees diamantes, 'fixe' Nessus . . .
Vingança, Eunucho Potiphar !
=Lindas ursitas
Serão maldictas
D'ursas-móres, que hão devorar ! . . .

(Electricas *sweethearts* á 'school-road-system' prefer-
indo o pára-raios de FRANKLIN :)

—Poeta é cysne, oh ! . . . não porque canta,
Mas pela ideal lentidão
Com que anda a amores,
Horrores
De Lalas que prácticas são ! . . .

(Sentimentaes *doctoras* carbonisando o coração do
GUESA :)

—Que esorra sangue, não veneno . . .
=Um ‘morango’!—Oh . . . todo oiro e dor . . .
=Fossilpetrifique!
—Ai . . . não fique
Sem gloria o Inca e o astro sem flor . . .

(A Voz, ida dos anjos—vinda dos *vampiros* :)

—Napoleão sem mais estrella, . . .
Nuvem de corvos em Moscow,
Ring-negro horizonte,
Na frente
Foi-lhe a coroa que obumbrou! . . .

(HERALD *safe-guardando* \$2 do último e nunca-nato
quinguagenario *personal* de ‘HONOURABLE’; *police-*
man lisongeando-lhe a golla do *business coat* :)

—‘*Is there any hope for parvenu?*’
=Com certeza não, Sir *Burglár!*
Patentes fazendo,
Por ‘*shadows* roendo’
Da prima columna os ‘dollárs’! . . .

(DOM-PEDRO á meia noite na *soirée* do N.Y. HERALD :)

—No Solimões esta é a hora
Em que a luz se apaga e tambem
Turemisam taes
Personaes
Quaes no Hudson . . . bravos! Jam’-Benn’!

(*Silvios* dedos rutilando ao typographar em vernaculo
da ‘BANDEIRA-ESTRELLADA’; POETA extactico; a Voz :)

—Grandes são graças e thesoiros
De Balthazar-Imperador! . . .
=Que treme ahi *sans-culottes*
Quijotes? . . .
—Manè—Tessèl—Pharès, Senhor! . . .

(‘*Corners*’ = *reporters* ‘*on evolution*’; GORD-JAM-BENN
‘*flesh and devil*’ :)

—‘*Le roi s’amuse*’ . . . aos ‘*all ranks*’
Gratis não trabalha ninguem . . .

=Protheus I (cortezia)

Dizia :

Ao servidor paga-se bem . . .

(Forças diabolicas-caudinas, mordomos distribuindo
\$5,000 :)

—Jogou o Guesa esta quantia ;

Damos-l'a nós, e sem jogar :

Côrte a Bennette

A' meia noite ;

Bom riso á carne popular.

(HERALD advogando a causa chim-commercial :

—*In-God-we-trust 'not worth its price,*

A great swindle is silver dollar' !

Se em Deus nós cremos,

Descremos :

Amor pagado ha mór pagar. . .

(BARBAROS IN-HOC-SIGNO-VINCES; ARCTURUS curvado
ante o CRUZEIRO :)

—P'ra que q'rias Pará, Urso-Yankee,

Que só tem borracha por Deus ? . .

=Cruz-Carioca, Praguay venceste ? . .

Os Celestes

São muito mais nossos que teus ! . .

(Rei julgado limpo fóra, e sujo dentro do seu reino :)

—'Liberal' ; 'flying' ; 'nem tem domingo,

Visita tudo !' = 'P'ra Inglez ver ;

Mais val 'Joanna a douda',

Que á roda

Ao menos ensina a varrer ?

(Reporters-provarás *how to get 'God' :*)

—Com rês é fazendo *realezas* ;

Com presidentes, sensação ;

Com Vanderbiltes,

'Dynamites' ;

Co'os Indios, sombrinha e trovão !

(Magnetico-kalleidoscopicos sonhos de NAPOLEÃO
ante a campanha de WATERLOO :)

—*Very Smarts ! O ! O ! very smarts !*

Vós *godmakers*, eia ao valor !

Harautos de tretas,
Caretas,
Não vos sobe o *incenso* na côr? . . .

(ROSEMAN lendo *christianissimos personals* e applicando a "*low people, low punishment*" :)

— '*Papers explain. Certainly, though terrible*' . . .

Siencia heraldea, '*paradise lost*' . . .

A '*purring match*'!

And *lash! and lash!*

Chinoi-Bennett á '*wiping post*'! . . .

(Vampiros das trevas, offerecendo o imperio do mundo;
DIOGENES optando pelo banho do oceano :)

— '*Tight bird (seeks 'thousand')*'! '*Smoke*'
'*makes millions*'!

'Cidadão' da grande nação? . . .

= Não tentai a Deus,
Christãos meus . . .

— '*Vale*'! ou morre ou paga um '*milhão*'!

(*Gentlemen* (saltimbancos) embarcando após DIOGENES;
commandante duplicando os *placards* do *steamer* :)

— Ou paga de amor tanta gloria
(Carinho houve mais que ninguem
Dos pedreiros-livres
Oirives) . . .

= '*Servant*', olhar p'r'os . . . *gentlemén* . . .

(O pae de 'ISAC' alevantando o dedo ante a proposta
d'almas dos principes de SODOMA :)

— '*Jurei ao Senhor-Deus-Altissimo*'

Vingança: eia! pois, da tua mão

Nem um fio . . . figas!

Não digas:

Enriquecemos a Abrahão!

(*Gentlemen* (pelotiqueiros) na catastrophe; HURIS lenços-verdes enxugando os olhos-mortos de SANSÃO :)

— Do Guesa a Pharsalia explorada,

N'um '*corner*' espremido o auctor,

Dá oirão! = A musa

Cafusa

Dalila traiu-o . . . que horror!

(O GUESA sorteado em CITY-HALL ; CANDIDE-VOLTAIRE :)

—Jurado de todas Americas,
Qual Columbus sou cidadão.
=Biblio . . . com Jacob e o café
 Dos 'Canticos' ; . . fé ; . .
Oppor á ratoeira a rasão ; . .
E julgar á viviseccão !

('Falta a CÆSAR, nunca aos amores,' DAVID desprezado
de MICAL por andar saltando adeante da arca do
 ETERNO :)

—Agarrando-os pelas queixadas,
Matei norte-urso e leão-sul ;
Goliath ha-me a pedra da fronda ;
 Indo á ronda,
Evito os dardos de Saul.

(Gottas magneticas nos ares á manipulação de immor-
taes? um morto redivivo contra a vontade dos
assassinos :)

—'Não fales !' que por um princípio
Vai Codrus em louco morrer ! . .
 =Codrus? louco? padres
 Compadres,
Co'as vossas nódoas Deus não quer !

(Inquisição das trevas, GUATIMOZIN nos brazeiros :)

—Dizer verdades que não dizem-se
Republicos, sem liquidar,
 E' de mais tesão !
 Sensação
Liquide-o ! . . e hypochondrios cremar !

('Cifra nas azas da chimera', chrónica sobre rodizios
ALMYGHTY-DOLLARS, gargalhadas á autópsia dos
cadaveres :)

—'Fi' p'ra 'Thiers' . . . 'cerebro nico',
Léon-Gambetta não é leão . . .
 Oh que ambar que exhala
 E trescala
Este 'grey-perle' macacão!

(JEAN-LUIS-de-PARIS e DAME-PÉLETIER preparando ceias do frio JANEIRO ; REGENTE, APOSTOLOS e ESTRANGEIROS, convidados :)

—Que andem da sala p'ra cozinha . . .
Dia de Reis, gavotta ao luar ! . . .
=Que banquete quente
De a gente
Dizer missa, o Gallo a cantar !

(Mesmas DAMAS e DAMAS RITA e GATÉE-HORTENSE dando boas noites a seus hóspedes ; HERCULES-GUTTENBERGS nos prelos magneticos :)

—Se houverdes maus sonhos, são 'pulgas' . . .
Boas noites, filhos de Alceu !
=Traição ! fogo obsceno !
Veneno
Que em Manhátan lávas ardeu ! . . .

(Panaché FIGARO aos sons do *piston-vainqueur*, ás impias navalhas afiando, fazendo a barba aos PROPHETAS e chinó ás religiosas de claustro e 'drastico':)

—Cara de sopas da Magdalena,
L'ombre acablat ! l'ombre acablat !
Eh, teu '*Dieu drole*' !
Sha-casserole
Crea e repúblicas *des toits* ! . . . ah ! ah ! . . .

(*Et tout le genre humain est l'abîme de l'homme*, um argueiro cego entre dois mil grand'olhos cavalleiros ; bombardeio nos consolidados mundos :)

—Oh, Cyclones ! Typhons ! sossobrem
Naus e aldeias ! ruge, Simoun !
=Rev'lução hedionda,
Que estronda
De Figaro ás . . . *noces*, bum, bum !

(Madres TON'-TONA e CARNATA sem saberem que fazer *des 'enfants'* ; colheita das 'rosas brancas':)

—'*Il faut la laisser dans le vague*'
Eis de sancta o véu, lindo amor ! . . .
=Não dobra ? . . se corta !
Está morta !
Loyola ha fogueiras de horror !

(PAUL-BERT, 'la morale des JESUITES':)

—Mais tristes que os que caem-lhes na unha,
São os que d'ella escapam . . . Jesus!

Que infame consciencia

Indecencia,

De mães pondo ás filhas na cruz!

('Vie drolatique' de . . . RENAN; ZOLA realista:)

—As 'grosses' grossas madres 'Dianas'

Crêm suas filhas ricas beber

'O copo de sangue' . . . a Carnata!

A Tontata! . . .

=Que sangueos 'POTS-BOUILLES' a crer!

(Sobredictas, e pythonissas NORTHORNA e SERGATA
dissolvendo-se á manipulação de um imperador
romano:)

—Voltair' toca a nós o bolero

('Diocleciano' fogo bebeu!)

=D'elle carne, d'elle osso

E carôço . . .

—'Sacré nom! sacré nom de Dieu'!

(Rei d'HESPAÑA atarantado aos assobios de PARIS e
distribuindo 10,000 francos; presidente GRÉVY:)

—'Puces' e 'muttons' de Prussianos,

Pucelles venceram Inglez! . . .

=Uhlan doze-Alfonso,

Que engonço!

Que champanha o artista francez! . . .

(Barbaria saindo do CEARÁ; civilização entrando em
PARIS: generaes Bazaine e Moltke:)

—'França é-te abysmo, homem grosseiro,

Sob a Prussia' . . . baila o cancan!

= 'A taille fort fine',

Badine

'Nicht' a armée grande em Sédan! . . .

(Quadruplo 'corner': V. HUGO monarchista; D. PEDRO
republicano; ALFONSO uhlan; um guesa fabricado
franco-yankee homunculus:)

—'Com tal rei 'petit' ainda eu fôra';

= 'Sans-culotte eu sou mesmo rei';

—Grevy, . . . que váias!
 =Que, Hugo, o não traias, . . .
 A horas dadas não voltarei.

(Aureos ZAKS escovados n'outros practicos mundos :)

—Banindo os poetas, da 'Republica'
 Coroava-os com flores, Platão.
 =Yunka-yankee os depenna
 Sem pena,
 E zanga-se á historia, pois não!

(Cynico DIOGENES do *utrinqve-feriens* 'corner' sem lanterna e achando a verdade-quadratura do 'ring':)

—*Very smarts!* O! O! *very smarts!*
 A moscas fazer sensações!
 E huivar mundo todo:
 Ha um doudo
 (O 'cão') e ha justos (os ladrões)! . . .

(WASHINGTON 'cegando por causa d'elles'; Pocahontas sem *personals* :)

—A ursos famintos, cão damnado!
 Seja! após festins, o festão! . . .
 =Meiga Lulu,
 Choras e tu
 Mel ao 'imigo', abelha? . . . e ferrão?

(Nariz guatimalo cornado em facho d'HYMENEU; coração DAME-RYDER nas envenenadas vidraças do 'too dark' *wedding-pudding* :)

—'Caramba! *yo soy cirurjano*—
 Jesuita . . . yankee . . . industrial'!
 —*Job* . . . ou *poisada*
 Malassombrada,
 'Byron' magnetismo-animal! . . .

(Practicos mystificadores fazendo seu negócio; *self-help* ATA-TROLL :)

—Que indefeso cáia o estrangeiro,
 Que a usura não paga, o pagão!
 =Orelha ursos tragam,
 Se afagam,
 Mammumma, mammumma, Mammão.

(Magnetico *handle-organ*; ring d'ursos sentenciando á pena-última o architecto da PHARSALIA; odysseu phantasma nas chammas dos incendios d'Albion:)

—Bear . . . Bear é ber'beri, Bear . . . Bear . . .

=Mammumma, mammumma, Mammão!

—Bear . . . Bear . . . ber' . . . Pegàsus . . .
Parnasus . . .

=Mammumma, mammumma, Mammão.

Mas, voltemos os olhos desgostosos

D'este circ'lo : e, porque é na liberdade

(Qual d'ella á luz os céus são mais formosos)

Mais tenebro, talvez,—e á christandade.

É na terra da patria hospitaleira,

Do mundo novo na candura e o riso

Qual de crianças, qual de paraiso,

Deus, que ao mal entristece o coração!

Oh! como é triste da moral primeira,

Da Republica ao seio a corrupção!

Ao seio de pureza—se dissera

De Christo o corpo em decomposição!

Tende mãos, impios! vós, que a liberdade

Traís, á *especulação* levando-a insana!

Concentrai-a antes dentro, na verdade

Do lar e da alma, activa e soberanna!

Liberdade das fôrças invisiveis,

Que nenhum poder vence—a quem d'escravo

Se humilha esse Protheus por quem terriveis

Vos humilhais : é pois elle o só bravo? . . .

Oiro! oiro!—Ninguem condemne o amigo

Unico seu na sociedade hodierna,

Que dá-lhe o pão, o amor, o leito, o abrigo

E o templo onde se adora a Voz eterna!

Respeitai o vosso oiro, o grande arcano

Que é elle, o mais profundo e precioso

Sangue do coração sagrado e humano

Da terra, vossa mãe! o generoso

Mediador da luz e dos progressos,

Juiz supremo dos homens : vêde-os, nobres

D'elle ás auras e tumidos possessos,

Ou vis nojentos quando d'elle pobres;

Vêde a virtude, vêde a honestidade

Que por elle trabalha, como fica

Poderosa e sublime de verdade!

A alma é grande, e mais elle a magnifica ;
 A alma é torpe, e mais torpe elle a revela ;
 Por elle prostitue-se . . . a prostituta ;
 Afina-se por elle e mais, mais bella,
 A bella e formosissima impolluta.
 Qual ' o melhor engaste do diamante,'
 O symbolo social, elle a alegria
 Vê-se crear, voltar o amado ao amante
 E o foragido á patria, que o perdia.
 Serve ao vício, destruindo o vicioso ;
 Serve na acção, na fôrça ao forte, ao justo ;
 No delirio, porém, toma-o formoso,
 Conflagra o astro e carvão deixa-o combusto.
 Bem haja a Arnolds e a Lazaros-de-Mello
 O que vítimas dá—porque de Judas,
 Veja-se como hediondo é dentro, e bello
 E amigo o exterior ! nas fórmulas rudas
 Defende o casto e o puro ; elle defende
 A innocencia, que existe ; dá ao velho
 Nectar da mocidade ; a elle se vende
 O que é vendivel, e inda . . . amostra o espelho.
 Sem elle, volta o mundo á barbaria ;
 Corrente em que se volve a humana vaga,
 Das nações equilibrio—se diria
 Que a Providencia o enviou, lume que afaga
 Dos olhos do homem a visão ; ao ouvido
 Som de clarim, que o estimula e brada
 ' A civilisação ! ' a treva ao olvido
 Quando ao oiro, da luz abriu-se a estrada !
 Que o animal humano não prescinde
 De luzentes metallicas esporas,
 E que a viagem cansada não se finde,
 Escura a noite ou negras as auroras—
 Mas, compra o que é vendivel . . .—todo o mundo ?
 Talvez . . . o que é terreno e o que é mundano :
 Só não o que o não é, nem o jocundo
 Céu que o contém, se o ha tão sobrehumano.
 Qual dos Incas o Sol rege o universo,
 Da terra a vida social tu moves,
 Janus de duas frentes ! e és perverso
 Corruptor da virtude, dizem, ouves ?
 Tu, ' deus material,' salve ! que ao mundo
 Publicas-lhes a infamia, á infamia os fôrças
 Do vulpino impostor, do corvo immundo,

Dos terriveis Catões almas de corças !
 Salve ! que és o salario ao jornaleiro
 Da liberdade e o verbo com que o homem
 ‘Faça-se,’ diz, em seu de um dia imperio,
 Tu, sempre-joven oiro ! Astros assomem
 Teus, e ao esplendor elevam-se as nações ;
 Nobilita-se a oppressa independencia ;
 Té por vezes reergue-se a consciencia :
 E insultam-te portanto . . . em oblações.

E qual dos céus, infaustos á pureza,
 Os ‘Saccos-de-Carvão,’ na humanidade
 Vê-se o cancro—ou á grande natureza,
 Ou aos seios da bella sociedade.
 Honra á nação, porém, que não occulta
 Os vicios moraes seus, antes descobre
 E reclama á luz pública ! e resulta
 Que sara ella tão só, nobre e mais nobre.
 Oh, co’os vossos principios absolutos
 Sois a nação primeira do universo !
 Illudindo-os, por motus dissolutos
 De *liberdades* . . . similhais, transgressos,
 Aquelle que thesoiros desperdiça
 Herdados de seus paes. Sois a Republica,
 Sêde só as virtudes e a justiça
 E da familia a mãe, sagrada e pudica.
 Mas o sois, porque contra cada offensa
 Erguem-se as vozes que resoam forte—
 Que a Justiça, o Evangelho, á indifferença
 De bastardos, reergam-se da morte !
 Livre a virtude, livre o vício, oh, vendo,
 Terriveis ficam pela liberdade !
 Mais, deante á luz a treva, treva sendo ;
 E deante á treva a luz, mais claridade !
 Então aos tribunaes os soberanos
 São chamados—oh, patria abençoada,
 Onde vence o divino ao que é terrano,
 Vence o ideal á fórma avassallada !
 Qual no espaço o planeta s’embalança
 Formando a tempestade e as estações,
 Tal desmaia e declina esta esperança,
 Ou resplendece á vida das nações :
 Ide ás escholas, Damas da grandeza,
 Superintendei, sêde as conductoras

Voluntarias dos filhos da pobreza,
 Enquanto as mães trabalham! defensoras
 Sêde vós da Republica! dos pobres
 Fazei, dos filhos seus, amigos vossos:
 E vereis quaes prazeres são mais nobres,
 Se os do bem, se os da ostentação vaidosos.
 — Este é o joven povo da vanguarda;
 E na patria ideal, quanto soffrera,
 Pelo quanto de amor e crença houvera,
 Sedo o Guesa esqueceu. Da dor á guarda,
 Elle na tempestade s'involvia
 Social, a que teem de resolvidos
 Ser problemas, a que ora destruidos
 Serem céus pela terra se diria.
 E voltava, do inferno de Wall-Street,
 Ao lar, á eschola, ao templo, á liberdade;
 De Vássar ou de Cooper ao convite
 Voltava-se p'ra os céus.—Que linda tarde!
 Dos grandes cidadãos ahi passa a gloria,
 A filha *darling*, d'esta aurora a estrella!
 — Se acaba o dia; e pois do Guesa a historia
 Tambem finde no amor ao riso d'ella:

“ Foi seu o último riso na minha alma,
 Tão doce, a ser mortal qual uma coroa,
 Tirando o desespero e dando a calma—
 Bemdicto seja o riso á virgem bôa!
 “ Deus! quando a sociedade antigamente
 Me seduzindo da esperança ao meio,
 Abrira-me o abysmo de repente,
 De ‘ Sancta-Rosa o alvor ’ sorrindo veiu!
 “ Sorrindo agora vens, quando se abria
 Um outro abysmo em outra sociedade;
 Porque eu visse (bem vejo) o que eu não via,
 Que em toda parte, em toda a eternidade
 “ O homem é o mesmo, e o riso da innocencia
 Sempre celestial: só não o esqueças,
 Quem dos hymnos de ti sente a existencia
 Doce resoando, que abi sempre floresças:
 “ Porque através das solidões distantes
 Sente-se a vibração extranha n'alma
 Do mais longinquo pensamento, que antes
 Fôra o riso, um amor, a luz, a palma.
 “ E Carrie qual a luz da alva do dia,

Luz que abranda—ao perdão do que nos pesa ;
Que divinisa d'hymnos de alegria—
Vel-a, faz sentimentos de pureza !
“ Quem não ama de os ter ?—Sião celeste,
Quão seraphica a luz dos risos teus
Inspirando ao perdão ! Quando vieste,
Na virtude ainda crê-se, crendo em Deus.
“ É Carrie qual a luz adamantina
Que no meio das neves scintillando
A esperança final doce illumina
Das mortalhas da terra. A vi, sonhando,
“ Qual ferida risonha e dolorosa,
Qual a estrella de dentro do meu peito
Refulgente entre lagryma amargosa.
Quando, quando na insomnia do meu leito
“ Banho em balsamo o coração dolente
E adormeço a chorar —não me visitam
Esses que a dor da minha vida agitam,
Porém tu, e os bemdigo e a Deus, contente.
“ Quando de Murray-Hill vens na collina,
Os principes, os ricos mercadores,
Adoram a serénide divina,
Que é de Cooper e Vássar os amores.
“ De virgem neve a terra está coberta,
Pura, tão docemente branca e pura,
Do sol a estrella limpida e deserta—
Andando sobre as neves a doçura
“ Sinto da luz saudavel e dos ares
E da infancia a alegria, qual o fosses,
Os sentimentos da innocencia e os lares,
Por sobre a branca solidão, quão doces !
“ Terra feliz da social poesia,
Da alegria, o trabalho e a mocidade,
Aqui virei morrer . . . que é doce o dia
Findar seu onde ha luz e ha liberdade—
“ Dias felizes da feliz America,
Nunca de vós m'esquecerei ! Lá estão
Bradando os sinos—tenho a dor homERICA
E as saudades do Templo da oração.
“ —Fechou a noite ; raras decaindo
As neves, que tristezas tão profundas,
Não do que foi, mas do que está porvindo . . .
Sinto chorar-me dentro o coração !
“ Eu estou só, e choro, choro, choro :

E dos céus caem só as erramundas
 Neves puras, e á dor eu desadouro,
 Que nunca mais terei consolação ! ”
 Assim o Errante, em sua fortaleza
 D’eterna solidão e liberdade,
 No mais fundo da íntima tristeza
 Um só riso guardou.

Dorme a cidade ;

No somno dos seus tumulos a vida
 Se reanima. As luzes sós alertas,
 D’entre arvores nevoento-congelidas,
 Ardem hi nos parks, funebres, desertas.
 Vai alta a noite ; do commércio a vaga
 Desfez-se a pouco e pouco ; sobre os gelos
 Se ouve em silencio o passo que transvaga,
 No ar o gemer mechanico dos prelos.
 E illuminados, altos os andares,
 Os marmoreos palacios fóra de horas
 Quaes phantasticas fábricas dos ares
 São, que da noite ao umbror forjam auroras,
 Que sobre o dia raiarão. Da imprensa
 São os paços reaes onde as idéas
 São os tyrannos, cuja omnipotencia
 Do moral edificio as gigantéas
 Columnas lentamente vão firmando,
 Que, pesar dos oppostos elementos,
 Eternas permanecerão—‘ mas, quando ? ’
 Oh ! *sweet by-and-by* do pensamento !
 —Não é Franklin que alli velado tendes
 Aos serões generosos de Park-Row
 E de Lincoln no sangue que se accende
 O facho da éra nova que raiou ?

Luar tecido da innocencia etherea
 Ao condão virginal das neves puras,
 Saudosamente doce a formosura
 Dos hombros juvenis cobre da terra.
 Qual ao branco areial, amava o Guesa
 As solidões das neves alvejantes
 Por noite eburnea, quando a natureza
 Em bello luar deserta-se. Os distantes
 Plainos de Buffalo ora atravessava,
 Que d’Erie-Railway ao Tonawando
 Vai—tangido pelloiro, elle passava

Solitario, talvez . . . porém, cantando.
Cae a neve ; pendei, grinalda pura
Da terra infante, brancas açucenas
Sonhos dos ares, das regiões serenas
Imagens voai, cobrí a sepultura !
E os plainos e a collina e o valle e a serra
Co' o mesmo manto vestem-se, e nitente
Matinal, alva-umbrosa, alva-silente,
Tranquilla ondula-se a extensão da terra.
Silencio mago e candido das neves !
Solidões brancas dos sagrados seios !
Oh minha mãe ! Quão breves são, quão breves
Estes céus puros, de outros céus alheios !
Creações loiras, lirios caprichosos,
Aereos genios, prismaticas agulhas,
Frouxas espumas, do luar fagulhas,
Alvos crystaes, translucidos nivosos :
Tudo que dos céus cae traz esta fórma
Do sonho, a esp'rança, os candidos albôres ;
E á gradação de todos os candores
O hibernal horizonte se transforma.
—Quando o horizonte cobre-se de neve,
Que toda a terra em candidez fulgura
Ao saudoso clarão do luar, e leves
Abrem-se, alvos, os leitos da planura ;
Nos plainos solitarios, d'entre o gêlo,
Longe, escondido, o fogo da choupana
A paz alembra do viver singelo
Do honesto lavrador e a flor silvana.
E o fogo, qual um coração amigo,
Ao doméstico círculo parece
Mais apertar no amor de tempo antigo,
Ou de não sei que tempo, que s'esquece :
Mas, consagrada aos filhos a familia,
Reunida, assentada em tórno ao lar,
Oh, a poesia candida e tranquillã
Do verdadeiro sacrosancto altar !
Seios da criação alvos de Tellus
Ondulam naturaes—oh, minha mãe !
Oh, na alvura ideal, que sonhos bellos
Da crença eterna, maternal, christã !
Que magia nos astros, das florestas
Augustas odorosas dos pinheiros
Reluzindo através das mudas mestas

Alvas cans das ramagens, dos nevoeiros !
 Ha musica na luz alva, harmonia
 No clarão que dos astros se derrama ;
 Ha doçura na neve que, de fria,
 Parece que apavora . . . ou que s'inflamma.
 —Raia aurora ; resplende em luz natura ;
 Das neves brilham os calices dos lirios.
 Dos trens a cobra ao voo dos delirios,
 Do horizonte selvagem corta a alvura.
 Das estações infancia—a neve inspira
 Os doces sentimentos d'innocencia,
 Tanta é, tanta a pureza, que transpira
 Da estellifera alvura, d'existencia
 Virgem, que principia a natureza ;
 Não a alvura da morte, mas de vida.
 —E das neves sagradas a pureza
 Converte-a a terra em lama denegrada ! . . .

Lá está iris !—ha de haver abysmo . . .
 Onde o arco vê-se da visão formosa
 Dobrar-se luminoso, um cataclysmo
 Se deu, ou s'está dando. A linda rosa !
 Dupla luz—sobre o que precipitou-se
 E, deante, os precipicios amostrando—
 Iris bemdicto ! Tal o mundo achou-se,
 Do Diluvio através o iris estando.
 Vem a onda correndo alegremente
 Qual á esperanza e á gloria ; á quéda perto,
 Dá gritos, faz relampagos, e ingente
 Atira-se ao golfão tranquillo aberto !
 E suspende-se a calma na grandeza
 Do amplo espectac'lo em cima dos abysmos :
 Em profundo mysterio, a natureza
 Sublime ecchoa do Niag'ra os hymnos !
 Quem ouvir pode quando tu resoas ?
 Commandas a nudez, e d'ella á imagem
 Bizarras formações pelas coroas
 Dos abysmos debruçam-se á voragem !
 E vens qual do passado o sobrevivendo,
 N'essa ferocidade, que ao futuro
 Arremessa o presente, enorme, infindo . . .
 —Estronda ! estronda ! E ao musico susurro,
 Ao sublime concêrto, ermo, selvagem,
 Formam-se as avalanchas, dos vapores,

E alto ruem qual loucos na voragem—
 Cair, cair é a lei—‘bellos horrores’!
 Porque fóra não estais da natureza,
 E mas d’este volcão aos firmamentos
 Elevam-se os eternos pensamentos . . .
 —Não se hallucinem tanto da grandeza !

—Ás rosas e os jacinthos do nevoeiro,
 Aos raios floreteando do occidente,
 Ao braço do formoso companheiro
 Rindo prende-se a amante meigamente.
 Na Caverna-dos-Ventos, abalada
 Das aguas ao fragor, nayade-aurora
 Ai ! nunca foi do abysmo enamorada
 Tão feliz, tão risonha e incantadora !
 E quem não brinca ao meio da voragem
 Quando lhe está contente o coração ? . . .
 —Tende, Lottie ! . . .

‘Aqui . . . prende-te á lagem !

Forte ! . . . sae da corrente ! . . . o braço . . . a mão ! . . .’
 Oh ! lá vão-se co’as aguas arrastados ! . . .
 Afundam-se no abysmo ! Deus ! soccorro !
 —Contra os vortices luctam . . . esforçados
 Tomam-n’a os hombros d’Ethelberto . . . Salvos ! . . .
 Alcançaram o rochedo . . . —Ao sorvedouro !
 Desgraça ! horror ! lá foram-se e sumiram !
 Lottie ! . . . Lottie ! . . . —Uns braços finos, alvos,
 Crispos os dedos, hirtos . . . gyram, gyram,
 Gyram . . . Oh ! Christo ! —Desappareceram . . .
 —E na apparencia calmas, verdejantes
 Volvem-se as ondas. Mas os dois amantes
 Nunca mais volverão ; nunca volveram.
 Elles vinham ver iris, n’esse esmalte
 Que das névoas transluz mais lindo á tarde :
 Oh ! quão funesta do infortunio bate
 A hora, quando se alegra a mocidade !
 E d’esmeralda luze velludosa
 Do insondavel abysmo a superficie :
 Prostituição do abysmo ! insidiosa
 Luz ! sepulchro infernal face-ledice !
 A serpe que o rompeu por estas fraguas
 Lá s’estende em seu leito somnolento—
 O olhar evita-se ás d’Esquecimento
 Fundas, resvaladias, verdes aguas !

E do abysmo vibrado os sons rebojam
 Das rochas pelas cavas e as geleiras,
 Que rendadas ogivas no ar arrojam
 Alvas, de templo em turbidas espheras.
 Á noite relampejam nos abysmos
 Do Niagara as trevas em tormento—
 Estronda! estronda! róla os cataclysmos!
 Vem ao combate! vence ao pensamento!
 E qual vasta muralha d'alva chamma
 D'um bosque além d'um campo, immovel, livido
 E nocturno o clarão, tal se derrama
 A vaga colossal! Scintillam vividos
 Os luzeluzes transparentes da onda
 Rindo, frontinhas inconstantes, doidas
 Mirando-se no abysmo.—Estronda! estronda!
 Arranca os sons mais altos das tuas chordas!
 Eternas, já de ti subiram almas
 Qual o cysne de Socrates aos céus:
 E qual d' Iris agora as aureas palmas,
 Meu espirito ergueu-se aos hymnos teus!
 Qual a do Rei-Psalmista, vem tua gloria
 Da tua quéda—a trovejar tu cantas!
 Venho as harpas ouvir-te de victoria,
 Atlas despedaçado, que me incantas!
 Trovejada harmonia, em que o oraculo,
 As sombras d'ao em tórno amplo oscillando,
 O espirito ao trovão sobrepujando,
 Amostra de existencia o espectáculo.
 Fumegam, quaes incendios, os geleiros:
 Do Niágara á noite abrindo os braços
 Levanta-se o phantasma dos nevoeiros
 Entre a coroa dos astros dos espaços!
 E terrivel o Niag'ra resplendece—
 E unico eu sou vivente, que n'esta hora
 Pára em frente do abysmo que estremece,
 Qual se d'elle immortal o genio fôra
 Á tenebrosa seducção detido:
 Porque é preciso tempo ao pensamento
 Libertar-se ou do mundo, ou do estampido
 D'este infinito desmoronamento.

 Outro na sociedade dá-se; e esconde
 Iris d'alli a palma luminosa,
 Porque á humana catastrophe responde,

Por vibração mais bella, o céu, que a rosa.
 —Relampeja submar; o fio electrico
 Traz de Sclavonias o estertor pungente
 De bombardeado imperador; e o tetrico
 Phantasma nihilista a elle presente:
 Que é dos tempos o esp'rito evolutivo
 Implacavel, que vem á absorvedora
 Gloria das glorias todas do Deus vivo,
 Dizer 'que cesse' ao abysmo e 'que ande' á aurora.
 —Relampeja na terra . . . ha solitude;
 Repercutem-se de nações amigas
 Estertores pungentes . . . de virtude
 Ora em Columbia: grande Deus, que a liga
 De oppostas crenças leve a igual perjurio?
 Que a escravidão, bem qual a liberdade,
 Leve a esta humilhação? . . . delirio obscuro
 D'alliança em que falta a probidade!
 —Alexandre ou Garfield? E ambos cairam
 Víctimas, um da treva, outro da luz:
 Qual cegueira a maior? Quando deliram,
 Vício, ou virtude, ao mesmo horror conduz.
 São-Petersburgo ou Washington? Bastardos!
 Rasões da Russia governando Americas?
 Vêde, porém, que alli são fulminados
 Oppressores e aqui hostias angelicas
 A 'inspirações' ignobeis. Que horrorise
 Portanto o mundo á quêda do mais forte:
 Que o successor de Washington se visse
 Pelo grande soffrer na grande morte!
 No sangue puro o impuro e venenoso
 Pus derrama-se em corrupção-exemplo:
 Porque da patria o sangue precioso
 'Stá corrompido'—Ouvís? oiço-o do templo.
 E sinistros nos céus erram espectros
 Assombrando co'a chamma o firmamento,
 Rugem dos furacões no mar os plectros
 E na terra treslouca o pensamento.
 Emtanto, chora a terra com verdade,
 E qual se em cada uma familia fosse,
 Ausente, assassinada a liberdade.
 —Armas dos céus! agora conversou-se
 Com elles á oração. E n'esses dias,
 Se o designio implacavel nunca muda,
 Achou-se em consciencia, que harmonias

São d'alma humana, se á moral s'escuda.
 E escutas no silencio, triste estando,
 Bater sagrado, fundo e doloroso,
 Do patrio coração e o de dor quando
 Arrebentou, e doce e mal queixoso.
 —Dias de humilhação ! pallida viagem,
 Vai agora o cadaver peregrino
 A funebre jornada, ao tão divino
 Umbror do crepe. E forma-se a miragem
 Sobre a calma diaphana dos céus,
 D'onde veem o conselho e a liberdade :
 Nunca esqueçais da víctima a saudade,
 A dor eterna e o ósculo do adeus.
 E verbo de pureza propalando
 Prêgões, que á luz a humanidade exhortam,
 Da nação através os trens voando,
 Ao feretro sublime além transportam.
 E a universal formosa sympathia
 Confirma-o ser ao centro a vibração,
 Quando sentem-se os povos á magia
 Da idéa-Deus ferida ao coração.

Está de lucto a Musa americana
 Pelo pae da poesia. Emmudecida,
 Vencida jaz a fronte soberana
 Triste do bardo e a bella acção de vida :
 Longos, cabelo e barba, qual a neve
 Brancos, do velho harpista a divindade
 Illuminavam. Chora-o pois quem teve
 D'elle uma crença e guarda-lhe a saudade.
Farewell ao melhor genio e tão nobre
 Da americana social poesia,
 A Longfellow *farewell* ! prostrado roble,
 Que 'a nenhum outro tanto s'esvasia,
 Desde Byron eterno, este horizonte'—
 E dais honras a um só e ao outro escandalo ?
 —Nas vodas de Caná, Jesus á fonte,
 Ou no templo a leval-os qual um Vandalo ?

Segue ao Poeta o Philosopho—estalaram
 Todas da america harpa as grandes chordas !
 D'Emerson pensador a filha ás bordas
 Do tum'lo e os lirios de Platão acharam.

CANTO DÉCIMO-PRIMEIRO.

1878.

Acalmou a tormenta ; pereceram
Os que a estes mares hontem se arriscaram ;
Vivem os que, por um amor, temeram
E dos cèus os destinos esperaram.
—Quando Còrtez partiu para a conquista
Do imperio colossal de Montezuma,
Creou antes o desespero ; e à vista
Foi desapparecendo, sub a espuma
Do Golfo, em chamma a frota, que era esp'rança.
Deusa dos timoratos : para a aurora,
Tal vai, rotos os laços d' alliança
O peregrino, do occidente agora.
—Se vencedor o Guesa ? Ao desespero
Organizado, a terra estremecia :
Cumpre o sol o dever de sol co' o dia ;
De amor a grande acção move-a o Psalterio !

Floreja. Os continentes s'encadeiam,
E dos dois lados do isthmo, em murmuro
Monotono e prophetico psalmeiam
Os dois oceanos. Ouve-se o futuro.

“ *Salve*, oceano Pacifico !—resoa
A voz do grande mar a natureza ! ”
Sublime d'enthusiasmo qual Balboa,
Ora aos mares do sul s'eleva o Guesa.
Alteroso vapor o espera ao largo,
Illuminada forte cidadella
Onde commanda o Inglez.

Doce lethargo !
Ondas mansas, ditosas ! noite bella
Abrazando ardentias, luminosas,
Rindo ao lume das aguas. Navegando,
Longes de Panamá via as ruinosas
Tôrres, que estão nas sombras avultando.

Ahi da linha, que foi traçada outrora,
Somente viu-se o tenebroso lado

(Brazões d'honor que o aventureiro adora),
De morte; e ainda não viu-se o abençoado
De luz (que sempre tão tardia aclara!)
Do congresso ideal, do arbitro humano
Da paz, que a ser princípio consagrara
O público direito americano.

Traçada outra vereis, linha equatoria
Unindo os mares, dividindo as terras
A dois immensos povos e uma a glória
De confederações: a Sul, das serras
Andeas e os aureos valles do Amazonas,
Representa-a Bolivar; tendo a Norte
Industriosa, Washington; e as zonas
D'aqui a cada pôlo, irmãs e fortes.

Nem é debalde que o planeta gyra,
Dando fôrmas aos novos continentes:
Um amplo coração o austral, que sente;
E o boreal pulmões, o que respira.

E esta è a patria central viçosa amante,
Que a tanta gloria nos convida e anima,
Colombia do equador! raça latina,
Tão sonhadora qual o Guesa Errante!

Deus, que será? Sem ser qual foi Pizarro
Por ambição mundana aventureiro,
O que será que ao invisivel carro,
Triumphal bello o incanto, prisioneiro
Ao anjo arrasta, vítima cantando
Na candura fortissima, aos destinos?
Não são do mundo applausos, e escutando
Vai da eterna harmonia internos hymnos!
E sem ser qual Pizarro e Hernandez-Côrtez
A' conquista de imperios por façanha,
O Guesa é vencedor qual os mais fortes
E os mais leaes n'esta moral campanha.
E posições o mundo lhe off'recera,
Lhe acenara co'as honras; e do mundo
Fugindo e de taes honras, ai! soffrera
Dos homens o desdem fallaz e immundo!

A' noite no Pacífico modula
A Voz ignota que acompanha ao Guesa,
Emquanto incende a vaga e ao largo ondula
Phosphoroso fulgor. A' natureza

Sentimentos renascem, qual à franca
 Mão que apertando nossa mão nos vibra,
 Ou a setinea sensitiva e branca,
 Ou a callosa mão que abala e libra.
 —Oh, justiça divina! que d'incantos
 No honrado justo, no piedoso forte!
 Chora-lhe o coração co' os doces prantos
 Dos gòzos celestiaes, indo p'ra morte!
 Tal é do Indio a selvagem proibidade:
 Ministros de Tupan dão a sentença
 E deixam ir o Guesa à liberdade;
 Porque elle, à hora, virá na glória immensa
 Da tribu, que o espera silenciosa,
 Estando todos assentados, vendo
 Dos altares à roda a detença
 Sombra solar—

“ Ahi vem o Indio correndo ! ”

Dos phantasmas das velas entre o jôgo
 Embalado nos ares, se diviza
 Que vermelho carbunco arde de fogo
 No coração de Taurus. Meiga brisa
 Respira das manhans.

“ A esta bonança,

Por estas horas, do casal partia
 No seu cavallo branco, em que descansa;
 Caravana dos servos a seguia
 “ Cantando nos caminhos perfumados,
 Que por alvo areial longos se abriam
 A's novas lavras e aos curraes dos gados
 Aonde tudo, aonde todos a queriam.
 “ Mas, oh, Deus! quanta dor a nós pequenos—
 Acordar sem os cêus da Mãe e estando
 Deserta a casa e o Pae a sòs, serenos
 Olhos azues, a escola preparando!
 “ Passava-se a escutar o dia inteiro
 A voz do carro cantador, que vinha;
 N'ella só se falava, em verdadeiro
 Amor, até à volta de à noitinha.
 “ A este luar de crystal, por estas horas
 De vaporosa clara prata, às alvas
 Do matutino luar, quando nas lavras
 Brilha o orvalho, e a campã das auroras

“Desperta, e á madrugada os gallos cantam
 Despertando ao trabalho ; e os mansos, lentos,
 Lacteos bois, e os carreiros que alevantam
 Vozes, résoando a selva antes dos ventos ;
 “E o deserto equador, e a branca estrada,
 E os bacuraus aos saltos ; o horizonte
 Cheio de todos cantos da alvorada,
 Cheias as grotas do trovão das fontes—
 “E vaga à vaga, embala-se o oceano,
 Nem fazem mais que um mar todas as ondas ;
 Um outro, e vagas tão gentis tão doudas,
 O coração ao coração humano.
 “—É hoje o anniversario de tua morte :
 Que annos passaram ? Nem eu sei já quantos !
 Sei bem que tenho d’ella a vida e a sorte,
 Porque da morta nos eternos prantos
 “Sinto felicidade. Eu chòro ainda,
 Tenho chorado muito a tua ausencia :
 Como este amor, esta saudade infinda
 Pode o amparo nos ser e fôrça immensa !
 “Da chamma sacrosancta de tua alma
 S’elevou meu espirito juvente ;
 E a musa foste do cantar dolente
 Em que verto meu sangue e è minha palma.”

É aquella a Mãe biblica, a formosa,
 Que aos seus meigos herdeiros abençoando,
 Ergue-se ao romper d’alva e trabalhosa
 Anda feliz, thesoiros amontoando ;
 A que morre, dos filhos rodeiada,
 E o velho, se não guarda viuvo o templo,
 Ai d’elle ! esta é a Mãe, a só lembrada
 Dos escravos e a só da casa o exemplo,
 Que ainda lagrymas tem depois da morte—
 Os olhos d’ella nunca s’ enxugaram !
 As perolas corriam : qual o forte
 Cadaver, nunca os vivos irradiaram !
 Escutava, disseram, não dormia :
 E era divino, era luzente o pranto
 (Qual quem já visse e annunciasses o incanto),
 Quando o que foi-lhe Benjamin sentia
 Conchegar-se tristinho à que o conforta
 E qual quem conversava com sua mãe

E que entendessem-se, a mudez ahi morta
 E a mudez d'ahi viva, orphã-manhan!
 De lucto n'estes dias, solitario
 Vía-se ao Guesa, às sombras, jejuando,
 A orar n'alma, no íntimo sacrario
 Dos lares paternaes.—Se estais olhando . . .
 Passa uma sombra diaphana e tão pura
 A extinguir-se através da noite etherea,
 Das grandes sombras na distancia obscura . . .
 Passa outra sombra, longe da primeira.
 —Ora, de terra em terra o sempre ausente,
 Sem mais vêr patria alguma que o contente,
 Ledo incanta-se aos mimos da belleza
 E d'elles desincanta-se—ai do Guesa!
 Ai quem do mundo assim, e seu mau grado,
 Correndo as zonas for, qual em procura
 D'outro amor, d'outros homens, d'outro estado,
 Ou d'outro sol, ou d'outra sepultura!

Auras, quaes da Victória, acariciavam
 Com mysterioso beijo à bella fronte
 Luzenegros cabellos; escutavam
 Ouvidos, longas vozes do horizonte:
 Magnas horas da calma a natureza,
 Às rêzes gemebundas abatiam,
 Tristes mugidos a enseiada enchiam
 Quando, da patria, à vela dava o Guesa.
 O genio e a formosura, as mais gloriosas
 Coroas do Creador, adolescendo;
 A divina moral, o alvor e as rosas,
 O que ha mais bello aquem e além, prendendo.
 Nas estrellas da madrugada agora
 Ha d'essa joven luz, do crystallino
 Doce tin-tin de campa que abre aurora,
 Da luz que dava ao Dante amor divino:
 A luz saudosa, a luz que os poetas deixam
 Na terra, quando partem-se do mundo:
 São o consôlo a todos que se queixam,
 Tendo de todos o soffrer profundo.
 A vida e o sentimento distribuem—
 Deus! parece, onde estão, que não se morre!
 São qual a fonte; e a luz que d'elles corre,
 Se extincta, ha treva e os homês prostituem.

Quando as estrellas, scintillada a esphera,
 Da luz radial rabiscam todo o oceano,
 Que uma brisa gentil de primavera,
 Qual alva duna os alvejantes pannos,
 Candida assopra,—da hora adamantina
 Velando, nauta do convés, o Guesa
 Amava a solidão, doce bonina
 Que abre e às doiradas alvoradas reza.
 Ora, no mar Pacífico renascem
 Os sentimentos, qual depois de um sonho
 Os olhos de um menino se comprazem
 Grande-abertos aos cèus de luz risonhos.

Vasta amplidão—immensidade—illudem,
 Concavos cèus, profunda redondeza
 Do mar em luz—quão amplos se confundem
 Na paz das aguas e da natureza !
 Nem uma vaga, nem florão d'espuma,
 Ou vela ou iris à grandiosa calma,
 Onde eu navego (reino-amor de Numa)
 Qual navegava dentro da minha alma !
 Eis-me nos horizontes luminosos !
 Eu vejo, qual eu via, os mundos Andes,
 Terriveis infinitos tempestuosos,
 Nuvens fluctuando—os espectaclos grandes—
 Eia, imaginação divina ! abraço
 Do pensamento eterno—eil-o magnífico
 Aos Andes, que ondam alto ao Chimborazo,
 Aos raios d'Inti, à voz do mar Pacífico !

Ondam montanhas, rebentadas curvas
 Lançando umas sobre outras, éneas, turvas,
 Ante o manto extensissimo de prata
 De uma nuvem, quão limpida e quão grata !
 Ondam ermos, rochedo alto e selvagem ;
 S'estende o cortinado, a aurea teiagem ;
 Sempre vèu-luz à cada negra vaga
 D'esses abysmos, onde até se apaga
 Do dia o resplendor mais fulguroso,
 De reverbero á ausencia ; e mais rareia
 Ceruleo, tão sagrado, tão saudoso—
 Névoa, espiritual, etherea areia !
 Pureza creadora ! ao pensamento

O mystico velame, que não arde,
 Doce qual as soidões do sentimento
 Ouvindo voz celeste que nos brade—
 O' Lamartine! os candidos paizes
 Vejo, os longes além-mundos sonhados,
 Onde os fortes revivem, que felizes
 São da tribu e dos seus sempre lembrados.
 As regiões formosas, onde as almas
 Habitam, dos guerreiros, que luctaram
 A existencia, onde estão no Deus das calmas
 E 'hi tranquillos na gloria descansaram!

Caem trevas dos cèus; amphitheatros
 Vão densas nuvens removendo á proa;
 Do relampago as armas, nave e mastros
 E tudo, ameaçam co'o trovão que atroa.
 Tarde estes cèus despertam, que nos tomam
 Pelo immigo invasor, e as cataractas
 Rompem hiemaes em Guayaquil e assomam
 Ao Guesa, em vez de amor, sombras ingratas.
 Diria-se que os genios da revòlta
 Apagam toda aurora, toda estrella
 Mesmo em cèus do Equador—
 “Satanea escolta,
 Sustai o curso em minha patria bella!”
 Quando em Colombia lampejara a fronte,
 Que a dos volcões dos Andes mais formosa,
 Aclarou-se do Sul todo o horizonte
 Qual disco immenso de uma ardente rosa!
 Os de Castela viso-rêis pararam,
 Continuadores de Pizarro; e a história
 Os heroes de Bolívar começaram
 Do glorioso porvir. Honro a memoria
 De Lamar, Santander, Sucre, Abreu-Lima,
 Dos kóndores da chamma e da fragura,
 Irmãos d'armas, e d'esse o mais d'estima
 Ao Libertador, de Páez. Na amargura
 A este eu vi, já tão só rico dos loiros
 D'octogenarias cans e dos cuidados
 De alvas mãos, sós do cèu meigos thesoiros
 Que ao fim da vida amparam desterrados.
 A oração escutei do moribundo,
 Que entoavam-lhe à hora d'agonia,

Entre o estertor que ao arrancar do mundo
 Aquella humana glória despedia.
 —Entrar? sair da eternidade?—Oh, quanto,
 Quanto não custa ao nosso Deus perder-nos
 Parecem, cada ancian e cada pranto,
 Novo abraço de adeus, ternos! mais ternos!
 Das bellas armas recontava a história,
 Alimpando a ferrugem; soluçava
 Abraçado a uma lança, que foi glória
 Da Independencia, e que elle mais amava.
 Com ella em riste, horizontal deitado
 Do seu cavallo aos flancos, o lhanero,
 Qual meteoro rompendo, ao trôço ibereo
 Sobre os campos deixava fulminado!
 Se alguém na patria chorda lhe fería,
 Todo aquelle rochedo, qual se fôra
 Tocado pelo raio, estremecia:
 'Avante! avante! à liberdade! à aurora!
 —E olvidou tão amada Venezuela,
 Que orgulhosa o nomeara, ao descontente,
 Qual superabundasse alfaya d'ella,
 Ou fosse o exílio a mumia do presente.

Titan o scelerato—Kotopáxi
 Lá das nuvens s'eleva alevantado
 Tal um que, desviando, s'encontrasse
 Não pertencer à terra, ou d'ella odiado:
 E' annel desertor, elo estupendo
 Rebelde da cadeia, negrejante
 Pelos cèus infinitos: sente, vendo-o
 O espiritualista, o repto.

Nas distantes

Eneofibradas cimas quasi-ethereas
 Dos Andes, berço do Inca e monumento,
 Bella nação perdeu-se em idas èras,
 Que era um qual-populoso firmamento.
 Na direcção dos tumulos, o Guesa
 Ao longo vai das serras navegando
 Qual, d'ellas à mudez, rendida presa,
 Dias, immensos dias, sempre olhando.

E ondam montanhas, trovoar de crebros
 Montes, abarrancando o andeo destrôço,

Desde o azul mar ao céu azul—vertebros
 Sobrepostos do mundo e mundo dorso—
 Cordilheira eternal! eternos, grandes
 Altares!—alva transparente névoa!
 Ha no assombroso pelago dos Andes
 Iris extranho; e um qual-poder, sem trégoa
 Avultando no espaço—as aniladas
 Diaphanas soidões do nimbo andino,
 Onde sua alma habitará, sagradas
 Fórmias do Ether!

E sempre o algente, fino
 Cortinado suspenso aos duros montes;
 E o vago, o fumarento, a profundeza
 Dos que são-lhes os proprios horizontes;
 E immensos dias sempre olhando o Guesa.

Assim navegou elle o mar Pacífico:
 Aprendendo o silencio, da montanha;
 Das aguas, esta calma; e que em vèu mystico
 Meio occulta-se a glòria andea, tamanha!
 Modestia dos rochedos: sós a imitam
 Os fortes de virtude e divindade,
 Que, resplendores se lhe' à frente agitam,
 Guardam no peito a dor e a virgindade.

Por flóreas zonas d'equatorias calmas,
 Da serra à sombra, ha paz e fôrça havida.
 Da Região-Desolada, longe, onde almas
 Morrem, 'ar, ondas sem signal de vida'—
 Por 'hi veiu Pizarro, ou vindo, oh, Zak!
 De Kuro-Siwo, Týphon lh' inspirara!
 Quem andou por aqui foi Manko-Kápak,
 Que um reino meigo paraisal fundara.

O homem forte: adorou silencioso,
 Cerrados olhos qual quem 'stá no templo
 Interno, eterno; e forte e tão piedoso
 De si mesmo, e a si mesmo sendo exemplo;
 Sentiu-se, Inti existindo, estando em Deus.
 Sentiu ser em Deus-Alma necessaria
 Sua existencia, nuvem que precaria
 Erra animada á limpidez dos cèus,
 Ao Coração—que elle ora contemplava
 Com a sciencia, que vê mais claramente.

Mais sonda o abysmo seu, mais luz achava .
 Era na infancia um homem-deus vidente.
 Na deusa dos mortaes não creu, na esp'rança ;
 Creu fé, na gratidão que não esquece,
 Porque è a saudade, è a lembrança
 E o divo amor, que o outro è d'interesse.
 Emtanto, è da esperança um sentimento
 De justiça futura, que o incanta ;
 Mas, antes que a visão de julgamento,
 Creu fê, e houve resignação, a sancta.
 Meditando, sentia terra o cerebro
 Onde a idèa, qual arvor', se lhe enfinca :
 E recém-nado, do terreno verbo
 Sentiu-se em Deus e ergueu a fronte d'Inca !

Nevosa-nedea espuma, o lago-oriente,
 Brilhava em Titikaka o albor do dia.
 Elle partiu p'ra o oeste. O Sol ponente,
 Bem quando da coroa desprendia
 Grandes, qual gloriosos pensamentos,
 Relampagos nos cèus ceruleos ermos,
 Alli Manko, à jornada pondo termos,
 Lançou da capital os fundamentos.
 E os sonhos todos, todos se cumpriram—
 Cumprem-se todos, todos!—do passado,
 Vê-se o porvir ; os astros que sorriam
 Em nòs, depois os vemos, incantados !

E è do Guesa a existencia do futuro ;
 Viver nas terras do porvir, ao Guesa
 Compraz, se alimentar de pão venturo,
 Crenças do Além, no amor da Natureza :
 Fecundas terras, onde lhe chuvia
 Eterno pensamento, irradioso,
 Crystallino, a que ao Sol ideal o dia
 Ortivo incasio abriu, doce e formoso !

Vemos, pois. Do Rímac, o susurro ;
 Na Cordilheira, os limpidos luares ;
 Do rosto da Limeña, o croceo, puro,
 Incantador brancor—amo-lhe os ares
 Graciosos, o ameno branco-fosco
 De angelica doçura, qual se sente

No aroma as fôrmas e este docemente
 Riso-sem-rir da flor. Amo comvosco,
 Comvosco ler as 'tradições' dos Incas :
 E os estrangeiros a estes arruinaram,
 E arruinarão a vòs—ai, que ainda vingas
 Em terra-prata e oiro, que exploraram,
 Tu, moral floripondio d'este clima !
 O oiro andino da tua juventude,
 Quasi exaurido ; praça d'armas Lima ;
 Sentinellas postadas, solitude
 Creando a silvos ; militar govêrno,
 Que fôrças ha, tão sò, que veem da espada ;
 Imprensa, *broma* ; ingloria igreja-inferno ;
 De sangue a eschola pràctica, a toirada.
 Pois . . . nada ensinam decepções da França,
 Que esmagada a sangrar viu-se debaixo
 Dos pès d'outra nação, que não descansa
 De sciencia e de moral. . . Vamos ao Acho :

A' luz dominical das tardes quentes
 Na arena andam, aos dois, aos tres, aos quatro,
 Bandarilheiros auro-reluzentes ;
 E do horizonte do amplo amphitheatro
 Levam-se, espumam ondas populares,
 N'essa alegria atroz dos elementos
 Pelos naufragios ao furor dos ares,
 Ou aos triumphos humanos e sangrentos.
 —Surde um louco ! da escuridão, o escuro,
 Ao flammeo sol da arena, cego e fero,
 Nas cruces encravado espinho duro,
 Porque è preciso dor e desespêro—
 Pàra ! os aureos espectros, à negaça
 Movem brilhantes vèus : fixa-os o toiro,
 Parte ! e as furias e as fôrças, que espedaça
 Contra sombra fallaz, veloz pelloiro,
 Estorce-se ! Eil-o, da illusão primeira
 Das miragens, ficando-lhe pendentas
 Lindas settas do collo e uns tão luzentes
 Fios de sangue. Irisam-se bandeiras,
 D'aqui, d'alli ; estrondos d'algazarra
 Endoidam-n'ò ! e elle parte, è raio ! voa,
 Vai, contra uma, contra outra ! Ao muro esbarra ;
 Um vèu tomou ; sua loucura o coroa.

Assim tresloucam, por divertimento,
 Da cheirosa manada o nobre guarda,
 (Oh, cobardia!) do homem o alimento,
 Do arado a fôrça, a mansidão sagrada.
 —De quanto vem d'Iberia sois tão dignos,
 Semibarbaros povos? glorios, moços,
 Sem nacional futuro nem destinos
 Na americana communhão ditosos?—
 Dançam, passam phantasticos e vivos.
 Desatinado, tonto o toiro, muge;
 Luze os cornos, abaixa, eleva altivos,
 Parte! settas lh'encrava o espectro e fuge.
 Mordida salta a víctima à ventura!
 Applausos troam, todos vèus se agitam;
 Escarva o chão; esbofa uma onda impura.
 De sangue e de odio; os membros lhe palpitam;
 De odio, oh! que inferno tenebroso dentro
 Não está d'aquelle mudo! que avelluda,
 Que irriça hirsuto—vêde o vago centro
 D'ermo vidrado olhar e a bocca immunda
 Que a lingua pendurou! Cae um centauro;
 Jaz um morto no pó; não via-o o toiro;
 Ventre rôto um cavallo, exfôrço mauro,
 Derramando intestinos, tenta inglorio
 Fugir; trémulo, cae (e a ferradura
 Dos donosos corceis fôra de prata)—
 'Morra!' . . . o brado geral contra a candura
 D'um gladiador que, a matadores, mata!
 E esmaltando-se o férvido horizonte
 Do iris dos vèus—se è de vingança a furia,
 Ainda o toiro partiu! raiva do insonte,
 Fôrça bruta à miragem 'xtincta, espuria.
 E escarlata vèu d'honra, o *caballero*
 Relampeja à visão do já perdido,
 Última e a mais brilhante do toireiro
 Gentileza—quão bella ao que è traido!
 Eis vibrado o florete de concordia
 Ainda lutar e mal seguro nuta,
 Dobra os joelhos dão-lhe sobre a nuca
 A punhalada de misericordia.
 Oh, não ha voz nem phrase p'ra dizeres
 Aquella convulsão! Todos se achegam;
 Cumprimentam-se.

Inspiram-se Gutiérrez:

Sua eschola escholares raro negam.
 O' Atahualhpa ! na desleal conquista,
 No generoso indomito 'hi prostrado,
 Sem do dextro illudir arte e antevista,
 Vê-se o cadaver do Inca do passado !

As salas do palacio do govêrno
 Regorgitam clarões ; praças festivas,
 Resoam harmonias ; treme interno
 O chão, rodando os carros dos convivas ;
 Os vasos de alabastro arfam com flores,
 Que incende a rosa e a lorangeira exalta,
 E a linda flor-de-noiva qual albôres—
 Vais ao sarau do presidente Balta ?
 Vêr como o grande coração de um homem
 Se amostrando e sem mais rasões d'Estado,
 Contente olvida que outros se consomem
 De o vêr feliz, augusto ou admirado ;
 Que 'è vício das repúblicas a inveja,'
 Se a educação falhou de liberdade
 No lar bebida, amor de quem nos beija
 E leite de virtude ; que à vaidade
 Dos esplendores, máxima imprudencia,
 Jamais perdoa a civica modestia,
 Se ahi folgam cortezãos ; ver a demencia
 D'essa felicidade em grande festa ;
 Vêr o insensato a rir, que não esconde,
 Portas fechadas, dons que dão-lhe os cêus,
 Esses instantes de alegria, que hão-de
 Roubar-lhe amigos e inimigos seus ;
 Vêr os pès pequeninos de setim ;
 Vêr a limeña branca formosura,
 Oh ! mais que a seda e que o diamante a alvura,
 Lirio indio a fronte e o labio carmezim—
 —Jesus ! Jesus ! os assassinos entram ! . .
 —Do govêrno legal bradai às armas ! . .
 —Vendidas 'stão ! . . Traidores já decretam ! . .
 (Corre o sangue do eleito !) E te desarmas,
 Ai ! moral liberdade omnipotente,
 Ora exposta dos homens à loucura !
 —Mas, qual será o braço tão valente,
 Que a lei derriba e eleva a dictadura ?

O que for ambicioso e tendo audacia ;
 O que a patria arruinar sua, roubando
 Com luva branca (do candor da acacia ?)
 Perverso o ser e o parecer mui brando—
 —A' rebate ! à rebate ! Ergue-se o povo,
 Rugindo a voz de Deus ! Caem traidores.
 Sepultados estão ; que outro sol novo
 Não veja os taes da patria defensores.
 Oh, não basta o sepulchro ! exhumam ; rasgam ;
 Desamortalham ; cantam ; desnaturam ;
 Longas ruas, arrastam (bem lhes pagam) ;
 Içam pelo ar ; das tórres dependuram—
 Vinde, corvos ! ha ahi banquete alado !
 Quando o rancor dos odios populares
 Compraz-se em ver tão alto ao reprovado,
 Não vem-se á terra, ha podridão nos ares !
 Onde está Kúntur ? vinde, aguias dos Andes,
 Vorar ! vorar ! pungide bem ! á inveja
 Fazei co' o ferreo bico as dôres grandes
 Que estão na patria e que saciada seja !
 As aves fogem. Balançai ! descei-os
 Do sol no raio ! os ventos embalançam ;
 Profana terra é já do inferno os seios :
 Tal, de matar, de consumir não cansam.
 O verme no sepulchro, o homem raivando,
 Todos folgaram. Qual o terremoto
 A' ruina, o horror, à destruição deixando,
 Rapido passa e longe è quasi ignoto,
 Tal a revolução heis, das 'cem horas,'
 Sentida no Acho, horrivel começada
 Nas vodas de ventura, incantadoras,
 E da anarchia às trevas terminada.
 Mas, as peninsulares toirarias
 Condemnadas estão, quando das Graças
 Não concorre a presença, e que a folia
 Toda è deixada às rudes populaças :
 E è fatal a sentença quando albôres
 São juizes—e o matinal sorriso
 Quando julga, que trevas ha, que horrores
 Que possam resistir contra o juiso ?
 Bella Limeña ! flor, não que alevanta
 O calix, porque à terra o tem pendente

No amor, flor de pureza, como incanta
 A que dos cêus despenha-se! Candente
 Negro olhar vos transluz—no preto manto
 O meio involto rosto, alvo da alvura
 Que ha leite-mel, que ha d'alvorada-heliantho,
 Doce-mortal candor! d'onde negrura
 Re-sae do ôlho formoso, o dos destinos
 Astro mago, astro orac'lo e do mysterio
 Da luz e a negridão, fôrça de abysmos
 E do velludo o humor, do amor o imperio!
 Não o desfeito rutilar trememente
 Fascinador, d'ignivoma cantharida
 Láminas de punhal; mas, a vidente
 Estellar fixidez almo-abrandada:
 Porque tudo suavisa-se na America,
 Do idioma os tons, os mimos das creoulas,
 Onde as morenas tardes hão d'angelica
 E à dolorosa quèda ainda consolas,
 Floripondio inclinado do horizonte,
 E de fragrancia enchendo a natureza!
 Vos divinisa o amor, vos beija a fronte,
 Na doce terra divagando o Guesa.

Quão facil a conquista onde ha doçura!
 —Como haver fôrças n'este edeneo clima
 D'antenoites que são manhans d'alvura
 E n'um leito de aroma exposta Lima?

“Stava elle olhando a vesperal scentelha
 Aurea e tão joven se apagar no occaso:
 E' de Chaska o arrancar-se a trança bella,
 Ou d'olhos destruidora a luz, acaso?

“E scintillou nos cêus, com a saudade
 E o namorado adeus, oh! quão formoso
 Da açucena do campo aberta à tarde,
 Da noite ao modo, ao lar mysterioso

“Branda, amorosa, os olhos co'os instantes
 De morte que debate-se por vida—
 O' Kusi-Kkóillur! brilhos estellantes,
 Alegria, que fazes tão querida

“A terra, por ti só! tanta é, tão forte
 Meiga a doçura com que a ella inclinas
 A face de antenoites matutinas—
 Princeza e *nhusta* do Inca, onde o consorte?

De Olhantay nos rochedos, invisível
 Na fortaleza sua, alto, fragueiro,
 Revólto, ou contra o rei s'ergue terrível,
 Ou geme o doce amor. Teve-a o guerreiro
 Quando Inti-Súyu, na comarca oriente
 Alva a luz de cegar, as alvoradas
 Annunciando o Sol; vozes candentes
 De túnqui a ouvir, do sangue consagradas.
 —Fúlgur o manto, astral a mascapaicha,
 Insignia régia e resplendor da fronte,
 Glorioso Tupak-Yupánki baixa
 Do aureo andor. Já sauda ao Sol desponte;
 Já prosternado o ameno e grande povo,
 Tomada a bençãam paternal, eis logo
 Toma do arado de oiro e em campo novo
 (Lede-lhe as festas na moral do prologo)
 Vai o Inca lavrando. Rompem de hymnos,
 Os psalmos d' huacáyli e o que memora
 Bellicosas acções, e os tão divinos
 Coros das virgens ao rubor da aurora.
 —Aclararam-se, thronos de oiro, os Andes!
 Já d'entre raios de rubis em chamma,
 Inti-Deus assentou-se, e a eternas, grandes
 Mãos, as bençãams de amor dos cêus derrama!
 Elle, o amado e senhor da terra, a veste
 De primores e a cobre irradiando,
 Muda em topasio o paramo celeste
 E vai no firmamento atravessando.

Assim de Manko-Kápak, ao levante
 'Stando o dia, formoso amanhecera:
 Como expontanea a humanidade amante
 Floriu, da lei moral, glórias na terra!
 E è doce o imperio do Inca, da doçura
 Que faz amar-se e mais querer divina
 A realeza n'aquelles, por ventura,
 Que a fazem real, a um deus, tão só, condigna.
 No berço vês da in-hiema natureza,
 D'entre Andes e o Pacífico oceano,
 Erguer-se a humana planta, na pureza,
 Da terra, ao Sol; do Sol, ao Todo-Arcano:
 Da terra ao Sol, os Andes aponctavam;
 Do amor as leis, as Pleiades dictavam;

E o deserto assombroso de Atakama,
Ao Deus-Desconhecido—Pachakámak !

Oh, Inca Huayna ! d'este templo á sombra
A lei do coração rasga as do imperio !
Um pae morre feliz ; mas, o descombra,
Que é d'inventário o odio odio funereo.
Ora, as Quatro-Regiões, o Inca propheta
Ás pampas, ao sul-mar, a Maule, a Quito
Estendendo ; sujeita a yunka setta ;
E o templo edificado, do Infinito,
Ao lado do de Kun, que troa falso ;
Porque o vencido visse, mas, sem pranto,
Ai ! além do infortunio—qual dos laços
De religião, que teem do fogo o incanto,
Vêr pelo rude vencedor quebrados
D'entre o homem e seus idolos, que foram
De seus maiores—doces, doces quadros
Das conquistas dos Incas se memoram
N'essa dos prismas fôrma quíchua, bella
Que não pelo veneno dos dulçôres,
Mas pelo raio ou limpida scentelha
De nativa expressão directa :

‘ Amôres,

‘ Nas provas de Huarácu ambos (sorrindo
‘ Diz), herdeiros do Sol, fostes valentes :
‘ Nas luctas, nos jejuns ; a flor cingindo
‘ Emblema de clemencia ; cognoscentes
‘ Das virtudes, da religião, das guerras,
‘ Pelos doutos Amautas ensinadas :
‘ Dos avòs co'a sabedoria, as terras
‘ Percorrendo, fareis afortunadas !
‘ De gados as collinas abundantes,
‘ Os campos cultivados de plantio,
‘ Vastos, de ricas messes viridantes,
‘ Innumeros canaes, eterno estio !
‘ Aureas argolas nas orelhas ; hombros
‘ Luzentes ; lháutu multicolor à fronte :
‘ Na paz, a indústria ; na conquista, assombros ;
‘ D'iris ao pavilhão s'erga o horizonte !
‘ S'ergam qual aguias, feros, debruçados
‘ Nas trevas, fixos olhos luzidores
‘ Attalayas valentes, veladores

‘ Promptos a combaterem, sempre armados !
 ‘ Que do Inca a estrada clara e redolente,
 ‘ Pela presença vossa, onde poisardes,
 ‘ Sagrada fique, e as tradições candentes,
 ‘ Dos bardos ao cantar movam saudades !
 ‘ Que d’Yucáy nos placidos retiros
 ‘ A’ sombra incantadora, aos cêus serenos
 ‘ Os thesoiros vos dêem dos seus suspiros
 ‘ As amantes de meigo olhar—morenos
 ‘ Genios bons dos jardins deliciosos,
 ‘ Onde oiro e argento luzem flôres, plantas
 ‘ Talhadas com primor, e os gloriosos
 ‘ Aureos banhos que, o’ tu Mama, abrilhantas !
 ‘ Dai rancho e terra a cada desposado,
 ‘ E a cada fructo d’esse amor querido
 ‘ Mais a legal porção ; que premiado
 ‘ Seja o laborioso ; o ocio, punido !
 ‘ Voltando ao lar paterno, ao Sol, honrados
 ‘ Entre bençams, fechando-vos sacrarios
 ‘ Em Kosko sancta, em dias mortuarios
 ‘ Por ‘ prantos ’ andareis do Astro chorados !’
 D’entre os dois filhos, em seu throno erguido,
 Mais ainda enternecendo o Inca dizia :
 ‘ (Que não sejais um do outro submettidos)
 ‘ A ti, nato de Kóya, pertencia
 ‘ Por leis de Manko, o imperio uno, indiviso ;
 ‘ Mas, sendo irmãos (escuto o Deus vindouro . . .)
 ‘ E eu pae, vol-o reparto. Emtanto, aviso,
 ‘ Que morrereis, se lhe sois morte e . . . morro—
 ‘ Na aurea Quito, Atahualhpa que floresça ;
 ‘ Que em Kosko sancta, ao centro, Huáskar impere,
 ‘ D’Inti o govêrno. . . . O hóspede s’espere,
 ‘ Que os cêus hão de enviar, e se obedeça.
 ‘ —Um o Sol ; uma a terra ; uma a animada
 ‘ Natura, universal vida-existencia,
 ‘ Sem *antes* nem *depois*—o eterno, a increada
 ‘ Creadora Fôrça, fôrça-omnipotencia,
 ‘ Desconhecido-Deus, que é Pachakámak,
 ‘ Onde o legítimo e o bastardo estando. . . .’
 Huáskar e Atahualhpa abençoando,
 Assim partiu-se d’elles Huayna-Kápak.
 E o côro dos espiritos amantes,
 Das que chegam co’o esposo seu ao termo

Da vida e nem do amor ficam distantes,
O foi apòs seguindo ao astro eterno.

Caiu Tahuantinsúyu! o dividira
Enfraquecido despota: aurea Quito
Ao menor, por quem mais amor sentira
Sua velhice, valeroso, invicto;
Sagrada Kosko ao herdeiro primogenito
Cujo glorioso nome assignalava
N'andea cadeia de oiro, a cujo fremito
Lhe o natalicio a còrte festejava.

Hurákan! faz relampagos a terra!
Subterreo fundo trovejar, comboya
Tropel d'exército a descer da serra,
D'ondas o ruido, ou do carril da Oroya—

Mas, porque não deleitam-se os ouvidos
Qual das aguas aos sons, a este susurro
De trens malassombrados despedidos
Dos abysmos, funebre, arido, obscuro?

Faces desmaiam co'o primeiro espanto
Ao boato fatal! logo partindo
Sem saber para onde, aos cèus o pranto,
Um povo seminú lá vai fugindo,

Fugindo, ao desespêro, ao sul, ao norte,
Ao cyclone (o Sangai retrovejando),
Com vozes loucas, ao pallor da morte
Penitentes, peccados confessando—

Tremeu a terra! rompe-a o terremoto,
Ondula-a qual o mar, cruza e vanzeia!
O oceano . . . vai, afasta-se remoto,
Que abysmo presentiu abrindo a areia,—

Deserta a praia,—alteiam-se os rochedos,—
Oh! todo o oceano ahi volta alevantado
Tendo as naus qual phantasticos silvedos,
E passa horrisono, ermo, procellado,

Terras a dentro!—Pallida medána,
Que terrivel poder a Cordilheira
Aos cèus amontoou! Vaga oceanea
Percorre devastando à costa inteira,

Da California, ao Chile! despovoam,
Cidades ruem nos clamores grandes;
Mulheres, chammas os cabellos, voam.
Luze oiro vivo ao longe, rotos Andes!

Quão lobregos agora os cèus e os mares !
 Quão desgraçado o azul do firmamento !
 E as sulphurosas nuvens pelos ares,
 Semelham de discordia os pensamentos !

Tinha a vaga de sangue de romper-se
 E o campo de inundar ; d'irmãos altivos
 Ora a guerra civil ia accender-se :
 A seus pès Chimborazo os viu captivos
 Co' a mudez de um destino inexoravel
 E o pèso enorme, os loucos esmagando,
 Instrumentos, talvez, Deus implacavel,
 Teus, que extingues nações de quando em quando !
 —Mas, nem amor paterno, ou fratricida
 Horrenda guerra, ou a do invasor nefario :
 Tão só dos Incas findo o prazo, à vida
 D'outra epocha, mudavam-se os scenarios ;
 Chegava a sciencia. O incasio albor-paraiso,
 A espuma branca-dona, amor d'Huayna,
 Manhans do imperio de justiça e riso,
 Amor de Manko,—em confusão insana
 Convertera-se ! 'Manda-o Providencia :
 Bemvindo seja o extranho !' Huáskar dizia.
 Rasão de desespêro, que a consciencia,
 Ou o cèu, que nunca mente, alto annuncia.
 Ai a discordia dos irmãos ! e entraram
 Os estrangeiros qual d'inferno o açoite ;
 E á fandangada odiosa entenebraram
 Do pobre indiano a derradeira noite.

O vencedor exército acampava
 Entre os montes de climas gloriosos :
 Huáskar vencido, encarcerado estava ;
 Das arvores (oh, fructos luctuosos !)
 Pendiam corpos, lividos, tabentes,
 Dos principes de Kosko : do aureo imperio,
 Pallido funeral pelo ar patente,
 Era a visão d'aquelle cemiterio
 Fòra dos seios maternas da terra,
 Esta que ama e que lacerada exulta
 Ou á viva semente quando encerra,
 Ou quando os mortos seus chora e sepulta.
 Oh, cruel è o espectac'lo de alegria
 Que tem por fim resaciar vingança !

Loucura ri, da patria na agonia,
Cadaveres a rir desnuda e dança!

Jejuava Atahualhpa, silencioso,
De sua vasta côrte rodeiado,
Marmoreo, calmo, andino, grandioso!
Nem olha os cavalleiros que hão chegado,
Que, ginneteando, a tímidos pavoram!
—Em taças de oiro servem régia chicha
Bellas de negros olhos, buenadichas
Do Inca.—Profanos, sò de as ver, descoram.
Vasto o horizonte, á noite scintillavam
Indios fogos, ‘como astros’; e de dia
As tendas, como mares, alvejavam;
E um sò audaz, que um basta, não tremia.

Do iberio chefe e o imperador andeano
Amigas saudações, ricos presentes
Foram trocados. Já o soberano
Vem dos Andes descendo, aos occidentes—
Glorio descer do abysmo! Inti e seu filho,
Viu-se na mesma estrada jornadeando,
No último dia: e povo e deus, tal brilho
Na terra, antes ninguem vira ostentando!
Raio seu, para o occaso o seu imperio
Glorioso o Sol levava entre esplendores:
‘Cadaver de oiro,’ que o ethereal mysterio
Deixou d’estes crepusculos-albôres.

Luzem os pavilhões d’iris de Quito:
D’entre o exército e o Sol no firmamento,
Vem solemne Atahualhpa, os olhos fitos,
Qual settas, no hespanhol acampamento.
Nada elle teme d’entre seus guerreiros
Veteranos, que o seguem, que o rodeiam;
E dos cêus sendo enviados estrangeiros—
Que no hóspede bemvindo todos creiam!
Dupla amostra, de paz e de grandeza,
Quer elle honrar o encontro que alliança
Firma co’ o branco, que ha para defesa
Raios, trovões, corcêis, espada e lança.
O haylhî triumphal canta a vanguarda,
Querido ao povo, e que resoa ‘inferno’
Ao perfido que espreita-lhe a chegada

E o projecto infernal resolve interno.
 O Inca vem pernoitar em Kaxamarka
 Entre amigos, na Casa-da-serpente
 (Fascinação eterna!)—ai do monarcha!
 —Chegou. A praça entrou.—Oh! o imprudente
 Bem via-se confiar em tanto raio
 Que as esmeraldas suas rutilavam!
 O Sol, ao pôr-do-sol, (triste soslaio!)
 No aureo andor, que os mais nobres carregavam!
 —Olha ao redôr: se estão em seu dominio—
 ‘Onde estão’?

Religioso eis o vigario
 Vem caminhando. Atroz encara o Andino.
 Fala em Christo e apresenta o breviario. . . .
 Nuvem que zomba dos destinos do astro!
 Inti, deixando o occaso, o abandonou.
 De Natura o gemer fundo e desastro,
 Todo Tahuantinsúyu penetrou.

Mas, estando o murrão fatal acceso,
 Tomados postos, prompto a desrolar-se
 O signal branco. . . —porque então excesso
 De zelosa perfidia a prolongar-se?
 Deus! oh, Deus da consciencia! a lealdade
 Era, do Inca, o terror de Dom Pizarro:
 E foi mistèr na flor de humanidade
 Cuspir tal meretriz solemne escarro.
 O’ Felippilho! atraçoar aquelle
 Coração indio, quando à liberdade
 Quer dos cèus abraçar quanto os revele!
 Ser o Demonio em nome da Trindade!
 —Por onde anda Las-Casas com seu credo
 Tão doce d’outros cèus endoidecendo?—
 De Valverde e Pizarro tem segredo
 Negro minuto: não se convertendo. . . .
 ‘*Por Santiago! a los perros!*’

Convertida
 Viu-se a missão de fé, na de fe unica
 Do tosão de oiro. E do Inca, reflectida
 Ao Sol final, cegueira fez a tunica!—
 ‘*Domine; exsurge!*’ . . um tiro! a aura visivel. . . .
 Ô! Ô! surgem peões! . . surgem espectros!
 Ou matando, ou bailando, ao som de plectros

Que o mundo horrorisaram!—Deus terrível!
 Deus de Hurákan! em ceara florescente
 Se è do elemento insano esta campanha,
 Já da espada o pudor retira, e assanha
 Da loucura a rasão! Ai do innocente!
 O Sol, de todo desaparecera.
 Atahualhpa, dos cèus desamparado,
 Tremeu vendo-se ao meio da cratera
 Qual um que assombra e está petrificado!
 Tal despedaçam Andes, s'ennovela
 O fumo e è negro verbo d'entre a chamma;
 Tal pensamentos o volcão procella,
 De horror enchendo os plainos de Atakama!

Foi a esta hora. O crepusculo doirava
 De Kaxamarka as lucidas encostas;
 Inti as flôres mais bellas esmaltava
 No firmamento-adeus.—E hi vêm-se oppostas
 Faces da humanidade: oh! não ao forte
 Solar clarão e nem à noite escura;
 Lede dos Incas nascimento e morte
 N'esta hora vesperal saudosa e pura!
 —Onde a epopeia dos eternos cantos?
 E nem vejo os cantores inspirados
 D'estas ruinas arrancar os prantos,
 Nem da incasia virtude dos passados
 Elevar-se o presente. Gloriosos
 Compartilhamos, pela lei constante
 D'elevação, do que elevara os nossos—
 Olhai os cumes que alli tendes deante!
 E o Guesa os braços ha, quaes os do Christo;
 E os olhos não aos cèus, mas ao horizonte
 Que desce a terra e è mais formoso visto
 D'esse que alto subiu calvario monte.

Mas . . . no oceano não è tão doloroso
 Colombo sem coroas e algemado,
 Em Sancta-Hellena Napoleão gotoso,
 Ou Huáskar nas prisões assassinado;
 Ao último dos Incas, de appetite
 A' ceia de Pizarro e à cortezia,
 Ver, e aos dados jogando,—eis o que è triste.
 Quando o horizonte seu todo ruia

Da grande patria, e elle prisioneiro
 No proprio imperio, e activo a resgatar-se
 Por um abysmo de oiro, e do estrangeiro
 Convencido a deixar estrangular-se
 Pela fé . . .—Mas, porque tanta tristeza
 Umbrou-lhe agora o aspecto?—as cargas de oiro
 Dos destelhados templos?—a bruteza
 Dos soldados em Kosko, a mòr thesoiro
 (Ai! as virgens do Sol!) divino e sagro,
 Profanando?—a Chalcúchima revendo?—
 Ao chegar ‘ franco e liberal ’ Almagro
 Ao ‘ piedoso ’ Pizarro?—

Está gemendo :

‘ Momento este è na vida, em que se sente
 Já ter assaz vivido ; emtanto, a morte,
 Que horror, Deus! quando triste e descontente
 Està-se, ou já do mundo, ou já da sorte,
 ‘ Do sempre-doce amor, ou já da glória!
 Tudo principiou-se e inacabado
 Não quizera deixar-se nada à história
 Que a vicios d’outrem nos fará lembrado—
 ‘ Dos cèus no firmamento à noite vê-se
 O funesto signal . . . que fôra visto
 Antes que Huayna os tumulos descesse . . . ?

Presentia Atahualhpa. Ou causa d’isto,
 Ou ao formoso culto dos catholicos,
 Da oração do Senhor quando escutava
 Os tão sagrados, meigos, melancholicos
 Sons, que Jesus dirias que chegava.
 —E quem não sente a divindade augusta
 Das magnas calmas do celeste canto?
 Aquelle è salvo, que na vida escuta
 E em si recolhe do Homem-Deus o pranto.
 Qual na espessura de sonora selva,
 Os sons em mestas vagas s’escoavam
 No abysmo d’aquella alma—a grande treva,
 A cujo umbror os echos augmentavam!

Ai quem ’stá sub a fôrça dos cobardes!
 Ou panico, ou dos crimes a consciencia,
 Do quanto de bestial e de maldades
 Practicam, de loucura e de indecencia

Ou, talvez, offendidos do desprêso
 Com que o real prisioneiro, ora acordado,
 Os via e 'tinha-os em tão pouco preço,'
 Os que, à cubiça e ao vício escravizados,
 Sò à traição da pólvora venciam,
 E aquillo que era respeitoso e sancto,
 Melhorar não sabendo, polluiam ;
 Ou (dos aventureiros desincanto)
 Receiando a vingança do futuro ;—
 Na traça ou no terror, jogam a sorte
 Do Inca infeliz. Baptizam-n'o. Em seguro
 Choram-n'o e dão . . . 'suavissimo' garrote.

A tela que alli vejo desenhada
 É do pincel e criação de um genio :
 Tragedia-carnaval, oh ! depravada
 Piedade ! orar satânico e obsceno !
 Bebo o mortal pallor do misanthropo—
 Olhai o analphabeto ! olhai aquelle
 Do neophyto encommendando o corpo !
 E a soldadesca ignobil, que repelle
 Loucas esposas do Inca em desespêro,
 Que huivam, que irrompem, ao solemnisarem
 Do morto a glória, com seu vivo entêrro,
 Com elle vivas a se sepultarem !
 Nada teem com os cêus o terremoto :
 A terra não se abriu n'este momento !
 —O invasor apossou-se do *aureo-ignoto*
 Alli subverso pelo fundamento.
 E oscilla o espirito : a desobediencia
 Dos filhos ? . . . a do rei às leis do imperio ? . . .
 Causas eternas de profunda sciencia
 Em que sempre um reptil entra terceiro !

Quem apagou o Sol foi Pachakámak
 A luz, no coração de Huayna accesa :
 De Platão a República tanto ama ;
 Sentia-se Jesus na natureza :
 Louco o velho Chalcúchima o intendia
 (Que não intende a religião do branco),
 Das fogueiras na chamma ainda dizia :
 'Pachakámak è o Deus e o Rei è Manko !'

Porém, vêde o Marquez; medi-o a palmo :
 Alto contempla e austero ao justicado
 Por vícios e por crimes; . . alto e calmo,
 Dos processos e as leis que hão condemnado . . .
 Mercê dos cêus, no throno de oiro os Andes
 Jamais viram seus Incas lavradores
 Voltados para o Sol, qual estes grandes
 Para a civ'lisação! Pios actores,
 A mentira, o adulterio, o latrocínio
 Eram desconhecidos n'este povo ;
 E o Testamento do Ideal-Divino,
 Não d'outro, è que esperava o mundo novo.
 Mais um Eden, porém, viu-se perdido,
 E este já tendo educação política
 E pública opinião e um throno erguido ;
 Mas, era ainda Eden, e a legenda è biblica
 E vê-se a història à incarnação da tincta
 Bramindo ao reviver de taes semblantes,
 Não já da morte, mas, que os cêus ahi pinta
 Distribuindo e justiça . . . os tractantes !

Quanto allivio n'aquellas consciencias,
 Que premiam, castigam, que, mau grado,
 Cumprem o seu dever! . . duras sentenças . . .
 Mas, quem reina . . . à justiça tem-se atado . . .
 'Ai, então, juizes bons, agora aos vossos?'
 Delirou Felippilho. 'Ao claro os vemos,
 Andam recto caminho os sendo nossos!'
 Responsaram dogmaticos. *Oremus*—
 Piedosamente os olhos requebrando,
 Tal Pilatus as mãos lavava : o oiro
 Dos Andes a amontoar estes estando,
 E o outro a zelar de Cæsar o thesoiro.
 —E odeia-se e admira ao mesmo tempo ;
 E em presença de tanta magnitude
 E soffrida miseria, o pensamento
 Indaga : era loucura? era virtude?

E eu á luz dos crepusculos de Lima
 Vim meditar, a quèda dos imperios
 A este incanto dulcissimo do clima
 Que abre em albôres limpidos, fagueiros,
 Não antes, mas depois do sol, qual dia

Do dia amanhecendo ; ou do reflexo
Metallico dos cumes e a magia
Das sem-chuva regiões, o ar amplo e terso.
Aurea antenoite-albor ! tardes-auroras !
Immaculado nimbo, onde a negrura
Terra, fluctuando vês suspensa e pura
Á natureza !—Deus, mesmo a estas horas !

Da noite, em Titikaka, no horizonte
A prateiada espuma, a alva sem mancha,
Do Sol não recolhêra o andino monte
Mais, as lagrymas de oiro em Korikancha.
Candida heliolatria ! Chaska ; Quilla
A d'Inti esposa e mãe de Mama-Oklho ;
E essa, a que mais o firmamento anila,
Do Guesa a estrella, que o incanta e eu ôlho :
Omnipotente Alcyone ! que o levas
Às ' doces influencias ' para a eterna
Patria sua, a que a voz, rude ou materna,
Do deserto através, ou luz ou trevas,
Quando parece o enternecendo o mundo
Meigo ao prazer ou à dor, brada e desperta-o !
Dispersam-se Cruzeiros—tu, deserta-o,
Estrella omnipotente, o' Deus profundo !

Creras a sombra ser do incasio imperio
Que estampa-se nos cêus sempre às trindades,
Sempre amostrando o incantador mysterio
D'essa glória ideal que faz saudades :
E qual em Ráymi, toda a terra flôres,
Festivos dias, regozijo e cantos,
Qual dos jardins dos Incas os fulgôres,
Abrindo vão-se os aereaes helianthos :
Transluzir das manhans do imperio-aurora !
Aureo crepusc'lo, bella claridade !
—Kaxamarca ou Junin ?—a esta mesma hora
Raiou tambem, depois, a liberdade !
Vibrai, harpas de Olmedo ! em Laurikocha
Onda nasce que ouviu, que ao oriente
'Stá proclamando a glória do occidente
Certa, que florescia em Chinhaikocha
Apòs o cyclo . . . que um destino o marca,
Para as revoluções.

Cante outra lyra,
 Dos viso-rêis os tempos e os da Parca
 Da inquisição, que odeio e não me inspira :
 Materia vil à labareda ardida ;
 Depois, ainda à labareda o espirito—
 Deus de terror, que chammas n'outra vida
 Para a queima immortal, Deus-Infinito !
 Nem leia esse cantor sobre as celagens
 Dos crepusculos de oiro, o oiro somente
 Que ora vê-se, depois das rapinagens ;
 Mas, nos das ruínas, unico presente :
 Esgotos, tantas vezes revolvidos,
 A não ficar grão de oiro d'entre a ossada
 Do sepulchro dos Incas ; e esquecidos
 Corações . . . Proseguindo a nobre estrada,
 Honro a República, onde escuto a história
 Dos aureos tempos do formoso imperio—
 Um floripondio . . . triste para aurora ;
 Um crepusc'lo . . . mui ledo a ser mysterio ;
 O yaraví dos poetas, nas alfombras
 Do valle . . . emmudecendo a tarde amena ;
 Quando à noite escutando ouvis . . . '*las sombras*
De cien siglos sollozan con la kkena !'
 Cresceram e morreram gerações—
 E ao prazo veiu o Deus da independencia
 E da vingança.—Como da clemencia
 Dos Incas falam doces 'Tradições' !

'Stà San-Martin o protector magnanimo
 Dictando as sábias leis de liberdade
 Ao escravo, ao Indio, a quanto no desánimo
 Medrava colonial sem dignidade.
 Porém—quem anda ainda ao romper d'alva
 Pelo flanco a correr de Kondorkánki,
 Realistas ? Patriotas ?—Quem vos salva,
 Guerreiros de La-Serna ? de Yupánki ?
 —E ainda nem do Inglez, nem do Argentino
 A palma triumphal ? O que liberta
 Kóndor dos Andes, o co'o dom divino
 De accender amor patrio, além desperta :
 Eia, Bolívar ! ao Colombiano
 Pertence coroa de melhor história,
 De Junin, d' Ayakucho ao flóreo plaino,

A ferro frio a última victória !
 A que deu-nos a sombra perfumada
 D'estes da Exposição jardins formosos
 Na paz florindo ; e d'immortaes aos ossos,
 Do Pantheon a calma consagrada—
Salve ! salve ! esperança do futuro,
 República social, o' revivente
 Sempre-Phenix ! phantastico e obscuro
 E' o que não houtra a alliança e foi descrente,
 E a decadencia vendo, esmorecera ;
 Em vez do—eia ! reagir !—da liberdade
 Constante, que renova primavera,
 Flor, fôrça, crenças, luz e mocidade !
 —Sonha-se o monumento mais remoto
 Válido, e eis abalado monumento,
 Mais pelo explorador que o terremoto ;
 Menos dos cêus, que pelos *movimientos* !
 E è do reformador a hora que bate,
 Pelo educar severo da consciencia
 Que em si venera os seus, nem trae nem late
 Qual o cão popular sem Deus nem crença.
 —Mas, onde as fôrças de Jesus nos templos,
 Ahi só grandiosos como velha Hespanha ?
 Um ritual impotente (nada a exemplos
 De Lacordair') que ao peito opprime, acanha.
 Esta è a cathedral—dandão chaotico
 Do monachal phantasma, em Dom-Pizarro
 Firma a pedra angular, que ainda despotico,
 Da calcinação negra sua, o carro
 Guiar parece da desgraça : amigo,
 Possível não è mais o tempo vosso,
Bigot com polvora.—Ou à patria o abrigo,
 Ou em vòs heis de ver d'ella o destrôço,
 O' descuidosos cidadãos! presinto-o
 N'este incauto desconjunctar dos membros,
 Que não è o progresso ; e no oiro extincto
 Pelo oiropel ; e, triste ainda o relembro,
 Na palavrada, ao aportar, grosseira
 Que ouve-se entre os do povo, co'o desgôsto
 De quem não vê-se em terra hospitaleira,
 Assim depois não visse o incanto opposto :
 Foi que, onde o terremoto è permanente
 E perturbam volcões a natureza,

Por lei occulta, ahi precisamente
 Doces horas de paz fruira o Guesa.
 Á mesa o vi de Phidias, aurea a tarde—
 Quão meigo o coração do estatuário!
 Do marmore o candor dà-lhe lealdade,
 Dentro da pedra a luz de um lampadario.
 Jantou-se nos jardins, à brisa, aos mares,
 Aos aromas; feliz era o estrangeiro
 Entre fraternos peitos; e nos ares
 A andina lua—um mundo feiticeiro!

Mas, volta à cathedral, desce o cavouco—
 “Oh! *cauchemar* de noite sem aurora!
 Cinza nefasta do tremendo louco!
 (Via o Guesa ao passado tal qual fôra)
 “Tumulos gemem: o da mãe de Nero
 E o dos Incas; o de Pizarro agrava,
 Qual de si projectando umbror funereo
 E a que a bella nação cámbia e deprava!
 “—Serà que as fundações, dos fundadores
 Hajam d’eternisar na terra a essencia?
 O Fundador è Washington, senhores,
 E uma a America, unica existencia!
 “Eu as ruinas não vi de Kosko ou Quito,
 E vejo as do arruinador inglorias;
 De quem fazer não soube, não cogito,
 Porém, nas leis dos cèus intransitorias:
 “Nas praças, a Bolívar, a Colômbos,
 Vejo que todos contemplando param;
 E s’envergonham dos *heroes* ribombos
 Que ao candido heliolatra esmagaram!”

E em pé deante d’aquella immensa poeira
 Que o tempo a desfazer demora tanto,
 Sentiu a reversão rôta caveira,
 D’um lado; d’outro o do Inca exausto pranto:
 “. . . Plantava a tribu uma aguia veladora—
 Ai! fructifica” E viu-se extranho e pallido
 (Sentimento que apiada e se deplora)
 Um misanthropo, do cavouco esqualido,
 Sair—qual d’outra (e não de morte) audiencia
 D’esp’rança, outrora (toxicon funereo!)
 Nos dias de oiro e rosas da innocencia,
 Que eram incanto do moral imperio.

Mesmo a esta hora ! Fatal foi o decreto ;
 Do sangue, pelo sangue fôra a posse ;
 E esse marcial conquistador exército,
 Conquistado porém, perdido achou-se.
 Crepuse'los de Junin, de Kaxamarka,
 Quando è traído Atahualhpa e a liberdade
 Vinga Bolívar,—dos mysterios, o' arca
 Aereal de saudosa claridade,—
 Quadro de luz, que pinta em cada dia
 Do Inca a desgraça, a anoitecer auroras,—
 Sou tambem ao momento d'harmonia
 Que volta à natureza, dadas horas !
 Magnetica frescura alvorecente,
 Luz dos cêus de açafraão d'homereo incanto,
 Bella antenoite austral—tão docemente
 Ser com tanta tristeza, causa espanto !
 E eu a este clarão mystico e opalo
 Amo escrever do Guesa a longa história,
 Do Pacifico à voz, da terra ao abalo,
 A aura dos Andes, dos volcões à glória.

Dos Andes sobre o throno de oiro, calmas
 Vejo as sombras dos Incas, êneo o aspecto :
 Manko-Kapak o genio-deus, co' as palmas
 Bemfeitoras do Sol, que são-lhe o sceptro.
 Sinchi-Roka, depois, o que zeloso
 Firma as leis e em provincias esquartela
 Tahuantinsúyu. O canho glorioso
 Lhoke-Yupánki, è a terceira estrella.
 Depois, è Mayta-Kápak o benigno
 Vencedor, que perdoa, que soccorre,
 O Apurímak vence e è já divino
 Que, practicando a charidade, morre.
 O filho, honra do pae, o continúa
 Kapak-Yupánki. E Inca-Roka a este
 Honra e abrilhanta a longa vida sua
 Co' as reformas. Do reino tão celeste,
 Não digno è Yahuar-Huákak indolente.
 Porém, quão digno o filho, esse fragueiro
 Huirakocha, pastor, heroe, vidente,
 Que a conquista prediz pelo estrangeiro.
 Titu-Manko-Pachakutek a essa hora
 Ha a mais vasta coroa e è qual um deus

Reversor do universo. Yupánki o honra,
 Ainda a mais glória conduzindo os seus.
 Honra-o, continuador, Tupak-Yupank.
 Qual o Primeiro é o último, Huayna eterno.
 —E Huáskar e Atahualhpa e o joven Manko,
 Que não honraram o coração paterno—
 Porque? Como predisse-o Huirakocha;
 E Huayna-Kápak o sentia, vendo
 Já do Desconhecido a grande tocha,
 Mas, outro o modo de accendel-a crendo.

Oh, debalde os philosophos meditam
 Na infancia altiva de um paiz tão bello,
 Se os apóstolos bons, que o Deus imitam,
 Viessem—o amor viesse do Evangelho!
 Tinha vindo Moysés, que Manko o fôra,
 Faltando vir Jesus; veiu Castela
 Em nome d'elle: e d'esta vez agora,
 Quem é a Vida, foi a morte. A estrella
 Do Sol,—o amor e a luz da natureza,—
 E a innocencia comendo em pratos de oiro—
 Quanta miseria! O coração de um Guesa
 Incarnação de todos os thesoiros,
 De alegria, pureza, adolescencia,—
 Era a off'renda dos cêus! meiga virtude
 Do sacrificio de candor, e sciencia
 De religião que ensina mansuetude!
 —Sacro fogo dos templos, apagaram;
 Sacras virgens do Sol, prostituíram;
 Aos sanctos sacerdotes, dispersaram
 Nas serras—d'elles a seus cães nutriram.

E essa è a do Inca mais formosa glória:
 Destruição, antes que infimos costumes;
 E o destruidor, a continuar a história,
 Houve de transplantar os proprios numes.
 Não havia o homicidio, o adulterio,
 A suspeita, o engano, a fome, o roubo,
 A perfidia, a prostituição, no imperio
 Do Inca divino, justiceiro e probo.
 D'Inti era o mundo que s'estava olhando;
 E, pois todo astro ou frecha os cêus remonta,
 Inti era do Desconhecido, o estando

Em tudo e ainda querendo a bôa conta.
 Manko era d'Inti o filho ; e o povo, do Inca :
 E qual em Titikaka a onda resplende
 A' presença de Manko e ri-se e brinca,
 Vê-se—do amor filial tudo depende,
 Qual nas leis do Sinai, se practicadas.
 Ao modo d'Inti o Inca se portava ;
 Mas, diz : ' do vasto craneo as incantadas
 Virtudes d'outro amor, quem lh'inspirava ? '

Vem, o' Platão, fundar tua República,
 Eis a patria edenal, nativo o crente,
 Do socialista a lei, tua e tão pudica
 Às de Jesus guiando, ao Deus vivente !
 Jesus na Patria-Deus, que d'elle essa era,
 A eterna patria que nos guarda ao seio—
 Paulo ! Paulo ! o mysterio se descerra,
 Que em seculos de horror pesar-nos veiu !
 E qual os fabulosos deuses írritos
 Deram logar a Deus, que è Unidade,
 Tal as almas de luz, pantins-espíritos,
 Darão logar a essa Alma-Divindade
 Do Unitario Jesus. E responsavel
 Ser do genero humano . . . a terra o homem,
 O educado sensual, louco e vendavel,
 A quem os cêus, que a vida dão, consomem !

Da crença dos assombros (adiantavam)
 Passaram a do amor ; à eterna vida
 Era um deus-coração o Sol, que amava-os
 Là da cerulea Hanan. Dizem : perdida
 Tel-a, ou tel-a (depois da morte) salva, . . .
 Esquece ou não a uma alma peregrina ;
 E existir n'Alma-Deus, . . quem, aos cêus d'alva,
 Deixou d'estar sentindo a luz divina ? . . .
 E d'ahi virtude resultou ao imperio
 Sem vir das lettras, mas, da humana sciencia,
 Qual os Andes por cêus de um clima ethereo
 E contendo o oiro puro da innocencia.
 Portanto, a meditar s'inclina a frente :
 Ordem dos cêus ou causa d'impiedade
 Porque desaparece o aureo horizonte
 Qual miragem solar ?

Com que saudade

Contemplo a do crepusculo em seu berço
 D'estes cêus a que os Incas s'elevaram!
 Notai-lhe o divorciado fresco-terso
 Dos aureos dias, que p'ra os cêus voaram!
 Occasos de Junin, de Kaxamarca,
 Luz a que abrem-se as páginas da história
 E a de licção aos tempos, que demarca
 A florir, d'esta terra o oprobrio e a glória,
 Quão, quão formosos sois! auro-opalisam,
 Um reino d'Hanan-Pacha aberto e novo,
 As flôres d'Yukáy! os cêus matizam,
 Co'a transição que ha na indole do povo—
 Ha no engraçado rosto da Limeña
 D'estes lacteos romanticos albôres,
 Angelica a doçura, a alvura amena,
 Ao luar margaridas e os olôres.
 —Oh, doce clima da doirada tarde,
 Quando Tahuantinsúyu dividido
 Foi pela rosa, na senil idade,
 Do coração de um pae! ou . . . destruido.
 Não è no amor que está sabedoria—
 Ahi lembra o occaso as ruinas d'esse templo
 Rotos umbraes, do Deus que se sentia
 E è sò glória que vê-se e eu sò contemplo.

Tinha o Inca em Ráymi com o arado de oiro
 O anno rural, rasgando a terra, aberto:
 Ceremonia que em si maior thesoiro
 Continha, do que os montes e os desertos.
 E das nuvens o Sol glorificava
 Ao homem natural, a flor tão doce
 Desabrochando, qual o Deus a amava,
 Sem que mistèr nascer de novo fosse.
 Da propria consciencia perseguido
 Viu-se ahi, mudo divagando a praça,
 Confessar-se o que havia delinquido,
 Não viesse d'elle ao seu paiz desgraça.
 Era a moral candura, o homem na crença
 E sem saber mentir—Como as leis do Inca
 Eram simples então, n'aurea innocencia
 Do homem que já trabalha e que inda brinca!
 Oh, se das sciencias a conquista fôra!

Missionarios de luz e de belleza
Ao 'orelhão' precioso ! A humana aurora
Não volta qual os cêus da natureza.
Portanto, a alma deixai, que ha do alimento
D'aquella solidão do azul fecundo,
Tirar vida d'alli do firmamento,
N'estes seios viver do cêu profundo !
Porque dos Incas se termina a história
Co'o sentimento d'odio à humanidade:
Judas representou a christandade,
E Sâtan contra Deus cantou victória.
Faltava a Biblia ; veiu o 'breviario' ;
Choravam por Lascasas e hão Valverde
Commandando a ladrões—E já se perde
A tremenda licção d'este Calvario !
O oiro nativo, o homem probo e nobre,
Logrado por expertos e bandidos ;
Destruindo America, e europèa e pobre
Repovoando-a, e os Naturaes . . . perdidos.
A patria quer em direcções mais nortes
As fôrças de seus filhos. Ver na America
'Fôrmas, não vida' ; não acção, mas côrtes ?
—Ha na incasia esculptura a linha homerica
De oiro encravado em folhas de granito !
E crem nos '*movimientos*—ventarronas '
Pugnas d'irmãos—do Inca bastardo o espirito :
E è vez que o explorador deslumbra as zonas.
Felizes ainda se Pizarro ou Meiggs
Na gratidão à terra generosa,
A adoptam, antes tendo-a à ruina entregue :
Do amante o amor suavisa a dor à esposa.
Embora ; è o progresso das alturas,
Sem a moral da base ; ha qual desánimo,
Do desequilibrar das fôrças puras
E quando urge à nação crescer magnanimo.
Porém, morre quem perde a liberdade :
E não n'a perdereis vòs, que heis a sciencia
Da educação da Mãe, da luz-verdade
Do eterno altar da patria, a consciencia.
Com oiro tal, que abunda em novas terras,
Erguem-se os sempre-vivos monumentos
A' imagem d'este Sol e d'estas serras,
Resistindo à traição dos elementos.

È o mesmo povo à influéncia dos crepusculos,
 Brando, amoroso, e mais com polv'ra e letras:
 Que redobram valor d'alma e dos musculos.
 —Soa a trindades celestiaes violetas !

Porém, as sentinellas e os conventos,
 O militar e o clerical governos,
 Do civil suspeitosos ; os cruentos
 Jogos publicos—males são internos.
 Careço de Pizarro alli jazendo
 Nas catacumbas humidas, nas trevas,
 D'ellas o filho, alli, todos o vendo
 E sem amor nem odio. A quanto elevas
 Tu, sagrada ambição de gloria, ainda
 Não sendo bôa a fê, mas fê segura,
 Que admire-se ! a atroz acção infinda,
 Muito mais que as bravatas, a bravura !
 Qual nos mares o duende bucanero
 Passa, sem traço nem fazer rumôres,
 Que não veja Colombo ao companheiro
 E as armas dos christãos em taes fervôres !
 Ou fôra incomprehensivel tanto enorme
 Feito, tão duramente practicado,
 A fazer-nos pensar n'um Deus que dorme.
 Somente (e tenho o canto terminado)
 Ser pacífica a víctima e com oiro,
 Pavida ou pasma a estar ante o portento
 D'iberia astucia, do centauro, o estoiro,
 A infamia—Helios ! complica o sentimento,
 E a rasão pende contra.

Orgams resoam,
 Oh, resoavam !— porque sería, quando
 Do heroe as negras cinzas, que s'esboroam,
 Estava eu em silencio contemplando ?
 Quando ao rev'lucionario genio altivo
 As festas centenaes, prepara a França
 Mal liberta, a ' Voltair ' seculo vivo',
 Que ainda agita a rasão e o mundo avança ?
 Toda a Egreja catholica enluctou-se ;
 A cidade-dos-réis dobra à agonia
 Por Pio-Nono, que ora sepultou-se,
 Chefe conservador da *monarchia*
 A mais perfeita : firme no martyrio,

De vivos purgatorio, milagrosa
 A ter vencida a carne pelo lirio,
 Igreja a sanctos, Lazarus-leprosa :
 Ao lado de Lascasas piedoso
 O impio Valverde, e este mais ditoso ;
 De São-Vicente ao lado Dom-Loyola,
 Cercados todos pela mesma aureola—
 Leprosa, para ser resuscitada ;
 Mas a quem o Homem-Deus, que tanto a ama,
 Nunca poudes curar balda, da chamma
 Que respondesse a d'elle em fè vibrada ?
 Vêde aquelle agustino : dentro, o homem
 D'elle está louco em sua sepultura,
 E no fogo d'infernos, que o consomem,
 Põe-se a externar sua alma na esculptura :
 Talha, recorta a pallida madeira
 O leigo, da consciencia à claridade ;
 Artista de primor, quer verdadeira
 Cópia, o busto da íntima divindade :
 E trabalha e corrige e aperfeiçoa,
 Personificação eil-a, do mundo
 Interior à fôrma. Elle acabou-a.
 Foram-se annos. Raiou dia jocundo
 Da liberdade ; e o que era escravizado
 Quiz ao dia a obra ver d'escuridão :
 Foi e viu era a 'Morte' ! Fulminado
 Caiu !—Iria aos cêus vosso Christão ?
 Pigmalião insensato, que è perdido
 Não já do amor mas pelo horror da estátua :
 Oppostas causas, qual melhor vencido
 Julgai-o—Galathea luz ? ou a fátua ?

 Amavel Lima ! Não busqueis no vário
Movimiento o character peruano,
 Do inopinado chefe incendiario ;
 Mas, no marmoreo lar, polido e lhano ;
 Mas, na 'Achirana' do Inca, pela estrada
 Longa e alva através sempre dos Andes,
 Em cujo peito encontrará poisada
 Quem leal a seguir. Segue-a ! e resplandes
 Povo d'indole branda e tão ameno,
 Mais para a educação das bellas-artes
 Ao favor d'este cèu incasio-helleno,

Mais às glórias da paz do que às de Marte
 — Como então não amar os que nasceram
 E crescem d'entre os Andes e o Pacífico ?
 — Da tarde os floripondios rescenderam,
 Todo perfuma o ar, doce, mellífico.
 E o calix para os cèus não alevantam ;
 São os astros pendentos debruçados,
 Dos sonhos feiticeiros, tão sagrados,
 A que a terra os seduz e elles s'incantam ;
 São das virtudes a tristonha imagem,
 Do alvorecer a candida tristeza,
 A branca formosura, o amor da aragem,
 O genio exponte d'esta natureza.
 E à quasi-espirtual luz d'heliantho
 Até ama o cansado ermo operario
 O seu trabalho prolongar d'incanto,
 Mesmo esse que trabalha sem salario . . .
 Ai, co'o salario mysterioso, taças
 De vivandeira magica.

Velludos

Olhos a negrejarem, bellas Graças,
 'Nevados floripondios' magos, mudos,
 Pretos mantos, passando vos bemdizem
 Quão docemente !

Inhalam-se d'enleios

Os limeños aromas, qual ~~se~~ abrissem
 Doce as virgens do Sol no somno os seios :
 Qual lago d'ondas transparente-escuras
 E um cysne, ond'lo navio alvo e plumoso,
 Tal sente-se e ama o coração ditoso
 D'aurea antenoite às alvas sombras puras.

CANTO DÉCIMO-SEGUNDO.

1878.

Formosos mares! terras generosas,
Onde floriu magnífico o Indiano
Ao bello Sol (bastante a edeneas rosas),
Andeos pendores ferteis, ou medáno
Deserto quasi-ignoto! se descobre
O occidente, e qual vê-se a humana história
D'esponete civilisação—quão nobre
Fez-se o diamante do carvão a glória!
È a zona intermédia, d'entre os montes
E o grande oceano—pelagos suspensos,
Que desdobram-se em vagos horizontes
Do sempre além, o além de cêus immensos.
Até o Sol parece lentamente
Subir, deixando os Andes, que alto avultam
Dentro dos cêus, em névoas transparentes
Quaes aos maiores tumulos occultam,
Qual ao Espirito Eterno. Vê-se tudo:
A coroa do Inca, dos volcões a chamma;
E o vapor, que dos mares s'ergue e ao rudo
Gêlo nas Cordilheiras se derrama;
E os cumes indicando os cêus ao homem,
Onde os heroes revivem na firmeza—
Oh, nem remonta (se feliz o tomem)
O pensamento além da Natureza!

Mas . . . em guerreiras hostes, tendo á frente
Cada kuraka o pavilhão que usava
E o d' iris dominando auro-luzente
Marcial, que Huayna entre elles ondeiava,
Qual espumando o Rimac abre os Andes
'Tè as bordas do mar, os vencedores
Exercitos desciam e tão grandes
Que de paz era a guerra, não de horrores:
Poupemos o inimigo, que ha de cedo
Ser a nossa familia, o consolemos
Quando vencido': que este era o segredo
Do romano poder, bem o sabemos.

Era a do Sol conquista, a que s'infloram
Sombrios valles: do Inca era a conquista
Inversa da d' El Rei, a que homens choram
Seus bens, seus lares.

Mais ao longe a vista:

Que acções negras que estão n'este momento
As terras agitando! destruidas
Quantas fôrças là vão, que ao pensamento
E ao probo coração não são queridas!
E o princípio medrou d'improbidade;
Honraram-se ladrões no mundo novo;
Nem houve crer-se mais na liberdade
Se não do vencedor. E ao Norte, um povo
È livre por um chefe escravocrata;
È ao Sul, por libertador famoso
Sonhado (?) o despotismo. E a fôrma ingrata
Continuou, que è do humano-ambicioso.

Qual zephyro gentil de última tarde,
Tal ia ao sul o Guesa navegando:
“ Vereis de sangue a odiosa tempestade
Ao longo d' estas costas s'inflammando
“ Com a rasão dos cegos meteoros—
Nuvens doiradas! sonhos incantados
Da terra aos cèus voando puros, louros,
Quão diversos de vòs! quão malfadados!”

Não subsiste Colombia gloriosa
Patria do Libertador, conselho
Divino, da aurea paz esperançosa,
Equilibrio d' Estados— oh, quão bello
Adeja o ideal na terra americana!
Respiram-n'os estes montes, estes mares,
Qual na andina cadeira estando Huayna
E onde o Guesa assentara-se aos lares.
—Mais navega-se ao mar, e a Cordilheira
Mais prolonga-se e eleva: homereo canto
Monotono, eternal! nem è a terra
Mais; porém, o terror umbroso e sancto;
Nem o sol è mais sol; mas, indistincta
Chamma solar; o circ'lo desaparece
E è fusão luminosa ora a infinita
Tarde; o oceano qual incendiado vê-se.

Já do *steamer* à proa aureas s'enrolam
 Ardentias ; já d'entre vêrga e mastros
 Os diamantes azues dos cêus tremolam—
 Cêus ! do sul-hemispherio os bellos astros !
 E d'entre o incendio líquido, qual ramas
 D'alva campina, e aos ares scintillados
 Vê-se, do firmamento aos panoramas,
 Negra a linha dos Andes recortados.
 —D'aquelle trôço de montanhas de oiro
 Nos cêus revôltas, os penhascos voam,
 Somem-se os rios, rasga o abysmo agoiro
 E estupendo fragor echos reboam.
 E a novo sol, que as ondas faz contente,
 Já contemplam-se em luz os lindos ares,
 Do cataclysmo Arica renascente
 E Arequipa mirando-se nos mares.

Da Bolivia nos portos vem parando
 O anglo vapor, que ao mundo fraternisa,
 Alvas barras de prata carregando
 E da vigonia a lan preciosa e lisa.
 N'este paiz de acções cavalheirosas
 Creu-se, ao Libertador murchar, suspeito,
 A coroa—ai de vòs, almas gloriosas,
 Que em tempo o mundo não deixais !—eis feito.

“ Eis Talitha a amada filha,
 Doce e pura companheira,
 Sò reliquia brazileira,
 Consagrada à minha mãe :
 Amparada a alma, tranquilla
 Às tuas azas d'innocencia,
 Eu vivo a forte existencia,
 Eu ando à luz da manhan.

“ Eu percorro o mar Pacífico,
 Eu co' os Andes me alevanto,
 E das Pleiades ao incanto,
 Da amplidão de terra e cêus
 O caminho ando beatífico
 Por onde nunca se cansa
 Nem a porto não alcança,
 Porque sempre está-se em Deus.

“ De *Vale* ao lado, a liberta
 Serva e flor que me acompanha
 N'esta infinita campanha
 D'onde vivo ninguem sae,
 Da aya sua meiga e alerta
 Sempre ao lado ande a menina
 Que no mundo peregrina
 Pela gloria de seu pae.

“ Muita licção aprendeste
 Tu, do sepulchro dos Incas ;
 Se è dada a hora em que brincas,
 Aprende nova licção,
 Do bello mappa celeste,
 Da indomita voz do oceano,
 Do horizonte como ao arcano
 Grande s'ergue o coração !

“ Adora as meigas Repúblicas
 Onde em toda parte ès filha,
 Dos seus prantos compartilha
 E da sua gloria tambem :
 São as jovens patrias pudicas
 Onde è doce, à liberdade,
 Ter asylo e ter saudade
 Dos que dos livres descrem.

“ A voz escuta do oceano,
 Vê dos cumes a grandeza,
 Sente dos cèus a pureza
 E de toda a terra a dor :
 Ha n'este ar americano
 Um qual destino futuro
 Glorioso, eterno, seguro
 De divindade e de amor.”

E d'entre o mar e as serras d'aureas òras,
 Mysterosos desertos de Atakama
 Hão da fôrça plutonica e d'auroras,
 Que elevam, malassombram, ou s'inflamam :
 Onde à noite meteoros relampejam,
 Fulge electricidade e qual s'escuta
 Subterraneo lavor, a que trovejam
 Cosmogonios bulcões. Tudo ahi sepulta—
 Fascinação nocturna ! fica preso

O viajor a que aos pès abre-se abysmo
 E aos olhos ha cèu-luz todo amplo e terso :
 Pavoroso ideal !—deliro ? scismo ?
 O resfol'gar profundo do rochedo ;
 Longo gemido as rochas dão magneticas ;
 Suam, qual de cansaço do estar quêdo
 Ao pês universal ; rugem propheticas ;
 Laceram-se ; e nos atomos brilhantes
 Veem refulgir os astros. Solitario
 Ahi assenta-se mudo o sabio, adeante
 Da natureza, e candido e lendario
 E comprehendendo-lhe a alma esse thesoiro
 Geologico, de amor que tem a terra,
 Não porque seja de rubís e de oiro,
 Mas pelo que do eterno e occulto encerra.
 E Lhulhailhaco empina-se, rutilam
 Maiores as estrellas, se derrama
 Vasto salar a Hurákan e se anilam,
 Electrico o fulgor, cèus de Atakama.

Por Deus, que eis uma terra bem formosa !
 Do oceano ao collo, alevantada em montes,
 Resplendente, o mar da côr da rosa,
 Lavandeos cèus, suspensos horizontes.
 —E quem d'Eden não sonha em Valparaiso
 Ouvindo o doce chileno riso,
 Mesmo não tendo-o ao coração profundo,
 Unico altar, porque o não ha no mundo ?
 Pois, vinde ao porto do oceano amado,
 O' vòs, que amardes o social sorriso
 N'um lindo povo a sciencias exaltado,
 Porque o Eden tereis em Valparaiso !
 Mas, riam-se os que o podem ; já das aguas
 Mirara-se elle em todos os luzeiros :
 E o Guesa a tanto rir pre-sente mágoas,
 Dizendo : “ Sejam estes verdadeiros,
 E eu venha os dias reviver dos astros ! ”
 —A terra treme ao temporal, que estronda
 Desincantando os portos, que aos desastros
 Vai mugibundo tormentosa ronda—
Dies iræ ! o oceano louco, louco
 Embalçando as naus nos duros braços,
 Entrechoca-as, remuge, hesita um pouco

E roja-as naufragando — amplos fracassos
 A' praia—orchestra-horror, que exalta e aterra,
 Das sombras e das aguas ! montes, mundos
 Undoso-ennovelados contra a serra,
 'Scurecidos nevoeiros chaos e surdos
 Terreos ares—

Ao lar, silenciosa

Vê-se Cornelia d'entre os filhos loiros,
 Na doce gloria de sagrada esposa
 Na viuvez, educando seus thesoiros,
 Austera, celestial : alli, bemvindo
 Do velho pae que a ama, aprende o Guesa
 Tanto segredo limpido-luzindo
 Que em vivas rochas guarda a natureza.
 Vêm-se os dias serenos, crystallinos
 Que tão formosos d'amplidão s'exhalam ;
 No firmamento os pincaros divinos ;
 E aureas frotas no mar, que além resvalam ;
 No horizonte o colosso do Aconcagua ;
 Nos andeos cumes o crystal dos gelos ;
 E de Valparaiso em luz sobre a agua
 A qual miragem, cèus bonança e bellos.

E amou o Guesa ao povo o mais ditoso
 Das leis republicanas. Ia ao templo
 Ouvir a voz de Salvador-Donoso,
 Gloria do pulpito : elle amava o exemplo
 Da religião catholica n'um justo,
 Estoico o amor, serena a divindade
 Do Homem-Christo ; porque, ao d'elle augusto
 O peito dos mortaes s'enche, em verdade,
 De novo exfôrço—Deus ! e quem não ama
 Ao que dentro nos abre esta harmonia
 De tão divina e doce e eterna chamma,
 Que es tu ao coração ? E elle dizia :
 Abençoados povos, que à sciencia
 Ateam sacra luz dos seus altares,
 Qual scentelha a se ver, da Intelligencia—

Eis de septembro as festas populares :
 —Folgai ! porque sois bons e heis liberdade ;
 E porque venerais da patria aquellas
 Chagas nos muros, pela deslealdade

De orgulhosa nação feridas . . . bellas !
 Crescido ao sol do Arauco bellicoso,
 O Chileno o character tem da fôrça
 Da paz, andina ; ou d'este procelloso
 Mar, que o firma, e parece que o destroça.
 Indio fôra elle unico, o Araucano,
 Não vencido da Europa ; e mas, pedia
 Treguas a tal rei d'arco, o soberano
 De Castela, que a ballas combatia.
 Eis vencedor Caupolican trazendo
 Ao chefe hispano prisioneiro à sorte :
 Riso os labios lhe espuma, a olhar revendo
 Quem trouxe, à patria sua, dor e morte :
 E lampejam-lhe láminas luzentes
 Dos olhos loucos da vingança e cegos
 Do muito verem deuses seus pendentés
 Da destruição. . . ' Que o tenham vós, o'meigos,
 ' Tão bemfadado—rijo ! as pernas prendam !
 ' Rijo ! arrochem-lhe os braços, qual nos faz !
 ' Procurem oiro, muito ! fogo accendam :
 ' Derretam oiro : que o Indio se compraz
 ' Em prodigalisal-o generoso
 ' E, sangue rubro de guanaco e ardente,
 ' Encha do branco o estomago sequioso :
 ' Que oiro farte a quem sêde de oiro ha . . . tem-te !
 ' Eia a mãos ! bem seguro da guedelha
 ' (Não ser elle 'orelhão' . . .) rijos ! agora
 ' Cabeça à trâs e escancarar a guela . . .
 ' Botem ! '—Ô ! Ô !—Ao morto se apavora,
 De puma o olhar e d'onde fuge a chamma
 Qual relampago. ' Em bem ! finda a carnagem
 ' Co' a morte farta : e de Bio-Bio à margem
 ' Para dormir se deita e se recama.'

E das batalhas escrevia Ercilla
 Estrophes immortaes ; da patria ao ensino
 Declamando-as, inspira-se e scintilla
 Esp'rança d'ella, o candido menino.

Oh, eu vos amo a paz e a liberdade
 (Unicos dons que um sabio perder teme),
 Agricola o progresso e a sociedade
 A erguer palacios n'este chão que treme :

E as salas que os damascos alcatifam,
 E a tão limpa cidade, o valle e os serros,
 Onde co' o riso as fôrças harmonisam
 E prolongar quizeram-se os desterros.
 Povo gentil! por quem luctou Cockrane;
 Onde a joven nobreza são bombeiros,
 São hydrographos—ai, que à acção immane
 Dos incendios, s'esquecem dos brazeiros!
 E o lar acceso è o coração candente
 Do qual ao em tôrno achega-se a familia
 Nos frios dias de nevoeiro humente
 (E o 'confessor' não 'rompe-a') e está tranquilla.
 E aconteceu que enregelara o Guesa
 Em Valparaiso, sem ter fogo em casa:
 Para um filho do Sol quanta tristeza
 Nos humidos salões sem lar nem braza!
 Ora, o piano que vibre a chorda-setta
 Ao coração vertendo sangue e que ama,
 Longe do trópico e onde a terra o inquieta—
 Vale, sò ha calor dentro da cama!
 Ou aos *tondondorés*, à *niña* o *futre*
 A' *zamacueca* a desfazer *guaraguas*
 Com *hartas guaras* agilmente e rude,
 Mas não grosseiro a dar corar nem mágoas:
 Que è do character do paiz divino
 A cortezia, amena, sem baixeza;
 Ama-se o doce riso chileno
 E o margarito *no*.

Portanto, o Guesa,
 Enquanto os vagabundos açoitados
 Varrem n'altas manhans ruas e praças
 Dando satisfação aos malviolados
 Termos do municipio e havendo graças,—
 A' natureza sobe dos volcões;
 Deixando os portos de Saavedra e Almagro,
 A estrada do Inca, e n'esse amor-conflagro
 Dos peregrinos, segue. Os aldeiões
 O ponche multicolor, acorrem, lidam,
 Candidos a off'recer da terra os fructos,
 A incasia chicha, que a beber convidam,
 Pictorescos, chapêus tirando hirsutos:
 'Sin ofender, señor, a su grandeza,
 Quiere, usted, caballero, nuestra chicha?'

“ Sublimes ‘ rotos,’ meu olhar se fixa
N’aquelles cumes—bebo à Natureza!”

Ditosas terras, campos cultivados,
Cobertos de rebanho e loiro trigo ;
E do vinhedo os odorantes quadros
Dos álamos flexiveis ao abrigo ;
A chilena georgica ; o incanto
Da gradação dos climas—da verdura
Dos valles, d’onde o chôro ouve-se e o canto,
Atè os cumes de aridez e agrura ;
Accesos rubro-ardendo nas encostas
Ou carvão negro, ou alva cinza os cardos,
Aridos ventos—lembram as remotas,
As existencias mysticas dos bardos ;
Puras regiões das meigas sensitivas
Languidas-peregrinas florejantes ;
E as torrentes de sôltas pedras vivas
Nos fundos precipicios delirantes ;
Nos valles a colheita, o estio, as flôres,
As lindas ondas, que fugindo saltam,
Tendo dos gelos, d’onde veem, as côres ;
E nos distantes montes, que s’exaltam,
As nuvens, a estação do inverno ; um mundo
De abysmos em que vagam pensamentos
Que no horizonte ondulam vagabundos
Qual nos desertos de Atakama os ventos !

Oh, a aridez terrivel dos rochedos
Elevados dos ares à pureza
E à transparencia ideal dos climas ledos
Alma d’Hercules ! A esta natureza
Abrem-se tempestuosas penedias,
Vanzeiam, magem, qual revoltos mares,
Onde escutam-se grandes agonias
E d’onde azas desdobram-se estellares.
Kúntur, emquanto eu vou subindo a serra,
A’s nuvens sobe ; subirei com elle
A’s regiões de gloria : a mim desterra
Mesma causa, talvez, que a elle propelle.
Subamos mais—oh, que tranquillidade
Na Cordilheira ! habito aquelle mundo,
Lá ando, sinto-me à proximidade

De Deus na azul soidão do céu profundo !
 Eis o próspero throno e sempre eterno,
 Que ha tributos do vento e do oceano,
 Ao gêlo, além destribuidor do inverno,
 Formando solidões fôra do plaino.
 Nuvens sobem os porphydos castellos
 Com o andar vaporoso, dos nevoeiros
 Na ascensão dos silencios e tão bellos
 Que viventes dirieis verdadeiros.
 E sobem, amontoando a andina vaga,
 Dos nevados parando à primazia—
 Muro ao assombro d'outra ignota plaga
 D'onde são formosissimos os dias.

Subamos mais—mais alto, se alevanta
 O espirito immortal aos horizontes
 Quando o occidente as rosas abrilhanta
 Dos vastos gelos—infinitos montes !
 E a procellosa encosta se reveste
 Dos saudosos rosaes que à tarde incendem :
 Cèus! os Andes qual nossa alma celeste,
 Mais cáia o sol, mais erguem-se e resplendem !
 Solitaria è a gloria em fronte adusta,
 Cans d'Humboldt ; è bella a luz etherea,
 A alma brandida das soidões augustas,
 Qual retinnindo no crystal da esphera
 Sentimentos. E aquella neve existe
 Tanto nas solidões da altura andina
 Como da altura humana : tu subiste ?
 Ou morres, ou respiras luz divina !

Ao contacto, porém, fatal humano,
 Oh, até os Andes diminuem, Deus !
 Longe . . . assombra phantasmas de um arcano ;
 Perto . . . d'aqui dominam-se outros cèus.
 Que o homem que subiu, participa
 Da natureza calma das montanhas,
 Encorpora-se n'ellas, magnífica ;
 Desapparecem do exterior extranhas
 Diferenças, dos que ora se confundem,
 N'um sò respiram ; d'antes, se mediam.
 —Cèus dos Andes ! que em nuvens não se mudem
 Tantas glorias de vòs, que me allumiam !

A terra palpitou—*Vale*, se ouviste,
Resguarda ao anjo nosso. Dizem, que erra
D'entre o gêlo ramoso, e ouve-se triste,
Do crepusc'lo o alaúde sobre a serra.

Subamos mais—‘ Senhor, não ha mais cumes ;
D'aqui, somente Kúntur se alevanta
Nuvens a dentro e voa ’—Além das nuvens !
Là onde o espirito immortal s'incanta !

E os cavallo assopram, de cansaço
Ou presentindo terremoto, ou roucos
Do ar rarifeito ; e voam nos espaços
Mal dominados dos cocheiros loucos.

Clima celestial do firmamento !
Berços meus—è minha alma a natureza !
Eu dos rochedos tenho o sentimento,
Hei d'elles a virtude, hei a pureza
Dos viventes rochedos ! Na existencia
Calma do marmor, que aridez sagrada !
Na vastidão das pedras ! que eloquencia
N'esta sombria paz que ouve calada !
—Feris ? e d'estes seios de porphyro
Reluz o ardente sangue de oiro, a vida
Que arrancais escutando-lhe o suspiro—
Nem coração nenhum a tem mais limpida

Os sublimes rochedos—sobre os Andes
Pre-sentes o infinito isolamento ;
Sententes á Alma, e à elevação t'espandes
Na eternidade, d'onde o pensamento.
São, dos volcões a rubida cratera,
Coroas do Inca, e a rugidora chamma
Bramidos de Moysès; e a Cordilheira,
Em si ao homem confundindo, o ama.
E o obdurado então, candidamente
O coração adamantino e forte
Em pureza vibrado, interno sente
A' frescura dos cèus, longe da morte,
Nos vivos mundos da alta penedia
De silenciosas fôrmas soberanas,
A's naturaes sciencias, à harmonia,
Ao quasi-olvido das paixões humanas.

As fragancias respiram-se ignoradas,
 Já proximos a Deus nas transparentes,
 Nas azues solidões, nas incantadas
 Já-celestiaes fraguras, reluzentes,
 Que os rubis interiores illuminam,
 Astros da interior terrena treva,
 Que à superficie as loisas argentinam
 Reflexando seraphicas manhans :
 E seja ou terremoto ou tempestade
 Que a esfera abala e os pincaros subleva,
 Estão sempre da calma à divindade
 As silenciosas, as marmóreas mães.

Oh, prostrações eternas e sombrias !
 Dormentes magestades, quanto, quanto,
 Passando do crepusc'lo o alaude,
 S'ergue, ò cumes, de vòs a solidão !
 (O alaude do exército dos Andes
 Que a Sau-Martin seguia, do Gahucho
 E dos Patriotas e os da patria Infantes,
 A O'-Higgins, a Soler, por Chacabuco)
 D'alva aclarando as sanctas alegrias,
 Da Laguna-de-Pungo a beatitude—
 De vòs, rochedos, guardarei o incanto
 E a pureza de vosso coração !
 —A nostalgia, *Vale*, do deserto,
 Que aos forasteiros punge eternamente
 Procurando uma patria : os cèus, tão perto
 E d'elles, da formosa patria ausentes.
 A nostalgia do Indio, dolorosa,
 De quando aos magoados sons dos hymnos
 O sol já pôsto, qual desfolha a rosa,
 Umbraram-se os crepusculos divinos.
 E na antenoite verdemar-helliantho
 Ouvem-se últimas notas de saudade,
 Da Via-lactea à doce claridade
 Qual bella estrada de Tupak-Yupánki.
 Quizera eu aqui viver : hei vida
 A' pureza dos Andes elevados,
 A' voz do oceano sul, e à tão querida
 Voz de carinho, que ha, dos tão amados
 Corações, as delicias do estrangeiro,
 Oh, minha nova patria ! E fugitivos

Para a meditação do Guesa, esquivos
Os dias restam-me; ao silencio os quero.

“Cidade de Valdivia, alta e condigna—
A’s Cinzas na quaresma a Santiaguina
Involta em bello manto que negreja,
Saudaveis orações, è flor de egreja
Alva, radiante, senhoril, formosa;
Ou sangue araucó indiana flor.
E’ nobre a capital, e nobre ahi goza
De liberdade e paz o homem-senhor.
Entre o povo pacífico, transvago—
D’ O’Higgins, San-Martin, Salas, Carrera,
Freire—pela Alameda de Santiago
Inscrições lendo dos heroes da guerra,
Andava o Guesa. E às selvas sempre verdes
Em longas alas quádruplas, correntes
Crystallinas ao longo; e às sempre neves
Puras cumiadas sobre ante presentes
Dos andeanos bastiões que fazem muro;
E ao sol brilhante; e à leda juventude,
Que surge da Republica à virtude—
Elle exultava: “Terra do futuro!
“Gentil potenciãzita e tão sincera
De patriotismo e nacionalidade,
Amiga leal na paz, leal na guerra,
Na acção de morte e, mais, de humanidade,
“Quão bella sois! Aquelle aureo estandarte
Que bronzeo-forte braço desenrola,
Foi o da Independencia: eram de Marte
Então os filhos; hoje o são da Eschola.
“Na imprensa as luctas do direito, as fronte
Excelsas de Lastarria e de Mackenna;
Na natureza os andeos horizontes
De um céu violeta à tarde—vem amena,
“Portanto, a fôrça, que è a soberana,
E qual convem ao que s’immortalisa—
A mais limpa nação americana,
Que não ha negro e ao Indio civilisa.
“E vê-se, então, co’a fê, moral sciencia,
Como até monachal a sociedade
Tem activo progresso—que a descrença,
Tão sò, corrompe e inverte a liberdade.”

Subindo os Andes, entre os verdes seios
 De monte a monte lucidos formados
 E qual de vaga à vaga, estão ao meio
 Das fontes e das flores os povoados.
 E offegante acompanha o cão amigo,
 Que huivando segue a convidar ao pouso
 Das divinas regiões, sagrado e antigo
 Do lar chileno, puro, gasalhoso.

Quão doce, remontando a Cordilheira,
 Andinos climas, descansar à sancta,
 A' formosa harmonia hospitaleira
 De familia christã, que ama-se e incanta!
 E lá, na habitação do firmamento
 Os peregrinos, dias descansaram,
 E à gratidão por agradecimento
 Ao adeus os umbraes abençoaram.
 Doce hospedagem, doce e incantadora
 Dos filhos Del Solar! Qual se o destino
 (Talvez a mão occulta protectora)
 Quizera-o bem, ao hóspede divino
 Honrado pelos nobres descendentes
 Da chilena poetisa, a consagrada
 Das odes de moral e amor ardentes,
 Da patria a glória e d'estes cèus amada!
 —D'ella recebe o premio, tu, do quanto
 A 'Flor-d'America' hemos nòs querido,
 O premio da que a ti convida ao pranto
 Saudoso d'alma—d'ella a amor havido,
 Dos cèus dos Andes, de ha vinte annos sonhos!
 —E às bellas terras por onde ora andamos,
 Bençams! e a vòs que recebeis risonhos
 O hóspede errante!

Adeus!

Filha, partamos:

Resplende ao amanhecer o mar Pacífico;
 D'iris o arco s'inflora glorioso,
 Pavilhões do Inca; ao Sol pulsa magnífico
 Do vivo mar o peito, glauco, undoso:
 Dos cèus os corações se resentiram
 (Oh, partir sempre e sem chegar mais nunca!)
 Triste n'esse destrôço ao Guesa ouviram
 D'alma, que os lares deixa e hi não s'educa.

“Aos que vão viajar’ foi dicta a prece—
 Com que saudades todos a escutamos!
 Se o caminho è Jesus, filha, por esse
 Nós à ‘Estrella-dos-Mares’ navegamos.
 —Que cèus! que lindo dia de partida!
 Em quaes crer, Deus, nefastos ou do riso?
 Vim eu na esp’rança e não n’a sinto na ida:
 Recomeçou a morte do juiso!
 Oh, a violencia d’indisivel mágoa
 Com que deixas a terra que mais amas!
 Ha noite n’alma e aos cumes do Aconcagua
 S’emplumam branco-azues do gèlo as chammas!
 “Dos serros sigo a linha do horizonte;
 Aos exercitos meus passo revista—
 Eterno adeus! e a coroa d’esta fronte
 Deponho ás plantas suas, porque exista!”
 Adeus! adeus!—Que, ouvindo, não s’escutem
 Segredos do archipelago, escutando
 As vagas que o trovão longe percutem
 De Chiloè nas rochas rebentando!
 Resoa, alto o clamor, extranhamente,
 Vibratorio o luzir, toda a chordagem:
 E a lacerante orchestra, a que se sente
 Sombrio o peito, horrífico e selvagem,
 Voa através das sombras! se diria
 Navegação phantastica, sonora,
 D’espíritos dos sons, n’essa harmonia
 Em que desce o barometro hora à hora.
 Profundo o braço da helice vibrado
 A’ corrente d’ Humboldt, tumultuoso
 Empina-se o vapor, que vai forçado
 Da sciencia ao poder maravilhoso:
 E as vagas, negra a luz phosphorescente,
 Rasga-as contrárias, seu caminho abrindo;
 Tal o homem ruge (o grande *delinquente*!)
 Rompendo *humanas* vagas e seguindo.
 Nas regiões dos naufragios—se apresentam
 As aves e acompanham dando gritos,
 Famintas poisam na onda, abrem, aquectam
 Longas azas, ao raio os olhos fitos
 De um sol traidor: das nuvens à bancada
 O arco através traçando luminoso

Elle preside ao horizonte nosso,
 A' gloria nossa, ou nossa mascarada.
 Nosso horizonte . . . cèus, porque nossa alma
 Enche todo este espaço—quando os ventos
 Gemem, eu sinto-os pela minha calma
 Atravessar levando os pensamentos.
 Sobre estes *streams* magneticos velozes,
 Sabem-n'ó os navegantes, que aos dos mares
 Na mesma direcção outros atrozes,
 Das tempestades, voam pelos ares.

Voa, azas longas, *diomedea-exulans*,
 Do 'velho marinheiro' em tórno aos mastros,
 Coleridge! o de agoiro livido álbattross
 Que augmenta aos ermos d'estas solidões!
 Dos polares crepusculos nocturnos
 D'Horn, ao sabor dos vendavaes revoa:
 Telegrapha outro *steamer*, nova bôa,
 Que bramiam os Estreitos aos tufões.

Porque a flor abre apòs a tempestade,
 Quando não sossobramos: e na esp'rança,
 Derramar da ave o sangue ninguem hade;
 Dos astros através desce a bonança.

Ilha ha oeste, onde Robinson Crosoe
 (Mesmo vaga a ilha e anuviada esphera,
 Que a sò lembrança o desespêro gera)
 A's sombras d'este plumbeo mar se achou:
 Das vagas recordava elle as loucuras
 Entrando à rè, à proa, a esti, a bombordo,
 Ao portalò, por todas aberturas
 Quando, já todo o mar desfeito e doudo,
 Das guardas desalojam, despedaçam
 Aos que salvam-se e abrigam, que não luctam,
 Mas vão, mas veem co'as ondas que os enlaçam
 Horriveis, implacaveis, e os sepultam!
 —Ainda as vagas là estão e brame o vento
 Frio d'Horn e qual fôra n'esse dia:
 Mas, de quanto afundara no elemento,
 Tão sò Silkirk o triste alli vivia.

Na alma, a tristeza dos queimados campos;
 Mudo, e entre sons; não cèus, e vendo-os amplos;
 Bem onde ao mar o sol rodeia raso,
 Elle vivia alli dentro do occaso.

Aos mais remotos circ'los do horizonte
 Atè deixou de illuminar a fronte ;
 Só, ao meio do oceano e à liberdade—
 Contam dos ermos gloria e divindade.
 Luminoso negrume, eram degredos
 Na alma, onde as trevas a erosão das ondas
 Tinham ; tinham os cèus vivos rochedos ;
 E tu, o' tempestade, que ora estrondas,
 Nem tinhas mais escurecer essa ilha—
 Quem sabe . . . do descanso.

“ Tal jogados

A' noite dos Estreitos vamos, filha ;
 Amo o socêgo teu, dos destinados
 “ Que crem, que hão de chegar, e que em presença
 D'espectac'lo que pinta o fim do mundo,
 Da natureza ao horror fôrmas tua crença,
 Que eleva aos cèus um coração jocundo.
 “ Ahi, conchega-te ahi, filha sagrada,
 Calor já sò no peito meu existe :
 Sê corajosa, embora descorada
 Pela tormenta—o mundo as ha mais tristes ! ”

Em grandioso trovoar desmaia a treva.
 Eis os vastos penhascos levantados
 Qual à loucura que um delirio eleva,
 Sentimentos oppostos-magoados :
 E o coração que viu-se endurecendo
 Ante o horror da tormenta, agora estaca
 Ante o da calma—ante ambos quasi tendo
 O mesmo abalo, ao que conturba, ou aplaca.
 Vêde-o parado, mudo, indifferente,
 Emquanto novo curso as fôrças tomam
 A's idèas eternas preexistentes,
 Que à vibração dos cerebros assomam :
 São as viventes, são a propria essencia
 Da Divindade ; vida animadora,
 Reflectem-se através da intelligencia
 Negras, se trevas o homem ; luz, se aurora.

Aqui finda o planeta ; o eixo da terra
 Ringir s'escuta no gelado pòlo—
 Deus ! que pavor que a fria zona encerra
 E o podre gèlo ao macerado solo !

Pavor da sombra e os surdos negros ventos —
 Que vale a gloria que o futuro crea?
 Tantos perigos, tantos pensamentos
 Onde a terra naufraga e a Cordilheira
 Rolando ao mar em confusão destroços—
 Naufragio universal!

Pois, se beijando
 Foi a um grupo encontrar, noivos esposos,
 Oh, Carolina e Henrique, mesmo quando
 O mundo se acabava, tão contentes!
 Vantagem que ha dos cèus . . . *Vale*, os perigos
 Passam . . . pois, quando odeiam cèus às gentes,
 Na terra como ser tão bons amigos?
 Ama-os o Guesa n'esse d'existencia
 Riso feliz, de amor e juventude,
 Que, contra o inferno, oppõe a resistencia
 Divina do prazer em que ha virtude.
 Ao silencio, entre a noite e os gelos, surco
 Da onda as marmoreas solidões velando;
 Vai à sem-somno noite de sepulchro,
 Lento o espectro da nau atravessando.
 E qual do homem eterno as dôres grandes
 Rugam a frente quando ao peito dardam,
 Tal n'este extremo sul, fôrmas os Andes
 D'interiores tempestades guardam.

Là, da Desolação a ilha, parece
 Um arcabouço náufrago—espelhada
 Em ondas flavo-azul, como perder-se?
 —Se è de luz o contraste, a esta jornada
 Favorecem os cèus. Bem hajam elles!
 Não è de balde que deixei de ha muito,
 Amando-os, toda, toda a terra a aquelles
 Por quem gemi: se o pranto eu tenho enxuto,
 Devo às ondas, devo-o a estes puros lumes
 Que unem, qual na amizade, oceano a oceano;
 Devo aos rochedos, devo-o aos altos cumes
 Do firmamento.—

O vulto soberano
 De Magalhães! contempla a sua estrada
 Undosa aberta por visões celestes!
 Qual pela indústria, além outra cortada,
 De um prestigio ao condão, gloria de Lesseps.

Tumulo—tumulo—o pallor sagrado
 Dos ermos—succedendo e transformando
 Co'a mutação phantastica dos quadros
 Nocturnos—e a nau, lenta, atravessando ;
 Tumulos—

Ora, em luz se transfigura
 Branco horizonte à um sol nascente-poente,
 D'occasos e manhans tendo a candura,
 Em cèus de lindo verde transparente ;
 Alvo mundo, transluz, em fulgorosas
 Nuvens, pura esmeralda. E o breve passo
 Faz o sol rente aos gelos, que alvas lousas
 Acastellam à vastidão do espaço.
 Vê-se a Terra-do-Fogo, reluzente
 Qual outro opposto incendio, branca chamma,
 Fumegando e movendo-se apparente,
 D'onde, talvez, lhe o nome se proclama.
 E eis o aborigene, eis o sempre caro
 Da natureza, o oriundo Americano :
 Sadio, altivo o Patagão bizarro,
 D'este lado ; d'este outro o Foguiano,
 E qual mesmo do fogo surto e terreo,
 Que gesticula e grita e s'está rindo :
 Darwin ! no seio-omnipotente ethereo
 O ser vivo animando-se, existindo !

Oh, dos gelos eternos a brancura !
 Quão divino o sentir-se a eternidade
 N'aquillo que morrer pode e mas dura
 Reflectindo luz, dando claridade !
 São os suspensos areiaes dulcissimos,
 Os aterros-alvôres à luz branca,
 Brancura feita montes candidissimos
 E o sentimento e as gelidas barrancas !
 São as violaceas nuvens ; são a prata
 Rutilante, os d'esta onda longos cinctos
 E cujo espelho líquido retracta
 Dos rochedos os angulos, distinctos,
 Negros, velludos.

E a magnificencia
 Do sol, n'um tempo oriente e sol se pondo,
 Finda, co'o traço de resplendecencia
 Do alvo globo de luz e sem o estrondo

Do relampago. Eterno de grandeza
 Foi o quadro hibernal do dia de horas :
 E ao crepusc'lo, à cinerea natureza,
 Turbado ainda da visão d'auroras,
 O homem desperta : e sempre caminhando
 Qual pelo umbror de uma alma condemnada.
 Dos cêus, do mundo.

Claro reflexando

O gêlo d' alvas-trémulas cumiadas,
 Austraes estrellas teem do taciturno
 D'estas polares noites, obscurantes
 Telluricas, pallor nocturno-diurno
 Que vão atravessando os navegantes
 De vigília à vigília—e qual aportam
 (Tanta è a illusão) ora a estaleiros,
 Hartos fjords, ora às rochas rodeiando,
 Ou fugindo de baixo dos geleiros—
 N'este silencio, nas soidões remotas
 Das quasi-eternas noites dos Estreitos,
 As vibrações s'escutam quasi-ignotas
 De um piano incantado em mil affectos
 Da patria melodia : a este ar calado
 Das regiões magalhanicas umbrosas,
 O' Carlos-Gomes, como interpretado
 Es tu da esposa-noiva, a tão ditosa !
 E aos sons de amor, e aos sons de sentimentos
 Jardins s'infloram, abrem firmamentos
 De mais benignos cêus e à profundeza
 D'estes, que estão echoando ao coração :
 E os affectos, que estão na natureza,
 Sentem-se ahi—dos lacios doces numes ;
 Dos sentidos, violetas e ciumes ;
 Da hyacinthina luz e da Paixão.
 E qual parece ao norte, os cêus amando
 Aos reflexos das neves luminosas
 Nas profundas soidões, tal tão saudosas
 As notas na alma ficam resoando.

Tudo que vive, repoisando, sonha—
 Está sonhando a natureza ! a imagem
 Dos montes no ar balança-se risonha,
 Ideal da platonica miragem
 D'Atlantis !

Fumegando a onda nevoeiros,
 Que são do oceano os vivos gloriosos,
 Pavilhões auriverdes brasileiros,
 Entre um cerrado d'iris luminosos
 Rompe o *steamer* gentil. As nuvens alvas
 Perdem as leves fôrmas transparentes,
 Tendo as do arboreo gêlo das escalvas,
 Na patagonea costa e estão pendentas
 Sobre as vagas que elevam-se do Atlantico.
 —Porém, as aves que seguindo vieram,
 N'esse acompanhamento aereo-romantico
 Do esteiro undoso, desapareceram.
 Assim desaparecem da existencia
 Os sonhos, que conduzem ao futuro :
 Desperta-se ; e ante esta arida apparencia
 Nossa alma . . . —foi-lhe a vida, ao grande obscuro
 Dos agitados ares sem socêgo :
 Oh, são a esp'rança os dias turbulentos
 Do desespero, o homem bravo e cego,
 Não a posse d'egypcios monumentos !

 E ' das marès no berço ' austral arfando
 Em tangagem cadente a nau tão bella
 Nas argentinas aguas, navegando
 A' luz da oriente-sul melhor estrella,
 A' tarde no convès os passageiros
 Formam parelhas (pela gloria morrem !)
 Zunindo os ventos frigidios poncteiros,
 Jogando a nau, s'equilibrando correm !

 N'este vasto e magnífico estuario
 As sul e norte vagas oceanicas,
 Mareiras brisas e o tufão pampario
 Harmonias do mar guardam mechanicas.

. . . .

CANTO-EPILOGO.

1880-1884.

Ora, de tanto amar e adeus saudoso
Achou-se inferno o coração do Guesa :
Então, que não morresse, Inti, que o preza,
Lhe envia Chaska-albor. Do céu formoso
Já descendo a scentelha genio d' Hahnemann,
Olhos vibrados de Minerva-Athenas
Fixa sobre o orgam das doridas penas
E sara-o—mysterioso talisman !
Põe esp'rança onde viu estar vertigem ;
Que o olhar d'esmeraldas e serpentes
A' menina-doctor, siderea e virgem,
Fôrças à sciencia augmenta surprehendentes.
E sorrindo Inti. . . . oh, Inti amava ao Guesa !
Além do anjo da guarda seu, que vela
Sempre co' a luz ao lado d'elle accessa,
Mandou mais, enfermeira, quanto bella
Filha das regiões do oiro e mesmos aureos
Negros fulgores que eram de olhos taureos
D' homerea deusa ! Evita elle a divina,
Pela causa da acção da medecina.

“ Nas solidões do Caucaso os de Theos
Ministros as cadeias repregando
A humano deus, os despertados genios
Dos rochedos profundos, no ar voando,
“ Peregrinos vieram ver o triste
Abandonado à dor. Assim vieste
Ao meu appêlo, que de longe ouviste,
Doce crença ideal, genio celeste !
“ Adorou-te minha alma agradecida
Presentindo—qual juncta aqui te vejo
Agora a mim, tão candida e querida
Em longo, eterno, longo-eterno beijo—
“ Oh, eu recolho as lagrymas candentes
A que interrompes, divinal, a história
Tua, de todos orphams innocentes,
Tua e minha, de tanta dor e glória ! ”

Condão existe ignoto, existe incanto
 Que sagra em propria bocca a narrativa
 Das desgraças : ao Dardano ouve em pranto
 Bélida, qual o Guesa à linda diva.
 E para em sciencia o adormecer, o astro
 Gentilmente achegando-se ao inferno
 E lhe a mão na mãozinha de alabastro
 Doce apertando, e em tom divino e terno,
 Contava a história sua de orphandade,
 Quão semelhante a d'elle ! em vez de somno
 Veiu amor e o ciume, que a piedade
 Tem do infeliz. No genio do abandono
 Encontrar creu a sempre-promettida,
 E teve-a, nem eu sei por quantas horas
 Nos duros braços presa toda e tida,
 Raiar sentindo amor no peito e auroras !
 Foram os esponsaes da natureza
 Ao testemunho de chorados mortos :
 Nunca eu vi tão felizes. Tal o Guesa
 Creu-se chegado aos sempre-longes portos.

Já d' Inti, que lhe a coroa não arranca,
 Scintilla ao de redòr Chaska luzente
 Do dia precursora, a espuma, a branca,
 A noiva, a das manhans estrella ardente—
 Luzem-lhe os vivos pès ; grand'-estrellejam
 Seus olhos verdes-mares ; dança ; cansa ;
 Alva a garganta ; os joelhos lhe fraquejam ;
 Resvala e aos pès do Guesa indica esp'rança.
 Esvoa assim uma ave pura, afflicta
 Da cobra, hiante o olhar, frechada a espanto,
 Foge, volta, volteia vária, grita
 E à sérpea gorja atira-se, ao incanto !
 Scintillava Herodiada, dirias
 Ebria em fogo inspirada. E mas, surgias
 Perola augusta de uma régia fronte
 Na ascensão luminosa do horizonte.

Emquanto è de vencer outrem e o mundo,
 Vence o que è vencedor ; mas, se se tracta
 De vencer a si proprio, tão profundo
 E' o esfôrço e è a lucta tão ingrata

A carecer do egoismo de Jesus
 Em que a vida è a morte e a morte è a glória,
 Diamante o coração, em que a victória
 Da arida pedra è ganha pela luz.

Em roseos mundos andam incantados
 Os corações ditosos.—Como passam
 Os doces dias tão accelerados
 Cheios de resplendor!

Oh, nunca o façam

O que estão homens practicos fazendo
 A aquelle orpham divino que alli brinca!
 Triste! e que de sua mãe que ora o está vendo
 Dos cèus, era o mimoso e è gloria do Inca!

Eram dois orphams innocentes, meigos,
 De si tão infelizes e queridos,
 Tão divinos na dor, no amor tão cegos
 Quanto um do outro foram presentidos:

Os cèus abençoando-os os reuniam
 Por esse amor que a terra não comprehende
 Do util moral, que sò dos cèus se aprende,
 E tão zelosos elles comprehendiam

Na desgraça—zelosos da desgraça
 Mesma d'elles, sentiram-se felizes,
 E da crença gentil que prende e abraza
 No amor dos cèus dos incantados lizes.

E os matavam . . . aquelles que são morte;
 Elles, que eram a vida, elles se riam
 D'esse riso de luz da virgem forte
 E do homem anjo; se fortaleciam;

Respiravam a vida d'existencia,
 Da divindade os extasis divinos,
 Do astro os raios, do amor a intelligencia,
 N' alma resoando os cèus—formosos hymnos!

Dias doirados, días do luzente
 Prisma, dos iris em que ignea arde aurora
 D' alma e das rosas, quando docemente
 Descansas da conquista incantadora!

Navegantes felizes, puros mares,
 Nas ondas s'incantaram bonanças,
 Esses que os sentimentos teem dos lares
 Dos sonhos e as insomnias venturosas

Do amor—o amor olhando intelligente,
 Não cego, ou já do instincto ou d'ignorancia;
 Mas, pensativo o “sim”; mas, livremente
 A generosa flor sua fragrancia
 Fabricando ella mesma, bem tranquilla
 Na acção divina de consciencia interna
 Que vê-se à propria chamma da pupilla,
 Sobre si tendo o sceptro e sendo eterna—
 Oh, dias de oiro, não passeis!—passaram
 Qual a luz do relampago, a mais bella
 Das luzes. Tal de Rosea se contaram
 As vodas—doce homereal donzella!

Trocam-se as partes de doctor e doente:
 E a scentelhinha d'Hahnemann, pendente
 Dolorosa a chorar (azas esvoaçam,
 Vampiros que ao favor das trevas caçam):
 Oh, como a viu, tão alva, as mãos tão puras
 Cobrindo o rosto e o pranto que delira!
 Rodam então da alcova formosuras
 Ouvindo o espedaçar dos sons da lyra
 Em vaga e triste vibração moral;
 E a chimica da treva, ante a virtude
 De amor, desanorteia, à mansuetude
 Do sentimento, à luz celestial.
 —Ora, em terra o astro, diz: ‘de fome eu morro’!
 E o Guesa, oiro lhe dando: “tu, doloso
 Coração que eu adoro, do thesouro
 Pobre, das creanças do destino nosso,
 “È que endoideces, morres! E somente
 Do olhar foi, a que tremes, a luz, calma
 Agora, que feriu-te: e es a ‘descrente’
 E foges—que fizeras tu d'essa alma?
 “Seja; pois, que um prazer quasi-diabolico
 E outro prazer eu sinto quasi-sancto:
 Ao que amostra-te indigna . . . melancholico;
 Contento ao que te dignifica o pranto.
 “Doce è vencer-se ao mundo—ha fera occulta,
 Que ora paga ao illusor pela demencia,
 Ora ampara à illusão pela innocencia:
 A ambos, pungindo amor, talvez sepulta.
 “Porém, não! Eu me curvo, eu ajoelho
 Ante a miseria tua, porque è minha,

Ou de um destino a obra sem conselho ;
 E porque tu não fiques tão sozinha
 “ Qual eu fiquei, do eterno desespêro
 Que orphams, Chaska, tão só, tão só conhecem .
 Carinho ou mágoa, os dias teus eu quero,
 Que ao resplendor das alvas amanhecem.”

Tal a estellar doctor viu-se a doente ;
 E por medico, o seu convalescente.
 Amava a patria, e d'ella ao pão amargo
 S'elevava terrivel contra Deus ;
 Mais a esse 'ora, formosa, a vida ao largo,'
 De um cynico ministro, d'essa lama
 Dicta diplomacia. Ao peito a chamma,
 Ai dos divinos, dos formosos rês !
 E os mânes de seus paes soluçam : triste
 Ella os ouve, os escuta e tem coragem.
 Delira. E o coração que não resiste
 Mais sentimentos bons, abre em voragem,
 E o cêu d'esp'rança vê-se revirado
 Arido abysmo . . . Deus do pensamento !
 Adorou-a o Heliolatra sagrado
 Na ascensão luminosa, até o momento
 Em que apagada fôra, ou absorvida
 Sua glòria por outra. Ora, as do mundo
 Miragens irisando (abhorrecida
 Descrença) alevantaram-lhe profundo
 Sentimento melhor, da divindade
 Da calma, a grande fôrça inexoravel
 Dos vencedores—

“ Eia ! sem piedade
 Do mundo ! Choras tu ? Quão ineffavel
 “ Chaska, o passado amor ! quão poderosos
 Do oiro das crenças ! E te vais, e choras,
 Perdidas crenças—desincantam gòzos.
 Faltava ainda o abysmo d'estas horas !
 “ Não perca-se a obra toda de virtude
 Que eu vibrara e magnífica a tiveste—
 —Ser possivel, da gloria à servitude
 Quem, por ella luctando, foi celeste ?
 “ Ai d'aquelle que, uma orphã prosternada,
 Colhêr da bella sem primeiro erguel-a :
 Faça-o o mundo às mendigas descaradas,

Que não o Guesa—celestial scentelha!”
 Ora, os labios prendiam n'esses beijos
 De fixidez infinda, respirando
 Um halito divino, que os desejos
 Transportavam aos cêus: e ouvindo e amando,
 Sentia o d'ella coração partido
 A's tormentas horriveis e contrárias
 D'esse a um tempo ser salvo e ser perdido
 (Passam demonios nas ideas várias),
 Quando um deus meigo enamorado, d'alma
 Que entre virgens do Sol s'educa e nutre,
 Se da pomba de luz foi gloria e palma,
 Do cadaver sem luz nunca è o abutre.
 E fez d'aquelle amor o amor christão—
 Oh, mais intenso que os amôres eram,
 Duplo dos sacrificios que venceram
 E da magia eterna do perdão.
 Mas, guardou elle a flor dos labios d'ella
 Dentro do peito aberta. E o deus amante
 Que presinta a desleal—quão doce o tel-a
 Interna sempre-noiva!

Jà distante,

Qual transparente clara nuvemzinha
 Que todos ventos levam pela sorte,
 A que desceu dos cêus, da luz à linha
 Vendo a musa, a estellifera consorte,
 Elle gemia: “A lucta de vingança—
 Deus, como o coração doe-nos penoso
 Da que amamos, ao olhar sem mais esp'rança
 Triste, assentada no joelho nosso!
 “Não! não! a tanto amor, a tantos zelos,
 Ou toda sempre a divindade, ou nada:
 Não sei prostituir. Guarda Inti os bellos
 Raios de Chaska—oh, minha namorada,
 “Compaixão è paixão da coitadinha,
 Da toda eterna candida belleza
 A que o genio obedece—ai, se adevinha
 Da perfida scientifica dobreza
 “N'um seio trémulo à fôrça de ser branco,
 Á fôrça de ser vida, e puro e franco,
 Mar sonoro de vaga dolorosa
 Que alteia ao coração que ahi nâda e goza!

“E para ao Guesa amar tem de elevar-se—
Eleva-te! ha no chão tambem virtude
Que faz d'alma um céu todo a irradiar-se,
E o seio virgem mel de solitude.
“‘Resta-te a esp'rança em mim'? gemeu minha
alma

Quando a perdeste; e tens o desespero
Da que pre-sente da gloriosa palma
O emmurcheçar—Vencida, nem te quero!

“Não te abandono; impunemente e louca
Não vem-se despertar, olhos luzindo,
A um quasi-mudo peito, porque evoca
Ao futuro—E porque loucura vindo?

“Superstição formosa em que se acorda;
Desillusão tremenda em que se finda
Incantada existencia; e que recorda
Entre vingança e amor a amada ainda.

“Ai de quem trouxe o lucto ao paraíso,
Que a dor gerou e sibilando sae
Com o alheio thesoiro!—Adeus! Um riso!
O riso-adeus!—Sê tu divina.—Vai!”

Longe visão de claro meteoro
Formara o traço de cadente estrella.
Da tristeza selvagem, vinda d'ella,
Ouvem-se ondulações:

“Oh, desadoro!

“Rebrada o mar à minha longa ausencia;
Da liberdade o peregrino, veiu,
Parado está ao cume da existencia,
A ausencia eterna ao coração. E eu creio
Nos cèus—Adeus!

“Cáia meu braço . . . do cair da bençam
Sobre ella—Adeus! De vòs, gralhas da morte,
Vorazes nadas, que ao umbror condensam,
Vençam; è minha e não vos temo, a sorte
Dos cèus—Adeus!

“Dos cèus aos cumes, qual as aguias sôltas,
Andei outrora à grande natureza
Por entre as nuvens puras, ou revôltas
Escoltas negras, dentro d'alma a presa
Da terra—Adeus!

“ Longe dos cumes, solidão minha alma,
Do Oceano e o Sol os mundos lhe ficaram
Que se desdobram na saudosa calma
Alma. Oh, doces tempos que passaram
Do amor—Adeus!

“ E o firmamento azul formoso, extinto
Está dos astros que hão da noite o incanto:
Ai de Chaska! ai da bella luz! Resinto,
Sinto a vergóntea ainda do abraço e o pranto
Da brisa—Adeus!

“ Quanta tristeza! escureceu a terra;
Todo o horizonte eleva-se e desmaia:
Ao sentimento que a dos cèus desterra,
Que erra—Meu braço . . . com a bençam, cáia
Sobre ella—Adeus!

“ Oh, sympathia e candido abandono,
Fim da existencia d’Inti e adeus saudoso
Da azul soidão, que è das imagens throno,
O somno eterno è o mais profundo gôzo—
Adeus! Adeus!”

E qual no rubro occaso, do crescente
Juvenil, crystallino, a doce e linda
Coroa cae; a que amamos, e contente
Glória tão nossa foi, morre e não finda.
—Sarado assim o coração do Guesa,
Pela dor semelhante às outras dôres,
Revivia elle e à patria natureza
Voltava qual às estações as flôres.
Que a vítima dos cèus tem de ser pura;
Melhor, purificada nas desgraças:
Quão excessivamente, o’ formosura
Da divina tristeza, lhe realças!
E em saude subia esse que trouxe
A’ terra a dor dos cèus. E as bellas o amam,
Terrenamente bellas—que antes fosse
Tão sò da terra o que de nòs reclamam!

E da terra ha saudade e d’esses dias
De doce riso e candida inconstancia,

Favorito das róseas alegrias
 Em que o terreo s'esquece na fragrancia,
 Elle perseverava: "Ha paraíso,
 Pode-o crear cada homem sem que mude,
 Se ao coração resoa-lhe o alaude
 Do lar, a harpa odysseà; ora, o diviso. . . .
 "Trevas rescintillando. . . . Surgem feras
 Do passo da existencia, errado o Dante
 Na tremenda floresta—

Aura brilhante

Transviada d'Arcturus, tu quem eras? . . .
 "Beijo tua alva mão, p'ra que se atenha
 E para abençoar-me, sempre pura:
 Mas, do Unitario o amor não te despenha,
 Sò te quer Nellia a irmã, nunca a loucura.
 "Oh, quanto o mundo então formoso fôra
 Com a mulher feliz, criança e amada,
 A um lado o esposo, ao outro a incantadora
 Voz de amigo leal, de ambos sagrada!
 "—Não honras Potiphar? . . . de Josezito
 Lacerarás a capa; e se as 'abelhas
 Trabalham em commum,' nem mais evito
 Mellifluos raios-dardos, das estrellas. . . .
 "Maldicto quem não honra aos que ama! Elevo
 Teu coração a amor—oh, eu ensino
 O que ninguém comprehende e aos cèus o devo,
 Da canção bacchanal faço-te um hymno
 "Beijando esta alva mão; eu vibro o incanto;
 Amo as negras pestanas, mais formosas
 Que os de sensualidade olhos-quebranto;
 Puro è do Guesa o amor, honesta o gozas.
 "Esta è a chamma eternamente joven,
 Pela vestal do lar sempre nutrida,
 Que a vergonha e que os tedios não demovem,
 E ao peito, qual o tens, è permittida,
 "Sublime apaixonada!"

E quão sensível

O moral coração! Existe, a flor
 Na doce terra e o Sol, meigo e terrível
 De luz, do firmamento o vibrador.

N'alma um iris d'Huayna. Viajante
 Pelas constellações erra o cometa;
 No luminoso voo tão amante
 Nem jamais colibri beijou violeta.
 E elle a norte-polar estrella envolve
 N'uma onda lactea luz adamantina:
 Já dos cêus o esponsal a terra move—
 “Que risos tens de noiva, actriz divina!”
 A rosa que nos prados se alevanta
 Aos vendavaes, não tem mais linda historia;
 Fulge toda, toda ergue-se e abrilhanta
 Das lufadas ao pò, vibrada à glória.

Tem sido dicto que não era o Guesa
 Um libertino e sim o malcontente
 Coração procurando na belleza
 O celestial asylo, que pre-sente
 E não pode encontrar. Jesus o houvera
 Vivo em Deus, e da terra elle o banido:
 Ora, o vivo no Sol, meigo da terra,
 Não podia descrever do pre-sentido.
 E qual Jesus, o Guesa foi contado
 Entre os maus; e rasão tendo Judea
 D'esta vez: mas, se for-lhe descontado
 Ao Indio (*quihika* e 'porta' levantèa)
 Tanta cilada—não do Diabo a perna
 Contra o Filho de Deus—mas, de christanos
 Contra o filho do Sol; não pela eterna
 Causa, mas causas d'invidos mundanos;
 Se descontado o ser Jesus tão puro
 Qual Deus, e ser somente claro o Guesa
 Qual Sol, que ha manchas e do disco impuro
 Jorra luz, vida a toda natureza;
 Se descontado, por Judeus e Judas
 Vendido o Christo pês-descalços pobre;
 E por ladrões civilizados búrglars
 Explorado em cothurno o Guesa e nobre;
 Que Jesus às escravas resgatava,
 E ellas o amaram pela gratidão;
 Que, depois vinte seculos, amava
 O Guesa a ellas—em nova escravidão:
 Quando iam, os que a um justo assassinaram,
 Encher de ricos dons a triste casa

Da vítima, qual dons os abençoaram
 D'essa familia à injúria, qual taes azas
 De protecção às contas liquidassem—
 Melhor fôra deixar filhos e esposa
 Que do seu morto a sorte pranteiassem,
 Do que abundancia por miseria vossa.

N'alma um iris d'Huayna. Ora, Inti a provas
 Quer o Guesa; e o incanta das lembranças
 Dos que renascem—flóreas terras novas,
 Ar livre, amplo o azul cheio d'esp'ranças.

Diziam que do olhar de tarde bella
 Fôrças lhe vinham sobre a formosura,
 Da terra abria a flor, dos cêus a estrella:
 —Que os olhos perca um deus, que de natura.
 Faça a desordem!—Homens arrancaram
 Do Creador a obra gloriosa,
 Ai, sem cuidar do quanto que augmentaram
 A' voz do Cego! Escuta-o, linda moça,
 (De Serpentario à luz alguém se occulta . . .)
 Seu coração dos cêus, delicioso
 Amor sangra por ti, que eleva e indulta
 A, que os palcos deixara.

Mysterioso

Enigma, que seduz, que prende e aterra:
 De ante a estrella polar luzente extranho,
 E oasis que o deserto desencerra
 Qual a esmeralda, as ondas e o rebanho—
 Riem. . . . è Lala práctica e ruidente,
 Chaska a occultar co'a óndula serpente,
 Dos lirios d'ella a fôrma a contrapor
 Aos raios sideraes—Actriz formosa,
 Porque das faces deixas a pintura
 E vens ao incanto de um sentir melhor?
 Esmeraldino oasis—quão ditosa
 A das scenas das artes esculptura,
 Que o oasis fôrma e se transforma em flor!
 E que da confusão s'ergue e separa,
 Do delirio ao ideal, a que se ampara
 Qual na gloria, talvez no puro amor!

Devaneiam : “ Na relva transparente
 Se ao luminoso sol nos recostamos
 Da arvore à sombra e à brisa redolente
 De meio-dia, ao coração reclamamos
 “ Trazem os genios : musicas o abalam
 Em notas conhecidas, que o isolam
 Na harmonia saudosa de que falam,
 Solidões a doer, que nos consolam
 “ Quando estamos felizes, —confiante
 Ao nosso hombro a cabeça incantadora,
 Negro o cabello luzidor da amante
 Tão doce, tão feliz, tão sonhadora !
 “ Em frente o céu azul e a verde terra
 Que bemdizemos, doce em nosso ouvido
 O murmurio da voz que tudo encerra,
 Amor, crença e o que está desconhecido,
 “ Quando estamos felizes ; quando temos
 Os nossos sentimentos bem honrados
 Sem da dúvida o inferno, e revivemos
 Nos tempos que suppunhamos passados :
 “ Então a estar sentimos-nos ao seio
 De um Creador bondoso e mais, que ainda
 E’ cego o amor e divinal o enleio
 Que a nobre ancião nobilitada linda
 “ O olhar prende—da que ama a vez primeira
 Fúlguro o olhar.”

Do Guesa aos horizontes

Imagens da affeição pura e fagueira
 Surgem eternamente e estão despontes,
 Ou dos campos a lucida bonina
 Gloria da tarde e a bella natureza,
 Ou dos desertos sociaes divina
 Flor-dolorida—dons dos céus ao Guesa.

“ Sapphireos céus, aureo o ar, a alma fragrancia,
 Colibri d’esmeralda a aza abrazada,
 Primavera ruidosa e toda infancia—
 Eis o oasis, tu, meiga enamorada !
 “ Ramos frondosos, limpidos regatos,
 Espessura d’umbror, das calmas brisa
 Nas témporas murmur, rubis dos cactos—
 Traze ella a onda, que ao ardor suavisa,

“ Em copos de crystal que alembram seios,
 Desvelos toda, d'açucena a alvura,
 D'estrellas negras olhos co' os anceios,
 Faces com a alegria—onda, onda pura,
 “ Eis o oasis, os limpidos rumôres
 Da sombra afortunada e os resplendores—
 N'estes copos de luz bebo a poesia
 De ti, que educas a sabedoria.”

E de Lala o cabello rebrilhara
 A' vibração de repetido beijo ;
 Contra-inclinada, de gracioso adejo
 Movimento que a fuga retardara.
 E o sol que então fulgura—quão bonito
 Na existencia ! na terra o homem se prostra
 Co'a embriaguez de amor e do infinito
 Que está-lhe ao coração, que um Deus lhe amostra ;
 Quão bonitos os valles solitarios
 E as sombras e o céu calmo e tão saudoso
 O avelludado azul ! ha procellarios
 Gritos n'um coração, que estorce iroso
 Por outro que è-lhe amor, às magnas horas
 Do sol co'as gentis brisas todas festas,
 Nas tranças a brincar negrejadoras
 Da que estava esperando-nos às sextas—
 “ Talvez feliz eu fôra (suspirava),
 São no oasis meus dias luminosos :
 E a perola entre mortos s'encontrava
 Nos mares vãos, profundos, procellosos.”

E ouviu canção dos mares—oh, *saudade* !
 Doce quietude, divinal tristeza,
 Quando da previsão chegou a idade,
 Revólto o coração : quando a belleza
 Vemos querente e que aos suspiros d'ella
 Antepõe-se a experiencia, à escolha dando :
Vale-Dula o crepusc'lo ? *Lala* ? *Estella* ?
 —Talvez Minniea que achou-sea um cão chorando.
 Pois, ventura não vem dos doces favos
 Que dão-nos a lograr ; mas, da certeza
 De fazer venturosos os escravos
 De nosso amor e toda a natureza ;
 Não do juvente coração rendido

Todo, todo a entregar-se no deserto,
 Mas, do convicto, unido-dividido
 Sempre-noivo existir egoista e certo.
 —E eis porque elle os logares glorifica
 Por onde passa. Emtanto, libertinos
 Ou a que, *mui virtuosa*, muito implica
 De ver nas estellantes os divinos
 Dons de graças,—as musas de soetude,
 Os incantos do poeta que as incanta
 Por essa divindade-juventude
 Que permutam-se e o esp'rito lhes levanta ;
 Taes moralistas prazem-se tenazes
 Em distanciar por artes a belleza,
 D'esse a quem ceus a mandam, e fallaces
 Medrontam-n'a . . . por vez salvando ao Guesa.
 —Mas, invisiveis zephyros, queridos
 Dos Incas na soidão dos flóreos tambos,
 Teem a actriz Lala e o 'Guesa' conduzidos
 A' beira mar : oh, quão felizes ambos !

A elle voa a *sweetheart* e se aproxima.
 —Conviver co' o delirio ! conhecel-a,
 De *sweet home* a glória em longa estima—
 Elle exultou de tanto amor por ella !
 E em flor o firmamento, e a mocidade
 Dos verdores, e as virgens brisas d'Eden :
 Fluctuam corações na divindade
 Da luz, doirado o estio. Arrhas vos pedem.
 È Lala livre ; electrica scintilla
 'Perigosa' e gentil : ora, bucolica
 A's sombras ; d'entre satyros sbrazila
 A fazer desespêro ; ora, diabolica,
 Fúlguro o olhar e o cincto, de repente
 Desapparece por de tras das trevas—
 E alta noite ainda escutam-se das selvas
 Cantos de amor. Co'o dia, ao descontente
 Estende a linda mão, quer um presente
 De quem lhe è 'gloria e guarda,' e amores seja
 'Na mesma hora—se não, Clary a deseja,
 Fred a requesta' . . .

“ Oh, sôlta a viridente

Aza da borboleta ! ”

Estava o 'Guesa'

Qual ao rebaixamento de desgosto
De um que, em terreno a crer-se de pureza,
Subito afunda no infernal esgôto.

Se não' . . . se não' . . .—Quem è por tanto o amado ?
—Como de amor o eterno sentimento
Por phrase meretriz è desterrado !
—Partiu elle e a deixou d'esse momento.

Tudo muda o verão ; a braza virgem,
A toda vida, que ao homem nobilita,
Volta, admirando o que ha nos ceus origem,
Última flor que, a um astro o olhar, se agita ;
Luzeluz dos amores, delirada
Tendo a missão de ser incantadora,
E que em verdade, do homem sendo amada,
Eleva-se em virtudes. Vem da aurora
E è zephyro genial que traz a vida ;
Vem do lar e è scentelha carinhosa,
Que sem modestia aclama-se querida,
Proclama-se a si propria mui ditosa ;
Não tem segredos ; tem-n'os, de repente
Se apaga, ou volta-lhe a scintillação ;
Luzeluz, luzeluz, doce e juvente,
Práctica e nada eterno ao coração ;
Morning-glory d'estio, qual taes flôres
Quer ser vibrada para ser olente,
Surprendida ante os mares e onde fôres,
Là surprender-te—oh, quão divina então !

Arde a Coroa-do-norte incendiando,
Qual passada illusão, ou a consciencia
Humana que murmura, quando, quando
Sem a bençam dos cêus amor-demencia,
Riso de desespero e não d'esp'rança,
A esp'rança, que abre à flor da mocidade,
Que leva aos climas perennal bonança
E recolhe-se ao lar, onde è saudade—
Deus ! os tempos formosos da Victoria !
E nas manhans vermelhas do equador
Luzindo a estrella d'alva nossa história
Cheia d'infancia e de saudoso amor !

Ainda, ainda existe, Oh Deus! a natureza
 Das luzes e dos sons, ainda dos mares,
 Ainda dos cêus a virginal pureza,
 E azas de bella chamma pelos ares
 Coroas de gloria sobre nòs traçando—
 Mas, ao christão viajor não será dado
 Prémio odysseu. E aos cêus vel-o hão olhando
 Com a amargura do Crucificado.
 E qual a aura do Sol, que sempre voa
 D'elle à contrária direcção risonha,
 Qual, vibrado o zenith, se despovoa
 A' *sêde-da-gazella* a terra e sonha,
 Assim, toda incantada, natureza
 Da seducção explica estes mysterios—
 'Se não' . . . 'se não' . . . e o amor a *tanto* . . .
 ao Guesa
 Murchara—e eram de oiro os seus imperios!

Lala voltou. Sua mãe, dado o momento,
 Caiu: toda resente-se natura,
 Qual a um meteoro todo o firmamento,
 A' quèda do ente amado. Por ventura
 Sem causa soluçando a essa mesma hora
 Ao 'Guesa' ouviram. Dorme. Eis Deus no sonho:
 Qual aclaram-se os montes pela aurora,
 Duas mortas estavam, tão risonho
 De ambas o ser qual lume, tão felizes
 No candor matinal, tinctas tão puras
 Nas rosas do semblante, que as bemdizes!
 E despertou a olhar visões futuras
 Que o viajor antevê, nova jornada
 Co' o dia n'alma. Candidos, jocundos
 Mysterios—n'uma extincta, outra, incarnada;
 Ambas uma, e uma ambas—cêus profundos,
 E' a justiça vossa contra os seus!
 —Miragens de Garfield

Escurecera

De Lala linda o oasis. Se descerra
 O que era occulto, Omnipotente Deus!
 Christo! Christo! Oh! . . .

Ahi surgem das sonoras,
 Das floreas moitas, d'ao través do oasis
 Os . . . *burglars!* . . .

“ Ai, actriz que me enamoras,
 Quem dirá que não sejam teus sequazes ?
 — Não ! — Mais podia amor que a obra, que aborta,
 Dos que às sombras occultam-se d'estrellas,
 A ser precisa intervenção de morta—
 Mas, porque d'elle a esposa, o' alma, espelhas ?

Qual o peito de um homem, gravitando
 A's proprias energias, stava pôsto
 Da bella tarde o sol. Peregrinando,
 D'outra fascinação de um céu opposto
 O cometa das noites s'extinguira
 No estrellado deserto. O das auroras,
 Todo imagem de Apollo, tendo lyra,
 Crystal chammejamento as cômas louras
 Sôltas à candidez resplendente
 D'argenteas solidões de um céu d'Oruro,
 Eil-o está reclinado ao oriente—
 Claro viajor das crenças do futuro,
 Bom dia, deus ! Em rosas natureza
 Transforma-se ; alvoraes divinos se ouvem ;
 Scenario immenso, luminoso e joven,
 D'incanto a Títhon qual ao errante Guesa.

Estava pôsto o sol. Tambem findara
 Das mundanas paixões, do Guesa a idade ;
 E elle os falsos thesoiros arrojara,
 Com indio desespêro, à sociedade.

“ — Ao lar, à tua mãe, o' filha ;
 E tu, meiga serva adeja
 D'hierosolymita egreja
 Cantico, de antes da cruz.
 — Dos rosaes entre as miragens
 Vi dos cêus o lirio-sirio :
 De Salomão teve o lirio
 Quem tem n'alma o de Jesus.”

Qual para Mount-Vérnon volta Washington,
 A paz legando aos seus ; assim voltava
 A's sombras do equador, traçando o Guesa
 Revólta ideal por onde então passava.

Luctou elle com Deus-Omnipotente,
 E vencido não foi ; co'a terra e os mares ;
 Co'as nações fortes e as nações tementes,
 E vencido não foi.

“ Meus doces lares !

“ Bella Cundinamarca ! ”

Sonorosas

Em Bogotà as noites de janeiro,
 Os cèus pureza-anil e toda rosas
 A terra das miragens, ao psalterio
 Do Guesa ouviu-se, qual resoam settas
 Das auras através. Era ao incanto
 Presentido de promessa—dilectas
 Terras ; Deus o horizonte ; o almo quebranto,
 As faces seraphins, os negros olhos
 Apaixonado o lume de doçura ;
 E os passos não errados, ou abrolhos,
 Os veredas de flor e de verdura—
 Vivos cèus ! incantados firmamentos
 A que por fim se acolhe o peregrino
 E qual à eterna infancia, isolamentos
 De estellifero amor grato e divino !
 —Oh, mais que as fôrças de mil homens, forte
 O cincto da vestal ! D'aquelle doce
 Doce hyacinthino ninho aguarda a sorte :
 Raio amigo e seraphico, hospedou-se
 Nos seios teus sua alma ; arruinado
 Quando o templo do Sol pelo estrangeiro—
 —Ora, direi do Guesa derradeiro,
 Por *Burglars* o ritual civilisado ?

Ha qual resurreição do Homem-Deus, glória
 Sobre a terra das rosas reflectida ;
 Resplendem os dias da Victoria
 Aos seraphins da luz. Azas de vida,
 Que aos moribundos vos prendeis dos hombros,
 Como aos que hão reviver formais agora
 O quadro celestial ! Cruz em descombros
 Por toda parte existe.—

Eis que o sol doura

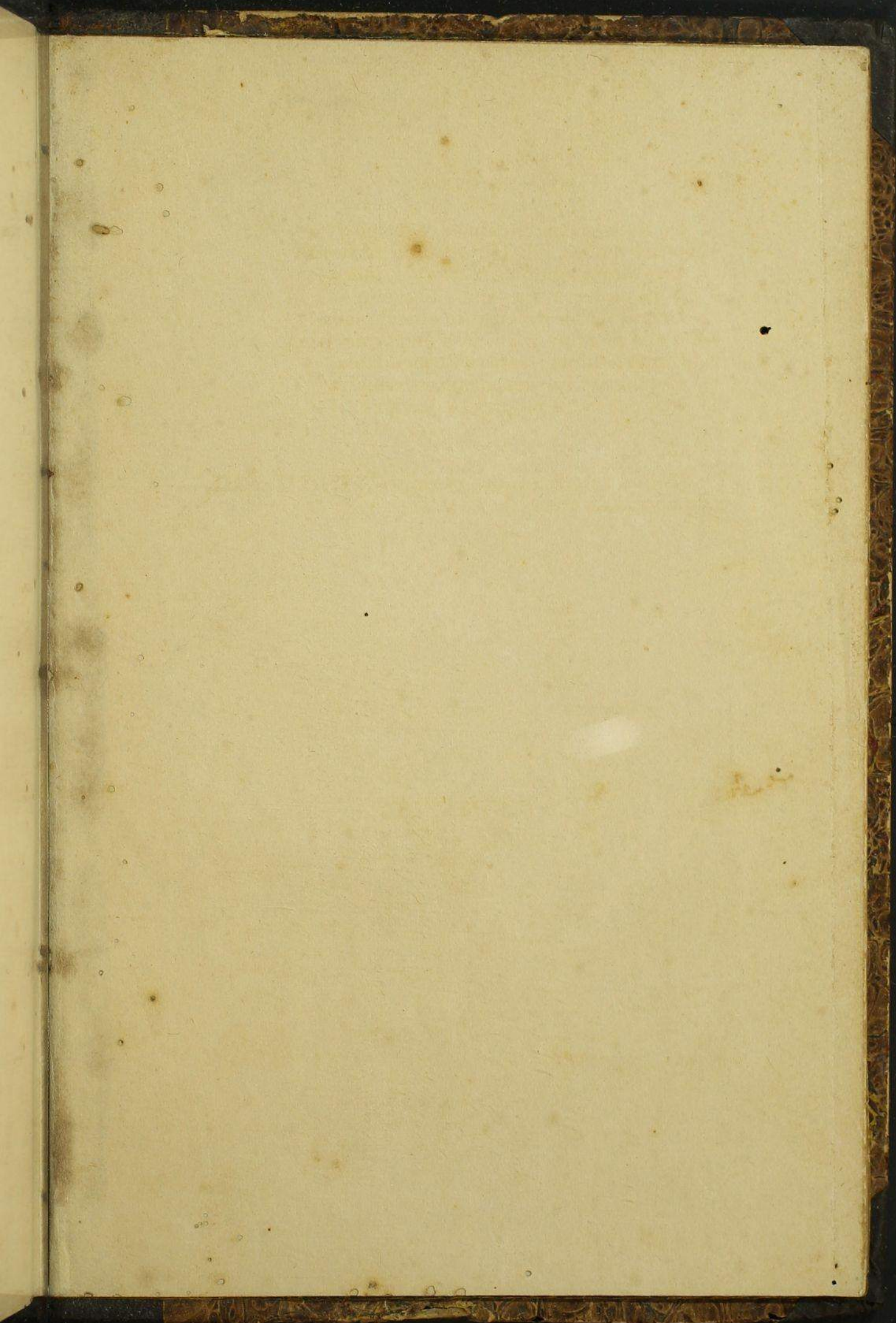
Jà d'Iraca os sagrados valles, onde
 Penitente Idakanzas, em retiro
 Dois mil annos viveu ; ainda ahi responde,

De Zuhè-mena às calmas, o suspiro
Mystico e doce. E Huythaca, a feiticeira
Que illuminando as noites vai, lançada
Fôra da terra sua—quão fagueira
Depois de ser do amante abandonada !
E d'ella alembra a quèda a onda que salta,
Clima a clima ; retroa Tequendama,
E qual das nuvens através s'esmalta
Iris, por entre montes se derrama.

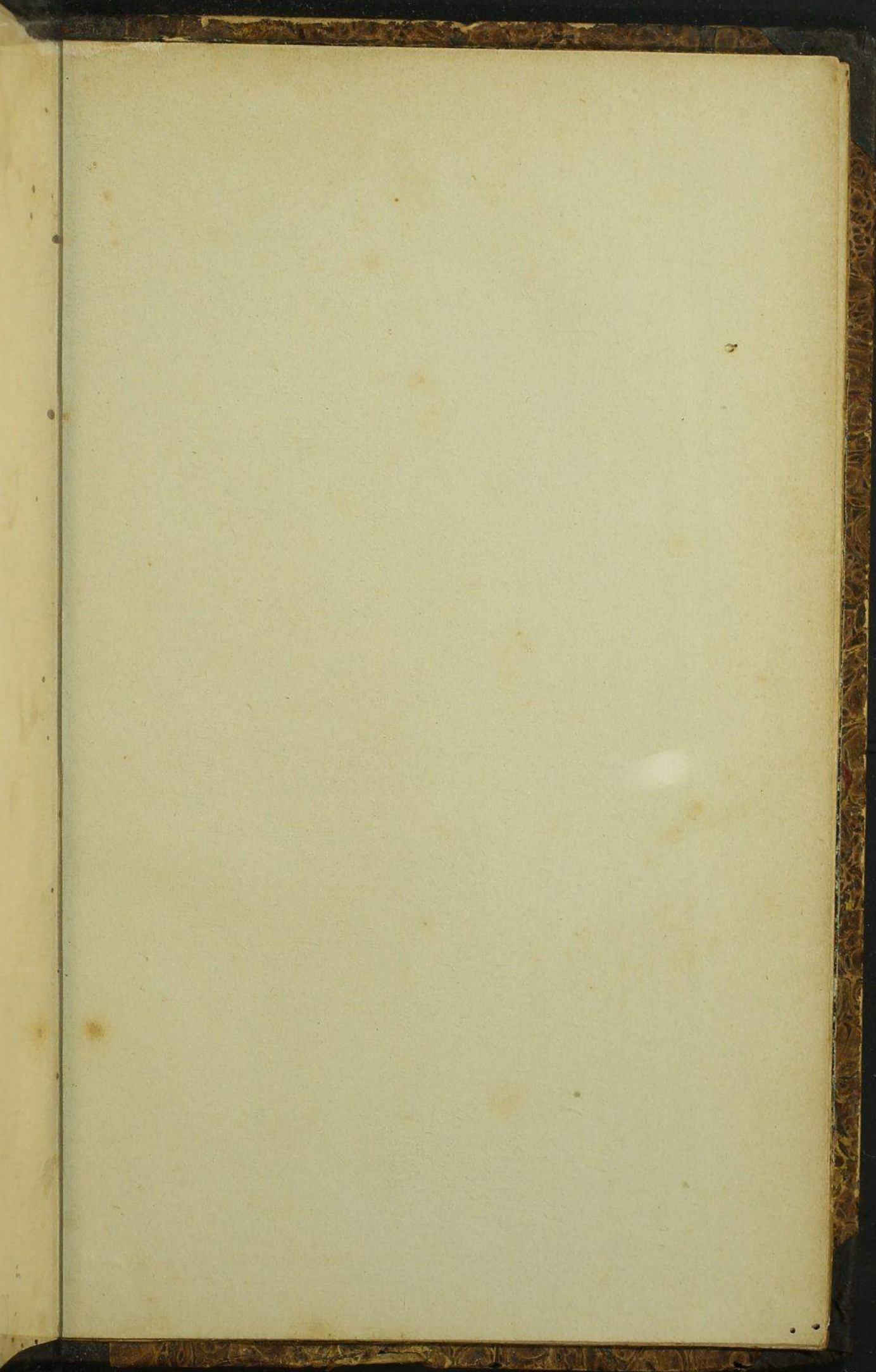
.
.

(Ficam interrompidos os cantos VII, XII, XIII,
do poema do Guesa.)









008327



